N° 420 — Tome CXII 1er Décembre 1915

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-sixième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

(Mensuel jusqu'à la fin de la guerre)



É. R. DE BURY, LOUIS COURTHION, HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ FONTAINAS,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, PIERRE DE LANUX,
AUGUSTE MARGUILLIER, R. DE MARMANDE, ALEXANDRE MAVROUDIS,
HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, GEORGES PALANTE,
RACHILDE, ÉMILE ZAVIE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXV

SOMMAIRE

—

N° 420. — 1er DÉCEMBRE 1915

REVUE DU MOIS

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

La revue étant bimensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur *durée*, mais sur le *nombre de numéros*. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Poésie

Guillaume Apollinaire
Alcools 3.50

Fernand Benoit
La Foire aux Paysages.... 3.50

Léon Bocquet
Les Cygnes noirs......... 3.50

Pierre Camo
Les Beaux Jours.......... 3.50

Paul Castiaux
La Joie Vagabonde........ 3.50
Lumières du Monde....... 3.50

Jean Cocteau
La Danse de Sophocle..... 3.50
Le Prince Frivole......... 3.50

Antonine Coullet
L'Envolée.... .... 3.50

Guy-Charles Cros
Les Fêtes quotidiennes.... 3.50

Marie Dauguet
Par l'Amour.............. 3.50

Léon Deubel
Régner.................. 3.50

Jean Dominique
L'Aile mouillée............ 2 »
L'Anémone des mers....... 2 »
La Gaule blanche......... 2 »
Le Puits d'Azur........... 2 »

Edouard Ducoté
La Prairie en fleurs....... 3 50

Edouard Dujardin
Poésies.................. 3.50

Max Elskamp
La Louange de la Vie..... 3.50

André Fontainas
Crépuscules.............. 3.50
La Nef désemparée........ 3.50

Paul Fort
L'Amour marin............ 3.50
Ballades Françaises....... 3.50
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis.... 3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne........ 3.50
Idylles antiques........... 3.50
Montagne................ 3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans. 3.50
Le Roman de Louis XI.... 3.50

Paul Gérardy
Roseaux... .... 3 50

Henri Ghéon
La Solitude de l'Été....... 3.50

Ivan Gilkin
La Nuit.................. 3.50

Remy de Gourmont
Divertissements 3.50

Charles Guérin
Le Cœur solitaire......... 3.50
L'Homme intérieur........ 3.50
Le Semeur de Cendres,... 3.50

Emile Henriot
La Flamme et les Cendres. 3.50

A.-Ferdinand Herold
Au hasard des chemins.... 2 »
Images tendres et merveilleuses 3.50
La Route fleurie.......... 3.50

Robert d'Humières
Du Désir aux Destinées.... 3.50

Henrik Ibsen
Poésies.................. 3.50

Francis Jammes
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir........ 3.50
Clairières dans le Ciel..... 3.50
Le Deuil des Primevères.. 3.50
Les Géorgiques chrétiennes. 3 50
Œuvres de Francis Jammes. 7 »
Le Triomphe de la Vie..... 3 50

Gustave Kahn
Le Livre d'Images........ 3.50
Premiers Poèmes.......... 3.50

John Keats
Poèmes et Poésies........ 3.50

Klingsor
Poèmes de Bohême....... 3.50
Schéhérazade............. 3.50
Le Valet de cœur.......... 3.50

Marc Lafargue
L'Age d'Or............... 3.50

Jules Laforgue
Poésies complètes......... 3.50

Léo Larguier
Jacques.................. 3.50

Louis Le Cardonnel
Carmina Sacra............ 3 50
Poèmes................. 3.50

Philéas Lebesgue
Les Servitudes............ 3.50

Sébastien Charles Leconte
L'Esprit qui passe......... 3.50
Le Masque de Fer.......... 3.50
Le Sang de Méduse........ 3.50
La Tentation de l'Homme.. 3.50

Charles Van Lerberghe
La Chanson d'Eve........ 3.50

Grégoire Le Roy
La Chanson du Pauvre..... 3.50

Louis Mandin
Ariel esclave.............. 3.50
Les Saisons ferventes..... 3.50

Paul Mariéton
Les Epigrammes........... 3.50

Stuart Merrill
Poèmes, 1887-1897........ 3.50
Les Quatre Saisons........ 3.50
Une Voix dans la foule.... 3.50

Victor-Emile Michelet
L'Espoir merveilleux...... 3.50

Albert Mockel
Clartés.................. 3 »

Jean Moréas
Poèmes et Sylves......... 3.50
Premières Poésies......... 3.50
Les Stances 3.50

Alfred Mortier
Le Temple sans Idoles..... 3.50

Gabriel Mourey
Le Miroir................ 3.50

Marie et Jacques Nervat
Les Rêves unis........... 3.50

Julien Ochsé
Profils d'or et de cendre... 3.50

Louis Payen
Le Collier des Heures..... 3.50
Les Voiles blanches........ 3.50

Edgard Poe
Poésies complètes......... 3.50

François Porché
A chaque jour............ 3.50
Au loin, peut-être......... 3.50
Humus et Poussière....... 3.50

Maurice Pottecher
Le Chemin du Repos....... 3 »

Pierre Quillard
La Lyre héroïque et dolente. 3.50

Ernest Raynaud
Apothéose de Jean Moréas 1 »
La Couronne des Jours.... 3.50
Les Deux Allemagne...... 3.50

Hugues Rebell
Chants de la Pluie et du Soleil.................. 3.50

Henri de Régnier
La Cité des Eaux......... 3.50
Les Jeux rustiques et divins. 3.50
Les Médailles d'Argile..... 3.50
Le Miroir des Heures...... 3.50
Œuvres de Henri de Régnier, I............... 7 »
Œuvres de Henri de Régnier, II.............. 7 »
Poèmes, 1887-1892........ 3.50
Premiers Poèmes......... 3.50
La Sandale ailée.......... 3.50

Lionel des Rieux
Le Chœur des Muses...... 3.50

Arthur Rimbaud
Œuvres de Arthur Rimbaud. 7 »

P.-N. Roinard
La Mort du Rêve.......... 3.50

Lucien Rolmer
Le Second volume des chants perdus................ 3.50

Jules Romains
Odes et Prières........... 3.50
Un Être en marche........ 3.50
La Vie Unanime.......... 3.50

Ronsard
Le Livret de Folastries....

Sainte-Beuve
Le Livre d'Amour......... 3.50

Albert Samain
Le Chariot d'Or.......... 3.50
Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés.......... 3.50
Au Jardin de l'Infante..... 3.50
Œuvres de Albert Samain, 1..................... 7 »

Œuvres de Albert Samain, II ..... 7 »
Œuvres de Albert Samain, III ..... 7 »

Cécile Sauvage

Tandis que la terre tourne. 3.50
Le Vallon 3.50

Fernand Séverin

Poèmes 3.50

Emmanuel Signoret

Poésies complètes 3.50

Paul Souchon

La Beauté de Paris 3.50

Henry Spiess

Chansons captives 3.50
Le Silence des Heures 3.50

André Spire

Versets 3.50
Vers les Routes absurdes.. 3.50

Laurent Tailhade

Poèmes aristophanesques.. 3.50
Poèmes élégiaques 3.50

Archag Tchobanian

Poèmes 3.50
La Vie et le Rêve 3.50

Tonny-Lerys

La Pâque des Roses 3.50

R.-H. de Vandelbourg

La Chaîne des Heures 3.50

Emile Verhaeren

Les Blés mouvants 3.50
Les Forces tumultueuses... 3.50
Les Heures claires 3.50
La Multiple Splendeur 3.50
Œuvres de Emile Verhaeren, I ..... 7 »
Œuvres de Emile Verhaeren, II ..... 7 »
Poèmes 3.50
Poèmes, nouvelle série 3.50
Poèmes, IIIe série 3.50
Les Rythmes souverains... 3.50
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées 3.50
Les Visages de la Vie 3.50

Francis Vielé-Griffin

Clarté de Vie 3.50
La Légende ailée de Wieland le Forgeron 3.50
Phocas le Jardinier 3.50
Plus loin 3.50
Poèmes et Poésies 3.50
Voix d'Ionie 3.50

Gabriel Volland

Le Parc enchanté 3.50

Walt Whitman

Feuilles d'Herbe, 2 vol. ..... 7 »

Théâtre

René Arcos
L'Ile Perdue 3.50
Aurel
Pour en finir avec l'Amant. 3.50
Paul Claudel
Théâtre I 3.50
Théâtre II 3.50
Théâtre III 3.50
Théâtre IV 3.50
Marcel Collière
Les Syracusaines ..... 1 »
Georges Duhamel
Le Combat 3.50
Édouard Dujardin
Antonia 3.50
Albert Erlande
Le Titan 3.50
André Gide
Saül. Le Roi Candaule 3.50
Maxime Gorki
Dans les Bas-Fonds 3.50
Les Petits Bourgeois 3.50
Remy de Gourmont
Lilith, suivi de Théodat 3.50
Fernand Gregh
Prélude féerique ..... 1 »
A.-Ferdinand Herold
Andromaque ..... 1 »
L'Anneau de Çakuntalâ ..... 3 »
Les Hérétiques ..... 1 »
Le Jeune Dieu ..... 1 »
Maisonseule ..... 2 »
Sâvitri ..... 1 »
Les Sept contre Thèbes ..... 1 »
Une jeune femme bien gardée 1 »
Robert d'Humières
Les Ailes closes 3.50
Virgile Josz et Louis Dumur
Rembrandt 3.50
Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold
Prométhée ..... 1 »
Charles Van Lerberghe
Les Flaireurs ..... 1 »
Pan 3.50
Emerich Madach
La Tragédie de l'Homme... 3.50
F.-T. Marinetti
Le Roi Bombance 3.50
Jean Moréas
Iphigénie, tragédie en 5 actes 3.50
Alfred Mortier
La Logique du Doute ..... 1 »
Marius vaincu ..... 2 »
Sylla 3 50
Gabriel Mourey
Psyché 3.50
Lucien Nepoty
Le Premier Glaive ..... 1 »
Louis Payen
Les Esclaves ..... 1 »
Siséra ..... 1 »
Péladan
Œdipe et le Sphinx ..... 1 »
Sémiramis ..... 1 »
René Peter
La Tragédie de la Mort ..... 1 »
Georges Polti
Les Cuirs de Bœuf 3.50
Rachilde
Théâtre 3.50
Paul Ranson
L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants* 3.50
Ernest Raynaud
L'Assomption de Paul Verlaine ..... 1 »
Henri de Régnier
Les Scrupules de Sganarelle 3.50
Jules Romains
L'Armée dans la Ville 3.50
Saint-Pol-Roux
La Dame à la faulx 3.50
Albert Samain
Polyphème, 2 actes ..... 1 »
Paul Souchon
Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes ..... 1 »
Phyllis, tragédie en 5 actes 2 »
Le Tasse ..... 2 »
Émile Verhaeren
Deux Drames 3 50
Philippe II 3 50

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne ... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve ... 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski ... 3.50
Sur les pointes (mœurs russes) ... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale ... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin ... 3.50

Aurel
Jean Dolent ... 1 »
La Semaine d'Amour ... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre ... 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly ... 3.50
Lettres à Léon Bloy ... 3.50
Lettres à une Amie ... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy ... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866 ... 3.50
Œuvres posthumes ... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre ... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale ... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale ... 3.50
La Suisse ... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar ... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud ... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud ... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches ... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo ... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert ... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol. ... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens ... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série ... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon ... 3.50
La Chevalière de la Mort ... 2 »
Celle qui pleure ... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise ... 3.50
Exégèse des Lieux Communs ... 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II ... 3.50
Le Fils de Louis XVI ... 3.50
L'Invendable ... 3.50
Le Mendiant ingrat ... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*) ... 3.50
Pages choisies ... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu ... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne ... 3.50
Le Sang du Pauvre ... 3.50
Le Vieux de la Montagne ... 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain ... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam ... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs ... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis ... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren ... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie ... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris ... 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme ... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle ... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère ... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol. ... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, I ... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II ... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III ... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies ... 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation ... 3.50

Fernand Caussy
Laclos ... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine ... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre ... 3.5

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort ... 3.5

Paul Claudel
Connaissance de l'Est ... 3.50
Art poétique ... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine ... 3.5

Charles Collé
Journal historique inédit ... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin ... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes ... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages ... 3.50
Témoignages, IIe série ... 3.50
Témoignages, IIIe série ... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac ... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis ... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat ... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte ... 3.50
La Maison de Madame Gourdan ... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre ... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto ... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol. ... 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*) ... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot ... 3.50

Dostoievski
Correspondance et Voyage à l'étranger ... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans ... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel ... 2.50
Les Poètes et la Poésie ... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien ...

Louis Dumur
Les Enfants et la Religion. 0.50

Georges Duviquet
Héliogabale............... 3.50
Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50
M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck................. 0.75
Paul Escoube
Préférences............... 3.50
Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50
Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre.................... 0.75
André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50
Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 3.50
Edouard Ganche
Frédéric Chopin.......... 5 »
Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal.................. 3 50
André Gide
Oscar Wilde.............. 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes....... 3.50
A. Gilbert de Voisins
Sentiments............... 3.50
Comte de Gobineau
Pages choisies............ 3.50
Edmund Gosse
Père et Fils.............. 3.50
Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre................. 0.75
Muses d'Aujourd'hui...... 3.50
Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*.................. 3.50
La Culture des Idées...... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse............. 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)...... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém............... 3.50
Esthétique de la langue française.................. 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*...... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)................. 3.50
Le Problème du Style...... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50
Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration............ 7.50
Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »
Frédéric Harrison
John Ruskin.............. 3.50
Lafcadio Hearn
Le Japon................. 3.50
Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine........... 3.50
A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................. 6
Alexandre Herzen
Pages choisies........... 3.50
Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge.................. 3.50
Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne.............. 3.50
Francis Jammes
Feuilles dans le vent....... 3.50
Ma Fille Bernadette....... 3.50
H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine........... 3.50
Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*........... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*.................. 3.50
Rudyard Kipling
Lettres du Japon.......... 3.50
Paul Lafond
L'Aube Romantique....... 3.50
Laclos
Lettres inédites........... 3.50
Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »
Jules Laforgue
Mélanges posthumes...... 3.50
Wanda Landowska
Musique ancienne......... 3.50
Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université............ 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français... 3.50
Marius-Ary Leblond
Leconte de Lisle.......... 3.50
G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)............... 3.50
Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I................ 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II................ 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II................ 7.50
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre................ 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre.................. 3.50
Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50
Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel............... 3.50
Émile Magne
L'Esthétique des Villes.. 3.50
Madame de Chatillon...... 3.50
Madame de la Suze........ 3.50
Madame de Villedieu...... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert................ 3.50
Scarron et son milieu 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet.............. 3.50
Henri Malo
Les Corsaires............. 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart............ 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II......... 3.50
René Martineau
Tristan Corbière.......... 3
Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50
Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.75
Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50
Camille Mauclair
Jules Laforgue............ 2.50
Édouard Maynial
Casanova et son temps..... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant........... 3.50
Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50
Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3.50
Stendhal et ses commentateurs................ 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal.................. 3.50
George Meredith
Essai sur la Comédie...... 2 »
Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50
Albert Mockel
Propos de Littérature...... 3 »
Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes................... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres................ 3.50
Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »
Charles Morice
Eugène Carrière........... 3.50
Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande................ 3.50

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset......... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton................. 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol........... 7

Gérard de Nerval
Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot....... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge................ 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne......... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature...... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis................... 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques................. 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV...... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV).. 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps............. 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques............ 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens....... 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde.............. 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française....... 1 »
Figures et Caractères...... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages........ 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne. 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz......... 3.50

Arthur Rimbaud
Les Illuminations.......... 2
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud.................. 3.50
Une Saison en Enfer....... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol.................. 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens........ 3.50
Sésame et les Lys......... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis...... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant............ 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond......... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon............ 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier........ 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires............. 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.................. 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol........... 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol........... 7 »
Le Cénacle de la Muse Française................ 3.50
Delphine Gay............. 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville...... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol................ 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain............. 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui................. 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.......... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio Hearn........... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise............... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental...... 3.50

André Spire
Quelques Juifs............

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal............... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e série)................ 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... 3.50
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique.................... 3.50
Le Théâtre Libre.......... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile.............. 3 50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol.................. 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite...... 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve............... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896............... 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny.......... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis............ 3.50

Jean Viollis
Charles Guérin........... 2 »

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain............. 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... ... 3.50
Les Origines de la Critique historique.............. 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre.............. 3.50

Collection de Romans

Claire Albane
L'Amour tout simple...... 3.50

Anonyme
Lettres d'amour d'une Anglaise................ 3.50

Aurel
Les Jeux de la Flamme.... 3.50

Marcel Batilliat
La Beauté.............. 3.50
Chair mystique.......... 3.50
La Joie................ 3.50
La Vendée-aux-Genêts..... 3.50
Versailles-aux-Fantômes... 3.50

Maurice Beaubourg
Dieu ou pas Dieu......... 3.50
La rue Amoureuse......... 3.50

Aloysius Bertrand
Gaspard de la Nuit......... 3.50

Alia Berzeli
Tamara................. 3.50

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan
Au Pied de l'Echafaud..... 3.50

Léon Bloy
Le Désespéré............ 3.50
La Femme pauvre......... 3.50

Francis Carco
Jésus la Caille............ 3.50

R.-Gaston Charles
La Danseuse nue.......... 3.50

Judith Cladel
Confessions d'une Amante. 3.50

Mrs W.-K. Clifford
Lettres d'amour d'une Femme du monde............ 3.50

Joseph Conrad
L'Agent secret............ 3.50
Le Nègre du « Narcisse ».. 3.50

J.-A. Coulangheon
Le Béguin de Gô.......... 3.50
L'Inversion sentimentale... 3.50
Les Jeux de la Préfecture.. 3.50

Stephen Crane
La Conquête du Courage... 3.50

Gaston Danville
L'Amour Magicien......... 3 50
Contes d'Au-delà.......... 6 »
Le Parfum de volupté..... 3.50
Les Reflets du Miroir...... 3.50

Jacques Daurelle
La Troisième Héloïse.... 3 50

Albert Delacour
L'Evangile de Jacques Clément................. 3.50
Le Pape rouge............ 3.50
Le Roy................... 3.50

Louis Delattre
La Loi de Péché.......... 3.50

Grazia Deledda
Les Tentations............ 3.50

Eugène Demolder
L'Arche de M. Cheunus... 2 »
Le Jardinier de la Pompadour................ 3.50
Les Patins de la Reine de Hollande............... 3.50

La Route d'Emeraude...... 3.50

Charles Derennes
L'Amour fessé............ 3.50
Le Peuple du Pôle........ 3.50

Dostoievski
Carnet d'un Inconnu....... 3.50
Le Double.............. 3.50

Édouard Ducoté
Aventures................ 3.50

Édouard Dujardin
L'Initiation au Péché et à l'Amour................ 3.50
Les Lauriers sont coupés... 3.50

Louis Dumur
Le Centenaire de Jean-Jacques................... 3.50
Un Coco de génie......... 3.50
L'Ecole du Dimanche..... 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour................ 3.50
Les trois demoiselles du père Maire.............. 3.50

Georges Eekhoud
L'Autre Vue.............. 3.50
Le Cycle patibulaire....... 3.50
Escal-Vigor.............. 3.50
La Faneuse d'amour...... 3.50
Mes Communions......... 3.50
La Nouvelle Carthage..... 3.50

Albert Erlande
Jolie Personne............ 3.50
Le Paradis des Vierges sages.................... 3.50

Laurent Evrard
Le Danger............... 3.50
Une Leçon de Vie......... 3.50

Gabriel Faure
La Dernière Journée de Sapphô................ 3.50

André Fontainas
Les Etangs Noirs......... 3.50
L'Indécis................ 3.50
L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide
L'Immoraliste............ 3.50
Les Nourritures Terrestres. 3.50
La Porte étroite.......... 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes............. 3.50

A. Gilbert de Voisins
La Petite Angoisse........ 3.50

Maxime Gorki
L'Angoisse............... 3.50
L'Annonciateur de la Tempête.................. 3.50
Les Déchus............... 3.50
Les Vagabonds........... 3.50
Varenka Olessova........ 3.50

Jean de Gourmont
La Toison d'Or........... 3.50

Remy de Gourmont
Les Chevaux de Diomède.. 3.50
Un Cœur virginal......... 3.50
Couleurs................ 3.50
Histoires magiques....... 3.50
Une Nuit au Luxembourg.. 3.50
D'un Pays lointain........ 3.50
Le Pèlerin du Silence..... 3.50
Sixtine.................. 3.50
Le Songe d'une femme.... 3.50

Thomas Hardy
Barbara.................. 3.50

Frank Harris
Montès le Matador........ 3.50

Lafcadio Hearn
Chita.................... 3.50
Fantômes de Chine....... 3.50
Feuilles éparses de littératures étranges.......... 3.50
Kotto.................... 3.50
Kwaidan................. 3.50
La Lumière vient de l'Orient................... 3.50

A.-Ferdinand Herold
L'Abbaye de Sainte-Aphrodise.................. 2 »
Les Contes du Vampire.... 3.50

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles................. 3.50
En plein air............. 3.50

Charles-Henry Hirsch
La Possession............ 3.50
La Vierge aux tulipes..... 3.50

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour...... 3.50
L'Ecole des Mariages...... 3.50
Le Jeune Homme au Masque 3.50
Les Sangsues............. 3.50

Francis Jammes
Pensée des Jardins........ 1
Pomme d'Anis............ 2 »
Le Roman du Lièvre...... 3.50

Alfred Jarry
Les Jours et les Nuits..... 3.50

Lucien Jean
Parmi les Hommes........ 3.50

Albert Juhellé
La Crise virile............ 3.50

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence.................. 3 50

Rudyard Kipling
Actions et Réactions....... 3.50
Les Bâtisseurs de Ponts... 3.50
Le Chat Maltais........... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi 3.50
Kim...................... 3.50
Le Livre de la Jungle...... 3.50
Le Second Livre de la Jungle.................... 3.50
La plus belle Histoire du monde................ 3.50
Le Retour d'Imray........ 3.50
Stalky et Cie............. 3.50
Sur le Mur de la Ville.... 3.50

Hubert Krains
Amours rustiques......... 3.50
Le Pain noir.............. 3.50

Marie Krysinska
La Force du Désir........ 3 50

Laclos
Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)........... 3.50

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan
Le Jardin des Délices...... 3.5

Jules Laforgue
Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. 3.50

Enrique Larreta
La Gloire de don Ramire .. 3.50

Pierre Lasserre
Henri de Sauvelade........ 2 »

Paul Léautaud
Le Petit Ami.............. 3.50

Georges Le Cardonnel
Les Soutiens de l'Ordre.... 3.50

Camille Lemonnier
La Petite Femme de la Mer 3.50

William Lindsey
Le Manteau parti 3.50

Alfred Machard
Les Cent Gosses 3.50
Souris l'Arpète........... 2 »
Titine.................... 3.50

Henri Malo
Ces Messieurs du Cabinet.. 3.50
Les Dauphins du jour..... 3.50
Les Surprises du Bachelier Petruccio.............. 3.50

Raymond Marival
Chair d'Ambre............ 3.50
Le Çof, *Mœurs kabyles*... 3.50

Max-Anély
Les Immémoriaux.......... 3.50

Charles Merki
Margot d'Été.............. 3.50

Albert Mockel
Contes pour les Enfants d'hier 3.50

Jean Moréas
Contes de la Vieille France. 3.50

Eugène Morel
Les Boers................ 2 »

Alain Morsang et Jean Beslière
La Mouette................ 3.50

Marie et Jacques Nervat
Célina Landrot............ 3.50

Novalis
Henri d'Ofterdingen........ 3.50

Julien Ochsé
D'Ile en Ile.............. 3.50

Walter Pater
Portraits Imaginaires....... 3.50

Péladan
La Licorne................. 3.50
Modestie et Vanité......... 3.50
Le Nimbe noir............. 3.50
Pérégrine et Pérégrin...... 3.50

I.-L. Péretz
Bontché le Silencieux..... 3.50

Louis Pergaud
De Goupil à Margot 3.50
La Guerre des Boutons.... 3.50
La Revanche du Corbeau.. 3.50
Le Roman de Miraut..... 3.50

Edgard Poë
Histoires étranges et merveilleuses.............. 3.50

Pierre de Querlon
La Boule de Vermeil...... 3.50
Céline, fille des champs.... 3.50
Les Joues d'Hélène........ 3.50

La Liaison fâcheuse........ 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50

Pierre de Querlon et Charles Verrier
Les Amours de Leucippe et de Clitophon............ 3.50

Pierre Quillard
Les Mimes d'Hérondas..... 2 »

Thomas de Quincey
De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50

Rachilde
Contes et Nouvelles....... 3.50
Le Dessous............... 3.50
L'Heure sexuelle.......... 3.50
Les Hors nature........... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse.............. 3.50
Le Meneur de Louves..... 3.50
La Sanglante Ironie....... 3.50
Son Printemps............ 3.50
La Tour d'Amour......... 3.50

Hugues Rebell
Le Diable est à table...... 3.50

Henri de Régnier
Les Amants Singuliers.... 3.50
L'Amphisbène 3.50
Le Bon Plaisir............ 3.50
La Canne de Jaspe........ 3.50
Couleur du Temps......... 3.50
La Double Maîtresse....... 3.50
La Flambée............... 3.50
Le Mariage de Minuit...... 3.50
Le Passé vivant........... 3.50
La Peur de l'Amour....... 3.50
Le Plateau de Laque..... 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot................... 3.50
Romaine Mirmault........ 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage........... 3.50

Jules Renard
Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50

Maurice Renard
Le Docteur Lerne, sous-dieu 3.50
Le Voyage Immobile....... 3.50

William Ritter
Fillette slovaque.......... 3.50
Leurs Lys et leurs Roses... 3.50
La Passante des Quatre Saisons................... 3.50

Jean Rodes
Adolescents............... 3.50

Lucien Rolmer
Madame Fornoul et ses Héritiers.................. 2 »

J.-H. Rosny
Les Xipéhuz.............. 2 »

Eugène Rouart
La Villa sans Maître...... 3.50

Saint-Pol-Roux
De la Colombe au Corbeau par le Paon............ 3.50
Les Féeries intérieures 3.50
La Rose et les Épines du Chemin................ 3.50

Albert Samain
Contes.................. 3.50

Robert Scheffer
Les Frissonnantes......... 3.50

Les Loisirs de Berthe Livoire 3.50
Le Péché mutuel.......... 3.50

Marcel Schwob
La Lampe de Psyché....... 3.50

Emile Sicard
Les Marchands............ 3.50

R.-L. Stevenson
La Flèche noire........... 3.50

Ivan Strannik
L'Appel de l'Eau.......... 3.50

Auguste Strindberg
Axel Borg................ 3.50
Inferno.................. 3.50

Jean de Tinan
L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse......... 3.50
Penses-tu réussir?......... 3.50

P.-J. Toulet
Mon amie Nane........... 3.50
Les Tendres Ménages...... 3.50

Mark Twain
Le Capitaine Tempête...... 3.50
Contes choisis............ 3.50
Exploits de Tom Sawyer détective............... 3.50
Le Legs de 30000 dollars. 3.50
Un Pari de Milliardaires... 3 50
Les Peterkins............. 3.50
Plus fort que Sherlock Holmès................... 3.50
Le Prétendant américain... 3.50

Arnold Van Gennep
Les Demi-Savants..... 3 50

Eugène Vernon
Gisèle Chevreuse.......... 3.50

Villiers de l'Isle-Adam
Contes cruels............ 5 »
Derniers Contes........... 3 50
L'Eve future............. 5 »

Jean Viollis
Petit Cœur............... 2 »

H.-G. Wells
L'Amour et M. Lewisham.. 3.50
Anne Véronique........... 3.50
Au Temps de la Comète.... 3.50
La Burlesque Équipée du Cycliste................ 3.50
Douze Histoires et un Rêve. 3.50
Effrois et Fantasmagories.. 3.50
La Guerre dans les airs... 3.50
La Guerre des Mondes..... 3.50
L'Histoire de M. Polly..... 3.50
Une Histoire des Temps à venir................... 3.50
L'Ile du Docteur Moreau.. 3.50
La Machine à explorer le Temps.................. 3.50
La Merveilleuse Visite..... 3.50
Miss Waters.............. 3.50
Le Pays des Aveugles..... 3.50
Les Pirates de la Mer..... 3.50
Place aux Géants......... 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune................ 3.50
Quand le dormeur s'éveillera 3.50

Willy et Colette Willy
Claudine en ménage....... 3.50

Colette Willy
La Retraite sentimentale... 3.50
Sept Dialogues de Bêtes... 3.50

POÈMES HÉROÏQUES

DE LA

SERBIE

—

A. G. Jean-Aubry.

J'ai connu les Serbes dans la guerre, et n'ai pu entendre que leurs hommes d'action et de politique; si, par exception, un professeur, un écrivain, un artiste a été mon ami, nos conversations n'ont touché qu'aux problèmes de culture nationale et, par là, se sont perdues bien vite au courant tumultueux du flot extérieur.

Mauvaise atmosphère que le temps de crise, pour étudier l'âme d'un peuple. La guerre ramène les hommes à leurs ressemblances brutales, et rejette dans l'ombre les nuances délicates qui les définissent. « Krieg ist Krieg », d'un pays à l'autre, et quelque chose de nuisible à la connaissance, de favorable aux peuples sans originalité. Des adversaires même finissent par adopter leurs méthodes réciproques, dictées par les conditions du combat. — Les passions simples, parmi lesquelles on respire, défendent d'être sensible à ce qui n'est pas l'expression directe, violente des sentiments héroïques, joyeux ou désespérés.

Cependant, si nous tentons de discerner le caractère à travers les actes qui peuvent le révéler, nous trouvons le Serbe plein d'amour-propre, et s'inquiétant de l'opinion qu'on a de lui : il ne cherche point à faire illusion, mais il demande passionnément à être connu. Là est le secret de sa réserve même :

chaque fois qu'il craint d'être, à tort ou à raison, méjugé, il devient impénétrable. Cet amour-propre, peut-être individuel en d'autres temps, est, en ce moment, tout national.

Le Serbe est facilement susceptible, et sa nature, riche, impressionnable, est portée à verser aux sentiments extrêmes. Peut-être manque-t-il de froide critique, de mesure exacte.

Les enfants sont beaux et intelligents. Les jeunes gens, contrairement à mon attente, paraissent plus fins que robustes. Mais les hommes de trente à quarante ans (le deuxième ban) sont magnifiques, vigoureux et bien pris, et, pour la plupart, d'une étrange noblesse d'allures.

Le paysan (je fis, de plus d'un, la connaissance) est doux et très honnête. Quand j'eus à marchander, parlant à peine la langue, pour l'achat d'un cheval, je m'aperçus que nul ne songeait à me « rouler ».

Les manifestations de fraternité lui sont fréquentes. Il y a peu de distance entre les éléments extrêmes de la nation : le plus riche n'est pas très riche, et il n'y a pas de mendiants. La race n'offre que peu de diversité. Tout concourt à cette impression d'unanimité profonde, et non seulement due aux circonstances, impression qui domine toutes les autres.

De là vient qu'une poésie populaire, n'exprimant rien d'individuel, mais faisant vibrer une corde commune à tous, rencontre chez les Serbes une fortune si constante. Laissant de côté les poèmes d'amour (*jenske pesme*), je ne veux donc qu'effleurer l'étude des poèmes héroïques (*pesme iounatchke*), parce qu'ils me semblent faire partie indispensable de l'histoire et de l'âme même du soldat serbe d'aujourd'hui.

C'est Vouk Stéfanovitch Karadjitch, le réformateur de la langue serbe, qui entreprit de réunir, de classer et de publier, avant que l'avènement d'une littérature écrite vînt en tarir la source et en faire disparaître la tradition, les pesme éparses que les chanteurs populaires de son pays se transmettaient depuis des siècles.

L'œuvre de Vouk Karadjitch est considérable, et sa figure est devenue familière parmi le peuple et dans les écoles. Un Français, M. Auguste Dozon, a extrait de cet œuvre, en 1888, la matière d'un volume fort beau : *l'Epopée Serbe.*

Le député Skerlitch, puis le poète Jovan Douchitch — et déjà

m'avait initié Gaston Gravier (1) — me firent connaître les éléments de cet art national. Je compris, grâce à eux, que des raisons d'aimer la Serbie je n'avais effleuré que les moins puissantes, et que le meilleur me restait à approfondir. En même temps la révélation des œuvres de Mechtrovitch, le jeune sculpteur serbo-dalmate, me mit en présence d'une matérialisation grandiose de cette poésie. Désormais le chant du guslar et les créations du statuaire, pour moi, demeurent inséparables.

Toute cette poésie se transmet, dans les villages, par les guslars ; quant à la composition d'un poème nouveau, je me la représente ainsi :

Le chanteur est resté seul, devant la maison, après que les hôtes sont rentrés et que tout bruit a cessé. Le maître est hospitalier : à la meilleure place de l'étable, une couche de paille attend le vieux guslar, qui vient de réciter tout un soir, et à qui on a fait boire du vin. Il est doux de rêver devant la nuit, lorsqu'on ne craint rien du lendemain ; les collines, que l'ombre envahit, abritent mille choses surnaturelles ; il fait bon, l'âme peuplée de riches histoires, songer aux pays qu'on ne verra jamais, aux époques enfuies... Ainsi le vieil homme se berce lui-même.

Ses poèmes, que divers chanteurs renommés lui ont appris, il les enseigne à son tour aux enfants intelligents dans les villages. Mais il sait d'autres récits que les poètes ont négligés : mainte fois déjà, il sauva de l'oubli quelque étonnante aventure de guerre, ou quelque tendre parole d'héroïne amoureuse.

Or, ce soir, le guslar est heureux d'avoir chanté, car un officier connu pour sa bravoure, et qu'on est fier d'avoir pour ami, l'a fait venir et l'a embrassé devant plus de vingt personnes notables. Ce n'est donc point le vin seul, ni le mystère de la nuit qui le trouble : il sent qu'un soir pareil à celui-ci, peut-être n'en aura-t-il jamais plus. Le désir de chanter de nouveau est si fort que des larmes s'échappent de ses yeux... Il ramasse la gusla tombée à terre, et la prend dans ses mains. A mi-voix, pour ne réveiller personne, il commence : en vérité, la terre natale se recueille pour l'entendre. Il chante. Demain

(1) G. Gravier, lecteur de français à l'Université de Belgrade, secrétaire de la Société littéraire française, était d'entre nous celui qui connaissait le mieux la Serbie contemporaine. Après la guerre, il eût rendu d'incomparables services à la cause française en pays sud-slave. Il a été tué à Souchez.

peut-être, il remerciera son hôte en récitant pour lui, le premier, cette pesme toute neuve.

Il y a une strophe qui attendait depuis longtemps dans sa tête ; voici qu'elle trouve enfin sa place. Et même, comme elle sonne plus parfaite qu'il n'aurait cru, il la répétera un peu plus loin. Ainsi les femmes la sauront plus vite par cœur. Et lorsqu'elles la diront à leur tour aux garçons tout petits, elles ajouteront : « Le guslar qui me l'apprit avait de longues moustaches blanches, et, bien qu'il fût vieux, il se tenait très droit et avait la voix plus puissante qu'un homme dans la force de l'âge. »

Ainsi se sont formés, selon l'inspiration des nuits calmes après les festins de village, les poèmes chantés de la Serbie héroïque. Mais alors qu'en d'autres terres la veine des chansons de geste est épuisée, au Balkan slave l'âge épique dure encore, et c'est jusqu'à nos jours que s'échelonne la naissance des pesmes.

L'histoire de la poésie serbe se divise en quatre grandes époques : le cycle de Kossovo, le cycle de Marko Kralievitch, les Haïdouks, et les guerres de l'Indépendance.

Dans le cycle de Kossovo rentre l'histoire, mêlée de légende, des temps prospères de l'empire serbe, et de sa ruine. Après le règne glorieux de Donchan le Fort, qui réunit sous son sceptre la Serbie, la Macédoine, la Grèce, la Thrace et l'Albanie, les Serbes furent attaqués par les Turcs. Pour montrer à quel point se rapproche l'art naïf et pittoresque de la Serbie héroïque du chant homérique et de nos propres chansons de geste (qu'on songe à la bataille de Roland contre Olivier), nous emprunterons au recueil de M. Dozon ce récit d'un combat furieux entre le ban Strahinia et Ali le Fort, Valaque au service du Sultan :

... Le ban éperonne son cheval blanc, il traverse à gué la Sitnitza et commence à gravir le mont Goletch ; il est en bas, et là-haut est le soleil, qui éclaire toute la plaine de Kossovo et répand ses rayons sur l'armée impériale.

Mais que fait Ali le Valaque ? Toute la nuit il caresse la femme de Strahinia, sous sa tente, sur la montagne. Le Turc avait une vilaine coutume : il aimait à s'endormir au matin, quand le soleil paraissait. Ses yeux se sont fermés, et il est plongé dans le som-

meil ; si chère lui était sa captive, la femme de Strahinia, qu'il est tombé endormi sur son sein ; sur elle repose la tête du fort Ali le Valaque. Elle a ouvert la porte de la tente, elle contemple les champs de Kossovo ; ses regards se promènent sur l'armée turque, elle examine les tentes, les chevaux et les guerriers. Pour son malheur, ses yeux se détachent de la plaine, et se portent sur la pente du Goletch, elle y aperçoit un cheval et son cavalier. Elle ne l'a pas plus tôt vu que de la main elle frappe légèrement le Turc, elle le frappe sur la joue droite et commence à lui dire : « Seigneur, redoutable Ali, vite lève-toi, il est temps de mettre ta riche ceinture, et de prendre tes armes brillantes ; voilà le ban Strahinia qui vient ; il va t'abattre la tête, il va t'arracher les yeux. »

Le Turc flambe comme un feu vivant, il tressaille et jette un coup d'œil, puis éclatant de rire :

— Mon âme, dit-il, épouse de Strahinia, c'est ce rustre qui te fait si peur ? C'est merveille comme il t'a épouvantée ; quand je t'aurai emmenée dans la cité d'Andrinople, là aussi tu t'imagineras voir le ban. Ce n'est pas Strahinia, mais c'est quelque officier impérial, que le sultan m'aura envoyé, le sultan, ou bien le vizir Mehmed, pour me sommer de faire ma soumission, de crainte que je ne mette le désordre dans l'armée impériale ; les vizirs ont pris peur, ils craignent de faire connaissance avec mon sabre. Si tu en as le courage, regarde bien, mon âme, et n'en ressens aucune frayeur, quand je tirerai mon sabre tranchant, et que j'en frapperai l'officier impérial, pour ôter à l'empereur l'envie de m'en envoyer un autre.

L'épouse de Strahinia lui réplique :

— Seigneur, redoutable Ali, est-ce que tu ne vois pas ? Puissent tes yeux tomber. Ce n'est pas là un officier impérial, mais bien mon seigneur, le ban Strahinia. Ne reconnais-je pas son front, et sous le front ses deux yeux, sa double moustache noire, et sous lui son cheval blanc, et son lévrier fauve Karaman ? Ne plaisante pas, seigneur, il y va de ta tête.

Quand le Turc Ali le Valaque, a entendu ces mots, la fureur le rend fou, d'un bond il est sur ses pieds légers, il met sa riche ceinture, y enfonce des poignards acérés, puis il attache son sabre tranchant, et ses yeux ne quittent plus le coursier blanc.

Cependant le ban arrive devant la tente ; c'était un homme sage, et pourtant il commet une faute ; on était au matin, et il ne souhaite pas le bonjour, ni ne salue en turc, mais il apostrophe outrageusement Ali :

— Te voilà donc, bâtard ? bâtard rebelle au sultan. Quelle maison as-tu pillée ? Quelle famille as-tu emmenée en esclavage ? l'épouse de qui caresses-tu là sous la tente ? Sors, que nous nous battions bravement.

Le Turc s'élance comme un fou furieux. D'un bond il atteint son cheval, d'un autre il se jette en selle et il ramène à lui les rênes. Mais Strahinia non plus ne perd pas de temps, il pique des deux et darde sa lance de guerre ; les deux guerriers se ruent l'un sur l'autre. Ali le Valaque a étendu le bras, de la main il saisit au vol la lance du ban, et puis lui adresse ces paroles :

— Vil bâtard, ban Strahinia, de quoi donc, manant, t'es-tu avisé ? Tu n'as pas affaire à une vieille femme de la Choumadia, qu'on chasse devant soi en l'injuriant, mais tu as affaire au fort Ali le Valaque, qui ne craint ni Sultan ni vizir, à qui toute l'armée impériale fait l'effet de fourmis dans l'herbe ; et c'est avec lui, rustre ! que tu veux te mesurer...

Il a parlé, il darde sa lance de guerre, du premier coup il aurait traversé Strahinia, mais Dieu vint à son aide : le ban avait un bon cheval de guerre ; en entendant siffler la lance, le coursier a ployé les genoux, par-dessus lui la lance a passé, elle a frappé une froide pierre, et en trois morceaux elle s'est brisée, là où se termine le fer et là où s'appuie la main droite. Les lances étant rompues, ils brandirent leurs noueuses masses d'armes ; les coups qu'assénait le fort Ali le Valaque, qu'il assénait au ban Strahinia, le jetèrent hors de la selle, le poussèrent jusque sur les oreilles de son cheval.

Dieu vint en aide au ban. Il avait un coursier de combat, tel qu'on n'en voit pas le pareil aujourd'hui chez les Serbes ni chez les Turcs ; il se donna une telle secousse, et de la tête et du corps, qu'il remit son maître en selle. Quand c'est le ban Strahinia qui, à son tour, frappe Ali le Valaque, le terrible dragon, il est impuissant à le faire bouger de la selle, et le cheval noir s'enfonce des quatre pieds jusqu'aux genoux dans la terre. Les noueuses masses s'étaient brisées et les nœuds en étaient dispersés, alors ils dégaînèrent leurs sabres tranchants, pour continuer le combat. C'est alors qu'il fallut voir le ban Strahinia ! Le sabre qu'il avait à la ceinture, on dit qu'il avait été forgé par deux forgerons, deux forgerons et trois aides pendant toute une semaine, d'un dimanche à l'autre ; puis ils avaient refondu l'acier et en avaient fait un sabre tranchant.

Le Turc porte un coup, le ban le pare de son sabre, et celui du Turc se brise par la moitié. A cette vue le ban est transporté de joie, il multiplie furieusement ses coups de droite et de gauche, cherchant à abattre la tête du Turc ou à lui couper le bras. Mais les deux héros sont de même force, le Turc ne laisse pas toucher à sa tête ni blesser ses bras, il pare les coups de la moitié de sabre qui lui restait : autour de son col il la faisait tourner agilement et défendait ainsi son col, si bien que peu à peu il entailla le sabre du ban qui tomba morceau par morceau. Tous deux avaient leurs sabres brisés, rompus jusqu'à la poignée, ils en jetèrent les tronçons, et, sautant à bas

de leurs chevaux agiles, se saisirent à la gorge. Alors une lutte commença entre les deux héros sur la pente nue du Goletch. Tout un jour d'été jusqu'à midi la lutte dura, tant qu'ils commencèrent à jeter de l'écume; chez le Turc, elle était blanche comme la neige des montagnes, chez Strahinia, blanche et puis sanglante, elle ensanglanta ses habits sur sa poitrine, elle ensanglanta ses deux bottes. Quand le ban se sentit épuisé, il se mit à dire :

— Mon épouse, que Dieu t'anéantisse! Tu nous vois aux prises et nous regardes, pour qui fais-tu des vœux? Ramasse donc un tronçon de sabre et frappes-en, soit moi, soit le Turc; décide-toi, femme, pour qui tu voudras.

Mais le Turc impétueusement s'écrie :

— Mon âme, épouse de Strahinia, ce n'est pas moi qu'il faut frapper, mais Strahinia, jamais plus tu ne peux lui être chère, il n'aura que mépris pour toi, il te reprochera soir et matin d'être restée avec moi sous la tente: moi je t'aimerai toujours, je t'emmènerai à la cité d'Andrinople, je te donnerai trente suivantes, pour porter les pans de ta robe et tes manches; je te nourrirai de miel et de sucre, te parerai de ducats du haut de la tête jusqu'à l'herbe verte; donne le coup mortel au ban Strahinia.

Une femme se laisse facilement séduire : celle-là bondit, comme prise de folie, et, ayant trouvé un tronçon de sabre, elle l'enveloppa dans un mouchoir brodé, de crainte de blesser sa blanche main, puis, sautant çà et là, elle épargna le Turc Ali le Valaque, mais frappa son seigneur, le ban Strahinia. Du coup qu'elle lui assène elle a brisé l'aigrette, fendu le bonnet de feutre blanc, et blessé légèrement la tête du héros. Le sang commence à couler sur le visage du ban, ses deux yeux allaient en être inondés. Strahinia a peur, il voit qu'il va périr follement et sottement, mais une idée lui vient à l'esprit, il appelle à pleine gorge son chien Karaman, le lévrier qu'il avait dressé à la chasse. Il a poussé un cri, il en pousse un second, le lévrier l'entend et, d'un bond, fond sur l'épouse du ban. Toute femme est peureuse, les chiens leur sont une épouvante; elle jette le tronçon de sabre dans l'herbe verte, en poussant un cri aigu, qui s'entend au loin, saisit le lévrier par les oreilles et dévale sur la pente, se débattant sans pouvoir lui échapper.

Le Turc n'en pouvait croire ses yeux, tant cela lui allait au cœur, et il regarde ce qui va advenir d'elle. Cependant le ban retrouve des forces nouvelles et son cœur vaillant se raffermit; il enlève et étreint son ennemi, tant qu'il l'enlève de terre et le renverse. Une telle rage transportait le ban qu'il ne cherchait plus rien qui ressemble à une arme, mais il étreignit le Turc par le col, lui enfonça ses dents dans le gosier et l'égorgea, comme fait un loup d'un agneau.

Strahinia se releva, puis il se mit à crier et à menacer le fauve

lévrier, tant qu'il lui fit lâcher prise. Délivrée, sa femme dévalait la montagne voulant s'enfuir chez les Turcs, mais elle en fut empêchée par le ban Strahinia, qui la saisit par la main, la mena vers son cheval blanc, sauta en selle, plaça sa femme en croupe derrière lui, et ensuite partit au galop; il chercha des chemins détournés, afin de se dérober à l'armée turque et il atteignit heureusement la plaine de Krouchévatz et la maison de son beau-père.

Le vieil Ioug-Bogdan l'a aperçu, et ses neuf beaux-frères vont à sa rencontre, ils ouvrent les bras, se baisent au visage, et s'informent de leurs santés. Mais le vieillard s'est aperçu que son gendre est blessé et que son aigrette est brisée, et les larmes roulent sur son blanc visage : « Malheur à notre empire! Ainsi donc il y a parmi les Turcs, ainsi donc il y a des héros vaillants, capables de blesser mon gendre, qui n'a pas au loin son pareil! » Les fils tressaillirent d'effroi. Mais le ban Strahinia commence à dire : « Sois sans inquiétude, mon beau-père, et vous, beaux-frères, ne vous effrayez pas; il ne s'est pas trouvé, chez l'empereur, de héros capable de me vaincre ou de me blesser; voulez-vous que je vous dise qui m'a blessé, de quelles mains j'ai reçu des blessures? Tandis que je me battais avec le Turc, ô mon beau-père, vieil Ioug-Bogdan, alors mon épouse m'a frappé, mon épouse, ta chère fille, elle ne voulait pas de moi, elle a aidé le Turc. » Ioug s'enflamme comme un feu vivant, il crie à ses neuf fils :

— Tirez vos neuf couteaux, coupez-moi cette chienne en morceaux!

Les fils obéirent à leur père, et déjà ils s'élançaient sur leur sœur, quand le ban Strahinia les arrêta, en disant à ses beaux-frères;

— Quelle pudeur vous est donc venue aujourd'hui? Contre qui avez-vous tiré vos couteaux? Puisque vous êtes, frères, de si vaillants héros, où donc étaient vos couteaux, où étaient vos sabres, lorsque je partais pour Kossovo? C'est là qu'il eût fallu faire montre de bravoure contre le Turc, et m'assister dans le péril où j'étais. Je ne vous laisserai pas tuer votre sœur, avais-je besoin de vous pour cela?..... mais j'ai pardonné à mon épouse.

Il y a peu de héros tels qu'était le ban Strahinia.

Quelque temps après cet épisode, la même armée turque livrait bataille au tsar Lazare dans la plaine de Kossovo (15 juin 1389). Malgré leur valeur, les Serbes sont écrasés. Le sultan Mourad est tué par le héros Miloch Obilitch, mais toute la jeunesse de Serbie est fauchée par le cimeterre du vainqueur. — La poésie nationale entre dans le deuil, qui doit peser sur elle pendant cinq siècles, jusqu'à l'affranchissement de la Macédoine et la reconquête de Kossovo, en 1912. —

J'ai cherché à conserver, dans la traduction, quelques éléments du caractère original de la pièce suivante, touchante jusqu'au sublime par de tout simples moyens :

MORT DE LA MÈRE DES YOUGOVITCH.

Dieu clément, la grande merveille :

Quand l'armée fut à Kossovo
Les neuf Yougovitch s'y trouvèrent:
En dixième, le vieux Youg Bogdan.
La Mère des Yougovitch prie Dieu
Pour avoir des yeux de faucon
Et des ailes blanches de cygne,
Voler vers Kossovo, la plaine,
Et revoir les neuf Yougovitch,
En dixième, le vieux Youg Bogdan.
Ce qu'elle a prié, Dieu l'exauce :
Dieu lui donne les yeux du faucon
Et les ailes blanches du cygne ;
Elle vole sur Kossovo,
Trouve morts les neuf Yougovitch,
En dixième, le vieux Youg Bogdan ;
Et sur eux, neuf épieux de guerre,
Et sur les épieux, neuf faucons,
Près des épieux neuf bons coursiers,
Et près d'eux, neuf lions furieux.
Et les neuf coursiers ont henni
Et les neuf lions ont rugi
Et les neuf faucons ont crié.
Et la Mère a durci son cœur
Pour qu'il n'en sortît point de larmes...
Puis a pris les neuf bons coursiers
Et les neuf lions furieux
Et les neuf faucons
Et s'en est allée vers son château blanc..
De loin les femmes de ses fils
Sont accourues au-devant d'elle.
Et les neuf veuves ont gémi
Et neuf orphelins ont pleuré
Et neuf bons coursiers ont henni,
Et les neuf lions ont rugi
Et les neuf faucons ont crié
Et la Mère a durci son cœur
Pourqu'il n'en sortît point de larmes.

Quand il fut nuit, et minuit,
Le cheval de Damian hennit
La mère demande à sa bru :
« Mon enfant, femme de Damian,

Le cheval, que nous veut-il donc ?
Aurait-il faim de froment blanc
Ou soif de l'eau du Zvetchané ? »
L'épouse a dit :
« Ma mère, ô mère de Damian :
Il n'a pas faim de froment blanc
Ni soif de l'eau du Zvetchané.
Mais Damian l'avait accoutumé
A manger le foin frais, jusqu'à minuit
A partir sur les routes, après minuit ;
Il regrette le maître
Qu'il n'a pas ramené... »
Et la Mère a durci son cœur
Pour qu'il n'en sortît point de larmes...

Au matin, au soleil levant,
Deux corbeaux, les ailes sanglantes,
Deux corbeaux noirs sont arrivés,
Le bec souillé de blanche écume :
Ils portaient la main d'un héros,
A cette main, un anneau d'or ;
Ils l'ont laissé tomber aux genoux de la Mère.
La Mère a tenu cette main
L'a tournée et l'a regardée,
Puis elle a fait venir sa bru :
« Mon enfant, femme de Damian,
Connais-tu... quelle est cette main ? »
— Ma mère, ô mère de Damian
C'est la main de notre Damian
Car je reconnais l'anneau, mère,
C'est l'anneau du jour de mes noces !.. »

La Mère a pris cette main
L'a tournée, l'a regardée
Et lui parle doucement :
« Ma main, pomme verte...
Où as-tu grandi, où t'a-t-on cueillie ?
Tu as grandi sur mes genoux,
On t'a cueillie à Kossovo.... »

Ayant parlé ainsi, elle rendit son âme légère.

§

Nous arrivons ensuite à Marko Kralievitch, l'incomparable héros. Vassal du sultan, mais vassal indompté, rebelle, sans cesse en grande aventure, redouté du musulman, brutal, ivrogne, brave et juste, Marko de Prilep personnifie le plus

clair idéal du Serbe au moyen-âge. C'est à notre Huon de Bordeaux qu'il fait penser le plus souvent.

La pièce que je traduis ci-après n'est point l'une des plus amples du cycle de Marko, mais elle relate, du héros, un trait de caractère qui le peint tout entier :

LE LABOURAGE DE MARKO KRALIEVITCH

Il boit du vin, Kralievitch Marko,
Avec sa mère la vieille Euphrosine.
Et quand ils ont bien bu à leur gré
La mère de Marko se prend à dire :

« O mon fils, mon fils, Kralievitch Marko
Laisse là, mon enfant, les aventures :
Le mal n'a jamais engendré le bien
Et ta vieille mère s'est lassée
De toujours laver tes habits sanglants....
Prends une charrue, attelle des bœufs,
Va-t-en labourer le mont et la plaine
Puis tu sèmeras du fin froment blanc
Pour te nourrir, ainsi que moi. »
Marko a fort bien écouté sa mère :
Il prend la charrue, attelle les bœufs
Mais ne creuse pas le mont ni la plaine :
Il va labourer la route impériale...

Par là sont passés des Turcs janissaires,
Portant avec eux trois cargaisons d'or.
Ils disent à Kralievitch Marko :
— Assez, Marko, ne laboure pas la route!
— Assez, Turcs, ne foulez pas mon champ !
— Assez, Marko, ne laboure pas la route !
— Assez, Turcs, ne foulez pas mon champ !

Et lorsque le jeu ennuya Marko
Marko planta là bétail et charrue.
Il massacra les janissaires turcs,
Puis ramassa les trois cargaisons d'or,
Puis rapporta l'or à sa vieille mère :

« Et voilà ce que je t'ai labouré pour aujourd'hui ! »

§

Le cycle des Haïdouks renferme également nombre de pièces relatives aux luttes entre chrétiens et musulmans sur les territoires mal soumis de la Serbie vassale.

A la dernière époque se rattachent les chants de l'Indépendance. Les événements qui les ont inspirés datent d'une centaine d'années. Beaucoup se déroulèrent au Monténégro. De plus d'une pesme, le héros est Karageorge lui-même, visité par les Vilas, créatures surnaturelles, fées, gardiennes de la terre et des bois. Le merveilleux s'étend librement jusqu'à nos jours.

§

A la sanglante bataille de Prilep, en 1912 — l'histoire m'est contée par M. Vesnitch — les Serbes, harassés, décimés par un feu d'enfer, cessaient de progresser et, la lassitude les accablant peu à peu, la résistance des Turcs ne faiblissant pas, la journée menaçait de finir mal.

Alors, parmi les coups de feu, un jeune soldat se dresse, les yeux agrandis par l'effroi sacré, et, montrant à ses camarades la vieille tour de Marko Kralievitch, qui domine la ville :

— Frères, s'écrie-t-il, frères, ne le voyez-vous pas là-haut !

— Si, si, nous le voyons !...

Hagards, éperdus d'enthousiasme, ils voient Marko debout sur sa tour, et qui les attend... Les Serbes se précipitent. Les Turcs, délogés, abandonnent le champ de bataille, Prilep est reconquise.

Et, lorsque le combat s'arrêta, les Serbes demandèrent à leurs chefs :

— Où est la tour de Kralievitch Marko ?

Et avant de prendre nul repos, ils allèrent pieusement en baiser les ruines...

Les soldats, à mesure que la guerre se déroule, composent des chants nouveaux qui fixent le souvenir de leurs exploits. La poésie nationale reste vivante et se continue chaque jour.

Le soir où la division Danube fut licenciée à Belgrade, je dînais avec le professeur Svetislav Pétrovitch dans un restaurant populaire, en plein air. Peut-être cent paysans et soldats s'y trouvaient, par petites tables. Presque silencieux, ils causaient à voix basse. Ils rêvaient. Un bonhomme jouait de l'accordéon et chantait, accompagné par sa fille. C'étaient tous les rythmes brisés, les mélodies plaintives et longues de l'art slave. Tantôt un passage entier de mazurka, tantôt le piétinement ardent, haletant, du « kolo » serbe. Et j'entendis pres-

que toutes les paroles d'un chant puissant et plein qu'il psalmodia ensuite.

— *Bosnie chère, ma chère Bosnie... Ton ciel est beau, mais ton ciel est sans soleil... pauvre Bosnie !...*

... La liberté... Un jour, un jour ! les troupes franchiront la Drina et t'apporteront la liberté !

Les soldats écoutaient sans rien dire...

PIERRE DE LANUX.

ELEUTHERIOS VENIZELOS

SES ORIGINES. SON OEUVRE

—

Parmi les hommes d'Etat que produisit la Grèce moderne depuis sa constitution en royaume libre, nul, à coup sûr, n'acquit jamais le renom mondial de M. Venizelos. La notoriété de Coumoundouros, de Delyannis, de Tricoupis, qui fut pourtant un ministre de grande envergure, ne dépassa qu'à de rares occasions et pour ainsi dire momentanément les confins de leur pays. Doué de remarquables qualités intellectuelles, Eleuthérios Venizelos eut, en plus, le bel avantage d'arriver sur la scène politique au moment opportun. Il y apparut juste à temps pour assister et contribuer à la liquidation de cet inextricable fouillis diplomatique qui s'appelle la Question d'Orient. Cette liquidation n'est pas encore terminée ; la carte des Balkans n'a pas encore pris sa forme définitive ; les événements évoluent tantôt normalement, tantôt par à-coups. Dans cette arène tumultueuse, le vaillant lutteur qu'est M. Venizelos ne semble ni épuisé, ni affaibli. Sa carrière est loin de toucher à sa fin. Mais d'ores et déjà on peut entrevoir la place d'honneur que l'histoire réservera à cet homme moralement et intellectuellement supérieur, dont le nom, par un enchaînement de souvenirs qui n'a rien de fortuit, évoque les plus belles victoires de la Grèce moderne.

§

Aux premiers jours de l'an 1864, à Mourniès, jolie bourgade à une heure de la Canée, dans une maison entourée d'amandiers en fleurs, deux hodjas mahométans et deux prêtres grecs priaient : deux jours et deux nuits, ils multiplièrent leurs invocations auprès

de la chambre où la femme d'un riche négociant de la Canée souffrait les douleurs de l'enfantement.

La malheureuse mère n'avait guère eu de joie jusqu'alors : trois enfants aussitôt nés lui avaient été successivement arrachés par la mort. C'est pourquoi ses parents — orientaux crédules — avaient conseillé l'intervention d'hommes religieux célèbres dans la contrée pour leur pouvoir surnaturel. En des langues différentes, ils priaient donc tous quatre pour que l'enfant qui allait voir le jour ait longue vie.

A l'aube du troisième jour, un fils naquit, Eleuthérios Venizelos, le futur ministre de Grèce.

C'est dans ces termes qu'un vétéran des révolution crétoises raconta au Dr Kerofilas (1) la naissance de l'éminent homme d'état. La légende qui flaire les grandes personnalités s'est dépêchée, comme vous voyez, de mettre un peu du sien dans le récit des origines, pas bien lointaines, de M. Venizelos.

L'enfance et la jeunesse d'Eleutherios Venizelos furent particulièrement mouvementées. Les insurrections se succédaient à cette époque en Crète. Vaillant, résolu, énergique, le père du futur ministre grec, durant cette bouillante période de luttes, paie autant de sa personne que de sa fortune. En 1866, condamné à l'exil pour avoir participé à la révolution, il s'embarque avec toute la famille pour Cythère, d'où il passe finalement à Syra. Il y séjourna jusqu'en 1872, époque où — l'amnistie venant d'être accordée par la Turquie — il put enfin regagner la Canée.

C'est donc en Crète que Venizelos fit ses premières études et qu'il « termina le gymnase ». Ses professeurs et ses condisciples s'accordent pour affirmer qu'il fut un élève hors ligne, grand travailleur et d'une étonnante précocité intellectuelle. Le voici donc bachelier à l'âge de seize ans, ayant déjà absorbé presque tout ce qu'il y avait de science dans l'île. Comment va-t-il diriger sa vie? Son père, assagi par les mésaventures, l'engage à entrer dans sa maison de commerce, dont il prendrait plus tard la direction. Le jeune Venizelos obéit au début sans trop de résistance, mais au bout des deux années d'apprentissage, il sent bien que cette vie de boutiquier n'a rien pour le satisfaire. Son projet est tout fait. Il veut

(1) Dr C. Kerofilas, *Un homme d'état, E. Venizelos. Sa Vie, Son Œuvre.* Edition de l'Imprimerie de l'Est. Au cours de la présente étude nous aurons plus d'une fois recours à l'excellent et tout récent ouvrage du Dr Kerofilas.

aller à Athènes pour y étudier le droit. Le père hésite, essaie de le garder près de lui, mais finalement il se rend aux arguments de son fils. Avocat, Eleutherios Venizelos l'était, paraît-il, bien avant de fréquenter Justinien.

A Athènes, c'est d'abord le contact avec la grande ville. Grande? Pas trop, évidemment. Mais quand on songe que Venizelos quitta la capitale de la Crète avec ses vingt mille habitants pour arriver à celle de la Grèce libre, qui en comptait déjà plus de 130.000, on se rend facilement compte de l'importance du changement. Et puis Athènes commence à être un centre intellectuel. Des Grecs de tous les coins de l'hellénisme viennent y parfaire leurs études. Un mouvement littéraire, artistique, musical s'y dessine et qui ne manque pas d'intensité. Le jeune Venizelos, tout en suivant avec assiduité les cours de la faculté de droit, pourra s'adonner parallèlement à la libre étude des auteurs classiques ou modernes. Ce goût pour les lettres ne fera que se développer en lui. Ses discours sobres, solidement composés, limpides, vivants, en témoignent magistralement.

En 1886, Venizelos rentre de nouveau en Crète avec son diplôme de docteur en droit et de multiples projets de travail. Mais une fièvre typhoïde violente le condamne à l'inaction pendant de longs mois. Aussitôt guéri, Venizelos s'élance dans sa première campagne électorale; et le voici député de Cydonies, et chef des « pieds-nus » (parti libéral).

Son entrée à la Chambre, écrit M. Kerofilas, fut un triomphe : il y apportait un sang ardent, des idées nouvelles, des principes inconnus. Depuis des siècles, la Crète vivait sous un joug terrible, en révolte perpétuelle contre ses oppresseurs ; les haines s'y exaspéraient par la division des partis intransigeants. Il n'y avait place que pour la force du nombre, qui décidait de tout à la Chambre : les vaincus avaient toujours tort et devaient disparaître.

Le parti libéral, vainqueur aux élections, voulait éliminer les sept ou huit députés de l'opposition : M. Venizelos s'y refusa; dans un discours devenu célèbre, il proclama : « Un parti ne doit pas se baser que sur la force numérique, il a aussi besoin de principes moraux... » La Chambre crétoise valida donc tous les députés de l'opposition : ce fut la première victoire de ce jeune homme de 23 ans, dont la force de caractère, l'impérieuse volonté, la hardiesse, l'esprit d'innovation en imposaient à ses adversaires comme à ses amis.

§

Essayer de raconter par le menu la vie et la carrière de M. Vénizelos en Crète, c'est tout simplement tenter d'écrire l'histoire de la grande île à partir de 1887 jusqu'au jour de son annexion définitive à la Grèce. Eleutherios Vénizelos est incontestablement la personnalité la plus représentative des luttes et des efforts des Crétois en vue de s'unir à la « mère patrie ». Tantôt révolutionnaire, tantôt légalement investi d'un pouvoir, c'est toujours lui qui est le porte-drapeau de l' « unionisme ». En 1897, à la tête d'une poignée d'insurgés, il refuse d'obéir aux ordres des amiraux des grandes puissances qui, pour donner satisfaction à la Turquie, exigent que le pavillon grec ne flotte pas en Crète.

— Jamais, répond Venizelos ; abattez-le vous-mêmes !

— Nous allons vous bombarder.

— Nous attendons.

Les cuirassés tirent ; finalement de gros obus brisent, en même temps que la hampe de l'étendard, la résistance de l'escouade héroïque.

Quelques mois plus tard, Venizelos n'hésite pas à tenir tête à ses compatriotes mêmes. La Grèce est abattue, à la suite de sa malheureuse guerre avec la Turquie. Les puissances offrent aux Crétois un régime autonome. Fatigués, déprimés, ceux-ci sont disposés à l'accepter, abandonnant provisoirement toute idée d'union. Dans la grande assemblée, tenue à Arhanes, à quelques kilomètres de Candie, Venizelos n'ayant plus que seize partisans a le courage de flétrir l'attitude de nombreux autonomistes. « La discusion dégénéra en querelle ; on en vint aux mains et l'un des adversaires du leader leva son couteau pour le tuer : fort heureusement, la présence d'esprit d'hommes modérés évita un attentat sanglant. La séance fut levée dans un brouhaha indescriptible.

« On eût pu croire que le chef crétois, au milieu de cette population hostile, allait céder devant le courant d'opinion : il n'en fut rien.

« Le soir, nouvel attentat. En pleine nuit, ses adversaires entourent la maison où il repose et y mettent le feu ; pour échapper au danger, il fallait braver un millier de manifestants massés devant la demeure ; M. Venizelos, accompagné de quelques amis, accomplit cet exploit ; il harangua même les

assaillants pour leur dire qu'ils étaient « indignes de la liberté ». Cloués, sur place par tant d'énergie, ses adversaires lui laissèrent le passage libre. »

L'autonomie accordée, l'ancien insurgé se transforme en législateur. La Crète manquait de lois organiques. Tout était à faire. Vénizelos s'attela à la besogne. Au bout de quelques semaines, la grande île possédait une législation.

Après l'arrivée du Prince Georges de Grèce en Crète (21 décembre 1898), c'est encore Vénizelos qui élabore la constitution. Son expérience, déjà grande, s'enrichit prodigieusement. Comme conseiller du Haut Commissaire d'abord, comme adversaire de la politique du Prince ensuite, c'est toujours son idéal unioniste que poursuit Vénizelos. Pourtant, et je m'empresse de le dire et de le souligner, on aurait grandement tort de conclure que le Haut Commissaire en poursuivait un autre. Prince et conseiller visaient à un même but : l'union de la Crète à la mère-patrie. Leurs opinions ne divergeaient en réalité que sur les moyens d'obtenir le résultat souhaité. Les difficultés économiques et financières devenant de plus en plus graves dans l'île et les probabilités d'une prochaine union à la Grèce n'augmentant guère, un nouveau mouvement insurrectionnel dirigé par Vénizelos eut lieu à Therisso. Le Prince démissionna et ce fut M. Zaïmis qui vint le remplacer. Il y resta près de trois ans. Il ne quitta la Canée que le 3 octobre 1908, à la veille encore d'une nouvelle révolution. L'Autriche venait de s'annexer la Bosnie et l'Herzégovine, la Bulgarie se proclamait royaume indépendant. Vénizelos saisit l'occasion d'exprimer une fois de plus les vœux des Crétois. « La Révolution reste pacifique, déclara-t-il devant une foule de 15.000 personnes, et n'est dirigée contre aucune puissance ; son unique objet est de proclamer définitivement l'union avec la mère-patrie. Désormais, le gouvernement agira au nom du royaume hellénique, et l'Assemblée, convoquée en session extraordinaire, sera appelée à sanctionner la décision par un vote officiel. »

L' « union définitive » ne se réalisa pourtant pas immédiatement. L'île de Crète vivra pendant un certain temps sous un régime flottant. Elle se considérera comme faisant partie de la Grèce, bien que l'annexion ne soit pas reconnue ni par les grandes puissances, ni par la Grèce elle-même.

§

Le décor change maintenant ; l'action se déroule à Athènes. La Ligue militaire à peine constituée (1909) essaie d'assainir le Parlement, l'administration, les mœurs politiques du pays.

Les ministères se succèdent et se ressemblent surtout par leur remarquable faiblesse. La Ligue, après force tâtonnements, se rend parfaitement compte que la Grèce a besoin d'un homme nouveau. Elle offre le pouvoir à M. Gounaris, qui hésite et finalement refuse. C'est alors que la Ligue se décide à s'adresser au leader crétois. L'opinion publique approuve le choix et aux élections pour l'Assemblée révisionniste. M. Venizelos est élu premier député en Attique avec une écrasante majorité. Le 18 septembre 1910, président à peine démissionnaire du conseil crétois, Venizelos débarque à Athènes et prononce un discours-programme. Il rend hommage aux efforts de la Ligue militaire, dissipe certains malentendus que ses « critiques sur l'inertie de la royauté » avaient provoqués et proclame que l'« Assemblée doit rester révisionniste ».

— Constituante ! Constituante ! interrompent de nombreuses voix de la foule.

— Je répète que l'Assemblée doit rester révisionniste, insiste Venizelos.

Et c'est ainsi qu'il prend contact avec le peuple d'Athènes ; dans une question sur laquelle presque tous étaient tombés d'accord, ce véritable homme d'Etat n'hésite pas à opposer l'autorité de son jugement. Bientôt le roi ne tarde pas à l'appeler à la présidence du Conseil. Venizelos accepte et se présente devant la Chambre. Mais les anciens partis s'agitent et essayent de paralyser les efforts du gouvernement. Venizelos, en complet accord avec le roi et le peuple, proclame la dissolution de la Chambre. Les nouvelles élections lui donnèrent la plus écrasante des majorités. Les sièges occupés par l'opposition dans la nouvelle Chambre dépassaient à peine la dizaine. C'est à partir de ce moment que Venizelos entreprend réellement la réorganisation du pays. La base de sa politique est simple comme la vérité : rendre la Grèce aussi forte que possible. Ce programme ne paraît comporter rien d'original. Pourtant, quand on songe que, jusqu'à cette époque-là, la Grèce avait vécu d'une sorte de « mendicité diplomatique » sans compter nullement sur ses propres forces, on comprend

à quel point le programme de M. Venizelos constituait une nouveauté. Evidemment le problème militaire passe au premier plan. Sous l'impulsion de la mission française, l'armée grecque prend de la consistance, de la vigueur. Cette évolution heureuse et rapide valut à la Grèce son entrée à l'alliance balkanique. La politique positive de M. Venizelos donnait ainsi son premier résultat.

L'histoire des guerres balkaniques est trop récente pour que je me permette d'en retracer même un très bref résumé. Durant cette longue période des luttes orientales, M. Venizelos donna toute la mesure de ses multiples capacités. Il sut insuffler au peuple la plus ferme confiance en la victoire ; il organisa cette victoire avec méthode et énergie ; comme négociateur enfin, il fit preuves de qualités vraiment exceptionnelles. A Londres, à Bucarest, à Athènes, partout il mène merveilleusement le bon combat diplomatique. En général, on ne se doute pas des complications qui surgissaient au fur et à mesure que la victoire de la Ligue s'affirmait. Complications entre alliés, complications entre grandes puissances ! Il ne s'agissait pas seulement de vaincre, il s'agissait également de ne pas trop vaincre afin de ne pas susciter une méfiance durable chez les états voisins. Cette vérité, qui échappa totalement aux diplomates bulgares, Venizelos ne la perdit jamais de vue. Il fut modéré envers la Bulgarie vaincue, et ménagea l'Italie dans la question de Vallona, donna pleine satisfaction aux Roumains au sujet des Koutovazaques. Grâce à Venizelos, la Grèce ne fut pas grisée par ses victoires. Elle en profita d'ailleurs largement. Le traité de Bucarest lui reconnut le droit d'annexer des territoires qui doublèrent son étendue et sa population, et qui multiplièrent ses ressources économiques. Avant les guerres balkaniques la Grèce ne comptait que 64.000 kilomètres carrés et pas plus de 2.700.000 habitants. A la fin de la lutte, elle occupe une superficie de 120.000 kilomètres carrés, comprenant près de 4.700.000 âmes. Riche héritage qu'il faut mettre en valeur, qu'il est avant tout d'une nécessité urgente de soigner comme un corps malade. Les troupes bulgares ont dévasté en grande partie la terre macédonienne. La population a terriblement souffert. La Grèce a besoin de calme, de recueillement pour que la circulation du sang redevienne régulière. Telle est sa situation

intérieure au moment où l'empereur d'Allemagne et son état-major de guerriers, de financiers et d'industriels eurent l'inspiration de bouleverser le monde. Quelle fut la politique du « grand ministre » au cours de la guerre européenne, nul ne l'ignore en France. Le nom de M. Venizelos est devenu aussi populaire ici qu'en Grèce. Mais pourquoi cette sympathie si vive, si ouverte pour les puissances de l'Entente chez cet homme d'Etat qui avant tout est et doit rester grec ? « Sentimentalité !... » disent ses adversaires. « Clairvoyance, ampleur de vues », répondent ses partisans. Constantin Manos, homme de lettres, député crétois et ami intime de M. Venizelos, m'avait donné une explication bien plus précise, un jour qu'en Epire, pendant la première guerre balkanique, il évoquait des souvenirs de Crète : « Ceux qui croyaient que Venizelos était un homme d'Etat étroitement crétois reconnaissent à présent leur erreur. Ceux qui croient aujourd'hui que Venizelos est un homme d'Etat étroitement grec, se trompent également. Tuut en restant foncièrement grec, Venizelos est en plus un esprit européen. A ses yeux, le problème crétois n'était qu'une partie de celui plus vaste des Balkans ; mais le problème balkanique selon Venizelos ne saurait être séparé de la question européenne. » Ses adversaires politiques n'ont pas toujours pu s'élever à la hauteur de ses conceptions et l'ont même parfois accusé de défaillance. M. Venizelos — dans cet ordre d'idées, son point de vue diffère essentiellement de celui de ses adversaires — ne se préoccupe pas exclusivement, égoïstement, de l'avenir seul de la Grèce. L'avenir de l'Europe le préoccupe également. Et voilà pourquoi il s'est déjà montré et se montrera toujours incapable de sacrifier un vaste projet à la tentation de réaliser un bénéfice immédiat. Il ne perd jamais de vue que la Grèce fait partie de la grande famille — quelle famille ! — européenne ; et il voit nettement que, pour la prospérité de son pays, pour que la Grèce puisse jouir d'une pleine indépendance et se développer normalement, il est indispensable que certains Etats n'oppriment pas les autres.

§

J'ai eu la chance et l'honneur de rencontrer à plusieurs reprises M. Venizelos. A Athènes d'abord, au ministère de la

Guerre, le jour même du déclanchement de la lutte gréco-bulgare. Grave, maître de soi, le visage calme et soumis à une discipline par une force intérieure, le Président du Conseil résuma la situation en quelques mots. Il scandait ses phrases d'une voix lente et singulièrement sûre. L'ensemble de l'expression dénotait l'homme qui, aux moments critiques, sait admirablement combattre l'hésitation.

De Salonique à Hadji-Beylik, où M. Venizelos se rendait pour converser avec le roi, je réussis à faire le voyage dans le wagon présidentiel. M. Venizelos me parle des rapports gréco-italiens. « Rome et Athènes sont destinées à collaborer étroitement, toute cause de frottement entre les deux pays devra être définitivement supprimée. » Mais le train file à travers des paysages dévastés. Champs et villages, incendiés par les Bulgares, fument encore. Venizelos abandonne ses spéculations politiques pour regarder ce film de l'horreur. « Ça révolte la sensibilité... » Puis il se confine dans un silence qui ne dissimule guère l'angoisse, et cet homme fort m'apparaît ainsi extrêmement humain.

M. Take Jonesco, le champion de l'interventionnisme roumain, a tracé un portrait de Venizelos, que je m'en voudrais de ne pas citer. Le voici dans sa brièveté nuancée :

Je fus dès le premier moment attiré. Cette tête de saint byzantin qu'on dirait descendue d'une fresque d'église, ce regard à la fois si pénétrant et si tendre, ce sourire si fin, cette sympathie irrésistible qui se dégage de toute sa personne, cette modestie presque de jeune fille et qui est d'autant plus charmante qu'elle est alliée à une volonté de fer, tout cela vous prend à la première rencontre. Je lui demandai le secret de son succès, et il me répondit ces paroles si simples, mais si profondes : « J'ai toujours dit à mes concitoyens toute la vérité, toute, et je me suis toujours senti prêt à quitter le pouvoir sans aucun regret. »

M. Venizelos ne cesse de dire à ses concitoyens la vérité, toute la vérité... Il est, dans la plus haute et la plus vaste acception du mot : un Homme de Courage.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

LES RELATIONS ANGLO-FRANÇAISES

Rien n'est plus agréable, à l'heure actuelle, pour un Français, que de constater l'excellente opinion que les Anglais professent à l'égard de la France. On n'entend aucune note discordante. Des hommes éminents, des écrivains de grand talent qui jadis partageaient de fâcheux préjugés à notre égard expriment maintenant en termes enthousiastes leur admiration pour la « France at war ». Les temps, et les gens ont changé; c'est la guerre !

L'opinion française n'est pas moins amicale envers l'Angleterre. Depuis plusieurs années, elle s'est trouvée attirée dans ce sens d'une façon de plus en plus irrésistible. Le roi Edouard s'était ménagé en France de vives et profondes sympathies, et il y jouissait d'une popularité sans ombre. Le peuple français est persuadé que l'influence d'Edouard VII s'est exercée d'une façon toute puissante en faveur d'un rapprochement entre les deux nations, et c'est grâce à l'existence de ces bonnes dispositions du sentiment public que le Gouvernement français put procéder sans appréhension au règlement heureux de ces litiges mesquins qui provoquaient entre les deux pays des frictions incessantes et même de regrettables conflits.

Le grand artisan de l'Entente Cordiale en France, M. Delcassé, s'attacha à cette œuvre avec une claivoyance et une ténacité auxquelles on ne saurait trop rendre hommage. Il était depuis peu ministre des Affaires Etrangères lorsque survint l'incident de Fashoda, et c'est à lui qu'incomba le devoir de régler une difficulté dont il n'était pas personnellement responsable. Du reste, la conduite pleine de tact et de courtoisie du commandant anglais — devenu depuis lord Kit-

chener — avait évité tout conflit aigu, et rendu faciles les pourparlers entre les gouvernements, malgré la nervosité de l'opinion publique, dans l'une et l'autre contrée. A la fin de l'entrevue au cours de laquelle l'incident avait été définitivement clos, M. Delcassé exprima à l'ambassadeur britannique l'espoir que désormais entre l'Angleterre et la France des difficultés de ce genre ne se produiraient plus. Depuis lors, il a poursuivi avec succès la réalisation de cet espoir; il a consolidé l'entente cordiale qui a sauvé la France d'une invasion allemande par mer et qui sauve du même coup l'Empire Britannique de l'attaque future et inéluctable d'un Empire Germanique que la victoire dans la guerre actuelle rendrait beaucoup plus formidable et redoutable dans un avenir proche.

Toutes occasions de querelles étant écartées, rien ne s'opposa plus à une réciproque estime et à un accord politique durable, accepté de part et d'autre avec une égale bonne volonté. A présent, l'agression germanique a lié plus étroitement les deux pays; du rapprochement à l'entente, et à l'alliance, Anglais et Français en sont venus à une fraternelle collaboration sur les champs de bataille.

Cette amitié provient, pour chacun des deux peuples, de raisons quelque peu différentes. Au fond de tout cela, on trouve des raisons d'intérêt et des raisons de sentiment; des raisons d'intérêt, certes, et très légitimes, qu'il serait à la fois stupide et puéril de feindre d'ignorer. Nous pouvons modifier sans la dénaturer la réflexion de La Rochefoucauld — qui parlait en connaissance de cause — et dire que les actions des nations, comme celles des hommes, se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer. Les nations existent par leurs intérêts politiques et économiques tout autant que par leurs traditions et leur histoire, qui agissent et réagissent les uns sur les autres de la façon la plus intime.

La France a clairement compris pourquoi elle devait inéluctablement se rapprocher de l'Angleterre. N'est-ce pas l'Angleterre qui est sa meilleure cliente, qui lui achète les deux cinquièmes de sa production ? A cette raison positive, d'autres, en grand nombre, s'ajoutent, qui ont été énumérées et étudiées copieusement par les économistes et les spécialistes compé-

tents. En outre, l'activité industrielle et commerciale de l'Angleterre n'avait rien de menaçant pour la France ; les deux nations pouvaient être concurrentes, rivales même, mais rarement antagonistes : elles pouvaient déployer une égale émulation pour leur expansion commerciale à travers le monde sans se trouver en conflit parce qu'elles offrent sur les marchés des produits destinés à des clientèles différentes. Et puis on peut ajouter aussi que si le commerçant français et son collègue anglais se rencontraient en compétition pour le même produit devant un même client, ils ne recouraient pas, pour enlever le marché, à ces moyens déloyaux qu'employaient leurs rivaux allemands, ainsi que maints scandales l'ont prouvé, sans compter les exemples particuliers fournis par l'expérience personnelle, et qui ne parviennent pas à la connaissance du grand public.

Si certains Etats de l'Amérique du Sud procédaient à une sérieuse enquête sur les moyens qu'employa la maison Krupp pour obtenir la fourniture de leur matériel de guerre, nous assisterions à un écœurant déballage de scélératesses. Les forfaitures, malversations et concussions auxquelles donnèrent lieu ces marchés furent favorisées par les représentants diplomatiques de l'Allemagne, qui se firent les complices de ces fraudes.

La France savait que la concurrence économique anglaise, si active et si puissante fût-elle, serait toujours honorable et courtoise; elle n'avait aucune raison de la soupçonner ni de s'en alarmer. Elle n'avait non plus aucun motif de redouter des ambitions politiques inquiétantes. L'Empire Britannique s'était constitué d'une façon à peu près définitive, et l'on peut affirmer que géographiquement il ne menaçait personne. L'agitation impérialiste d'il y a vingt ans s'était calmée d'elle-même après la guerre sud-africaine; la métropole ne convoitait rien ; elle désirait seulement développer en paix ses rapports industriels et commerciaux avec les Dominions et les Colonies, et resserrer les liens politiques qui joignaient ensemble cet Empire dont les parties constituantes sont éparses à la surface du globe.

Sur aucun point de la terre, et moins en Europe que partout ailleurs, la France ne pouvait appréhender de menaces britanniques. Elle-même, satisfaite de ses possessions coloniales,

ne menaçait personne, et le même désir de paix l'animait pour organiser et exploiter les contrées qu'elle avait rangées sous son drapeau.

La paix ! On ne répétera jamais assez combien la France et l'Angleterre parlaient de paix et la désiraient sincèrement. Peut-être même la majorité des Anglais s'imaginait-elle que la paix était définitivement établie, au moins entre les nations de la vieille Europe, et que rien désormais ne viendrait la compromettre. Il était difficile de croire qu'il y aurait jamais au monde un chef d'Etat assez dément et assez criminel pour déclencher la catastrophe. Presque tous ceux qui ratiocinaient là-dessus avec quelque imagination envisageaient de telles horreurs, de tels massacres, et des désastres économiques si formidables que l'excès même de ces conséquences amenait à conclure contre leur probabilité.

Confiante en sa force, sûre de la solidité des liens qui unissaient les diverses parties de son Empire et ne doutant pas de a sécurité de sa position insulaire garantie par la puissance de sa marine, l'Angleterre se refusait à admettre que la guerre pût jamais éclater, puisqu'elle ne cherchait chicane à personne et ne professait aucune prétention à l'hégémonie. Elle n'avait d'autre ambition que de maintenir la liberté du commerce de par le vaste monde, et de cette liberté même l'Allemagne profitait au détriment souvent de celle qui la lui garantissait.

Ce fut une des erreurs de l'Angleterre de ne pas discerner le péril allemand. Sans doute, ses excuses sont excellentes ; elle peut invoquer la loyauté de ses intentions, la franchise de sa politique, sa fidélité aux principes de liberté qui ont fait d'elle la plus ancienne des démocraties. Mais n'est-ce pas de sa part un manque de perspicacité que de s'être obstinée dans cette attitude ? Il est tout à son honneur, certes, d'avoir jugé indignes d'elle les méprisables méthodes allemandes, et de ne s'être jamais départie des traditions d'honneur dont elle est à juste titre si fière. Néanmoins, les Allemands profitèrent de cet aveuglement et ne s'offensèrent pas de ce mépris. Le commis-voyageur teuton empochait les camouflets en même temps que les commandes. Il savait que ces rebuffades n'auraient qu'un temps ; il se disait qu'en râflant les commandes sur les libres marchés du monde, il évinçait ses concurrents et contribuait à enrichir le vaterland et à augmenter sa puissance. On

lui promettait qu'un jour était proche où, grâce à son inlassable activité et à ses sacrifices d'amour-propre, le vaterland serait assez fort pour écraser ses voisins, annexer leur pays, leur imposer des indemnités ruineuses et des conditions de paix qui les asserviraient au point de vue économique, comme l'avait fait le traité de Franfort pour la France.

Si l'Allemagne poursuivit avec opiniâtreté ses préparatifs militaires et l'augmentation de sa puissance maritime, c'est avec un acharnement non moins résolu qu'elle avait entrepris la conquête des marchés du monde. Il faut reconnaître que son effort était étonnamment cohérent. Ayant rejeté comme d'inutiles entraves les notions morales qui sont la sauvegarde de l'humanité, l'Allemagne fit concourir toutes ses forces, toutes ses pensées, toutes ses ressources spirituelles et matérielles à la réalisation d'ambitions caractérisées par un utilitarisme immédiat et des plus grossiers.

Tout fut embrigadé pour atteindre cette fin. La puissance militaire et maritime allemande n'eut longtemps d'autre rôle que de soutenir le prestige allemand facilement acquis sur l'incapacité de Napoléon III et la traîtrise de Bazaine. Par tous les moyens, les Allemands tiraient profit de ce prestige ; ils fêtaient bruyamment la capitulation de Sedan, entretenaient leur outrecuidance par le constant rappel de leurs succès, s'ingéniaient à en entretenir le souvenir dans la mémoire des nations, avec cette conséquence d'empêcher l'oubli chez les vaincus. Se sont-ils assez vantés de leurs pauvres victoires sur les Autrichiens toujours battus et sur Napoléon III usé et impuissant ! Ils se demandent sans cesse pourquoi on les déteste dans le monde ? Le mépris qu'on leur témoigne s'explique aisément : dans l'histoire des nations nobles, les vainqueurs ont toujours triomphé modestement, ont su tendre la main à l'adversaire et se sont gardées de l'humilier en rappelant sa défaite.

Maintes fois, au cours des siècles, et pour de très longues périodes, Anglais et Français ont vidé leurs querelles les armes à la main ; ils se sont combattus avec courage, avec fureur, avec acharnement, mais avec une courtoisie qui ne se démentait jamais. Les annales de nos luttes fourmillent d'épisodes où gentilshommes français et gentlemen anglais font assaut de courtoisie chevaleresque. Le vaincu ne nourrissait

aucune rancœur envers son adversaire heureux, qui rendait hommage à sa bravoure et ne se targuait pas présomptueusement de son avantage. Le respect mutuel subsistait entre eux, et les antagonistes de la veille pouvaient ainsi, sans déchoir, devenir les alliés du lendemain. Mais aucune nation ne peut, sans s'avilir, s'associer à l'Allemagne prussifiée.

Les représentants diplomatiques du gouvernement allemand ne se contentaient pas de veiller aux intérêts politiques de leur pays. Outre qu'ils abusaient de la confiance accordée à leurs fonctions pour se transformer en agents d'espionnage, ils consacraient les efforts les plus soutenus à l'expansion du commerce allemand. D'étroits rapports s'établissaient en quelque pays que ce fût, entre le diplomate et le commerçant, qui s'associaient pour le triomphe des intérêts nationaux et devenaient complices pour la louche besogne de l'espion.

A l'intérieur, une volonté systématique inculquait à un peuple naturellement outrecuidant la conviction de sa supériorité. Tout avait été enrôlé au service du futur *Deutschtum ;* le maître d'école de village et le professeur chamarré d'université, l'humble vicaire de paroisse et le dignitaire de l'Eglise prêchaient moins la doctrine charitable du Christ que l'orgueilleuse prétention du *Deutschland ueber alles*. Dieu luimême avait été annexé à l'Empire, il était un dieu allemand, *unser Gott*, dont le kaiser était le confident, — le Mahomet et le pape tout à la fois. Il devait obligatoirement sa protection exclusive aux pieux et vertueux sujets du kaiser, sel de la terre et *deliciæ generis humani*. Dénué du sens critique nécessaire pour sourire de ces billevesées et ramener l'estime de soi à de justes proportions, le peuple allemand tout entier avala bouche bée ces dangereuses extravagances jusqu'à ce que cette folie collective aboutît à la crise furieuse d'où résulta la guerre.

Peut-on dire que cette guerre nous a pris par surprise? Oui dans un certain sens, car il faut bien admettre que, tout en s'y préparant, on n'y croyait guère. C'est là surtout qu'est le fait surprenant : personne ni en France ni en Angleterre n'avait suivi d'assez près l'évolution du sentiment pangermanique pour prévenir une opinion qui s'endormait ; personne n'avait révélé dans l'ensemble et dans le détail l'audacieux rêve de l'impérialisme allemand. Chacun reconnaissait la possibilité

d'une guerre, partout existait la crainte de la voir éclater, et presque partout aussi c'était le même refus de l'envisager comme imminente.

Le fardeau des armements écrasait les peuples européens ; il en résultait chez toutes nations un malaise qui provoquait les plus graves difficultés intérieures ; les sommes énormes qu'absorbaient annuellement les budgets de la guerre et de la marine rendaient impossibles les améliorations matérielles exigées par les transformations sociales. Longtemps on allégua que ces armements étaient les plus sûrs garants que la paix ne serait pas troublée ; mais cette période, où la fallacieuse théorie de la paix armée pouvait paraître admissible, fut bientôt dépassée, et rares furent ceux qui s'en rendaient compte.

L'Allemagne continua ses armements au delà des limites plausibles ; elle entreprit la création d'une flotte de guerre qui devait égaler la puissance des plus forts. Ce n'était plus le souci de sa sécurité territoriale qui l'amenait à créer une armée aussi formidable, et ce n'était pas seulement le désir de protéger ses côtes qui lui faisait construire des escadres aussi nombreuses. Il fallait tout cela pour réaliser, au jour dit, le rêve fou de l'hégémonie allemande, de l'asservissement des nations et des races sous le joug germanique. Ce n'était plus sa défense légitime qu'elle assurait, c'était l'agression qu'elle préparait en dosant habilement les hypocrites assurances d'intentions pacifiques et les arrogantes menaces de guerre.

Au cours des dix dernières années, le kaiser multiplia les paroles et les gestes d'intimidation. La politique allemande se fit tracassière et chicanière. La diplomatie anglaise, française, russe, dut accomplir des prodiges d'habileté pour résister aux exigences germaniques et opposer aux goujateries un dédain courtois et une fermeté qui ne fournît l'occasion d'aucun conflit.

Maintenant, à la lueur des événements des quinze mois écoulés, nous comprenons que ces efforts devaient être vains, que, selon l'expression populaire, c'était reculer pour mieux sauter. L'Allemagne allait immanquablement à la guerre. Ce n'est pas dans un soudain coup de folie qu'elle l'a faite ; ce ne sont ni des provocations intolérables, ni l'impérieuse obligation de se défendre qui l'y ont poussée ; non, il était dans son plan de

la faire et tous ses efforts aboutissaient à cette fin. Toute l'activité allemande était cordonnée en vue de la suprématie future du *Deutschland*, et cette suprématie ne pouvait s'imposer que par les armes, car, si outrecuidants qu'ils se soient montrés, les Allemands n'avaient pas besoin de beaucoup de clairvoyance pour se convaincre que les autres nations du monde n'accepteraient pas par persuasion le dogme de la supériorité germanique et la soumission à cette race de soi-disant maîtres.

On ne peut nier qu'elle se soit admirablement organisée pour réussir. Elle se targue encore beaucoup de son organisation, elle veut y voir là preuve qu'elle est parvenue à un stade d'évolution plus avancé que les autres peuples restés à la période de l'effort individuel. Et saoûle d'orgueil d'avoir constaté ce prétendu phénomène, elle déclare aussitôt que les autres peuples sont inférieurs, qu'ils sont incapables de passer à cette période de perfectionnement, et — sans songer une minute à les convier, par l'exemple et l'enseignement, à la rejoindre — elle prononce leur arrêt de mort en cas de résistance et leur réserve l'asservissement en cas de soumission. C'est tout simple : il n'y a pas à échapper au sort que nous réserve le peuple élu du bon vieux dieu teuton.

Grâce à son organisation que l'on pouvait sincèrement admirer sans être obligé de l'envier jusqu'à se l'appliquer, l'Allemagne avait atteint un développement économique dont elle eût été sage d'attendre les profits que la guerre maintenant ne lui donnera plus. Dans chaque domaine de son activité, elle avait su remettre la direction aux mains de spécialistes et de chefs compétents. Pour mieux coordonner l'effort physique, les esprits étaient disciplinés, rompus à l'obéissance, soumis à la hiérarchie. L'immense machine fonctionnait avec une docilité passive sous la rigoureuse domination du militarisme qui avait contaminé toute la vie civile, et ne laissait place pour aucune velléité d'indépendance et d'affranchissement. Tout le système obéissait aux ordres de chefs qui étaient des hommes d'affaires, des esprits pratiques, n'ayant d'autre préoccupation que la complète « efficiency » du rouage spécial dont ils devaient assurer la bonne marche dans l'ensemble de l'organisme. Le Parlement n'exerçait aucune influence sur le gouvernement ; ses votes ne pouvaient renverser un ministère et

il ne suffisait pas d'être un avocat éloquent ou un politicien roué pour devenir ministre et assumer à la légère des responsabilités dont les hommes conscients de leur compétence s'effraient à juste titre. La presse, si émancipée qu'elle osât se montrer, ne s'écartait pas d'une saine prudence à laquelle l'autorité l'aurait rappelée sans ménagement. Non, l'Allemagne n'est pas le pays de Cocagne des avocats politiciens ni des journalistes présomptueux...

Depuis la guerre, les hommes de parole et de plume ont été invités à faire chœur avec tout le monde, sinon à demeurer muets : rien ne doit gêner les hommes d'action qui ont à résoudre des difficultés que l'on ne s'imagine pas sans un effort considérable. C'est probablement parce que ce sont des hommes d'action qui mènent les affaires de l'Etat que l'Allemagne, frustrée d'une victoire qu'elle croyait facile, parvient, avec un si incroyable succès, à tenir en échec les armées des Alliés, plus nombreuses que les siennes. C'est parce que les meneurs de la nation allemande ne tergiversent pas, ne s'embarrassent pas de notes diplomatiques et de considérations de légalité qu'ils en imposent à certains neutres assez indifférents aux sacro-saints principes du droit international et au respect des traités.

Cette volonté unanime de contribuer à l'effort général, cette cohésion et cet accord sous une discipline contre laquelle nul n'ose regimber expliquent la redoutable résistance contre laquelle les Alliés s'acharnent avec une égale opiniâtreté. C'est un point sur lequel on n'insiste peut-être pas assez, aussi bien en France qu'en Angleterre. Loin de diminuer la valeur et l'efficacité pratique de l'organisation allemande si puissamment coordonnée, il conviendrait, pour l'heure présente et pour l'avenir, d'en introduire, chez nous, une qui s'adapte à notre tempérament national et fonctionne avec la même efficacité.

Ce n'est pas le moment des critiques ni des récriminations. Des erreurs et des fautes ont été commises inévitablement ; on a remédié du mieux possible à leurs conséquences, et ce serait commettre une nouvelle faute que de s'attarder à de vaines diatribes contre des coupables qui ont cru faire de leur mieux. Il importe de renoncer à des habitudes fâcheuses et d'essayer de nouveaux procédés.

Dans les pays démocratiques, rien ne se fait sans débats parlementaires, c'est-à-dire sans discours. Or, qui peut le mieux prononcer un discours, sinon l'avocat, dont c'est la profession. Il en est de fort éloquents, de forts capables, mais tous pèchent plus ou moins par les mêmes déformations professionnelles. Que fait un avocat à qui l'on confie une cause? Il étudie son dossier, rassemble les témoignages et les arguments favorables, puis il plaide devant les juges. Il s'agit alors de présenter sa cause, non pas selon les strictes exigences de la vérité, mais de telle façon qu'elle apparaisse sous le jour qui pourra le mieux influencer le juge en sa faveur et le mal disposer envers l'adversaire; pour mieux réussir, l'avocat épilogue sur les textes, discute les interprétations, invoque les jurisprudences, embrouille à plaisir la question pour que le juge, ne s'y reconnaissant plus, se range à ses conclusions. Car, après tout ce beau travail, l'avocat peut tout au plus proposer des conclusions, mais c'est le juge qui décide, qui prend les responsabilités, qui est, somme toute, l'homme d'action. Par sa profession, l'avocat est mal préparé au rôle actif que doivent assumer les membres d'un gouvernement; habitué à traiter de faits passés selon des textes anciens, il voit peu l'avenir; à l'heure où il faut des actes, il croit avoir tout fait en répandant un flot de paroles.

Dans les pays démocratiques où les avocats sont en majorité au Parlement et dans les conseils du Gouvernement, la situation est singulière. Ils plaident devant l'opinion publique la cause même qu'elle leur a confiée, de sorte qu'ils la font à la fois juge et partie. Comme elle est fort désorientée de se trouver en pareille posture, mais flattée cependant de la déférence qu'on lui marque, elle affecte une attitude de magnanimité et répond : « C'est bien! nous sommes d'accord. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse, montrez-moi le chemin. » Voilà nos avocats de nouveau au pied du mur, et, contraints de rendre un jugement, c'est-à-dire de prendre une décision, en un mot, d'agir. Aussitôt, ils se remettent à peser le pour et le contre, à tergiverser, à barboter dans les compromis, et, comme les événements ne les attendent pas, ils se trouvent bientôt devant le fait accompli. Ce n'est pas ce système-là que les Allemands emploient chez eux, et pour cause.

En France et en Angleterre, l'opinion publique n'est pas

domestiquée. Elle exige d'être renseignée; elle prétend exercer son contrôle et faire entendre ses critiques, de sorte que les chefs que la nation s'est donnés sont obligés de tenir compte de ses désirs et de ses volontés. Pour s'exprimer, elle a la presse qui n'est pas l'obséquieuse servante d'un pouvoir brutal et se refuse à obéir aux injonctions de maîtres despotiques. Un journal qui, de ce côté du détroit ou de l'autre, se ferait le plat valet des puissants du jour perdrait tous ses lecteurs et sombrerait dans le mépris. Ni les Anglais ni les Français n'admettraient un seul instant qu'on les gave de ces pâtées indigestes dont les agences et les feuilles allemandes alimentent le balourd troupeau du peuple boche.

Il n'y a peut-être pas de presse au monde qui dispose d'un pouvoir aussi grand que la presse britannique; et il n'y en pas, certes, qui exerce ce pouvoir avec une honnêteté plus scrupuleuse. Qu'elle influe sur l'opinion ou qu'elle en soit le reflet, peu nous importe ici, et le seul fait qu'il faille retenir c'est qu'elle est l'intermédiaire inévitable entre les gouvernants et les gouvernés. Le sentiment de la liberté individuelle est tellement enraciné chez l'Anglais qu'il est devenu un de ses traits caractéristiques. « Nous obtenons ce que nous voulons par la persuasion, et nous n'obtiendrions rien par la coercition, » me disait récemment un personnage que sa haute situation autorisait à émettre cette opinion. C'est là un problème de psychologie nationale dont un étranger doit tenir le plus grand compte avant de porter le moindre jugement sur l'Angleterre.

En France, le peuple exprime des avis et formule des critiques, mais lorsque la majorité de l'électorat a envoyé au Parlement une majorité de représentants élus sur un certain programme, ce programme sera exécuté à coup sûr. En Angleterre, ce n'est pas une majorité seulement qui est nécessaire, c'est une quasi-unamité. Le Gouvernement ne peut se risquer à prendre des décisions apparemment énergiques que s'il est absolument sûr qu'on ne lui fera pas de résistance. Une loi peut même être votée par une légère majorité parlementaire, mais elle ne sera mise en vigueur que si son application ne soulève pas de difficultés. Les fautes commises par un Gouvernement dans cet ordre-là lui coûtent généralement très cher et sont souvent irréparables. Il est absolument désarmé contre la moindre résistance.

Lorsque la Chambre des Députés et le Sénat français ont définitivement voté une loi, lorsque cette loi a été signée par le Président de la République et contresignée par le ministre compétent, elle devient exécutoire d'un bout à l'autre du territoire français. Tous les représentants des pouvoirs publics doivent aide et assistance à ceux qui sont chargés de l'appliquer. Le pouvoir administratif est formidable en France, et il peut en toutes circonstances compter sur l'appui de la force armée : *cedit ensis calamo !* Ses services sont centralisés à Paris, et, par une suite de chainons connexes et solidaires, ils se ramifient jusque dans la plus petite commune de France, en passant par les préfets, sous-préfets, maires et jusqu'au plus humble garde-champêtre. Bien qu'élu par les conseillers municipaux, élus eux-mêmes par leurs concitoyens, un maire, émané du suffrage universel, est avant tout l'administrateur de la commune ; à ce titre, qu'il soit à la tête d'une grande ville ou d'un village, il est investi des pouvoirs administratifs qui lui sont délégués par l'administration centrale. C'est à lui qu'incombe le devoir de faire respecter les lois existantes et d'appliquer les nouvelles ; dans ce but, il est muni des prérogatives nécessaires ; il dispose de la police locale : gendarmes, gardiens de la paix, gardes-champêtres. Si la ville qu'il administre comporte une garnison, il peut, en cas de conflit grave ou d'émeute, réquisitionner la troupe. Par contre, s'il refuse d'exécuter les ordres du pouvoir central transmis par le préfet et le sous-préfet, le ministre de l'intérieur a toute liberté de le suspendre, de le révoquer, et de le remplacer par l'un des adjoints élus aussi par leurs collègues.

En Angleterre, il n'y a d'organisation un peu générale que celle qui est chargée de la perception des impôts et des droits de douane ; autrement, l'administration est partout locale ; le gouvernement n'en dispose pas ; il n'a pas d'ordres à lui donner, ou, s'il en donne qui ne soient pas obéis, il n'a aucune sanction contre l'indiscipline. Les maires (mayors) sont des personnages dont les fonctions sont surtout honorifiques et dont l'autorité est fort limitée. Le gouvernement est donc réellement désarmé, il est mis dans l'impossibilité de faire respecter ses décisions, d'exercer aucune contrainte. Le peuple anglais ne veut, sous aucun prétexte, entendre parler de quoi que ce soit qui ressemble à une restriction de ses libertés, à un

empiétement sur son indépendance. Il faut soigneusement éviter d'avoir l'air de lui imposer ce qu'il n'a pas demandé ; toute loi édictée par surprise, ou sans avoir consulté l'opinion, provoque, de ce seul fait, une opposition irréductible, si nécessaire et si raisonnable soit-elle. Il y a des exemples de lois prématurément promulguées auxquelles il fallut renoncer, mais que les organisations locales indépendantes appliquaient d'elles-mêmes peu de temps après, et dès que leur utilité était reconnue.

Le gouvernement de l'Angleterre comporte des difficultés que celui de la France ne connaît pas. Le ministère anglais doit toujours avoir l'air de suivre l'opinion, ou tout au moins il doit éviter de légiférer sans sa collaboration plus ou moins effective et directe, ou de paraître la régenter. Le gouvernement du peuple anglais exige un tact et une dextérité beaucoup plus subtiles qu'on ne serait amené à le supposer après un examen superficiel du régime politique du pays. Pour conduire l'opinion en ayant l'air de se conformer à ses aspirations ou à ses caprices, et même d'obéir à ses injonctions, il faut un art dont tous les hommes d'Etat ne sont pas capables. Tel qui réclame une autorité à poigne, ou seulement des chefs qui guident et commandent dans les circonstances actuelles, ne soupçonne pas que ceux même qui l'applaudissent s'insurgeraient prestement à la moindre vélléité dictatoriale de la part des chefs de la nation.

Des faits aussi probants que nombreux fournissent la preuve péremptoire que l'Anglais tient farouchement à sa liberté personnelle, beaucoup plus qu'il ne s'en doute lui-même. Il a lutté pendant des siècles pour maintenir ses prérogatives de citoyen libre, et l'ambitieux outrecuidant qui s'aventurerait à jouer au dictateur avec le peuple britannique ne tarderait pas à s'en repentir.

Si le citoyen anglais est ombrageux, il corrige ce trait de aractère par une grande docilité. Nul plus que lui n'est accesible à la persuasion. Qu'on l'amène peu à peu à comprendre a nécessité de tel changement, qu'on l'habitue à l'idée qu elle mesure sera avantageuse pour la nation ou pour luinême, et il ne demande pas mieux que de se laisser convainre. Bientôt, il souhaitera cette loi contre laquelle il se serait ussi bien regimbé, sans cette démonstration préalable de son

utilité ; enfin, croyant que l'initiative lui en revient, il la réclame à ceux qu'il a chargés de légiférer pour lui... et il l'obtient. Le tout, pour un gouvernement, c'est d'avoir la manière, le tour de main ; les gouvernés veulent qu'on ménage leurs susceptibilités et qu'on justifie par des preuves les mesures qu'on prétend lui faire adopter. Ces preuves administrées, ce peuple réfléchit, juge et décide en dernier ressort — c'est cela qui fait de l'Angleterre le modèle des démocraties.

Cette docilité du citoyen anglais lui permet de se passer d'une administration centralisée et enchevêtrée. Il n'y a de lois, de décrets, de règlements que ceux qu'il a par avance acceptés, de sorte qu'il y obtempère le plus naturellement du monde. Tout acte d'insubordination est absurde puisqu'il est une révolte contre soi-même. De là, une absence remarquable de cet esprit frondeur que le Français se reproche tout en y tenant beaucoup, et qui le fait contrevenir aux réglementations les plus élémentaires, transgresser les ordres les plus raisonnables et se cabrer contre toute autorité.

A l'heure actuelle, il en est autrement. L'union sacrée a fait l'accord de tous devant l'ennemi. La nation française supporte la lutte avec un sang-froid et un calme qui surprennent ceux qui la croyaient capable d'élan et d'emballement, mais non d'endurance. Pourtant, elle a connu des heures tragiquement angoissantes, des heures où, pour ne pas désespérer, il fallait une vertu peu commune. La presse, sans distinction de partis, a soutenu l'opinion, a trouvé des paroles admirables de réconfort et d'espérance. Même aux moments les plus sombres, nul n'a faibli. La France n'était pas seule, cette fois, pour résister à l'agression. Sans doute, elle avait l'effroyable tâche de résister au premier choc d'un ennemi formidable, et elle l'a fait avec d'autant plus de courage qu'elle savait qu'on ne l'abandonnait pas. Les escadres anglaises ont tout de suite paralysé l'action maritime de l'Allemagne qui devait avoir préparé le bombardement de nos ports et une invasion de nos côtes. Si l'appoint militaire des troupes du maréchal French a été minime, au début, l'appoint moral a été incalculable. Il fallait entendre de quel ton mobilisés et civils répétaient : « L'Angleterre marche avec nous ! » La confiance qui en résultait a contribué largement à créer ce moral qui donne aux Français l'ascendant sur l'ennemi.

Les Anglais peuvent s'estimer flattés de cette confiance. On savait bien qu'il n'y avait pas de traité d'alliance en bonne et due forme, comme en exigeaient de leurs alliés ou complices les Allemands que rendait défiants leur propre déloyauté. A vrai dire, l'entente cordiale laissa beaucoup de gens incrédules. On y voyait des arrangements d'ordre économique, et ce fut le discours de Mr Lloyd George, à propos du Maroc, en 1911, qui modifia cette opinion assez générale et amena à croire que l'Angleterre s'opposerait sérieusement aux appétits allemands. La confiance, dès ce jour, ne fit qu'aller en se fortifiant, en dépit du fait qu'il n'existait pas d'engagement écrit, et parce qu'on sait en France que la parole de l'Angleterre vaut les signatures et les sceaux les plus solennels.

Par deux fois seulement cette confiance fut mise à l'épreuve. Dans les premiers jours d'août 1914, au moment où toute la population valide partait à la défense de la patrie, la sage réserve du gouvernement anglais causa quelque inquiétude. Au soulagement qu'on éprouvait à l'espoir de vider une vieille querelle se mêlait l'anxiété de la partie qui s'engageait par la seule volonté de l'ennemi. La nation française tout entière était profondément convaincue de la justice de sa cause ; de plus, elle se rendait parfaitement compte que l'agression visait par ricochet l'Angleterre, et qu'en cas de victoire allemande l'Empire britannique aurait, dans un bref délai, à affronter un ennemi formidable et décidé à l'annihiler. Pendant 48 heures on se demanda si l'Angleterre, ultra-pacifiste et insulaire, allait commettre la même faute qu'en 1870 où elle laissa se constituer l'Empire d'Allemagne qu'il nous faut écraser aujourd'hui à grands frais de sang et d'or.

L'opinion française ne pouvait pas comprendre que la situation politique intérieure de l'Angleterre exigeait, de la part du gouvernement, une prudence extrême. Une brusque déclaration de guerre à l'Allemagne n'aurait peut-être pas rencontré l'unanimité désirable, et sans approbation de tous les partis, l'intervention n'aurait pas eu tout son poids. En admettant que la masse du peuple anglais eût été aveugle à son intérêt au point de désavouer son gouvernement, il faut reconnaître, à sa louange, qu'il n'y eut pas une protestation lorsque, l'Allemagne ayant perpétré le forfait contre la Belgique, l'Angleterre dut faire honneur à sa signature. N'est-ce pas un trait

admirable de voir tout un peuple, en désaccord possible sur des questions d'intérêt, s'unir sans une hésitation, sans une objection lorsqu'il s'agit de son honneur ?

Le second fléchissement de la confiance de la France dans son alliée se produisit au mois de juin dernier. L'opinion avait été entretenue dans l'espoir qu'au printemps une offensive générale serait poursuivie sur le front occidental, et qui dit offensive, en français, dit victoire. De là, on escomptait la possibilité d'échapper à une nouvelle campagne d'hiver, si pénible et si cruelle pour les troupes. Le mois de mai s'écoula sans offensive, et l'opinion fut fort déçue. D'autre part, on avait laissé publier dans la presse que l'armée de Kitchener commencerait à arriver sur le continent dès le mois de mars, et chacun s'informait, questionnait : « Les Anglais arrivent-ils ? » Et les Anglais n'arrivaient pas ; le front britannique s'étendait sur une distance toujours la même. Des notes officielles furent communiquées aux journaux pour expliquer le fait et calmer les inquiétudes. Mais l'opinion, remarquant la coïncidence entre l'arrivée des renforts anglais et le début de l'offensive promise, parvint à cette conclusion simpliste : « Il n'y a pas d'offensive, parce que les renforts anglais ne sont pas arrivés. » C'était évidemment absurde, et des raisons bien différentes ont dû faire décider de la remise de l'attaque attendue. Mais allez donc démentir une rumeur qui se colporte partout et qui a toutes les apparences d'être plausible ! Il était d'autant plus difficile de la contrecarrer que ses adeptes eurent bientôt découvert pour la soutenir des preuves qu'il était malaisé de discuter. Ces preuves, on les puisait dans la presse anglaise elle-même — du moins dans certains organes de cette presse.

Les journaux anglais qui sont le plus lus à l'étranger, particulièrement en France, sont ceux qui ont pris, dans les controverses actuelles, l'attitude la plus acerbe. L'un d'eux jouit d'un prestige établi sur une réputation ancienne ; ses abonnés et lecteurs appartiennent aux classes élevées de la société ; on le lit dans les cercles, dans les milieux du grand commerce, de la grande industrie et de la haute finance pour qui il représente encore la sagacité, la modération, le bon sens anglais ; l'on s'imagine qu'il reflète ce qu'on croit être l'opinion officieuse, ou celle tout au moins des classes dirigeantes ; c'est

lui qu'à ce titre on lit le premier dans les salles de rédaction, il est cité neuf fois sur dix dans les commentaires sur la politique anglaise.

Il y a cinq ou six mois, le ton des commentaires qu'insérait ce journal n'était pas fait pour rassurer les vaines inquiétudes de l'opinion française la plus éclairée. Comme, d'autre part, un autre journal de langue anglaise, imprimé à Paris celui-là, accusait le gouvernement d'indifférence et d'inertie et reprochait au pays de ne pas « faire de son mieux » pour sa participation à la guerre, la partie était belle pour les dénigreurs de l'Alliée britannique. L'édition continentale de ce quotidien s'adresse à une catégorie de lecteurs qui se recrute dans une classe plus modeste, mais plus nombreuse que la précédente. Du reste, le fait que le journal continue à paraître sur le continent, alors qu'il ne peut plus compter sur la clientèle de passage, anglaise et américaine, qui, en temps de paix, afflue à Paris et dans toute la France, indique assez qu'il a une clientèle française suffisante. Jour après jour, cette feuille dénonçait l'apathie et l'indolence de la nation anglaise, incriminait l'incurie du gouvernement. Il ne s'agit pas ici d'établir si ces critiques et ces attaques étaient justifiées ou non ; il suffit de constater qu'elles venaient juste à propos pour corroborer les rumeurs alarmistes.

Le malaise dont souffrit alors l'opinion française a été certainement entretenu et amplifié par la campagne des journaux anglais hostiles au gouvernement. Quels qu'aient été les résultats de cette campagne au point de vue intérieur, les amis français de l'Angleterre en ont déploré la fâcheuse répercussion par delà le détroit. Dans les circonstances actuelles la plus grande prudence s'impose vis-à-vis de l'opinion, facile à s'énerver dans l'état de tension où l'entretiennent les événements ; il ne faut pas lui fournir l'occasion de douter, car il n'y a qu'un pas du doute à l'injustice et à la démoralisation. Le mal était si réel qu'il importait d'y veiller. Les organes les plus influents de la presse française s'attachèrent à renseigner le public sur ce qui se passait vraiment en Angleterre, à l'éclairer sur les effets de la participation britannique au point de vue naval, militaire et financier. Les grands quotidiens de Paris mandèrent des envoyés spéciaux qui vinrent constater *de visu* la réalité de l'effort britannique. Ils

visitèrent les camps, les arsenaux et les fabriques de munitions ; puis, édifiés, ils apportèrent un témoignage informé et véridique. L'amirauté fut particulièrement bien inspirée lorsqu'elle convia quatre représentants éminents de la presse parisienne à aller contempler la Grande Flotte. La visite de lord Kitchener au généralissime français, l'arrivée de nombreux contingents anglais sur une nouvelle partie du front, contribuèrent encore à dissiper la mauvaise impression d'un moment. La confiance revint, entière, et la glorieuse part que les troupes de sir John French ont prise à la récente avance a été appréciée comme il convient par la nation et par l'armée françaises.

La coopération de l'Angleterre et de la France doit se poursuivre désormais dans un même esprit de mutuelle confiance, et c'est le devoir de chacun de contribuer à une entente durable. Une telle entente n'est possible que s'il n'y a place pour aucune suspicion ni pour aucun malentendu. En combattant côte à côte, Français et Anglais apprennent à se comprendre et à s'estimer, et c'est sur l'estime seulement que se fondent les véritables amitiés.

HENRY-D. DAVRAY.

LA PAIX

—

Dans le parc dévasté dont l'orage et la crue
Ont brusquement flétri les fleurs et les gazons,
Près des bords du ruisseau que leur démence obstrue,
Tous deux, impatients d'espoir, nous nous taisons ;

Mais nos cœurs sont étreints d'une même amertume
A suivre, épris des jeux d'un ciel libre et léger,
Bouillonner au hasard des tourbillons d'écume
Sous la longue terrasse où nous venions songer.

Où vont-ils, entraînés au vent qui les insulte,
Dans cette ombre jaunie et grosse de sanglots,
Ces pétales d'ardeur qui tentaient notre culte
Quand leur joie a charmé nos yeux à demi clos ?

Et ces rameaux rompus que la tempête emporte
Dans son fracas et son tumulte grandissant
N'est-ce pas les élans d'une jeunesse forte
Qui courent vers le gouffre où tout plonge et descend ?

La ténèbre, où là-bas tant de terreur transperce
Dans les cris de mourants entassés par monceaux,
La rumeur furieuse et l'âpre attaque adverse
Qui sourd et se déchaîne et se rue en assauts,

Toute la honte et la douleur des frénésies
Dont sur la terre en sang le courroux s'est dressé,

Et la vaine pitié dont les âmes saisies
S'épeurent en pleurant les douceurs du passé,

La nuit fétide et molle et les lents crépuscules
Grelottant au frisson des plaines où la Mort
Comme une pieuvre éploie au loin ses tentacules,
Et ce rire édenté qui comme un poison mord,

Tout s'embrase et s'écroule au flambeau de la Haine
Qui s'acharne à semer le carnage à son gré,
Sans que, depuis des mois, une aurore ramène
Un souffle lumineux sous le ciel effaré !...

Mais tu souris, et ton sourire de lumière
Où je puise l'orgueil d'aimer et d'être à Toi,
Exalte, en dissipant notre angoisse première,
La flamme pure et le prestige de ta foi.

L'espoir s'est relevé. Déjà la lune fraîche,
Sur le parc enchanté d'un mirage profond,
Escalade le ciel en fête par la brèche
Des vieux nuages qu'une aube dissoud et fond ;

Le ruisseau, dont les eaux respirent apaisées
Sous la terrasse d'or qu'enivre le matin,
Palpite du parfum des sucs et des rosées
Au gré du bon soleil qui tout à coup l'atteint :

O pieuse clarté, que ta splendeur s'y cambre,
Que tout brûle du rêve heureux que tu défends !
Ta chevelure ruisselle d'aurore, et l'ambre
Y déferle en un flux de rayons triomphants.

Ton esprit, enflammé de vision meilleure,
Ne voit à l'horizon du funèbre jardin
Le désastre nocturne et les spasmes de l'heure
Que comme une ombre lourde et qui tombe soudain.

Tes yeux fiers d'où surgit la fièvre enthousiaste
Ne sont pas arrêtés par le brouillard épais
Du sang qui fume sur la plaine et la dévaste,
Et je bondis vers Toi du sol où je rampais !

Comme l'éclosion d'une corolle tendre
Je sens s'épanouir le prodige futur
Et, par ta main guidé, je m'éblouis d'entendre
Le jour danser pieds nus sur les parvis d'azur.

ANDRÉ FONTAINAS.

LE
FRONT DES LANGUES EN SUISSE

—

Y a-t-il dans la nationalité suisse deux ou plusieurs races ? Au moins deux, dirons-nous, sans nous arrêter aux distinctions qui font le bonheur des anthropologistes. Il serait d'ailleurs malaisé autant que fastidieux de s'attarder à de scientifiques subtilités, le sujet qui nous occupe étant des plus simples. Car ces deux races sont nettement caractérisées par l'origine opposée de leur langage ; sans compter qu'il est permis de considérer avec Elisée Reclus *que la race n'est pas une cause, mais un effet, qu'elle est fille de la terre et que ce sont les milieux qui la forment.*

La population de la Suisse est partagée entre deux grandes formations ethniques. D'une part, sont les peuplades qui, soumises à l'empire des Césars, en ont conservé le langage plus ou moins altéré, soit les Suisses occidentaux et méridionaux, qui parlent aujourd'hui le français, au nombre d'environ 800.000, l'italien, au nombre de 160.000, et le ladin ou romanche (dialecte des Alpes rhétiques) au nombre de 35.000. De l'autre part se groupent, pour former l'énorme majorité, les populations de la Suisse centrale, septentrionale et orientale. Dans ces régions, la population celtique primitive étant moins pénétrée d'éléments romains que dans la Suisse occidentale et méridionale, la langue de la métropole n'y a pas résisté aux invasions alémaniques du IIIe au Ve siècle. Même, certaines cités romaines des bords du Rhin, comme Augst (Augusta Rauracorum), Vindonissa et Bâle furent couvertes par l'afflux germanique dont l'empiètement allait faire reculer encore la limite

primitive des idiomes latins. Plus tard, surtout dans le haut moyen âge, des poussées alternatives firent souvent flotter la ligne de séparation, mais on peut dire que, depuis le XIII[e] siècle, elle s'est quasi fixée, et n'a plus éprouvé que de très légers flottements. Cette ligne, qui se détache au sud de la région de Belfort, se déploie à travers le Jura par le contour des vallons, au travers du plateau au gré des sinuosités les plus capricieuses, et dans les Alpes par de simples torrents ou par des chaînons très élevés. Trois cantons sur 22 parlent le français : Genève, Vaud et Neuchâtel ; ceux de Fribourg et du Valais sont en grande majorité français (70 o/o dans le Valais), celui de Berne, en grande partie allemand, compte, sur 600.000 habitants, environ 120.000 de langue française. L'italien est la langue du canton du Tessin (140.000 hab.) et d'une partie de celui des Grisons, où se parle dans certaines vallées la langue romanche.

Comme on a beaucoup disserté, depuis le commencement de la guerre, sur l'état des esprits en Suisse et sur leurs sympathies à l'égard de tel ou tel groupe belligérant, ces remarques ne sont pas superflues puisque les frontières que nous venons de déterminer se présentent en ce moment comme quelque chose de plus qu'une limite linguistique.

Comme ces lignes venaient d'être écrites, voici que nous recevions la série des *Cahiers vaudois* (1), où, examinant les bases de ce qu'on appelle une culture ou *Kultur*, M. Dumur observait ceci :

Il faut pourtant bien qu'il y ait quelque chose qui délimite le territoire propre d'une culture. Ce quelque chose existe en effet, et c'est la *langue*. Partout où il y a une culture, il y a aussi une langue, il n'y a qu'une langue et cette culture s'étend aussi loin que la langue elle-même.

Jamais cette remarque ne fut si juste que dans le cas qui nous occupe, bien que pourtant ce qui se passe en Suisse en 1915 ne suffise pas tout à fait à établir que la parenté de langue, ou même de race, suffit à la direction du sentiment public.

Peut-être suffit-elle à peu près tant qu'elle s'applique aux masses populaires dont les mouvements ont leurs causes spontanées. L'action des classes supérieures et moyennes n'est

(1) Edition des « Cahiers vaudois », *Culture française et culture allemande*, par Louis Dumur. A Lausanne, chez Tarin.

pas aussi simple et si, en 1915, elle fut parallèle à celle des courants populaires, à peu près autant dans un sens que dans l'autre, il n'en avait pas été de même sorte en 1870. Pourquoi? Nous nous réservons de le rechercher plus loin, car il y a à cette contradiction des causes diverses et variées.

§

Pour l'instant, restons sur le front, ce front suisse qui, rattaché à l'autre, va le prolongeant vers le sud-est en donnant lieu à d'innombrables rencontres, moins sanglantes à coup sûr, mais tout aussi impétueuses et quelquefois plus passionnées que celles qui allongent la ligne de bataille depuis le Mont-Terrible jusqu'aux plages de Nieuport et d'Ostende. Ce front offre lui aussi ses places fortifiées partout où la barrière des Alpes ou du Jura ne peut suffire à la réciproque défense. C'est Bienne au pied du Jura, à la limite de la plaine suisse. C'est Fribourg au milieu du plateau. Ce sont, au centre de la longue vallée du Rhône alpestre, les bourgades de Sion et de Sierre appuyées tout à la fois aux Alpes de Berne et du Valais. Fondées à des époques diverses, différentes les unes des autres par l'aspect, les traditions, l'activité, le mode de développement, le rôle social et les caractères généraux, ces sentinelles de la langue française méritent d'être présentées autrement que par une simple mention.

A tout seigneur tout honneur. Etabli entre les Alpes et le Jura, fondé par les ducs de Zaehringen comme le bastion le plus avancé de la puissance germanique dans ces contrées, Fribourg a conservé ce rôle depuis 1178, avec cette particularité que, tour à tour, la pointe du bastion fut dirigée vers l'ouest ou le nord-est. Entre temps les corporations d'artisans se développaient et forgeaient à l'ombre de ses tours les instruments de leur émancipation,

Mais la Réformation, que Fribourg rejeta, allait, par le transfert dans ses murs de l'évêché de Lausanne et l'affluence de nombreuses communautés religieuses, préparer l'éclosion d'une capitale catholique où devait se déployer la puissance oligarchique d'un petit nombre de familles anoblies par le service militaire à l'étranger. Fait curieux, quoique Fribourg soit resté une ville bilingue et que seuls les bas quartiers établis sur les berges avec une population ouvrière soient considérés comme adhérents à la langue germanique, ce fut le plus souvent la

classe moyenne qui maintint la suprématie du français. Les familles patriciennes ont généralement traduit leurs anciens noms roturiers en allemand. Les Reynold, dont est issu le professeur Gonzague de Reynold, de qui il a été beaucoup parlé il y a quelques mois, se nommaient autrefois Reynaud. Les de Montenach sont les descendants des seigneurs de Montagny, localité tout à fait romande. Les de Weck se nommaient autrefois Cugnet et les von der Weid ne sont autre qu'une branche des Dupasquier, dont les rejetons sont innombrables dans la campagne fribourgeoise et au delà. Mais ces préférences pour les goûts, l'éducation, les idées et les préjugés germains, outre qu'elles n'étaient souvent que passagères, selon que rayonnait plus ou moins haut l'astre des rois de France ou celui du Saint-Empire, allaient finir, de siècle en siècle, par être inondées sous la vague de l'ouest.

Celle-ci eut surtout une reprise d'élan après la chute de la puissance napoléonienne. Les Jésuites, appelés à Fribourg dès 1580, après qu'un des leurs eut contribué puissamment à en détourner les nouvelles doctrines, en furent chassés par l'invasion révolutionnaire de 1798. Rappelés en 1818, ils en étaient définitivement exclus en 1848 par la constitution fédérale.

Ces trente années leur avaient suffi toutefois pour élever Fribourg au rang d'un centre intellectuel catholique de réputation universelle. Leur collège, qui, dans une cité de 8.000 âmes, attirait jusqu'à 800 étudiants, rayonnait principalement de l'éclat qu'apportaient les proscrits royalistes de France. Entre autres Français illustres, qui fréquentèrent le collège Saint-Michel, nous citerons Paul de Saint-Victor. C'est à Fribourg aussi qu'au lendemain des journées de juillet 1830 le duc de Blacas essaya d'établir un foyer de conspiration légitimiste.

Aussi, lorsque la chute de la ligue catholique du Sonderbund eut éteint ce flambeau peu conforme aux aspirations générales du peuple suisse, la capitale du catholicisme eut-elle grand'peine à se consoler. C'est ainsi qu'en 1889 les efforts réunis du cardinal Mermillod et du gouvernement cantonal aboutirent à la création d'une université catholique dont patiemment les nécessités du temps allaient se charger de faire, contre le gré de la population, un centre de *Kultur* allemande,

Pendant nombre d'années le prince ecclésiastique Max de Saxe en fut l'illustration la plus haute. Et aujourd'hui, sur une soixantaine de professeurs réguliers, vingt et un sont des ressortissants de l'Autriche et de l'Allemagne.

On ne doit pas avoir oublié que la presse française s'est beaucoup occupée, dans le cours du mois de mars dernier, des manifestations francophiles qui émurent cette ville et les autorités cantonales et fédérales. L'administration des Chemins de fer fédéraux avait supprimé, comme donnant lieu à des abus, l'arrêt à Fribourg des convois quotidiens d'évacués des départements envahis. Heureuse de profiter de cet arrêt, qui lui permettait d'apporter quelques soulagements et un peu de consolation à ces infortunés, la population imputa tout droit cette mesure à l'influence et aux démarches d'un des professeurs allemands de l'Université. La jeunesse réserva à cet étranger maint charivari, en déployant un drapeau tricolore et en chantant la *Marseillaise* sous ses fenêtres. Cela n'était sans doute pas très « suisse », mais les manifestants ont rarement coutume d'observer l'exacte mesure. En tout cas, leur incartade était un avertissement aux autorités fribourgeoises, qui, sans précisément être germanophiles, ne s'étaient pas moins laissé prendre aux éblouissements du strass germanique. Les manifestations de Fribourg, précisément par ce qu'elles ont eu d'excessif, n'attestent que mieux la résolution du peuple latin à barrer désormais la route au prestige de la *Kultur* germanique.

§

Bien différentes sont les conditions de cette lutte morale sur les autres grands points de rencontre.

La ville industrielle de Bienne, assise sur les gradins inférieurs du Jura Bernois, entre Neuchâtel et Soleure, vers le débouché des routes et lignes de l'Alsace et de la Champagne, est rapidement devenue une de nos capitales horlogères. Depuis 1870 le nombre de ses habitants, qui était de 8.000 âmes, dépasse 40.000 et l'ancienne cité se déverse sur la plaine, au nord du lac du même nom. Les deux langues y sont familières à toute la population sédentaire, mais les adhérents au français, qui n'étaient que le quart en 1888, formaient le tiers en 1900. Vraisemblablement ne sont-ils plus très éloignés de constituer la moitié de l'effectif total.

La rapidité de cet accroissement tient du fait que les habitants de la plaine circonvoisine sont surtout alémaniques et agricoles, alors que ceux des montagnes dont Bienne occupe le débouché sont horlogers et de angue française. On pressent que les facultés plus nombreuses procurées à la vie industrielle par l'agglomération engage ces montagnards à se rapprocher du centre de leur activité économique, tandis que les habitants de la plaine demeurent fixés au sol rural.

Tel est le motif le plus apparent de la prochaine prédominance du français à Bienne. Il faut dire cependant qu'au début de cette guerre le prestige de l'Allemagne, appuyé sur un mouvement d'affaires plus actif et plus étendu, rendait la résistance quelque peu tenace aux sentiments des amis de la France. A l'établi, autant qu'à l'estaminet, les controverses s'en ressentirent. Elles se révélèrent plus persistantes et tout émaillées de ces locutions savoureuses et de ces périphrases bizarres dont les horlogers, ouvriers intelligents, souvent cultivés, saupoudrent l'ordinaire de leurs propos.

Cependant, à mesure que les événements se déroulaient, scandés par les détonations qui, du haut des Vosges, passaient par-dessus les crêtes voisines du Jura ; à mesure que la liste s'allongeait des exactions de Louvain, de Reims, de Senlis et de Soissons, la verbosité française acquérait plus de verve, de force et de mordant. Il fut bientôt permis d'en juger à l'aspect des vitrines de libraires, de bazars et même de simples marchands de tabacs, où les innombrables photographies de l'empereur allemand se décrochèrent une à une pour faire place aux Joffre, aux French, ou à quatre « poilus » faisant leur *manille* au fond d'une tranchée. Certaine estampe de luxe où, calme sur un grand cheval blanc lancé au multiple galop, Guillaume II conduisait une charge de brillants cavaliers, a gagné le fond poussiéreux d'un tiroir parmi les fantaisies démodées. A sa place voici des silhouettes d'édifices *avant* et *après*, surtout les deux clochers dentelés de Reims, découpés dans un ciel de feu. L'apothéose trop réelle a détrôné l'apothéose des batailles non livrées.

§

Dans la haute vallée du Rhône, les deux langues sont en lutte constante depuis les origines du moyen âge. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'allemand y progressa avec l'appui des

autorités civiles et ecclésiastiques, mais sans arriver à prédominer. Cette ligne de partage a cessé d'être influencée depuis le commencement du XIX[e] siècle et, dès 1850, c'est l'allemand qui est en recul. « On comprend, dit le professeur Gauchat, dans *le Dictionnaire géographique de la Suisse*, que cette « limite capricieuse a dû varier dans le passé et cependant « elle est à peu près constante depuis sept siècles. »

Et, notons bien que les progrès du français ne l'ont pas du tout déplacée. Ils se sont traduits, d'abord dans la suppression de quelques îlots germains, constitués au cours des temps par l'établissement de familles de langue germanique en territoire romand à la faveur de l'ancien régime. Depuis le percement du Simplon, ces progrès se poursuivent par la formation d'îlots français en territoire germain.

La ville de Brigue, au seuil nord du tunnel, se francise rapidement, tout au moins en ce sens que la connaissance du français, qui bénéficie de sa parenté avec l'italien, y devient nécessaire à chacun. De plus l'industrie hôtelière, en dépit de son caractère cosmopolite, tend à faire prévaloir le goût, la cuisine et le genre français (1).

Pour beaucoup ceci tient du fait que le personnel hôtelier de ces pays montagneux, inoccupé l'hiver, va passer cette saison dans les grandes stations du littoral méditerranéen. On a accusé l'industrie hôtelière, dans la personne de quelques-uns de ses représentants les plus en vue, de gallophobie. Ce serait une grave faute de leur part si elle était vraisemblable. Or, ces représentants, après avoir travaillé de tout leur effort à la création de la ligne du Lœtschberg, qui rapproche leur région de la France et de celle de Brigue à Disentis par la région des Alpes centrales, dont l'exécution fut confiée à des entreprises françaises, ont déployé et déploient toujours leurs efforts à faciliter l'accès des routes du Valais à l'automobilisme français et à le dégager surtout des réglementations tracassières qui rebutent les automobilistes voyageant dans la Suisse centrale et nord-orientale.

Cette imputation est née de ce qu'on a attribué aux représentants de cette industrie une influence plus directe que de

(1) Mais, dans ces vallées profondes, dont les populations ont longuement tenu tête en 1798 et 1799 à l'invasion française, les souvenirs sont tenaces et l'on n'y a pas entièrement oublié, dans certaines familles, le pillage de Sion par Lorges non plus que les exactions du général Xaintrailles.

raison sur la presse allemande du Haut-Valais, travaillée par le pangermanisme et plus spécialement par le clergé catholique de l'Autriche et de l'Allemagne du Sud. Ce travail étranger ne se limite pas à une ou deux feuilles du Valais germain, il se révèle de même chez les populations rurales et catholiques des régions allemandes voisines de Fribourg. Leurs rédactions trouvent leur inspiration dans les *Neue Zuercher Nachrichten*, feuille catholique quotidienne imprimée à Zurich et dénoncée de toute part comme acquise à l'Allemagne.

§

C'est ici que vient se présenter à nouveau la question que nous avons posée plus haut : « Pourquoi les sympathies de la Suisse, quasi partagées, en 1914, par la limite des langues française et allemande, étaient-elles réparties de toute autre sorte au début de la guerre de 1870 ?

Influence de la *Kultur* !... Si ce mot désormais célèbre et intraduisible dut exister avant 1870, il n'avait pas encore affronté l'universelle renommée. D'autres considérations que le prestige de la force dirigeaient alors les Suisses. Tandis que la Suisse romande, Genève en premier lieu, s'alarmait des conséquences possibles de l'annexion de la Savoie à la France et qu'elle entrevoyait un appui éventuel du côté de l'Allemagne, la Suisse germanique, inquiète de voir se resserrer le faisceau de la grande confédération voisine, tremblait devant l'ogre pangermain. Ainsi, les sympathies dans l'un et l'autre sens se compensaient-elles dans un indicible mélange. Après avoir été menacée de très près par Bismarck en 1889, la Suisse a su gré à Guillaume II d'avoir congédié ce serviteur, et cela semblerait lui avoir suffi pour qu'il se juge à l'abri de toute nouvelle menace. Son passage à Lucerne en 1893, sa visite impériale aux manœuvres suisses de 1912 ont particulièrement flatté la vanité suisse allemande, trop proche parente de sa voisine de l'autre rive du Rhin pour ne point lui ressembler.

Et puis, sans passer en revue tous les artifices de propagande philosophique, intellectuelle, pédagogique, industrielle, commerciale, même religieuse, car le mot de *Kultur* groupe au moins tout cela, il faut bien, si l'on veut être complet, reconnaître qu'en regard de tant de sollicitudes escomptées à longue échéance, l'indifférence que la France marquait à la Suisse française était plus ou moins vexatoire. Les Allemands sont

trop maîtres de leurs moyens musicaux pour ne pas jouer sur cet instrument. Leur maëstria devait surtout étinceler au lendemain de cette fâcheuse rupture commerciale de 1892 que la France accepta sous l'influence du nationalisme et de l'école protectionniste. Bien que graduellement atténué dans le cours des années suivantes, ce différend avait ouvert la brèche par laquelle le commis-voyageur du nord devait s'assurer en Suisse la place du commis-voyageur français. La déception fut particulièrement éprouvée dans la Suisse occidentale, mais elle fut plus ressentie encore en France. Faut-il mettre aussi en ligne de compte l'incompréhension par les Français des institutions fédératives — sans doute fort complexes et souvent surannées — où les Suisses voient la base même de leur sécurité démocratique? Qu'un Français y comprenne goutte, tout Suisse s'empressera de l'expliquer, mais qu'il hausse les épaules et sourie à tant de *distinguo*, cela, un bon Suisse, surtout un Suisse allemand, ne saurait l'accepter sans une pointe de pitié dédaigneuse.

Dans ces dernières années, la France officielle a consenti de s'intéresser à l'amélioration des communications avec le centre de la Suisse par le percement du Jura entre Moutier et Granges en vue de relier Berne, le Lœtschberg et le Simplon à la ligne Paris-Troyes-Belfort. Elle a consenti de même à la simplification de la ligne de Paris à Lausanne, par l'ouverture d'un tunnel entre Frasne et Vallorbe. Par contre, Genève est encore délaissée, en dépit que son gouvernement cantonal ait, de sa propre initiative, proposé de contribuer pour vingt millions au percement de la Faucille, qui rattacherait Genève avec la région française du Mont-Blanc à Lons-le-Saulnier, à Châlon-sur-Saône, à la vallée de la Loire et à l'Océan. Et l'indifférence qui accueille ces vœux de rapprochement ne laisse pas de rappeler l'abandon définitif, en 1881, par la France officielle, de toute participation au percement du Simplon, œuvre d'initiative française. C'était pourtant au lendemain de la percée concurrente du Gothard, voulue et réalisée avec la coopération de l'Allemagne !

§

Toutes ces considérations jetées dans la balance, à quelle cause convient-il de faire remonter l'unanime élan actuel de la Suisse latine vers la France, et par suite vers les Alliés ? Pour-

quoi ce vœu universel des uns et des autres, des radicaux, des conservateurs, des socialistes, des catholiques de Fribourg, du Valais, du Jura-Bernois aussi bien que des protestants de Genève, de Neuchâtel et de Lausanne ? Et n'oublions surtout pas ces catholiques et libres penseurs du Tessin, que, jusqu'ici, nous avions laissés en dehors de notre cadre. Leur langue, leur position géographique, leurs intérêts économiques, souvent opposés à ceux de la Suisse française, à première vue tout les éloigne de la France. Et cependant la fraternité latine de ces Suisses-italiens s'est d'elle-même réveillée dès le premier danger; bien avant que l'Italie s'engageât dans le conflit.

On peut ainsi conclure que, toute spontanée chez le confédéré latin, qui, d'esprit plus prompt, fut plus sensible au premier péril, l'affection et la sympathie suisses sont, chez le confédéré germain, d'essence plutôt morale. L'idée que la liberté pouvait être menacée dans l'affaiblissement de la France ne s'est pas offerte dès l'abord, tant il éprouvait de peine à concevoir un état démocratique inspiré de traditions autres que les siennes.

Néanmoins, dans certaines parties du canton de Berne, les paysans se sont affranchis, dès le début de la guerre, de l'esprit germanique de leurs chefs et de leur presse. Et ils expliquent cela par ce fait que leurs théologiens protestants, leurs hommes politiques, leurs médecins, leurs journalistes et leurs savants de tout ordre vont compléter leur instruction et leur éducation dans les Universités transrhénanes, d'où l'on revient rarement sans quelque titre pompeux, orné de suffisance et de vanité. Or, qui admire n'est pas loin d'approuver. Cependant eux, les paysans judicieux, tenaces, non dépouillés des antiques vertus germaniques, mais affranchis par leur constance des oligarchies qui triomphent encore au nord du Rhin, ils n'ont pas tardé de pressentir le péril éventuel d'un triomphe des empires germains. Aussi est-il permis de prévoir désormais que ce que le prestige démocratique de la France n'a pu éveiller dès le début dans l'ensemble de la population suisse-allemande, l'esprit de justice et la simple raison l'élaborent patiemment et sûrement de jour en jour.

LOUIS COURTHION.

LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE ET LA GUERRE

—

Pendant longtemps l'Europe se complut, non parfois sans une certaine hypocrisie, à rejeter la responsabilité des grands conflits qui l'ensanglantèrent sur la France légère et gagnée à la gloire des armes.

Il est bien vrai que, sous la monarchie absolue, la France, ivre quand Auguste avait bu, se laissa entraîner à des ambitions et des campagnes dont la paix du monde se trouva compromise. Le testament de Louis XIV en laisse un aveu où la superbe se mêle à l'humilité. Quelques années plus tard, un jésuite qui compta Voltaire parmi ses élèves, le Révérend père Porée, au cours d'une harangue au collège Louis-le-Grand, déclarait impossible le développement de l'héroïsme militaire et de la science de la guerre sous tout autre régime que celui de la monarchie « *où le roi et les grands du royaume regardent ordinairement comme perdu tout le temps qu'ils n'emploient pas à la guerre. Au contraire*, ajoutait le père Porée, *la politique des états républicains est de conserver ou de procurer la paix.* »

Le raisonnement du bon jésuite était simpliste, mais il témoignait du mépris où les puissances du passé tenaient déjà la démocratie, coupable de conserver ou de procurer la paix.

Les temps n'étaient pas éloignés où le Bonapartisme allait employer jusqu'aux plus généreux désirs de la Révolution comme les auxiliaires et les complices des géniales entreprises militaires de César. La peur des gouvernements étrangers, la révolte des nations brisèrent net l'œuvre d'hégémonie française.

Et quand le Second Empire tenta de reprendre, sans génie et pour des fins politiques et sociales, la marche aux fanfares, la Prusse suffit, devant les neutres mornes et perplexes, à débarrasser l'Europe d'un péril français auquel devait succéder la menace allemande. La France victorieuse à Iéna aboutissait à l'Allemagne triomphant à Sedan. Quel serait le lendemain ? Faudrait-il donc tourner indéfiniment dans un cercle de revanches brutales ? La démocratie française s'y refusa pour sa part avec une résolution qui comportait de durs sacrifices. Elle voulut s'organiser dans la paix, pour la paix. Selon le mot d'Alfred de Vigny, elle aussi faisait abnégation. Et il y eut dans cette attitude une grandeur morale qui ne devait pas échapper aux neutres.

Le peuple français avait pris pour politique de conserver ou de procurer la paix.

On le vit bien aux échecs successifs des partis de provocation et d'intervention perpétuelle à main armée. On le vit lors des incidents de Fachoda, où un ministre, hanté par le spectre de Richelieu, tenta en vain d'orienter un rapprochement avec l'Allemagne contre la perfide Albion. On le vit encore quand survint la guerre du Transvaal, on le vit toujours pendant la guerre russo-japonaise. Les exemples abondent. Tous concordent à prouver que la démocratie française, l'opinion publique alors très puissante en France avait abandonné les voies anciennes du chauvinisme et montrait un attachement sincère à la paix du monde. Et l'un des plus révolutionnaires parmi les socialistes, M. Marcel Sembat, pouvait reprendre la pensée deux fois centenaire du révérend Père Porée en lui donnant à la fois un sens et un tour différents. *Faites un roi*, disait-il, — mots pittoresques et qui firent fortune — *sinon faites la paix*.

M. Marcel Sembat, démocrate, voulait faire la paix. Et cependant M. Marcel Sembat est ministre d'un cabinet de défense nationale pendant la guerre. Et il a été réservé à la démocratie française ce sort d'ironie qu'elle aura voulu pendant 44 ans éteindre l'appétit de conquête, apaiser la furie traditionnelle, calmer les instincts homicides pour arriver à être engagée dans la plus lourde, la plus sanglante, la plus monstrueuse des guerres qu'ait jamais vues l'Europe.

De quel cœur le peuple pacifique accueillit-il la catastrophe inattendue ?

§

Mais la catastrophe était-elle donc si inattendue ?

Ce qui précède n'a fait que résumer l'une des surfaces du cube explosif. Les autres étaient d'aspect moins rassurant. La paix armée, ce non-sens qui n'en prenait qu'en raison des intérêts, des ambitions ou des calculs qu'il recouvrait, la paix armée était en soi créatrice de conflits. Issue du traité de Francfort, elle dressait les pays dans une inquiétude irritée qui constituait une atmosphère chaque jour plus irrespirable. Un impérialisme prussien, semblant s'être inspiré de tous les impérialismes passés et présents pour en être comme la quintessence, ravageait le monde. On y retrouvait le *Gesta Dei per Francos* traduit par les invocations au vieux dieu allemand, père de l'Allemagne au-dessus de tout. On y rencontrait le dogme de l'obéissance passive poussée à ses dernières conséquences et l'idolâtrie de l'armée, la religion du glaive, supérieure à toute critique de raison pure ou de raison pratique et telle que certains officiers avaient cherché à l'imposer aux Français défenseurs du capitaine Dreyfus. Ce militarisme actif et insolent débordait de l'Allemagne et était plus encore peut-être qu'une menace de guerre, un prétexte, l'excuse, le labarum et l'argument crucial des impérialistes de toute la terre. Les camarillas militaires, les partis de réaction sociale se le jetaient à qui mieux à la tête, de pays à pays.

Devant les flots montants de la démocratie socialiste, c'était à qui, des classes capitalistes au pouvoir, s'ingénierait pour conserver les armées permanentes et éviter le désarmement général des peuples. Si l'impérialisme allemand n'eût pas existé, on eût trouvé des gens pour l'inventer. Mais il existait. Quelle aubaine !

D'autre part, en dépit des sacrifices et des abnégations, la question de l'Alsace-Lorraine n'était pas résolue. Il se trouvait en Allemagne des fanatiques qui faisaient le jeu des acharnés en France.

Si la démocratie avait renoncé sans aucune feinte à des expéditions de revanche et d'offensive, elle redoutait d'être attaquée. Elle établissait une distinction entre la guerre offensive et la guerre défensive. Refusant son concours à la première,

elle acceptait énergiquement l'idée de la seconde. En vain, un polémiste français, M. Gustave Hervé, avait-il crié devant les tribunaux mêmes où il était traîné : *Quand une guerre éclate entre deux gouvernements, les peuples ne savent jamais qui est l'agresseur véritable*. Cette théorie avait paru inacceptable à la démocratie et il n'était plus un seul parti démocratique organisé en France qui ne cherchât les meilleurs moyens non d'attaquer, mais de résister à l'attaque. Jaurès écrivait un livre d'art militaire sous ce titre : *l'Armée nouvelle*. Et M. Gustave Hervé s'était rallié à cette conception La paix était désirée, cherchée, ardemment voulue par le peuple. Mais on ne parlait que de la guerre, soit pour en repousser l'idée, soit pour en envisager les chances, soit pour en dénoncer les conséquences. N'importe. La guerre était dans l'air. J'entends bien aussi qu'il ne faut pas confondre la volonté des citoyens avec la politique des gouvernements et les manœuvres de la diplomatie secrète. Les citoyens se laissent si facilement abuser par les mots et tromper par la rhétorique. Il fut aussi facile de faire endosser, tacitement du moins, par la démocratie la politique coloniale, pourtant en contradiction manifeste avec ses aspirations. Vous souvenez-vous de l'explication sommaire mais typique donnée par M. Richard Whiteing, dans *The Island*, de la politique coloniale : « *Why, you seize one place to day to make good your hold on another that you seize yesterday and to morrow you seize one place more for the same reason. It is a process known as inevitable expansion, and if only you follow it out logically, it leads you all round the world.* »

La France se figura pendant des années qu'elle avait fermé le temple de Janus. C'était une illusion. Notre temple avait plusieurs portes. La porte sur l'Europe était close. Les autres étaient au moins entrebâillées.

Il fallut la campagne du Maroc et les multiples et graves incidents européens qu'elle engendra pour troubler les citoyens, et presque aussitôt des masques furent jetés bas. Le 1er mars 1913 paraissait une revue hebdomadaire, *le Fait de la Semaine*, véritable miroir anonyme de certains groupements très connus. On lisait dans le premier numéro :

On ne l'a pas assez dit, le parti colonial a rendu d'immenses services. Et quoique, de nos jours, ce parti soit divisé en deux factions,

l'une qui rêve la conquête pour la conquête, l'autre qui, pour le plus grand souci de ses intérêts, va jusqu'à négliger l'honneur qui s'attache à la conquête, il n'en reste pas moins qu'il a puissamment contribué à maintenir et à développer le goût de l'action. Laboratoire de la guerre où s'élaboraient avec une sûreté merveilleuse les plus dures expériences, le Maroc ramenait la France à sa mission de guerrière... On peut dire que depuis deux ans notre pays retentit du choc des armes et que ce bruit nous est redevenu agréable.

Qu'y avait-il de vrai dans cette assertion? En réalité, le bruit des armes n'avait jamais cessé d'être agréable à un certain nombre de gens et de factions qui représentaient dans la démocratie française l'élément bruyant de la famille conservatrice. Mais la République avait tour à tour vaincu plus ou moins aisément ces factions protéiformes : cléricalisme, antisémitisme, boulangisme, nationalisme, antidreyfusisme, ces enfants terribles du parti conservateur, cette démagogie bourgeoise qu'un mot de M. Edouard Drumont suffit à résumer : *Les conservateurs s'unirent publiquement à tous les marlous de Paris*. Mais depuis quelques années la peur de l'évolution sociale sous sa forme parlementaire (socialisme) ou révolutionnaire (syndicalisme, anarchisme) avait précipité un grand nombre de républicains dans les bras de leurs adversaires, et créé, au sein de la représentation nationale, un grand trouble, une confusion pénible et touchant au chaos.

Le travail de paix et l'entente internationale qui s'élaboraient s'en étaient trouvés d'un coup ralentis, troublés, presque accablés. Travailler pour la paix, n'était-ce point entamer l'ordre public? Mais, d'autre part, reprendre ouvertement la marche aux fanfares, n'était-ce pas faire se cabrer, avec le peuple français, les nations avoisinantes? De cet état d'esprit, les impérialistes profitèrent de la plus pénible manière.

Car il faut parler franc, en des heures si lourdes, loin de l'hypocrisie et loin de l'ironie qui blessent toutes deux et ne préparent rien.

Il y avait au sein de la terre de France des germes d'impérialisme sous sa double forme, républicaine et monarchiste. L'œuvre des défenseurs du militarisme aura été d'une part de paralyser sans cesse *à l'intérieur* les efforts des amis de la paix, répondant au sentiment du peuple français, pour leur reprocher ensuite de n'avoir pas prévu la guerre qu'on les

mettait dans l'impossibilité d'empêcher; de l'autre, de donner chaque jour des armes *à l'extérieur*, aux ennemis de la paix, en leur permettant de présenter à leurs peuples, comme l'expression des sentiments français, des élucubrations et des manifestes qui en étaient précisément l'opposé.

Il faut ici relire le *Livre jaune*, et, dans le *Livre jaune*, toute cette première partie d'un intérêt psychologique et d'une puissance de déduction si poignantes. La note à M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères, en date du 30 juillet 1913, donne la synthèse de *toutes les opinions* en Allemagne. Elle constate, sur la question de l'éventualité d'une guerre prochaine, deux courants.

Il y a un parti de la guerre, avec des chefs, des troupes, une presse convaincue ou payée pour fabriquer l'opinion, des moyens variés et redoutables pour intimider le Gouvernement.

Mais la note indique à diverses reprises « la volonté pacifique de l'Empereur et l'existence dans ce pays de forces de paix, bien qu'inorganiques et sans chefs populaires ». Enfin, la note fait remarquer que l'opinion publique *tient la France pour belliqueuse.*

La France n'était pas belliqueuse. Entre ses forces de paix et les forces de paix de l'Allemagne, il y avait sans doute une certaine barrière d'ignorance mutuelle qui pouvait céder.

Mais il fallait agir, dans la dignité, avec un esprit clair et sans équivoque. Pour la défaite des pangermanistes et la victoire des pacifistes en Allemagne, il fallait de toute évidence, en raisonnant dans le sens commun, ôter tout prétexte plausible, tout argument aux premiers et donner confiance aux seconds. Tâche délicate, mais non impossible, et que la démocratie française désirait. A-t-elle donc été tout entière tentée?

Je vais une fois de plus au *Livre jaune*, à la dépêche de M. Jules Cambon, ambassadeur à Berlin, datée du 22 novembre 1913. Le texte est, je le veux bien, intégral, mais sans doute M. Cambon n'a-t-il pas tout dit. M. Cambon déclare tenir d'une source absolument sûre la relation d'une conversation de l'empereur Guillaume avec le roi des Belges, en présence du chef de l'état-major, le général de Moltke, « il y a une quinzaine de jours ».

Le roi des Belges aurait trouvé l'empereur complètement

changé. « Il n'est plus à ses yeux le champion de la paix contre les tendances belliqueuses de certains partis allemands. Guillaume II en est venu à penser que la guerre avec la France est inévitable et qu'il faudra en venir là un jour ou l'autre. »

Le général de Moltke exprime le même avis. Sur quels arguments le maître et le serviteur se fondèrent-ils? La dépêche est muette sur ce point. Mais il faut bien qu'ils aient été produits, puisque la dépêche continue : « Le roi des Belges protesta que c'était travestir les intentions du Gouvernement français que de les traduire de la sorte, et se laisser abuser sur les sentiments de la nation française *par les manifestations de quelques esprits exaltés ou d'intrigants sans conscience.* »

Et M. Cambon, entraîné à peser ses mots, termine en disant que la confidence de l'empereur au roi des Belges « a le caractère le plus grave et correspond à la précarité de la situation générale et à l'état d'esprit d'une certaine partie de l'opinion *en France et en Allemagne* ».

Reliez ces dépêches les unes aux autres, pesez-en les termes prudents. Lisez ce qu'elles ne contiennent pas, mais ce qu'elles désignent si ouvertement. Et que la démocratie française se retourne vers les dernières années.

Elle ne voulait pas la guerre. Le peuple allemand ne la cherchait point. Mais il y avait un parti de la guerre en Allemagne. Il y avait en France des « manifestations de quelques esprits exaltés ou d'intrigants sans conscience ». Ces manifestations, le parti de la guerre en Allemagne s'en empara avec une joie frénétique pour empoisonner de haine l'âme du peuple et amener plus vite l'empereur à accepter l'idée de la guerre préventive.

Dans le *Journal* du 3 janvier, le colonel Feyler écrivait : « Les Allemands proclament sur tous les tons qu'ils ont été attaqués et ne font que se défendre et il est certain que les soldats, si ce n'est les chefs, le croient. » Quelle responsabilité pour ceux qui ont permis ou facilité cette dialectique de guerre!

La démocratie est-elle donc fautive ? Ce n'est pas le lieu, le moment de rechercher à quel point elle fut excusable des erreurs commises par ses représentants — j'entends la presse et les gouvernements — erreurs qu'elle avait vues en partie,

qu'elle connaissait fragmentairement et qu'elle déplorait d'ailleurs.

Mais que ces manifestations aient existé et trouvé des échos dans une certaine partie de l'opinion en France, selon le mot de M. Cambon, le fait n'est pas douteux.

Je me garderai de parler de ces phénomènes politiques qui, de fil en aiguille et de représentation proportionnelle en loi de trois ans, amenèrent au pouvoir des conservateurs qui s'ignoraient. Je ne chercherai pas si tous furent bien conscients des dangers extérieurs que leurs accointances à l'intérieur pouvaient provoquer. Ils ne voulaient pas la guerre, sans doute, et cherchaient-ils bien moins à la préparer dans le silence qu'à se tailler je ne sais quel rôle de matamore et à jouer pendant la paix au soldat de parade et de parole.

Mais comment ne pas insister sur la responsabilité de la grande presse aux mains de quelques hommes et de quelques groupements ?

Un militarisme superficiel reparut en France, en dépit et malgré la démocratie. Une revue en témoignait en ces termes, une bruyante gratitude au ministre qui était comme l'exécuteur des décisions nationalistes : « Par une série de mesures habiles, il donna un aliment au sentiment national qui ne demande qu'à s'enorgueillir de son armée... Sonneries militaires, revues brillantes, retraites aux flambeaux, on voit des milliers de Français suivant les musiques militaires qui rappellent le glorieux passé et versent un peu d'héroïsme au cœur des citadins. » C'était le ton, bien dépassé parfois. La démocratie haussait un peu les épaules. Cela passera, pensait-elle, et c'est enfantin. Mais ces enfantillages prêtaient à de meurtrières manœuvres et fournissaient des arguments à l'ennemi pour déchaîner une guerre de défense et en excuser par avance les abominables excès aux yeux du peuple allemand, brutal et aveuglé.

Mais n'allons-nous pas être accusé d'exagération nous-même ? Le militarisme à la prussienne avait-il donc en France des adeptes et des émules ?

Sans doute, la démocratie avait-elle conquis, non sans des luttes persistantes et souvent douloureuses, d'importantes places fortes du militarisme. Il en restait encore à enlever. De tout temps le militarisme prussien a fait rêver le militarisme

français. Jadis c'était M. de Saint-Germain, qui voulait acclimater en France les méthodes de discipline précises et cuisantes dont furent victimes les soldats de Frédéric le Grand.

Les scandales de Saverne fournirent aux militaristes français, en l'année 1914, l'occasion de montrer à quel point leurs théories étaient proches des théories militaires de leurs voisins et ennemis. On lit en janvier dans *l'Action Française*, organe du nationalisme intégral :

On ne peut être surpris que Guillaume II ait voulu que ses officiers, des hommes qui portent l'habit du roi, ne subissent pas la moindre atteinte et qu'ils se sentissent protégés. Les officiers de tous les pays ne peuvent en dire autant !

Le même jour, dans *l'Echo de Paris*, où le comte de Mun fut si puissant :

L'affaire de Saverne nous apporte autre chose que des motifs d'indignation. C'est aussi un enseignement que l'Allemagne vient de nous donner. Sachons le comprendre. Ce qui triomphe de l'autre côté du Rhin, ce n'est pas seulement le caporalisme, qui met en échec l'administration et le Parlement, mais c'est aussi le patriotisme d'un peuple qui sait, dans des circonstances pareilles, conserver sa discipline traditionnelle et respecter jusqu'aux torts de son armée. Au mouvement de colère que toutes les démocraties d'Europe auraient approuvé et qui aurait peut-être bouleversé de fond en comble son organisation militaire, l'Allemagne a préféré jusqu'ici le renoncement et la calme résignation que le général de Bernhardi lui prêchait déjà il y a trente ans comme une condition essentielle de la victoire. Vertu passive, vertu inintelligente ? Peut-être. Mais combien elle est préférable à quelques défauts trop actifs et à quelques vices trop intelligents !

Quel rêve de domination pour demain perçait dans ces commentaires des journaux militaristes français ! Ils allaient plus loin encore. Lorsqu'en Afrique ou au Maroc se produisaient, soit parmi la légion étrangère, soit dans les compagnies de discipline, soit dans les expéditions coloniales, des faits indiscutables d'iniquités, de mauvais traitements, de cruauté ou de barbarie, comme peut en produire partout la soldatesque déchaînée, aux paroles de blâme et aux campagnes attristées des démocrates, les militaristes opposaient une clameur de vivats et couvraient de fleurs les coupables.

Ils en étaient restés aux méthodes du passé. Ils avaient fait

leur credo de ce sonnet que M. le vicomte de Borelli, capitaine de légionnaires, dédiait à M. Frédéric Masson et qui, sous ce titre : *Ordre*, et le sous-titre, *Souvenir du 15 mai 1885*, faisait allusion à un fait de guerre coloniale : *Tout ce village était joyeux, vivant, béni. — Je l'ai brûlé !*

En vérité cet ordre était le mot d'ordre des militaristes français de 1914.

Mais ils allaient plus loin, toujours plus loin. Et, dans une sorte de rage militariste, ils ne craignaient pas, au moment de la discussion de la loi de 3 ans, d'en faire, par leurs commentaires et leurs excitations, une arme de plus aux mains du parti de la guerre en Allemagne. Ils allaient enfin jusqu'à menacer de mort les démocrates français.

Il est une séance de la Chambre des députés qui demeurera historique parce qu'elle fut sinistrement prophétique. C'est la deuxième séance du 4 juillet 1913. Jaurès était à la tribune. Courbé vers la droite, il dénonçait les violences froides et calculées de la presse chauvine.

Chez ceux qui vous soutiennent, s'écria-t-il, il y a contre nous, vous m'entendez, un perpétuel appel à l'assassinat... Après des colonnes de calomnies, vos journaux ajoutent, en parlant de moi, de nous, de mes amis. « A cette exécution s'ajoutera au jour de la mobilisation, une exécution plus complète ». Et un écrivain écrivait ces jours-ci, pour vous, pour vos 3 ans, que tous ceux qui les combattent, entendez-moi, pactisent avec l'ennemi. Et M. Paul Adam ajoutait pour vous, que tous ces hommes tomberaient frappés au premier jour de la déclaration de guerre de la juste colère des septembriseurs parce qu'ils se font les complices de l'invasion !

On voit à quel diapason était monté, en 1913, le militarisme français et on saisit combien ce ton devait satisfaire les pangermanistes et les aider à abuser les populations allemandes. Le ton était tel que toute parole, tout acte, tout geste de la France, si justifiés, si légitimes qu'ils pussent être, prenaient, par l'intermédiaire du militarisme français, l'apparence d'une provocation. Comment la démocratie n'eût-elle pas compris le danger d'une pareille attitude ? Elle le comprenait si bien qu'aux élections générales de 1914 une majorité démocratique, beaucoup plus homogène, entrait à la Chambre. Mais il était trop tard. Le mal était fait. La camarilla militaire, le parti de la guerre en Allemagne avait mis à profit les inconséquences

politiques, les outrances de langage, « ces manifestations d'esprits exaltés et d'intrigants sans conscience », dont avait parlé à l'empereur Guillaume le roi Albert.

Mais au-dessus — ou au-dessous — de ces phénomènes à découvert, la démocratie se rendait confusément compte que des intrigues, des conversations inconnues d'elle se nouaient, se dénouaient, se renouaient. Si le militarisme persistait en France, contre les désirs du peuple, la diplomatie secrète demeurait comme un anachronisme dans la constitution que le pays s'était donnée.

Avec le jeu des alliances, si le peuple était débouté de sa prétention si légitime à connaître celles-ci, leurs clauses et leurs conséquences, il était aisé à l'aigle de Prusse de persuader à ses aiglons que le coq gaulois et l'ours moscovite avaient comploté, avec ou sans l'aide de quelques autres animaux de basse-cour et de proie, de préparer et de faire, le jour venu, la guerre d'encerclement, puis d'écrasement de l'Empire. Il s'agissait, en devançant le splendide isolement, de devancer la date des ennemis et d'empêcher l'Allemagne au-dessus de tout de devenir les Allemands au-dessous de tous ! Hélas ! là encore il y eut à plusieurs reprises et partant de tous les cabinets, depuis celui d'un ancien ministre jusqu'à ceux où travaillaient les écrivains militaires, des intempérances, des éclats d'encrier qui ne faisaient qu'ajouter aux dangers de l'obscurité diplomatique. N'est-ce pas un lieutenant-colonel qui, en 1913, écrivait un livre de « stratégie » portant ce titre : *L'Allemagne est en péril*, et commençant ainsi : *L'Allemagne est en effet menacée aujourd'hui sur toutes ses frontières.*

Et quel démocrate n'aurait pas redouté pour la paix du monde ce jeu des alliances secrètes, cette nuit de la diplomatie internationale, favorisant tous les écarts de langage, comme toutes les machinations militaires? Triplice, Duplice, il a dépendu de quelques hommes qu'elles aboutissent à la plus funeste guerre.

En vérité, en lisant et en relisant les documents des Livres Jaune, Blanc, Bleu, ou Orange, il semble que l'on assiste à des causeries dans l'antichambre avant d'entrer dans le salon dont les portes capitonnées ne laissent plus rien filtrer. Combien pauvrement truquées les explications des secrétaires

d'Etat et des ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche. Quel parti pris de rien faire de clair pour dissiper les nuées chargées d'orage. Et quelles misérables tentatives pour éviter de paraître les offenseurs et demeurer aux yeux des citoyens et des neutres les attaqués !

Mais du côté des alliés, y a-t-il bien eu cette absolue sincérité que nous nous attribuons avec orgueil ? Et quant à la France, a-t-elle trouvé dans son alliée toute la prudence et toute la collaboration pour l'œuvre de paix qu'elle poursuivait? Encore une fois, j'ouvre le *Livre jaune*. Si j'ajoute foi à la dépêche remise dans la nuit du 31 juillet par M. Viviani à M. Paléologue, ambassadeur de France à Pétersbourg, M. Viviani ignorait complètement, ce 31 juillet, à 7 heures du soir, l'ordre de mobilisation générale lancé dans la journée par notre allié. « En me communiquant cette décision ce soir à 7 heures, télégraphie M. Viviani, le baron de Schœn a ajouté que le gouvernement exigeait en même temps que la Russie démobilise... J'ai répondu à l'ambassadeur d'Allemagne que je n'étais nullement renseigné sur une prétendue mobilisation totale de l'armée et de la flotte russes que le gouvernement invoquait comme raison de nouvelles mesures militaires qu'il prend dès aujourd'hui... Je vous prie de porter immédiatement ce qui précède à la connaissance de M. Sazonoff. Ainsi que je vous l'ai fait déjà connaître, je ne doute pas que le gouvernement impérial, dans l'intérêt supérieur de la paix, n'évite pour sa part tout ce qui pourrait rendre inévitable ou précipiter la crise. » La réponse de M. Paléologue ne se fit pas attendre, elle ne donne aucune explication. Elle apparaît comme un communiqué officiel du gouvernement russe dont M. Paléologue n'était cependant pas l'agent direct, comme une note du maître au serviteur, en l'espèce la France. C'était la guerre. Pourquoi n'avoir pas prévenu le gouvernement français avant de prendre cette mesure capitale? Pourquoi avoir mis ainsi M. Viviani dans la plus singulière et la plus humiliante des postures devant l'ambassadeur d'Allemagne?

La guerre eût-elle pu être évitée sans la mobilisation russe? Je ne le crois pas. Mais quel prétexte pour l'Allemagne agressive d'essayer de prendre figure d'Allemagne attaquée?

Je sais qu'en parlant comme on pense, en cherchant la vérité comme un pauvre homme dans les faits et les documents, en

priant sur l'Acropole, on risque d'être traité d'ennemi de son peuple — et, ce qui est pis — d'ami de l'autre. Mais est bien mauvais citoyen celui-là qui redoute pour sa patrie la recherche de la vérité.

Et d'ailleurs, si l'autocratie prussienne affirme que la démocratie française a voulu la guerre, guerre de revanche, guerre de conquête, guerre de haine, la démocratie française proteste qu'en dépit des manifestations des exaltés et des diplomates elle a voulu la paix. Qui a raison?

Il n'est vraiment qu'à observer le départ même de la catastrophe et la suivre dans ses rapports avec les citoyens militarisés, avec l'attitude du peuple, de ses représentants, de ses adversaires, dans les tranchées, dans la rue, au Parlement et dans la presse. Au cours de cette étude, que de fenêtres s'ouvrent sur le passé! Mais que d'éclairs jaillissent à travers le ciel de l'avenir!

R. DE MARMANDE.

PRISONNIERS DE GUERRE

(*Suite*) (1)

(SEPTEMBRE 1914 — JUILLET 1915).

—

V

Il s'appelait Amédée Lacosse. Bien que ce nom lui allât très bien, nous l'appelions Amédée tout simplement. Ce garçon blond, à la barbe en pointe et aux yeux bleus, qui ressemblait à Gabriel Pierné, était musicien dans le civil et caporal brancardier sur la ligne de feu. C'est à ce dernier titre que les médecins allemands l'avaient chargé d'organiser l'infirmerie du deuxième bataillon, dans un baraquement de planches goudronnées, symétriquement construit en face de l'infirmerie du premier bataillon. L'arrivée des huit mille prisonniers russes qui portait à dix le nombre des compagnies nécessitait un service sanitaire plus étendu. Amédée avait donc choisi, parmi les quatre-vingts brancardiers régimentaires faits prisonniers avec lui, une douzaine d'hommes décidés à travailler un peu pour s'ennuyer moins. On lui avait déjà adjoint quatre infirmiers et deux interprètes russes. Ces derniers, des juifs de Pologne, se faisaient comprendre des Allemands avec leur « judendeutsch » déformé, qu'ils parlaient entre eux, surtout devant les moujicks.

Amédée Lacosse ne mit que trois jours pour organiser son « lazareth », distribuer les divers emplois qu'il détenait, inscrire les vingt-quatre occupants (rhumatisants et bronchitiques) des vingt-quatre lits de la salle et prévenir les compagnies, de la sixième à la dixième, que leurs malades passeraient désormais la visite dans son infirmerie.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 419 et 420.

Le quatrième jour, au matin, comme nous nous promenions, Trèves et moi, nous apprîmes que tous les sanitaires français réglementaires devaient être dirigés sur X..... et que notre ami Amédée voulait nous faire ses adieux.

Nous trouvons les infirmiers prêts au départ, la musette en bandoulière. Amédée nous reçoit :

— J'ai tout arrangé et maintenant... Comme au régiment, je vous dis... Restez ici. Il faudra des infirmiers pour nous remplacer. Vous direz que vous savez. Depuis le temps que vous regardez les autres travailler... Et vous expliquerez aux docteurs allemands comment nous sommes partis, car ils ne sont pas prévenus.

Ils s'en allèrent et nous restâmes là, silencieux, car nous n'étions pas seuls : un homme mince, de taille moyenne, qui était venu, lui aussi, serrer la main d'Amédée, attendait avec nous. Dans la salle voisine, les pensionnaires, mis en joie par cet événement, parlaient haut et s'agitaient.

Trèves se leva et de sa voix de régisseur :

— Silence ! Que les faux malades laissent reposer les vrais malades !

Puis il revint s'asseoir. Il méditait :

— Comment cela se dit : « Malade », en allemand? Krank, Kranken au pluriel. Bien. Tu es sûr? Je vais faire des écriteaux, comme on en voit dans les coulisses, chez Antoine. Nous en mettrons un peu partout. « Silence ! Il y a des Kranken ! » Ah ! j'ai des projets, dit-il, et beaucoup de choses restent à faire... »

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrit, violemment poussée. Nous nous levâmes tous les trois, croyant à l'arrivée du médecin. C'était Amédée qui rentrait avec deux de ses camarades.

— Ah ! bien, dit-il, elle est forte, celle-là ! Et il nous explique : « Nous arrivons devant les cuisines. On nous fait mettre sur deux rangs. Des feldwebels avec des papiers, des registres... On nous compte. Il fallait soixante sanitaires avec le brassard français. Nous étions quatre-vingt-cinq. Lorsqu'ils eurent trouvé soixante hommes, ils dirent aux autres : « Allez vous-en ! » J'étais de ceux-là, étant venu me placer dans les derniers rangs. C'est ainsi que tous les infirmiers du premier bataillon sont partis et qu'il en reste trois du second. Allons,

personne n'est arrivé. La visite va commencer quand même... Il faut préparer les médicaments, ouvrir les fenêtres... Vous restez avec moi ?

— Evidemment, répond Noël Trèves. Ce n'est pas maintenant que tu es seul et que tu as du travail que nous allons t'abandonner.

— Je vous présenterai au docteur cet après-midi, dit Amédée convaincu.

Le médecin allemand ne revint que le soir. Nous étions assis dans la salle de visite lorsqu'il entra. Amédée cria : « Achtung! » Le docteur passait. Il nous regarda, tous debout, immobiles, puis, s'arrêtant :

— Qui sont ces hommes?

C'était un grand et long jeune homme aux yeux d'un bleu candide. Amédée expliqua. Le médecin se tourna vers le gros Trèves.

— Quelle profession? Soldat maintenant? Artist lyrik? Was ist das? Ach! so Komic. Ya, ya. Komic. Où avez-vous prisonnier? Et vous? Et vous?

Comme il nous interrogeait, un malade se présenta. C'était le numéro 16 de la salle. Il toussait.

— Monsieur le docteur, je vais un peu mieux, et si vous avez besoin d'infirmier, je sais y faire.

Le médecin allemand accepta, puis il déclara lentement, en nous désignant :

— Demain matin, vous ici viendrez, pour la visite. Vous mettrez sur le bras une bande avec la croix. Vous êtes maintenant Croix-Rouge.

Nous saluâmes cet homme tout-puissant, et, le soir-même, n rentrant à la compagnie, nous annoncions :

— Les docteurs allemands nous ont pris comme infirmiers, nous ne mangerons plus ici ; nous y toucherons seulement notre pain.

C'est ainsi que, le 26 novembre 1914, nous étions nommés sanitaires. La plupart des employés du camp ont été choisis de la même façon. Les Allemands acceptaient, utilisaient, pour mieux dire, toutes les bonnes volontés. Les caporaux, les chefs de tentes, les interprètes étaient mis en fonction de la même manière. Nos gardiens faisaient mieux : ils distribuaient des grades à ceux qui se mettaient en avant et pour éviter tout

conflit entre sous-officiers et interprètes, il donnèrent des galons de sergent à ces derniers. Lorsque des querelles s'élevaient entre les sous-officiers français et les interprètes qui avaient été promus au camp, les Allemands rétablissaient l'accord ; ils disaient :

— Oui, mais, lui [l'interprète], il est plus que vous ; c'est nous qui l'avons nommé.

En même temps que ces événements se produisaient, l'ordre vint de changer de camp. Les hommes quittèrent les tentes, où il faisait très froid, la nuit surtout. Les Français étaient contents de monter dans les nouveaux baraquements de bois, établis symétriquement, les uns derrière les autres, par rangée de cinq. Il y avait déjà quinze baraques établies et l'autorité allemande en construisait d'autres.

Chaque chambre était divisée en deux travées, où couchaient quatre-vingt dix hommes, environ, c'est-à-dire quatre sections de vingt ou vingt-deux hommes. Un premier étage, bâti à la façon des chambrées de nos vieux bastions, se superposait sur les paillasses des prisonniers du rez-de-chaussée, qui, de ce fait, ne voyaient presque rien à leurs places, même en plein jour.

Les hommes sont rangés côte à côte, sur des matelas rembourrés de fibres de bois. Ils n'ont toujours qu'une seule couverture ; mais comme il y a un poële par salle et que l'on ouvre rarement les fenêtres, il fait moins froid que sous les tentes.

La défense de fumer n'a pas été retirée ; les hommes fument cependant jour et nuit, dans leurs baraquements. Des feldwebels font des rondes et pénètrent brusquement dans les chambres. Aussitôt, on entend l'avertissement : « *vingt-deux !* » comme sous les tentes. Mais ce signal ne vaut plus rien ; il commence d'être connu, surtout par les Allemands qui ont vécu en France.

Un jour qu'un Français s'essoufflait à crier : « *vingt-deux !* » au nez d'un sous-officier allemand qui venait d'entrer dans la salle, il entendit le fedwebel lui dire :

— Pas besoin de crier si fort. C'est moi qui le crie le premier en entrant ici !

Le soir aussi, des rondes. Les hommes jouent aux cartes, aux dés, à la roulette — car il y a des roulettes installées. Ils

se placent près des fenêtres et se trouvent ainsi éclairés par les lampes électriques qui, à l'extérieur, projettent leurs lumières sur les chemins du camp. Aussitôt qu'un gradé allemand apparaît, c'est la fuite d'un troupeau. Le prisonnier qui se laisse prendre est confié à une sentinelle et attaché, séance tenante, au poteau, pour une heure ou deux, sous le vent et la pluie.

Ces derniers temps, les sous-officiers allemands montraient quelque indulgence.

— Allons, assez joué comme ça, disait l'un. Il est plus de onze heures. Allez vous coucher, sinon je serais obligé d'écrire à vos femmes que vous n'êtes pas sérieux.

Comme les baraques ont des portes et qui se ferment à clé, il est facile pour les Allemands de surveiller les sorties et de faire évacuer les salles pour une corvée. Les chefs de section doivent fournir chaque jour trois hommes, pour les travaux à exécuter. Les prisonniers ne s'y opposent pas trop ; ils ne travaillent qu'une fois tous les cinq jours, à peu près, surtout depuis que les Russes sont au camp, obéissants, dociles comme des bœufs accouplés. Les Allemands leur font maintenant traîner les tonneaux à vidange, — il y a plusieurs water-closets — matin et soir ; ils les choisissent pour les corvées de pain, de soupe, de planches ou de nivellement dans l'ancien camp. Les prisonniers russes charrient aussi la boue, sur des brouettes, et travaillent exactement selon le goût tudesque.

— Faites des tas de boue symétriques, disait un feldwebel à des prisonniers russes, et ceux-ci bâtissaient de petits monticules de glaise qui comblaient de joie l'âme ordonnée de nos gardiens.

Les Français continuent de s'ennuyer. Ils sentent peser sur eux, de plus en plus fort, la tristesse de n'avoir presque rien à faire et plusieurs, soit pour se créer une occupation, soit pour ne plus patauger dans les ruisseaux, cherchent à se rendre utiles. Tandis que les uns s'installent du mieux qu'ils le peuvent, placent des photos près de leurs caisses d'effets, d'autres se découvrent des fonctions qui les exemptent de tout autre travail.

Ils sont chauffeurs et s'occupent exclusivement du poële ; ils sont balayeurs et balaient chaque jour le plancher de leur travée, ils sont laveurs de vitres et lavent les vitres, es-

suient les règlements en trois langues (allemand, français et russe) qui ornent les parois de la baraque.

Des roublards ont installé un petit commerce ; ils revendent au détail les marchandises, sucre, margarine, saucisses, qu'ils ont achetées à la cantine ou que leur apportent de Z... des soldats allemands. Les Russes excellent à ce trafic que ne pratiquent qu'en gros le cantinier et le marchand d'articles de bazar, établis au milieu du camp.

Il y a encore des cordonniers, des tailleurs, des cuisiniers, des bouchers qui travaillent aux cuisines, des horlogers qui achèvent de casser les montres. Il y a même des Russes qui, la nuit, circulent avec une boîte en fer blanc, emmanchée au bout d'un bâton. Ils savent que les cabinets sont loin, que les Français n'aiment pas de se relever, dans le froid, et d'aller courir, à moitié vêtus, sous la pluie ou la neige. Ils promènent leur récipient sous le nez des dormeurs et répètent doucement leur insidieuse invitation

— Pissir, Gospadin ? pissir Franzouze ?

Cela coûte cinq pfennigs, mais on peut prendre un abonnement.

Nous, nous étions sanitaires ; et, le lendemain matin du jour de notre nomination, nous attendions l'arrivée des docteurs allemands — ils étaient deux — bien avant l'heure fixée.

Le jeune médecin — l'Unterarzt — qui nous avait nommés la veille, parut le premier. Il traverse la salle des malades, répond à notre salut, et s'informe auprès d'Amédée.

— Le Stabarzt est là ? Non, pas encore. Bien... Sur quoi, il passe dans la pièce à côté, sa chambre, où il se lave les mains. Un sanitaire russe se tient à la porte. Le médecin revêt une grande blouse blanche. Il revient. Il a gardé sa casquette. Il n'a pas enlevé son sabre. Il a l'air d'un lycéen dans sa chemise de nuit. Il s'informe : combien de malades en tout ? Combien de Français ? Combien de Russes ? Il répétera tous ces renseignements au médecin principal, tout à l'heure.

Mais on entend des cris : « Achtung ! » Le Stabarzt s'avance avec le même cérémonial que l'Unterarzt. C'est un homme de taille moyenne, d'une quarantaine d'années. Il porte lorgnons sur un petit nez. Ses joues sont pleines de petites cicatrices. On l'appelle le docteur Kœnischer. Il salue, nous regarde. Il se laisse habiller. La visite commence aussitôt. Sur

deux rangs parallèles, les malades défilent. Les uns sont dirigés par les sanitaires vers le médecin chef, les autres devant l'Unterarzt : Herr Rasehr.

Il y a là des Français qui, pour la plupart, viennent chercher un jour de repos : ils ont des rhumatismes, des maux de tête, d'estomac, de ventre, etc. Cela ne varie guère. Les Russes demandent un supplément de soupe qu'on leur accorde quelquefois.

Le jeune médecin interroge les Français. Il pose sa question d'abord en allemand, parce qu'il pense en allemand, puis il la traduit lui-même. Il n'a recours à l'interprète que pour les civils du Nord qui parlent un patois difficile et certains méridionaux. Le questionnaire ne change pas :

— Où avez-vous mal ? — Quelle profession ? — Depuis combien temps avez-vous douleurs ? Où avez-vous prisonnier ? — Dans quelle ville est votre régiment ? — Avez-vous appétit ? — Ne parlez pas si vite...

Herr Rasehr s'intéresse à tout. Il écoute, fait répéter, il prend une leçon de français avant que de se tourner vers un sanitaire à qui il remettra le malade et de déclarer, suivant le cas : « Drei Aspirin. Bollus, Opium, Codéine mixtur-solvent, Natrium bicarbonate, Carlsbad ou Ricinus », qui sont tous les médicaments du lazareth.

Parfois, le jeune docteur consulte le Stabarzt sur un cas compliqué. Celui-ci, qui est, avant toute chose chirurgien, interroge également en français. Il n'entend pas toujours très bien, en appelle à l'interprète ou à l'infirmier, qui se tient auprès de lui. Il s'impatiente, lorsque le malade s'explique mal ou trop vite.

— Je suis Allemand et vous êtes Français. Comment voulez-vous que je vous comprenne, dit-il alors d'une voix courroucée.

Je me trouvais habituellement aux côtés du jeune médecin ; l'infirmier Mouton, ancien malade de la salle, s'est fait la spécialité de présenter les prisonniers au docteur Kœnischer. Ce n'est pas un mince travail. Il faut interroger le Français, dire de quoi il se plaint, répéter le traitement à suivre à un second infirmier qui prend alors le malade. Le médecin pose les questions complémentaires.

Souvent, le Stabarzt semble distrait, il joue avec son sté-

thoscope, regarde le défilé des prisonniers, jette un coup d'œil sur Amédée et sur Trèves, que nous appelions déjà Komic, et qui tiennent les écritures, ou examine le soldat mince à la barbe noire qui distribue les médicaments, puis il revient au garçon debout devant lui.

Un jour, pendant que le docteur surveillait ainsi son personnel, il reçut en plein visage une ondée qui le tira brusquement de sa rêverie. Mouton lui présentait alors un malade qui se démenait, pris d'un quinte de toux. Le docteur allemand se recula en jurant, tira son mouchoir qu'il passa sur sa figure à deux ou trois reprises. Il était furieux ; il criait en allemand. Mouton, de son coté, réprimandait sévèrement le bronchitique ahuri.

— Imbécile ! Fais donc attention ! Tu ne vois pas que tu tousses sur la gueule du docteur ?

— Ja, Ja..., faisait le médecin qui approuvait l'énergie de cette apostrophe sans comprendre le sens exact des mots employés.

Le matin, avant la visite, se pratiquaient les opérations. Sur un lit sommairement installé dans une petite chambre, les malades désignés la veille étaient transportés. C'était presque toujours pour extraire une balle. Le Stabarzt opérait là, avec dextérité. L'un de nous appliquait le tampon sur le nez du patient, tandis que les autres lui tenaient les bras et les jambes, cependant que le chirurgien farfouillait rapidement. Souvent, l'opéré poussait des cris terribles et le docteur de répondre :

— Je sais bien, vous avèz douleurs ; mais il faut bien...

Lorsqu'il avait fini, il mettait de côté la balle ou le fragment d'obus qu'il avait retiré et si l'homme le lui demandait comme souvenir :

— Non, non, répondait-il, en souriant. Il y a assez de temps que vous l'avez. C'est à nous maintenant.

C'est après la visite que les médecins passaient dans la salle où les vingt-quatre malades étaient sagement couchés. Les blessés surtout intéressaient le docteur Kœnischer, plus que les tuberculeux ou les rhumatisants. Il voulait garder près de lui un malheureux dragon français qu'une balle avait presque aveuglé. Cet homme y voyait à peine. Après examen, le Stabarzt avait dit qu'il perdrait la vue ; mais l'autre s'en-

uyait au lazareth il aimait mieux la Compagnie avec son ouvement, ses chants et sa tabagie. Chaque fois qu'il apercevait ce soldat à la visite pour toux,ou maux de tête, le docteur ui demandait :

— Ça va pas mieux. Tenez vos yeux lavés. Laissez passer e garçon... Reconduisez ce garçon...

Il s'arrêtait devant les malades que le jeune médecin lui ontrait, et les réconfortait. Sous ses airs brusques et pressés cachait une grande bonté.

Vers le mois de décembre, survint une épidémie de coliues, parmi les Français. L'ahurissement des médecins alleands devant ces diarrhées qui résistaient à tous les bollus êlés d'opium ! Ils ne comprenaient pas que les seuls Franis fussent malades. Les Russes n'étaient pas atteints. On vait oublié de les prévenir, sans doute. Le Stabarzt se méfiait, ais il fut le premier à commander du thé chaud que nous uchions l'après-midi pour les diarrhétiques, un thé fortement sucré, avec de la saccharine, je crois. Ce thé fut distrié pendant un mois, et par suite, quand un homme se plaiait de maux d'entrailles, le docteur demandait :

— Avez-vous encore thé?

Mais les cuisines ne voulaient plus en faire.

C'est le même Stabarzt qui défendit à l'entrepreneur de mette dans la soupe des prisonniers des choux crus et fermentés ui donnaient des indigestions même aux Russes,dont l'estoac est inébranlable.

Le docteur Kœnischer ne venait au camp que le matin; après-midi il s'occupait des hôpitaux à Y... Le jeune Rasehr e rendait souvent à l'infirmerie. Il n'était pas méchant, du oins pour nous; cependant il se méfiait de tous les Franis et aimait mieux la compagnie des juifs polonais, surtout 'un certain Palsew, petit Russe intelligent, qui le flattait et i assurait que les « Françouze » ne voulaient pas travailler. err Rasehr avait interrogé Trèves, qu'il ne nommait pas utrement que « Komic »,et Amédée,qu'il appelait « La-cosse » n deux mots.

— Vous me donnerez votre adresse, puisque vous habitez aris et quand j'irai, je dirai à vos femmes que vous êtes bien i.

Lorsqu'il commençait de parler, les nouveaux sanitaires

français l'entouraient. Il y avait là Komic, Amédée, le jeun homme mince venu de Lisbonne que nous disions Portugais Paul, un boxeur bien connu à Montmartre, Mouton, qui éta caissier quelque part, à Paris, et parlait d'une voix basse usée, et moi-même enfin qui taisais par prudence ma profes sion de journaliste.

—Vous pensez donc aller à Paris? demandait l'un de nous Mais alors, la guerre ne finira jamais!

L'Unterarzt nous avait apporté un calendrier allemand su quoi figuraient l'année 1914 d'un côté et l'année 1915 de l'au tre.

— Oui, oui, vous retournerez le calendrier et puis, je vou en apporterai un autre, si je suis ici, encore.

— Vous pensez partir, un jour?

— Oui, en été, quand il y aura épidémies.

Et il riait encore. Il nous montrait son sabre dont le pom meau était recourbé, et nous demandait à tour de rôle :

— Comment avez-vous été prisonniers faits? — C'est bie ainsi qu'on dit en français?

Komic commençait son histoire. Herr Rasehr riait de con fiance.

— Moi, j'ai été pris par un escadron de uhlans. Ils or chargé sur moi, à cheval, avec leurs lances. Je croyais qu c'étaient des lanciers belges...

Le jeune médecin nous demandait encore.

— Ach! so. Vous pensiez bien que vous seriez fusillés. E maintenant, vous allez rester en Allemagne, après la guerr So. On dit, en France, les prisonniers considérés comm morts.

Nous lui avons appris la victoire de la Marne sur les trou pes allemandes. Il ne la connaissait pas ; les journaux, ic ne l'ayant point annoncée. Au reste, il ne nous croyait pa Komic disait alors :

— Bientôt, les Russes qui marchent sur Berlin entreront Berlin.

Ahuri d'abord, Herr Rasehr regardait Komic, puis :

— Oui ; mais dans beaucoup de semaines.

L'après-midi, Rasehr venait comme nous faisions les pans ments. Je le vois encore, assis dans la salle des malade occupé à dessiner quelque expressive tête de Russe. Un silen

nplet régnait, du moins pendant quelques minutes. Si nous sions du bruit, il criait aussitôt :

— Lassen Sie mich in Ruhe ! (Laissez-moi en paix.)

Son dessin fini, nous lui montrions quelques plaies, en opelant « Docteur », comme le bras. Il était heureux de ce re qu'il ne possédait pas encore et nous donnait les explications que nous attendions de lui.

Le soir, quelquefois, quand il était de service, il s'attarit à causer avec nous. Amédée l'accompagnait jusque sur le lier.

— Vivement qu'on se remette aux cartes! disait l'infirmier outon.

La nuit était épaisse sur les deux camps. La silhouette d'une ntinelle se dessinait sur le chemin. Pas de bruit, puis soun, on entendait, au loin, près des collines de X... ou de des claquements secs bien connus.

— Ce sont nos jeunes recrues qui s'exercent, nous disait le decin.

Et, il reprenait, la voix grave:

— Ah ! ce sont les Anglais qui ont voulu cette guerre.

Il nous tenait alors les propos coutumiers sur la scélératesse Albion. Comme on lui affirmait que nous n'avions pas cherché la guerre, il nous regardait en riant.

— Ach! so. Je sais bien ce n'est pas Komic qui l'a vou-l!

Il était plus sévère avec les malades. J'ai dit qu'il se méfiait tous les Français. Il nous entendait tutoyer les prisonniers comme il profitait de toutes les leçons, il mélangeait, il ait couramment :

— Où as-tu mal ? — Tu as mal à la tête ? — Tu as diarée ? — Et il auscultait : « Rhoumatismous ? » annonçait-il, mme pour se convaincre. Il faisait pivoter le malade sur une nbe, lui ordonnait de marcher, puis :

— Ce n'est pas. Vous n'avez rien, Monsieur. Vous pouvez vailler, Monsieur. Allez-vous-en, Monsieur, et priez que je vous punis pas.

Puis, vers l'infirmier, debout à côté de lui, il demandait is bas, revenu à ce qui l'intéressait par-dessus tout :

— Est-ce bien ainsi qu'on dit en français ?

Et d'une voix plus haute, il ajoutait encore :

— Komic ! vous marquerez sur le cahier. Quand il de nouveau viendra, il devra puni être.

Et cependant qu'il tâtait le pouls du malade suivant, il surveillait, sans en avoir l'air, Komic et Amédée qui écrivaient côte à côte et s'injuriaient continuellement sous prétexte que l'un travaillait plus que l'autre. Parfois aussi, l'Unterarzt reconnaissait un client du lazareth, un de ces pauvres types qui reviennent chaque jour, infatigablement. Il le saluait aussitôt en termes choisis :

— Ach ! lieber Bruder ! Ach ! Schweinerei ! Er ist immer da ! Mal à tête, n'est-ce pas ? Et au ventre ? So, so... Et vous avez toux ? So, so.

Alors, en riant, il désignait le Portugais qui s'occupait de la pharmacie.

— Aspirin...Mixtour... Bollous... Opioum... und so weiter...

Oui, toute la lyre pharmaceutique. Mais le malade, très sérieux, prenait tous ces produits qu'il rejetait promptement, dès qu'il avait franchi la porte.

Nous avions gardé peu de contact avec les compagnies ; cependant nous ne manquions pas de ressentir les contre-coups des vexations et taquineries que l'autorité allemande faisait subir à nos camarades.

C'est ainsi qu'il fut un temps permis de fumer, puis de nouveau défendu. Ces ordres ne changeaient rien aux habitudes des prisonniers, qui pouvaient aisément se cacher dans leurs baraquements ; mais pour nous c'était plus difficile. Le jeune Rasehr tenait à savoir si nous fumions.

— Ne fumez pas ici. C'est défendu par le général.

Amédée, au nom de tous, l'assura qu'il pouvait être tranquille et Komic se mit à écrire des affiches : « Défense de fumer. » Bien entendu, cela ne nous gênait pas, et lorsque le médecin entrait brusquement dans la salle où nous étions, il passait sous des voûtes de fumées, devant les sanitaires debout, immobiles ; mais pas la moindre apparence de cigares ou de cigarettes.

Un jour cependant, il surprit Amédée, un cigare à la bouche.

— Ah ! La-cosse ! dit-il. Et il le traita de « Schweinerei Franzouze ! » — « Si je ne dis rien, ajouta-t-il, il faut pas croire que je vois pas. »

Il ordonna à Komic de refaire les « défense de fumer », et de les écrire en allemand, sans doute, pour que nous comprenions mieux. Au reste, les premiers placards commençaient de se noircir.

L'évasion de deux sous-officiers de dragons français, dont l'un était employé à la Kommandantur, où il s'était procuré les papiers et passe-ports nécessaires, jeta une certaine suspicion sur les employés. Les Allemands s'aperçurent que les sanitaires n'étaient pas surveillés. On plaça des sentinelles à la porte de chaque infirmerie, puis on nous donna deux infirmiers allemands. Ils arrivèrent un matin, bottés et habillés de neuf. Ce fut Mouton qui les reçut et une conversation très amicale s'engagea aussitôt entre lui et les deux nouveaux venus.

— Ce que vous avez l'air bête, là-dedans, leur dit-il. Vous n'avez pas du tabac ?

— Tabak ? ya, ya... Tabak.

— Vous comprenez le français ? Donnez-moi une cigarette.

— Zigaretten ?... ya-ya... Et l'un d'eux offre à Mouton une cigarette.

— Merci, je vous rendrai ça. Je vous ferai casser la gueule... si jamais, je vous vois à Paris...

— Ya... Parisse Kapout !... Ya...

C'étaient deux braves types, réformés, et qui avaient une frousse terrible de leurs supérieurs à qui nous parlions librement. Il nous montrèrent les photos de leurs femmes et de leurs enfants, et nous apportèrent, par la suite, des provisions et du tabac, comme, du reste, tous les Allemands employés au camp.

On nous fit cadeau aussi d'un énorme sergent de ville, nommé feldwebel pour la durée de la guerre, et tout ce monde-là était chargé de nous surveiller ; mais lorsque nos gardiens virent que le travail était fait automatiquement, bien avant qu'ils l'aient expliqué, ils prirent l'habitude de ne plus rien dire et ne songèrent qu'à faire du commerce. Ils apportaient au camp du tabac et des provisions. L'un d'eux réalisa ainsi pendant une semaine cent quarante marks de bénéfice ; mais bientôt, de tous côtés, les sentinelles firent la vente du tabac qu'elles cachaient dans leurs sacs. Parfois, la nuit, un soldat allemand entrait dans une chambrée, et restait immobile, près

de la porte, le fusil à la main, ahuri d'entendre des cris de : « Vingt-deux! Planquez vos pipes! » et des fuites de pas précipités dans toutes les directions.

Enfin, l'homme s'approchait d'un prisonnier.

— Sprechen Sie deutsch?

L'autre, prudemment, répondait : « Un peu. » Aussitôt, la sentinelle débouclait son sac. « Tabak? », disait-elle, et le marché se concluait rapidement. Le soldat empochait les marks et ressortait prendre sa place, sur le chemin.

Outre nos deux docteurs, nous recevions parfois la visite du médecin de service, désigné chaque jour par le « Chefarzt » et qui faisait un tour de ronde. C'est ainsi que nous fîmes connaissance avec le docteur Meinhardt — un homme solide, l'air d'un Américain avec ses moustaches courtes et ses jambes arquées — et qui parlait un peu le français. Il s'asseyait près du malade que nous lui désignions comme entré d'urgence, après la visite du matin, et l'interrogeait doucement. Il était très aimable et causait peu. Je le revois encore, s'informant de la santé d'un civil prisonnier.

— Eh bien, Alphonse? Comment va?

Le nommé Alphonse était un malheureux réformé, qui habitait le Nord. Conduit ici, on l'avait habillé avec un pantalon et un dolman démodé de hussards de la mort. Il n'avait gardé que sa casquette de cultivateur. Alphonse accourait, dans son accoutrement équestre.

— La diarrhée, toujours...,répondait-il, en traînant sur les mots.

Alors, le docteur, debout, répétait après Alphonse : « la diarrhée, toujours... », en tâchant d'imiter cet accent du Nord qu'il trouvait peut-être très distingué; puis, rapide, il commandait qu'on lui présentât un bon de pommes de terre pour Alphonse. Il le signerait tout de suite.

Le docteur Meinhardt avait, comme médecin chef, le docteur Schultz, un personnage sanguin, court, très gros, qui se promenait toujours avec un cigare : l'air d'un Bibendum tassé. Un bien brave homme, au fond, qui auscultait sérieusement tous ses malades, russes et français, à la contre-visite et, pour un Allemand, se montrait d'une patience étonnante.

Le docteur Schultz traversait quelquefois notre salle de visite et tout le lazaret. Il accompagnait le général von Kruska

et son chien, le colonel, petit et fouinard, les commandants des deux premiers bataillons et leurs chiens, les capitaines, l'inspecteur du camp, un fort gaillard nommé Hartmann, qui fut toujours très accueillant pour les Français. Il parlait, du reste, au dire de quelques prisonniers qui l'avaient reconnu, couramment notre langue et pratiquait — avant la guerre — le commerce des chevaux en Normandie, pour la remonte allemande. Si c'est vrai, Herr Hartmann ne se « coupa » jamais et je ne lui ai jamais entendu prononcer un mot de français ; il avait toujours recours à l'interprète.

Il y avait encore dans cet état-major l'officier d'ordonnance de la kommandantur et que nous appelions, à cause de son dolman à brandebourgs blancs de hussard impérial, le « dompteur ». Il parlait, du reste, français. Le commandant du 2e bataillon, un grand, fort, moustaches blanches, connaissait également notre langue. C'était un grand fabricant de chaussures de Lyon. Je n'ai pas retenu son nom. Il venait souvent nous voir, avec son chien. Il était très obligeant, surtout pour les Lyonnais, qu'il se ménageait peut-être, pour son retour probable en France, après la guerre.

J'ai pu remarquer, d'une façon générale, que tous les Allemands qui parlaient français, même lentement, s'exprimaient d'une façon correcte, sans accent grossier ni teuton. Ils hésitent parfois pour un mot, ils ont des tournures qui sont bizarres, ils traduisent parfois à la lettre, ils aspirent les *a* et les *h* et se méfient de nos liaisons, mais ne commettent pas les fautes qu'on leur attribue en France. Ce sont, je crois, les romans populaires et nos cafés-concerts qui ont créé cette légende des Germains bafouillant le français, prononçant notamment le *v* comme un *f* et autres plaisanteries de même goût.

Tout ce monde donc passait en grands manteaux gris-souris, faisant tinter les éperons ; mais ne s'arrêtait pas. Les médecins allemands se redressaient, immobiles, la main en abat-jour, à la visière de leurs casquettes.

Un joli spectacle aussi, c'était de voir tous ces Messieurs s'aborder devant la kommandantur. L'officier qui s'approchait d'un groupe d'épaulettes tressées s'arrêtait à une certaine distance, se raidissait, les talons joints et la main à la hauteur de la tempe, puis il s'inclinait devant chaque officier, qui lui rendait aussitôt son salut, du même mouvement automatique

et sec. De près, je crois que l'on aurait pu entendre grincer les ressorts. Cette réunion devant la kommandantur avait lieu tous les jours, même sous la pluie. Ils restaient là, stoïques, la casquette à bande rouge sur le front, les larges manteaux gris les recouvrant comme des suaires, et l'on apercevait le bas de leurs jambières jaunes et les fourreaux des épées. Ils attendaient ainsi le général.

C'est de la kommandantur que partaient tous les ordres; c'était là qu'aboutissaient tous les rapports. On y recevait aussi les lettres, les colis et les mandats pour les prisonniers. Il se perdait bien un peu de tout cela; mais enfin... Un lecteur allemand est chargé de lire la correspondance qui part et celle qui arrive pour chaque compagnie de prisonniers établis au camp. Messieurs les lecteurs passent au caviar certaines phrases qui leur déplaisent, maculent à coups de tampon les drapeaux colorés des alliés que l'on voit sur les cartes pour militaires, déchirent au besoin tout un feuillet compromettant, et font appeler les Français ou Russes qui écrivent des choses défendues par les règlements. C'est ainsi que, pour avoir dit qu'il était mal nourri, un homme fut privé de correspondance pendant deux mois.

Les lecteurs allemands font aussi des rapports, hebdomadaires et mensuels, sur ce qu'ils ont remarqué dans les lettres adressées aux prisonniers : renseignements sur le prix du pain en France, des céréales, de la viande de boucherie, etc., et l'état d'esprit de ceux qui attendent, loin du front. Quelques lettres typiques sont même publiées dans les journaux allemands, notamment dans la fameuse *Gazette des Ardennes*, que l'on pouvait acheter au camp, et dans les *Nouvelles hebdomadaires*, spécialement éditées pour les prisonniers et où nous pouvions lire régulièrement les articles censurés de MM. Clemenceau et Gustave Hervé.

Les lecteurs de la kommandantur parlent bien notre langue ; ils ont tous vécu longtemps en France, et ne doutent pas qu'ils y retourneront après la guerre. L'un, à qui j'ai quelque peu parlé, que l'on appelait Henry, — un grand diable avec des jambes d'échassier, — était employé à la Bourse de Paris ; un autre, chauve à barbe blonde, était horloger, à Paris également ; celui-ci, petit et rageur, court sur ses jambes, était hôtelier sur la côte d'Azur ; cet aimable blond travaillait à

Reims, dans une maison de champagne, et ainsi de suite. Ils s'attardent quelquefois à causer avec nous, ils regrettent cette guerre que manigança l'Angletere, et espèrent nous revoir, bientôt, en France.

Bien qu'ils ne soient pas toujours au courant des finesses du langage français, ils commencent de reconnaître les sous-entendus, ils soulignent au crayon bleu comme de vieilles pratiques, la « *cousine Françoise et la cousine Germaine qui est au plus mal, et l'oncle Macaroni qui va venir à Paris, et le ménage Noullais-Hauront* (nous les aurons)... etc. Parfois, ils signalent un fait par trop apparent et c'est un officier allemand qui s'amuse à faire la commission aux prisonniers.

C'est ainsi qu'ayant reçu une carte sur quoi il était dit : « Ta cousine germaine est au plus mal ; mais ta cousine Françoise va bien », le destinataire fut mandé devant tous les hommes de la compagnie par le chef du 2e bataillon, celui-là même qui fabriquait des chaussures à Lyon. La carte incriminée, distribuée le matin, courait parmi les prisonniers qui la commentaient en riant. Le commandant caressa son chien et dit :

— J'ai tenu à vous rassurer. Mes renseignements particuliers me permettent de vous affirmer que votre cousine Françoise va bien parce qu'elle est soignée par un grand médecin anglais. Quant à votre cousine Germaine, elle ne va pas aussi mal qu'on vous l'a écrit.

Sur quoi, sûr de son effet, le commandant se retira.

Beaucoup de lettres s'égaraient. Mes camarades et moi, de retour en France, avons pu constater que nous n'avions pas reçu la moitié des lettres qui nous furent adressées. On perdait aussi beaucoup de mandats, qu'un soldat allemand, représentant de produits chimiques, payait dans son bureau où travaillaient des Belges commis de banque et quelques sous-officiers français. Ce qui se perdait le moins, c'étaient les colis. On ne peut pas dire qu'ils étaient sévèrement visités. Les prisonniers assistaient à la livraison des paquets qu'un feldwebel, professeur de français, inspectait. Il les fouillait, suivant les têtes. Il retenait la moitié des livres et tous les journaux français qu'il découvrait.

— Non. Ne lisez pas ça. Cela vous donnerait des illusions.

Mais beaucoup de journaux français ou suisses nous parvenaient quand même, en fraude.

Les Allemands invectivaient souvent contre nos quotidiens ; ils leurs reprochaient surtout de dire que les colis adressés aux prisonniers disparaissaient. Ils protestèrent contre cette accusation, à maintes reprises, et le jeune médecin Rasehr s'informait quelquefois :

— Recevez-vous bien vos lettres et vos colis ? En France, ajoutait-il, on est mal renseigné sur les prisonniers qui sont en Allemagne...

L'infirmier Mouton approuvait aussitôt et le docteur souriait de joie.

— Ça, c'est vrai, poursuivait Mouton. Ils ne sont pas renseignés. Ils ne se figurent pas du tout comme c'est fait, ici, où nous sommes... Ils s'imaginent des choses... C'est ainsi que ma femme, dans mon dernier colis, m'a envoyé des faux-cols et des capotes anglaises. Que voulez-vous que j'en fasse ?

Nous rions. L'unterarzt n'a pas compris. Il faut lui expliquer, mot à mot. Alors il éclate. Il est tout heureux, et cette histoire, qu'il prend peut-être au sérieux, fera, ce soir, le tour du cercle des officiers.

Le docteur, lorsqu'il voyait la soupe que nous allions prendre aux cuisines, nous demandait toujours si elle était bonne. Nous apprîmes un jour que cette exécrable ratatouille lui paraissait délicieuse : il en mangeait régulièrement deux assiettes. C'est une chose que l'on a répétée sur tous les tons : les Allemands n'ont pas les mêmes goûts que nous en cuisine. Le pain qu'ils mangeaient naturellement — et nous aussi — était mou, pâteux et se solidifiait en séchant, comme un roc. Il était fabriqué avec de la paille hachée et toutes sortes de farines et fécules ; il avait un goût aigrelet qui déplaisait aux Français. Le quart de pain que l'on nous donnait en octobre devint, dès le mois de janvier, la ration quotidienne de trois hommes. La nourriture distribuée était plus qu'insuffisante. Et voici que le froid commençait de se faire sentir ; le véritable hiver allemand. La nuit il gelait ; le jour il pleuvait depuis le matin jusqu'au soir. De lourds orages s'abattaient sur les baraques, tambourinaient sur les toitures de bois et noyaient le camp, qui se transformait en un cloaque de boue argileuse et de flaques d'eau. Chaque chemin se muait en ruisseau. On n'osait plus mettre le nez dehors. Dans la salle, les malades grelottaient, bien que les feux fussent toujours allumés. Les

journées s'écoulaient, interminables, à regarder la pluie tomber sur les soldats allemands trempés comme des garçons de bains et qui montaient mélancoliquement la garde le long des grilles, dans les sentiers d'un camp où l'on ne voyait personne.

Les Russes, plus que jamais, allaient aux corvées, mais il fallait des Français pour certains travaux sur cuir ou sur toile. Quelques-uns étaient également employés à la fabrication des obus. Ces corvées se rendaient chaque jour à X, où les femmes et les enfants les regardaient défiler, en leur criant : « Pariss kapout ! Franzouze kapout ! » et autres plaisanteries du même esprit.

Les prisonniers français ne se décourageaient pas ; ils pensaient qu'au printemps la guerre serait finie. Ils tâchaient, en attendant, de travailler le moins possible pour les Allemands, qui venaient parfois racoler des hommes pour le nouveau « lazaret » que l'on construisait en dehors du camp ou des baraquements. Les Français estimaient qu'une corvée tous les quatre ou cinq jours, sous le mauvais temps, c'était beaucoup trop. On les punissait, ils ne sortaient que lorsque les sentinelles entraient dans les chambrées, baïonnette au canon. Mais les coups de crosse, les coups de plat de sabre, — brutalités en somme courantes dans l'armée allemande — ne les décidaient pas à se mettre sur deux rangs. On fermait alors les issues, un sous-officier, sabre au poing, chassait les prisonniers d'un couloir, ils couraient et se réfugiaient dans un autre couloir.

Un jour que j'étais de passage dans une compagnie, j'assistais à ce jeu de cache-cache. Je m'étonnais auprès d'un interprète français. J'avouais que je n'aurais jamais pensé voir des spectacles de ce genre, quand je fus fait prisonnier. Il me rassura encore :

— Oui, il n'y a rien à faire. Ils ont raison, ils sont trop peu nourris. Au reste, le feldwebel qui les poursuit ne les frappe même pas... Et au bout de dix minutes de course, il s'arrête essoufflé. Et il est le premier à rire de ses gambades inutiles.

Cependant, il faut bien que certains travaux se fassent, comme le grand hôpital du camp. Jusqu'ici, on envoyait les grands malades à X. Une voiture venait les chercher l'après-midi. Désormais, tous les prisonniers malades seront conduits au lazaret que l'on bâtit en ce moment.

La neige, un matin, se mit à tomber par rafales, puis par

secousses accélérées, puis lentement, doucement, et, le soir, le camp était blanc jusqu'à l'horizon où se profilaient nettement les tristes baraques goudronnées. Et ce fut ainsi, désormais : la pluie faisait fondre cette neige ; le camp devenait une étendue de boue profonde, puis il gelait, puis la neige encore et la pluie suintaient dans les chambrées, le long des bois disjoints, sur les prisonniers qui n'avaient qu'une seule couverture. Longues et monotones veillées, où les Français jouaient aux cartes — très peu de livres dans le camp — où les Russes sculptaient des jouets, fabriquaient des tabourets et des petits bancs, en attendant le « dégel de la banquise », qui retenait là, immobile, le mélancolique bateau où ils étaient passagers.

Cependant, on nous avait annoncé l'arrivée de quarante mille prisonniers russes. Ils firent en effet leur apparition vers la fin décembre. Ils passaient, enfouis dans leurs capotes grises, coiffés du bonnet de laine. Ils marchaient lentement, troupeau misérable et silencieux, que des sentinelles conduisaient l'arme à la bretelle. Ces Russes furent placés dans les nouvelles baraques, et formèrent de la 14e à la 18e compagnie. Ils n'étaient pas quarante mille, comme les Allemands l'avaient dit ; mais quatre mille. Nous étions déjà habitués à ces mensonges innocents et grossiers.

La plupart de ces malheureux avaient été trimbalés à travers l'Allemagne, pendant huit jours, et six cents blessés environ se trouvaient parmi eux. Nous les vîmes arriver le lendemain et les jours suivants à la visite. Ils piétinaient dans la neige aux portes des deux infirmeries. Herr Rasehr assistait, sans rien dire, aux pansements que nous faisions. Les blessures étaient purulentes et la chair blanchissait autour des plaies que l'on n'avait pas lavées depuis dix jours. Une odeur de charnier emplissait le lazaret. C'étaient des doigts coupés, des mains fauchées, des trous jaunes de pus dans les bras, les jambes ou le dos. Un Russe s'était couché par terre. Il portait une petite ouverture près du crâne par où l'on voyait remuer la cervelle. Les médecins allemands envoyaient, chaque matin, une vingtaine de ces pauvres diables aux hôpitaux de Cassel. Nous les présentions nous-mêmes aux Stabarzt. Nous disions :

— Nous ne pouvons pas les soigner ici...

Il faut reconnaître que les docteurs expédièrent ainsi dans

les lazarets de la ville tous les blessés que nous leur avons désignés.

A la fin du mois de décembre également, tous les prisonniers russes, français et anglais, ainsi que les soldats et civils allemands employés au camp, furent vaccinés contre le choléra. Le matin, après la visite, et l'après-midi, les médecins allemands opéraient. Les hommes, nus jusqu'à la ceinture, défilaient les uns derrière les autres. Ils passaient d'abord devant un sanitaire allemand qui leur badigeonnait la poitrine de teinture d'iode, puis ils se trouvaient devant un docteur, qui leur pinçait la peau, un peu au-dessus du sein gauche. Il y enfonçait l'aiguille d'une seringue de Pravaz, et injectait ainsi un liquide incolore. Le médecin retirait l'aiguille. Parfois, une goutte de sang apparaissait. Les vaccinés donnaient leurs noms à Amédée ou à Komic; le Boxeur les faisait circuler. Quelques-uns hésitaient devant le stabarzt ou se reculaient brusquement au contact de l'aiguille. Le docteur Kœnischer ne s'effrayait pas; il donnait à ces peureux une tape sur la joue, comme il aurait fait avec un soldat allemand, et leur demandait :

— Soldat? Ya. Soldat français! Gut!

Les petites aiguilles mijotaient sur le feu, dans de l'eau bouillante. Les docteurs changeaient d'aiguille chaque fois qu'ils reprenaient le vaccin anticholérique, c'est-à-dire après qu'ils avaient vacciné trois hommes.

J'étais chargé de découvrir les syphilitiques. J'employais tous les noms vulgaires, je ne pus trouver que quatre hommes qui me déclarèrent « l'avoir eue autrefois ». Ils furent vaccinés séparément, et pour chacun d'eux l'aiguille de la seringue fut changée. Cependant, tous les quarts d'heure, le docteur Kœnischer me demandait où j'en étais.

— Il n'y en a pas? disait-il en riant. Puis, en allemand, il ajoutait pour l'Unterarzt : « Et il y en a au moins deux sur dix! »

— Demandez! me disait-il encore. Vous trouverez peut-être un ou deux.....

Quinze jours après la première vaccination, on recommençait une nouvelle opération. Je ne sais si toutes les précautions d'asepsie furent bien prises. Il y eut, par la suite, à la place même de la piqûre, plusieurs phlegmons qui se pro-

duisirent, surtout chez les Russes. Les docteurs les opéraient avec dextérité. Le vaccin immobilisait pendant deux ou trois jours le bras gauche du vacciné, et lui donnait, un jour durant, une certaine grosse fièvre. Komic fut ainsi très malade et beaucoup d'hommes accusaient une température de 39,8.

Une nuit du mois de janvier, deux mille Français, faits prisonniers à Ypres, pénétrèrent dans le camp. Nous les regardions passer, sur le chemin de ronde, couvert de neige. A mesure qu'ils arrivaient, les prisonniers étaient placés dans les baraques nouvelles, parmi les Russes internés en décembre. Ils nous contèrent leur vie souterraine, dans les tranchées profondes comme des fosses, leur existence de remueurs de terre, les chemins de mine, les postes d'écoute, les meurtrières dans le ciment armé, l'eau qui clapote jusqu'aux genoux, les grenades à main, les canons portatifs, toutes choses nouvelles pour nous, ainsi que leur métier de taupes, que nous n'avions presque pas connu.

Lorsque ces nouveaux prisonniers furent à leur tour vaccinés contre le choléra, le docteur Kœnischer annonça son départ. Un matin, la visite finie, ses derniers ordres distribués, il s'en alla. La main à la casquette, il se tournait vers les sanitaires français.

— Adieu, leur disait-il.

C'était un brave homme, très consciencieux et qui ne détestait pas systématiquement les Français. Nous avons appris depuis qu'il dirigeait trois grandes ambulances sur la frontière russe. Excellent chirurgien, il doit être à son affaire favorite ; au camp, en effet, il trouvait qu'il se rouillait la main.

Trois jours plus tard, un homme grand, fort, d'un blond pâle, aux yeux bleus, vint prendre la place du docteur Kœnischer. C'était le docteur Rickert. Il était très doux avec les malades, parlait peu, l'air mélancolique, et semblait se désintéresser de tout.

L'hiver était tout à fait venu. Vers les dix heures, chaque soir, les sanitaires montaient se coucher dans leurs compagnies. Depuis longtemps déjà, aucun prisonnier, après l'extinction des feux, ne devait circuler hors des baraques ; mais nos brassards nous autorisaient à aller partout. Nous ne croisions, à travers le camp blanc de neige, que rondes, patrouilles

et les grands manteaux des sentinelles, à qui nous disions un rapide : — « Te nacht », à quoi les soldats répondaient de même, en nous souhaitant : « Bonne nuit. »

Le nouveau camp était enfin organisé — il n'y avait plus que les deux infirmeries dans l'ancien camp, et la 19e compagnie peuplée de Français arrivés en janvier. — Nous étions un peu plus de dix-neuf mille prisonniers internés là, dans cette « colossale ville entourée de grilles ».

Le soir, les prisonniers fument, boivent de l'alcool que des soldats allemands rapportent de la ville, jouent aux cartes ou écoutent les chanteurs improvisés, car les concerts ont repris de plus belle. A la fin du spectacle, on n'entonne pas encore la *Marseillaise*, de qui l'air est trop connu ; mais seulement le *Chant du Départ*.

ÉMILE ZAVIE.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

—

LES ROMANS

Avant-matières. — Edouard de Keyser : *Jours d'exil*, Eugène Figuières, 3 fr. 50. — Paul Aker : *Les Deux amours*, Ernest Flammarion, 3 fr. 50. — Henri du Roure : *Vie d'un heureux*, Plon, 3 fr. 50.— Paul Bourget : *Le Sens de la mort*, Plon, 3 fr. 50. — Abel Hermant : *Heures de guerre de la famille Valadier*, H. Lemerre, 3 fr. 50. — Jacques des Gachons : *Comme une terre sans eau...* Plon, 3 fr. 50. — René Bures et Jacques Ferlan : *Gil = X..*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Charles Géniaux : *Les Fiancés de 1914*, Société d'éditions illustrees, 3 fr. 50. — Henri Sibille : *Délire d'opium*, Albert Méricant, 3 fr. 50. — Pernette Gille : *Les Captives*, B. Grasset, 3 fr 50. — Lya Berger : *La Germania vaincue*, Jouve, 3 fr. 50. — Léon Frapié : *Les Contes de la guerre*, E. Flammarion, 3 fr. 50.

Avant-matières. — On publie encore des romans. Devant l'histoire on écrit des histoires... Ma stupeur est grande à le constater. Comment l'orchestre brutal de la guerre permet-il aux Psychés fragiles de nous offrir leurs poses plastiques et comment, aux lueurs sinistres de la forge qui façonne les plus dures vérités, peut-on se complaire aux jeux savants du clair-obscur de la fiction ? Je ne blâme pas, je m'étonne. Et je n'ai pas voulu m'étonner en rendant compte de tel ou tel volume parce que ce n'eût pas été du ressort de la critique. Seulement, si je n'avais pas manifesté ma surprise, en général — qui se changera, bien certainement, en toute particulière satisfaction à la lecture de tel ou tel auteur — je n'aurais pas fait mon métier selon ma conscience. Quelque chose m'aurait serré les doigts sur la plume, produisant des taches regrettables aux endroits où il convient de s'effacer soi-même. Je sais que nous devons tous vivre pour vaincre (*nous vaincre*, surtout) et dans un pareil but on ne peut vivre qu'avec intensité, en recherchant tous les motifs d'enthousiasme, mais je ne crois pas beaucoup à l'intensité, à l'enthousiasme suscités par... *la copie*, alors que les modèles, les grands rôles du théâtre de la guerre sont inimitables. La guerre est une entrée en religion pour ceux qui ne la font pas directement. Bon gré, mal gré, nous avons tous pris *l'habit* (uniforme ou soutane), et toutes nous avons reçu le voile. Qu'est-ce que le roman entre les principaux actes du drame ? Et que nous donnera-t il en échange du temps qu'il nous aidera à perdre pour *le front*, j'allais dire : le cerveau ? L'art est immortel ? Sans doute. Alors il ne nous faudra plus lire que des chefs-d'œuvre ? Et pourquoi, maintenant, n'admettrions-nous plus que des chefs-d'œuvre ? Pourquoi donc ajouterions-nous à l'implacable rigidité de

notre époque une rigueur de plus ?.. La mort passe. Si l'art est immortel, il est impossible aux artistes mortels de ne pas frissonner au vent de la mort. Est-ce que vous pouvez analyser avec sang-froid l'état mental de celui qui écrit un roman de nos jours, le joli conte peint à l'encre bleue en dehors de toutes préoccupations de l'histoire, de celle qu'on est en train de tracer à l'encre rouge ? Il n'a pas lu le *communiqué* du matin, car il redoutait ses nerfs, il n'a pas pensé à la bataille de la veille parce que son rendez-vous d'amour — le chapitre du milieu — lui aurait paru sans flamme, et il est bien obligé de se demander quelle scène il mettra entre *Elle* et *Lui* quand *Il* apprendra qu'*Elle* le trompe, selon l'usage.. Comme un glas résonne, au fond du vaste champ de son imagination, cette unique cloche, effroyable bourdon : « Les Allemands sont en France ! » Faudra-t-il l'absoudre au nom du patriotisme, du couplet de la fin, d'avoir écrit un pauvre livre... ou le condamner impitoyablement au nom de son art, qui n'est pas, ou plus, immortel ?

Je sais qu'il y a le parti, absolument respectable, de ceux qui désirent *soutenir le train* (l'arrière-train) pour l'honneur du drapeau. Ceux, celles, qui voudraient les salons ouverts, les restaurants pleins, les théâtres, l'Opéra, resplendissants, les Français, enfin, qui voudraient demeurer les bons citoyens de la France d'hier. Et devraient-ils, au sortir de ces différentes illuminations, se vomir eux-mêmes une fois rejetés dans « les ténèbres extérieures », ils espèrent *tenir* pour la dignité du parisianisme. Les romanciers ont le droit, sinon le besoin, de travailler aussi pour ceux-là comme la modiste a le droit sinon le besoin d'égayer d'une plume onduleuse un chapeau noir. Hélas ! il faut pour ces différents essayages de couturiers, un féroce estomac de machine. Les canons ont une âme. Ils finissent, pourtant, par la rendre après avoir supporté, passivement, toutes les morts qu'ils ont envoyées ! Non, nous ne sommes plus la France d'hier. Chacun a son œuvre qui se fond dans l'œuvre commune où la petite histoire disparaît. En religion, il y a ceux qui militent dans les hospices et ceux qui, cloîtrés, portent, en une douloureuse paresse touchant à l'extase, tous les péchés du monde. Certaines bravoures d'état social sont faites d'inconscience et n'en sont, d'ailleurs, que plus utiles. Moi, je ne possède que ma conscience, mon inutile conscience, et je tremble à l'idée de reprendre mon métier, mon inutile métier de lecteur. Moi, j'ai peur pour tous ceux qui sont braves, ceux qui sont là-bas, ceux qui restent ici... J'ai peur pour tout le monde, et d'être arrachée à mon cauchemar augmente mon anxiété...

« Pourquoi ce cauchemar, m'a demandé quelqu'un, puisque, actuellement vous n'avez personne *au front* ? »

Personne *au front* ? Mais j'y ai toute la France !

Jours d'exil, par Edouard de Keyser. Journal de guerre d'un

officier belge, qui est un écrivain déjà connu des lecteurs de *l'Illustration* et de la *Revue hebdomadaire*, ce roman n'a pas la puérilité de la petite intrigue amoureuse, car les détails donnés sur la célèbre retraite d'Anvers, l'installation des troupes belges en France, dominent de beaucoup l'action dite principale entraînant à côté les deux héros. Sobrement décrit, le départ de cette armée se détachant de la terre pour voguer dans l'infini, cet élancement dans les siècles futurs, sur le vaisseau où l'on chante *la Brabançonne*, est une belle page. L'arrivée en exil est surtout poignante par son indécision entre le découragement et l'enthousiasme. Ces gens de Normandie seront-ils égoïstes ou chaleureux ? Pour soulever une foule, ne suffit-il pas d'une femme du peuple jetant son tablier en l'air comme un étendard et criant : Vive les Belges !... Non, je n'aime pas la scène de la recherche de l'espion parce que, même en service commandé, elle est pénible, mais je comprends l'immolation de la petite Française au héros qui la sacrifie à son vœu. Si les Belges viennent chez nous pour nous apprendre *aussi* la chasteté, qu'ils s'entendent doublement bénir par la patrie et par nos filles, les jeunesses d'hier trop compliquées de tango. Maintenant je vais chicaner le lieutenant de Résyk à propos d'une vétille, ce qui lui prouvera mon soin à le lire : la robe modèle *Mme Chrysanthème* ne devrait pas se faire en bleu parce que le chrysanthème bleu est le seul qu'on ne puisse pas découvrir. Mais M. de Résyk n'a pas besoin de raconter ça à M. de Keyser.

Les Deux amours, par Paul Aker. L'auteur du *Soldat Bernard* est mort en conduisant une automobile militaire et cette mort aurait plu au *soldat Bernard*. Ce romancier encore tout jeune, ivre d'espace, de sport, d'action, d'aventures était le Français dans la bonne acception du mot. En ouvrant son livre : *les Deux amours*, on respire la senteur délicate et passionnée que l'on trouve parfois aux tiroirs secrets d'un *Bonheur-du-jour* tout rempli de fleurs fanées, de lettres froissées et de merveilleux écrins. La voici, la belle vitrine de l'avenir, où nous collectionnerons leurs armes fines, leurs cachets gravés, et toutes les dentelles, tous *les points* du caprice de leur imagination ! Nos enfants sont morts, mais ils vont s'éterniser sur les rayons de nos bibliothèques. C'était notre cher confrère, à peine notre ami, souvent un rival, et voici son livre marqué et timbré par la palme du martyre. Pieusement nous roulerons sous nos doigts ces chapelets de perles brillantes, larmes devenues joyaux. *Les Deux amours ?* Paul Aker est mort pour tous les amours. Que les jeunes femmes et jeunes hommes de sa patrie s'en souviennent en le relisant.

Vie d'un heureux, par Henri du Roure. Et celui-là est tombé glorieusement, mettant, comme l'autre, au collier de ses jours le rouge fermoir de sa mort tragique. Après avoir prêché une croisade

il a fini en bon croisé. Le philosophe et le catholique en ont terminé dignement avec les joies de ce monde. Ne peuvent se tenir debout sur les bords des tranchées et de tous les précipices que ceux qui savent goûter d'avance l'allégresse de leur immortalité. Faible de constitution, malade, il est allé se faire tuer, percé de cinq balles, avec la lucide volonté de bien mourir pour son pays, à trente ans, âge où l'on choisit le bonheur durable ! On peut donc lui pardonner certains sermons qui le vieillissaient avant le temps.

Le Sens de la mort, par Paul Bourget. La thèse de ce roman d'actualité serait, si je l'ai compris, que la transfusion des âmes peut s'opérer comme on opère la transfusion du sang. Cela se passe dans des cliniques, des ambulances et quelquefois sur le champ de bataille. J'aurai l'audace de penser que l'intelligence, la vraie, permet à l'homme de se passer d'âme. Quant à la femme, une belle et saine animalité lui tiendrait lieu de tout si elle pouvait demeurer l'être qu'on n'influence pas. J'aime Ortègue, le chirurgien, de ne pas se manquer et d'épargner sa femme, influencé par un autre, sans croire au rêve (ou au cauchemar) du sommeil définitif. La messe catholique est un thé divin dont les femelles du genre de Mme Ortègue ne comprendront que le côté salon, le côté flirt. A part cette personne, mûre pour une adultère à la Bourget, ce roman est fort bien amené dans notre époque et il laisse au lecteur toute sa liberté de pensée, car il n'est pas d'une intransigeance absolue puisqu'il tolère la mort, si digne, d'Ortègue.

Heures de guerre de la famille Valadier, par Abel Hermant. De l'esprit, un bouquet d'immortelles spirituellement *jaunes*. L'ironie de la vie unie à son drame quotidien. A la *Comédie française* comme à l'*Ambigu*, les héros moissonnent les lauriers véritables, et les couronnes, à la grande distribution des prix d'honneur, ne sont plus en papier. Il y a même certaines récompenses, pour les héroïnes dont les péchés ont été commis par excès d'enthousiasme.

Comme une terre sans eau..., par Jacques des Gachons. Le premier chapitre, dédié aux mondains d'hier, est un pur chef-d'œuvre, d'une satire fine, d'une terrible puissance de raillerie. *Sans-mon-auto*, c'est le jeune désabusé de la route qui se traîne dans tous les endroits où l'on s'attarde pour avoir trop dépensé de vitesse. La féerie de Mme Joubert, où la lune est imitée dans le ciel nocturne, est une trouvaille. J'aime moins la fin, en communion avec la grande guerre, mais elle était de saison malgré le couplet sur les idées ultra-catholiques. Je ferai remarquer à l'auteur que la France de 70 avait beaucoup plus de religion que celle de 1913 et qu'elle possédait ses *petits-crevés* amateurs de *chahut* ressemblant beaucoup à ses meneurs d'automobiles danseurs de tango et professant le féroce arrivisme,

sinon le 60 à l'heure... Alors?... Dieu protège la France, oui, mais cela s'écrivait sur les pièces de cent sous!

Gil-X, par René Bure et Jacques Ferlan. Le voici peut-être, le roman qui aide à passer une heure d'oubli. Casse-tête chinois fabriqué en bon français, on y cherche le fameux assassin qui se dérobe, naturellement, dans le meilleur monde. Une seule coïncidence me paraît un peu trop voulue : la chute du colis humain dans le jardin de la villa, mais une histoire sans l'apparition d'un aéroplane serait-elle possible, de nos jours?

Les Fiancés de 1914, par Charles Géniaux. De bonne humeur, bien portants, ces fiancés font leur devoir jusqu'au bout. Ils contribuent, par leur idylle épistolaire, à l'encombrement des postes, mais songe-t-on à la fatigue d'un cheminot quand on s'aime? Par ci, par là, il y a bien des anecdotes littéraires, cependant le couplet patriotique n'y semble pas trop... chanté. L'héroïsme étant devenu la banalité, il ne faut pas reprocher aux héros de roman de répéter des phrases courantes et des gestes nobles à la portée de tous les citoyens de cette 3e république.

Délire d'opium, par Henri Sebille. C'est une aventure certainement très amusante, et peut-être une mauvaise action. On ne doit pas parler de drogue dans la chambre du malade qui espère se guérir. Cette midinette moitié marbre, moitié fard, n'est ni sérieuse ni mystérieuse. C'est une petite personne qui n'a pas la conscience de ce qu'elle cache ni de ce qu'elle montre. Seulement, peut-on frapper une statuette, même avec une feuille... de vigne! Je reproche à ce mauvais rêve de ne rien apporter de neuf. Un paradis artificiel de plumes et fleurs. Et c'est justement la morale de l'histoire. La griserie est toujours une déception. A la place du Monsieur le comte, j'aurais épousé la fille d'auberge; elle paraît plus intéressante que l'amazone et porter en elle-même son opium naturel.

Les Captives, par Pernette Gille. Jeune fille compliquée préférant l'homme de lettres (éternel Satan pour dames...comme on serait tailleur!) au petit Monsieur bien propre capable d'épouser. Mme Gérard d'Houville salue en l'auteur une sensibilité subtile, un élan voluptueux et noble vers ce qu'il y a de plus triste et de plus difficile. Qui ça?... l'homme de lettres? Triste? Oui, mais difficile... pourvu qu'on lise ses poèmes... il n'a jamais regardé de très près à la qualité de ses conquêtes.

Germania vaincue, par Lya Berger. Simplement. Ah! Madame, ces gens-là, je parle de nos ennemis, ont une grande supériorité sur nous... ils ne nous ont jamais ni étudiés ni compris, ce qui leur permet de rester des brutes en nous combattant. Comme nous aurions eu meilleure grâce à fabriquer des canons au lieu d'aller chez eux pour y faire de la psychologie!

Les Contes de la guerre, par Léon Frapié. Des petits enfants dont le plus jeune raisonne toujours à l'imitation d'un philosophe de 60 ans. Des ingénuités ingénieuses et des mots qui sentent la nouvelle à la main. L'auteur a le mérite de continuer sa classe sans être assourdi par les obus. Il n'a pas peur, lui !

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

V. Delbos : *L'Esprit philosophique de l'Allemagne et la Pensée française*, 1 vol. in-16, Bloud et Gay, 1915, 0,60. — Maurice de Wulf : *Guerre et Philosophie*, 1 vol. in-16, Bloud et Gay, 1915, 0,60. — Gustave Le Bon : *La Vie des Vérités*, 1 vol. in-16, E. Flammarion, 1914, 3 fr. 50. — William James : *Introduction à la Philosophie*, 1 vol. in-16, Marcel Rivière, 1914, 3 fr. 50. — Marin Stefanescu : *Le Dualisme Logique*, 1 vol. in-8, Alcan, 1915, 5 fr. — C. C. Calderon, *Le Logicisme*, 1 vol. in-16, F. Chantenay, 1915, 1 fr.

Dans un ordre d'idées où la théorie du bloc peut être tentante, l'étude de M. V. Delbos se fait remarquer par un louable sentiment des nuances. L'auteur se défie des oppositions faciles, des jugements sommaires. Il n'ignore pas que les antithèses globales entre philosophie allemande et philosophie française, telles que Monisme-Pluralisme ; Irrationalisme-Intellectualisme ; Etatisme-Individualisme, Romantisme-Classicisme, etc., ne sont vraies que d'une vérité très approximative. — Je ne sais plus quel analyste a dit : « Les actes ne sont rien ; la méthode qui nous y amena est tout. » On dirait de même : les systèmes ne sont rien ; la sensibilité qui s'y complut est tout ; et par suite la même idéologie, décorée d'un de ces termes en isme où se déguise l'absence de nuances et la paresse d'esprit, la même idéologie, — du moins nominalement la même — selon qu'elle se sera cristallisée dans une tête allemande ou une tête française, prendra une qualité très différente. — Voyez, par exemple l'Irrationalisme. L'irrationalisme, dit-on, est germanique ; le Rationalisme est français. — Eh quoi ! manquons-nous donc de penseurs irrationalistes ? Nous avons quelques noms, il me semble, à mettre en avant. Sans remonter à Rabelais et à Montaigne, Renan (dernière manière) et M. Barrès (première manière) auraient quelque chose à dire à ceux que ne satisfont plus les idées claires de Descartes. Pour parler des plus récents, M. J. de Gaultier, M. A. Chide, d'autres encore ne nous ont-ils pas familiarisés avec l'idée d'un univers livré au jeu de catégories aberrantes, à la danse de rythmes décousus et inachevés, aux incertitudes de l'aléa, aux fuyances de la pensée... ? — Mais il y a entre l'irrationalisme allemand et l'irrationalisme français la même différence qui sépare la sensibilité des deux races. Le principe auquel fait appel l'irrationalisme allemand est à l'image de l'âme allemande. C'est un Inconscient violent

et sauvage : lent, compliqué, machiavélique (la Force qui toujours veut le Mal et crée le Bien) ; indistinct, illimité, indéterminé, indéfini... Tandis que notre irrationalisme français se développe dans des horizons limités, dans un cadre défini, parmi des images familières, selon des courbes fuyantes sans doute et des rythmes inconstants ; mais ces lignes n'échappent pas entièrement au regard ; ces rythmes bercent notre oreille d'une musique qui rappelle l'harmonie des sphères chère au rationalisme hellénique. Notre irrationnel, notre inconscient est un inconscient civilisé, humanisé, esthétisé et stylisé selon les lois d'une secrète eurythmie. Les symboles qu'il revêt n'ont rien de rébarbatif. C'est la Sibylle que Panurge va consulter pour savoir s'il doit prendre femme ; c'est « la danse de la bayadère qui vient et qui s'en va » (M. Chide) ; ce sont les « escaliers que Piranési, en ses planches mystérieuses, fait tournoyer et plonger éperdûment dans des infinis d'ombre... » ; c'est « la mer de Carthage par une nuit sans lune... » ; c'est l'océan des choses « où les créatures sont perdues comme les flots qu'on voit se soulever et s'abaisser dans la mer Hadria » (M. A. France) ; c'est l'Instinct délicat et charmant de Bérénice qui fait la nique au pédantisme de Charles Martin sous la douce lumière des couchants méditerranéens... Fins paysages d'Aigues-Mortes, inspirateurs de ces aimables pédagogies, vous n'étiez pas faits pour prendre place sur les fresques de l'Université de Bonn, d'où le peintre officiel Overbeck, chargé d'y représenter les écoles de philosophie, a soigneusement exclu la philosophie française, nous apprend M. Delbos. — Et les mêmes différences seraient à observer dans la forme de pensée qui s'oppose à l'irrationalisme. M. Delbos fait un parallèle très juste entre la vision cartésienne du monde, où abondent « les vues prises sur le vif de l'être que nous sommes », ainsi que sur la réalité extérieure, et cette dialectique abstraite qui, chez Hegel est censée exprimer la marche invisible des choses et qui se poursuit d'un rythme uniforme jusqu'à épuisement...

MM. de Wulf, de son côté, met l'accent plus encore sur les différences sentimentales que sur les différences de doctrine. C'est ainsi qu'il note cette sorte de « crédulité sentimentale et superstitieuse grâce à laquelle l'Allemand est toujours prêt à faire place dans sa vie à quelque parcelle de l'étrange et de l'incompréhensible ».

Il est probable qu'étant donnée sa structure propre l'esprit humain ne saurait avoir qu'un nombre limité de points de vue sur le monde. Les systèmes-types, points cardinaux de la spéculation, *leitmotivs* permanents de la polyphonie philosophique, se réduisent à cinq ou six au plus. La variété ne leur vient que de la diversité des tempéraments individuels ou raciques qui les colorent de leur nuance particulière. Et ces idéologies-types se survivent à travers les siècles ;

elles traversent indemnes les cataclysmes qui secouent la sensibilité humaine sans la changer dans son fond.

Cette destinée mystérieuse des idées, M. Gustave Le Bon l'a étudiée dans son livre paru quelques mois avant la guerre : **La Vie des Vérités**. Il semble admettre, lui aussi, des types idéologiques permanents quand il distingue cinq sortes de Vérités : vérités biologiques, vérités affectives, vérités mystiques, vérités collectives et vérités rationnelles ; — classification que j'ai eu déjà l'occasion de critiquer (1) non pour la rejeter, mais pour la simplifier et la réduire. M. G. Le Bon n'établit pas d'ailleurs de cloisons étanches entre ces catégories. Aucune classification n'est absolue. « Bien rare est une conception exclusivement affective, mystique, collective ou rationnelle. Les vérités religieuses elles-mêmes, quoique d'origine mystique, contiennent souvent des éléments rationnels. » — Même remarque à propos de la division en philosophies intellectualistes et intuitionnistes. « Cette division n'a rien d'absolu. Les plus rationalistes contiennent beaucoup d'éléments mystiques. Celle de Kant en est saturée. Quant aux intuitionnistes modernes, leur intuition se compose très souvent de raisonnements très subtils. » — Ce serait donc une question de dosage. Ce n'est pas d'ailleurs une raison pour tout confondre et M. G. Le Bon maintient ici une distinction importante. Renan avait l'habitude de distribuer ses idées philosophiques en certitudes, probabilités, rêves. M. Le Bon distribue les affirmations humaines en deux catégories : certitudes, vérités. « L'adhésion générale, dit-il, peut quelquefois s'appliquer à des choses illusoires. Elle n'en est pas moins une vérité pour les convaincus. Avant de connaître une seule vérité, l'humanité posséda beaucoup de certitudes. » Et il ajoute plus loin cette remarque qui sert d'épigraphe à son livre : « Les peuples se passent facilement de vérités ; ils ne peuvent vivre sans certitudes. » — M. Le Bon distingue aussi les différents biais par lesquels on peut prendre l'idée de vérité : « Pour les uns, dit-il, elle est une entité ; pour d'autres une utilité, pour d'autres encore une commodité. Aux sceptiques elle semble une erreur irréfutable à un moment donné. » Pour M. Le Bon, elle n'est ni une entité, ni une pure illusion ; elle est une chose en mouvement. Les vérités naissent, vivent, vieillissent et meurent. Les unes ont une existence instantanée, les autres une vie éphémère ; d'autres une vie très brève, d'autres très longue ; jamais éternelle. — Eh quoi ! pas même 2 et 2 = 4 ? Pas même cela, répondrait sans doute M. G. Le Bon, qui s'avère ici disciple d'Héraclite, prêt à se délecter de la danse de la bayadère. — Du moins M. Le Bon admettrait-il vraisemblablement que 2 et 2 = 4 est une vérité qui durera autant que la structure mentale de l'homme. C'est déjà bien joli. Il faut nous consoler de

(1) *Mercure de France*, 1er décembre 1911.

notre courte destinée et de celle de nos vérités. Rappelons-nous que, d'après M. Le Bon, l'atome lui-même n'est pas éternel !

Le regretté William James eût pris aisément son parti de cette mort de l'atome et de cette négation de tout élément éternel soit dans l'univers, soit dans la représentation. En effet, l'éternel, c'est l'identique, l'immuable, l'immobile. Or, W. James est, par tempérament, non seulement un pluraliste, mais un futuriste, si l'on peut dire ; j'entends par là qu'il est épris de nouveauté, de jaillissement incessant, d'addition perpétuellement nouvelle au donné. Dans des pages attachantes et profondes de son ouvrage posthume : **Introduction à la Philosophie**, paru, lui aussi, quelques mois avant la guerre, il étudie les différents aspects du problème de la « Nouveauté », et oppose sur ce point au témoignage de la pensée abstraite et scientifique qui postule l'identité celui de l'expérience personnelle qui nous révèle le sentiment du renouvellement perpétuel de la vie, « d'un bouillonnement de faits nouveaux ».

C'est, une fois de plus, l'antithèse qui reparaît entre le conceptuel et le perceptuel, entre la Sensibilité et la Raison.

C'est cette même antithèse qui forme le fond du gros livre au cours duquel, sous prétexte d'élucider le problème du **Dualisme Logique**, dualisme de l'intelligible et du sensible, de l'intellectualisme et du pragmatisme, du logicisme et du psychologisme, etc., M. Marin Stefanescu nous promène à travers le cycle fuligineux des systèmes allemands postkantiens qui gravitent autour de ces obscurs problèmes... Et l'on n'ose dire qu'au sortir de ces pages on y voie beaucoup plus clair.

Infiniment moins rébarbatif est le **Logicisme** de M. C. C. Calderon qui, lui, résout élégamment le problème en déifiant tout simplement la Logique à laquelle il élève d'aimables temples desservis par de jeunes prêtresses logiciennes choisies parmi les novices logiciennes les plus avenantes. Ils ne s'ennuieront pas, les futurs logiciens...

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Georges Blondel : *La Doctrine pangermaniste*. Collection La Guerre, 1 fr. Chapelot. — Hébrard de Villeneuve : *La France de Demain*. Collection Les Pages actuelles, 0 fr. 60, Bloud. — Albert Dauzat : *Le Français et l'anglais langues internationales*. Larousse, 1 fr. 50. — Memento.

Quelle question s'impose plus à la science sociale que celle de l'origine de la **Doctrine pangermaniste**, qu'étudie M. Georges Blondel dans un petit livre très personnel et très documenté ? Est-il vrai que, comme il le dit, ce soit la philosophie allemande qui doive être tenue pour responsable de cette folie ambitieuse collective dont

aucun peuple n'avait encore donné le spectacle? La chose est à voir de près. J'ai dit, ici même, qu'il me semblait excessif de remonter à Luther et à Kant pour expliquer l'état d'âme du kaiser et de ses lansquenets. Mais l'opinion contraire est assez courante en France. Par exemple, M. Georges Goyau et ses amis, d'une part, dans *la Guerre allemande et le catholicisme*, cherchent à établir l'équation Protestantisme = Germanisme, et, d'autre part, M. Georges Dumesnil, dans *la Perversité de la philosophie allemande*, rend Kant et ses successeurs responsables, pour employer ses termes, de cette éruption accompagnée de fumées immenses et traversée de flammes dévastatrices qui a secoué la terre. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas là un peu de vrai (il y a un peu de vrai partout) et un livre de M. René Lote, dont j'ai parlé ici en avril dernier, avait déjà, et antérieurement à la guerre, ce qui est à noter, repéré le chemin qui conduit *Du christianisme (protestant) au germanisme*. Mais toute vérité dont on abuse devient erreur, a dit à peu près Bossuet, et l'origine du « deutschtum » est plus simple ; le produit « kultur » s'est durci directement au feu rongeur et obstiné sur lequel les alchimistes tudesques ont fait mijoter l'*athanor* chauvin pendant un siècle. Qu'à ce grand œuvre méphitique aient travaillé bien des penseurs d'outre-Rhin, Nietzsche avant tous par son évangile de dureté et de domination (on dit que Nietzsche est un des trois auteurs allemands dont les œuvres ont été trouvées le plus souvent sur des ennemis tués ou pris, et Hegel par son idolâtrie de l'Etat qui lui faisait intituler sa leçon d'ouverture en 1818 « Affinité élective de la philosophie hégelienne et de l'Etat prussien », et Fichte par son patriotisme exalté d'après Iéna, c'est certain, mais tout ceci est indépendant de la partie religieuse, luthéranisme, zwinglisme, etc., ou philosophique, panthéisme, immanence, etc., de leur pensée. Au surplus, cette métaphysique-là ne découle pas de Kant. L'immanence vient de Spinoza, et le criticisme kantien lui-même ne procède pas de Luther, mais de Descartes. Quant à l'éthique de Kant, elle viendrait d'Epictète plus encore que de Knox. Que, d'ailleurs, cette fameuse morale kantienne, dont notre Université s'est entichée soit au fond d'une platitude bourgeoise assez nauséeuse, je le concéderai volontiers à M. Dumesnil (et à ce propos, puisque nos bons universitaires se contentaient d'une éthique étrangère à l'héroïsme, comment ne se sont-ils pas adressés de préférence à notre grand Montaigne, si fin, si modeste, si spirituel, si sympathique, si catholique en vérité par comparaison avec ce sot protestant écossais que fut Kant?) Mais de tout ceci, morale bourgeoise, doute méthodique, et même panthéisme, on ne peut pas passer à la « kultur ». Encore moins peut-on y passer du libre examen évangélique de Luther ; Luther est avant tout un mystique, affolé par l'idée du péché, de l'enfer, du salut, de la foi, et qui

s'est dressé contre le Pape et l'Empereur parce qu'il les accusait d'être infidèles à l'esprit de l'Evangile. Cette attitude est exactement le contraire de celle d'un Allemand d'aujourd'hui qui s'écrie : « Nous ne nous adressons pas à Jésus lorsqu'il s'agit des choses qui sont du domaine de l'Etat », et qui met son Kaiser au-dessus de son Dieu. Sans doute, comme le reconnaît loyalement le doyen de la faculté de théologie protestante de Montauban, M. Emile Doumergue, dans son livre *l'Allemagne religieuse*, il y a parfois chez Luther des accents de colère frénétique et destructrice, contre les paysans anabaptistes par exemple, qui font pressentir Nietzsche et Treitschke, mais Luther était un Allemand, et dans ces cas-là c'est le barbare qui renaît en lui et recouvre le réformateur évangélique. En réalité, la fameuse chaîne Luther-Rousseau-Kant-Hegel-Schopenhauer-Nietzsche-le Kaiser est une idée de primaire, primaire de droite, mais peu importe. La véritable trame est celle-ci : Sentiment d'orgueil national énorme, comprimé pendant des siècles, puis saillissant brusquement au XVIIIe siècle, se satisfaisant d'abord avec les chefs-d'œuvre de Bach et de Gœthe, puis sous les coups de caveçon napoléoniens se redressant, se complaisant dans les souvenirs brumeaux et brutaux de l'Invasion des Barbares et du Saint Empire médiéval, aspirant à la volonté de puissance, s'enivrant de ses faciles triomphes de 1814, 1815, 1866, 1870, et perdant de plus en plus toute mesure et tout bon sens pour arriver à la folie furieuse de ces dernières années. Mais tout cela est simple, clair, et serait arrivé même s'il n'y avait pas eu Luther, même si Kant n'avait pas écrit sa *Critique de la raison pure*.

§

M. Hébrard de Villeneuve a raison de se demander ce que devra être **la France de demain**, et d'indiquer avec son autorité de conseiller d'Etat la façon dont elle aura à faire face à la situation économique et financière, à la réforme administrative, à l'amélioration sociale, à la pacification religieuse. Tout ce qu'il dit sur la nécessité d'une plus grande tolérance entre les hommes, d'une confiance plus profonde envers les groupes, les syndicats, les sociétés de secours mutuels, et, aussi, d'une lutte plus tenace contre des fléaux comme l'alcoolisme, tout cela, dis-je, est à approuver, mais comme il y aurait eu peut-être d'autres choses encore à dire !

Cette gigantesque guerre de 1914-1915 (et certainement 1916 et peut-être 1917) devrait fermer une ère et en ouvrir une autre, et celle-ci devrait avoir toutes les vertus de l'ancienne, car la troisième République en a eu sous des apparences trop souvent fâcheuses, ne serait-ce que cette espérance indomptable dans la victoire du Droit, pendant 44 ans de décadence au moins « populationnelle » ! sans conserver ses vices, car elle en avait aussi : son esprit politicien de-

discorde, d'autoritarisme jacobin, blanc ou rouge, et de sectarisme haineux, dévot ou athée. Cette ère nouvelle devrait être une ère avant tout de bonne santé physique et morale, d'où la hausse de la natalité, d'où aussi la fin de notre alcoolisme, de notre vénéréisme, de notre déséquilibre névropathique, et aussi une ère de bonne humeur souriante, de bonne confiance dans l'avenir, de bonne volonté générale et concordiale.

Et comme c'est l'esprit politicien qui est ici l'ennemi, il faudrait carrément profiter de l'occasion pour l'exorciser. Oh ! sans recourir au césarisme, et au contraire en purifiant notre démocratie républicaine de ce jacobinisme oligarchique qui est un legs de notre ancien régime tant ludovicien que révolutionnaire. Une Chambre moins nombreuse qu'aujourd'hui de députés élus au scrutin proportionnel et non rééligibles, ce serait déjà excellent. Un Sénat élu, non par les conseils généraux, quela politique du coup intoxique, mais un tiers par la Chambre expirante, un tiers par le Sénat expirant, un tiers par le Sénat naissant, ce serait encore très bon. Un Président de la République qui serait choisi par un collège spécial et non par le Parlement ; un Conseil des ministres qui prendrait le pouvoir pour une période fixée d'avance pendant laquelle il ne serait pas exposé à glisser sur la fameuse peau d'orange ; un Corps de contrôleurs des corps élus surveillant avec tact leurs membres ; le Conseil d'Etat investi de la vérification des pouvoirs des parlementaires, de la garde effective des principes généraux modernes que peuvent violer des lois spéciales, et du droit de sanctionner par de petites amendes les excès de pouvoir et les détournements de pouvoir des chefs d'administration ; enfin le recours au referendum rendu pratique et usuel, il n'en faudrait pas davantage pour mettre notre régime politique à la hauteur de l'ère nouvelle.

Mais comment obtenir cette revision de la constitution ? Je reconnais que ce ne serait pas aisé avec le Parlement actuel, même assagi par la crise nationale, mais avec la Chambre future qui sera élue au lendemain de la victoire, les espoirs sont permis ; devant sa volonté très nette de réaliser une réforme très simple et très sage, le Sénat s'inclinerait, et la France de demain serait bien armée pour procéder à l'œuvre de reconstitution économique, administrative et sociale du pays, laquelle, il faut l'avouer, sera d'une difficulté indéniable, même dans l'hypothèse de la victoire la plus complète.

§

C'est également à la question de la France et même de l'Europe de demain que se réfère le livre de M. Albert Dauzat : **Le français et l'anglais langues internationales.** Il ne faut pas en effet se dissimuler que si nous voulons, avec nos simples 40 millions de Français contre les 80 millions d'Allemands, les 100 millions

d'Ibériques, les 150 millions d'Anglais et les 200 millions de Slaves, garder notre action sur les autres cultures, il nous faudra sortir du splendide isolement linguistique où nous nous complaisons un peu vaniteusement, et nous mettre à apprendre à outrance les langues étrangères, je dirai volontiers *toutes* les langues étrangères. Les autres peuples admettront d'autant mieux la culture française que nous pourrons la leur enseigner dans leur propre idiôme.

La possibilité de lire, écrivailler et baragouiner, en fin d'études, une demi-douzaine de langues devrait dominer tout notre enseignement public. Si le jeune Français avait appris en septième son parler local (provençal, basque, breton, etc.), en sixième les linéaments de l'italien, en cinquième de l'espagnol, en quatrième du latin, en troisième des deux grecs, en seconde de l'anglais, en première de l'allemand, et en philosophie du russe, il pourrait se dispenser de connaître tout le reste, sciences, histoire, géographie, littérature et psychologie, ne serait-ce que pour cette raison que chacune de ces matières, il les apprendra vite et avec plaisir quand il le faudra, tandis que, dans la vie, désormais, il ne trouvera jamais le temps de s'assimiler les autres rudiments, d'ailleurs bien plus utiles. Personne, depuis sa sortie du collège n'a eu à appliquer le principe d'Archimède, tandis que tout le monde a regretté, un jour ou l'autre, de ne pas savoir telle langue étrangère.

Le palliatif des volapucks et des esperantos est ici tout à fait vain. Je m'étais initié à l'espéranto justement quelques semaines avant la guerre, les propagateurs de cette langue auxiliaire ayant redoublé à ce moment de zèle en vue d'un Congrès qui devait avoir lieu à Paris en août 1914, et j'ai trouvé cette création du docteur Zamenhof vraiment curieuse : faire une langue artificielle qui ait l'air d'être naturelle est un vrai tour de force. Mais, pratiquement, l'espéranto a le tort d'être beaucoup plus difficile que nos langues à nous ; l'idée d'abord de donner au vocabulaire d'une langue visant à l'universel une origine multiple de façon que personne ne peut savoir d'avance si *jour* par exemple se dira *jouro* ou *dieo* ou *tago* ou *éméro*, ce qui oblige l'espérantiste à se mettre dans la cervelle plusieurs milliers de vocables, cette idée seule prouve que Zamenhof avait le génie linguistique plus littéraire qu'utilitaire. Et puis, parce qu'il y a déjà trop de langues, en créer une de plus !

La solution du parler international est beaucoup plus simple, et je m'étonne que personne n'y ait songé. La voici : comprendre n'étant rien si on n'est pas compris, et réciproquement, il faut que combinent leurs efforts celui qui parle dans une langue étrangère et celui qui répond dans sa propre langue, — et c'est par ce dernier point le plus aisé, mais le plus négligé, qu'il faut commencer — non seulement le « national » doit parler lentement et en détachant les mots

(ceci très important), mais il doit n'employer qu'un petit nombre de mots toujours les mêmes. Au lieu de cela, on a tendance à employer des vocables quelconques, sourds, irréguliers, et si on n'est pas compris, à dégouliner des mots d'argot. Qu'un de nos compatriotes parlant à un étranger qui comprend très peu le français lui dise, je suppose : « je m'en vais », si l'autre reste bouche bée, il s'impatientera presque : Eh oui, je m'esbigne, je me carapate, je fiche le camp !... Tandis que si, au lieu d'employer le verbe « je m'en vais », très irrégulier, il sait qu'il doit dire : « je pars », beaucoup plus reconnaissable, l'étranger qui saura le vocabulaire convenu le comprendra tout de suite. Avec le temps qu'on mettrait à apprendre les 8 à 10.000 mots de l'espéranto, on saura donc les éléments de 8 à 10 langues vivantes, à 1.000 mots chacune, et on arrivera, en parlant un peu petit-nègre, mais qu'importe ? à comprendre et à être compris. Donc la solution approchée du problème de la langue universelle consiste avant tout dans l'établissement pour chaque langue du millier de mots indispensables à l'expression des idées courantes, et dans chaque pays le ministère de l'instruction publique pourrait se charger de ce travail parallèle. Voilà tout. Je prends un brevet pour l'idée, et demande, en notre honneur à tous, qu'on appelle cette méthode simple et facile le *mercuro*.

D'ailleurs, et en attendant, rien n'empêche qu'on applique les idées de M. Albert Dauzat : tout jeune Français apprendra obligatoirement l'anglais et tout jeune Anglais apprendra obligatoirement le français, cela augmentera à la fois les forces d'expansion des deux langues, et en fera pour tous les autres peuples de vraies langues auxiliaires. Ah ! si Guillaume le Conquérant avait eu un peu de suite dans les idées, lui et ses successeurs, et si les Anglais d'aujourd'hui parlaient le normand du *Roman de Rou !* On ne les comprendrait pas beaucoup plus, à cause de l'accent (à preuve les paysans du pays de Caux qui pourtant parlent français), mais tout de même on se sentirait plus près les uns des autres.

Memento. — Pour être antérieurs à la guerre, certains livres n'en gardent pas moins leur valeur. Ainsi le gros travail de M. D. Pasquet sur *Londres et les ouvriers de Londres* (A. Colin, 12 fr.), qui donne une idée vivante de cette gigantesque agglomération d'êtres où Londres même est entouré d'une demi-douzaine de villes de plus de 50.000 hab. et d'une autre demi-douzaine de villes de plus de 100.000 habitants. — Ainsi, sur un sujet voisin, le livre de M. Edouard Guyot : *le Socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine* (Alcan, 7 fr.), où on lira d'intéressantes pages sur le socialisme de Bernard Shaw. — Encore un gros livre *les Premiers éléments de pédagogie expérimentale*, de M. Van Biervliet (Alcan, 8 fr.), qui ne dispensera pas de lire, puisque je parle enseignement, les judicieuses remarques de M. Georges Berthier : *la Modernité et l'équivoque de la culture générale*, parues d'abord dans *la Phalange*

et où je trouve une citation, à retenir, du ministre prussien Von Roon : « Tout ce que les Français ont accompli de grand dans le domaine des sciences ou des arts a toujours eu pour résultat le progrès de l'intelligence en général et non pas celui de l'esprit français en particulier. » — Dans le domaine du commerce, il paraît que nous réussissons moins bien, si j'en crois M. Jullien Chatel : *Un échec commercial de la France au Canada* (Duval, 2 fr.). La question de l'expansion de notre commerce extérieur sera une des premières à se poser après la guerre. — Un sénateur, M. le docteur Goy, s'adresse au *Mercure* pour que soit signalée sa proposition de loi sur *l'Enseignement technique supérieur* et la *Création de facultés de sciences appliquées ;* nous ne sommes pas habitués à de pareilles attentions ! L'idée est d'ailleurs excellente et l'exposé des motifs tout à fait judicieux (*Sénat*, n° 289). — Puisque j'en suis à la littérature des « Documents parlementaires », je signale, à propos de ce que je disais tout à l'heure, le Rapport (*Chambre des Députés*, n° 1081) de M. Landry sur le *Commerce d'exportation* et *l'Office national du Commerce extérieur ;* c'est un des meilleurs travaux officiels que je connaisse, et j'ose en recommander la lecture au nouveau ministre du Commerce.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

La Belgique illustrée, par L. Dumont-Wilden (lib. Larousse, 20 fr.). — Les péripéties de la guerre actuelle, l'occupation de la Belgique par les troupes allemandes ont malheureusement remis d'actualité ce petit pays, notre voisin, presque entièrement occupé, aujourd'hui, par les envahisseurs, et engagé M. Dumont-Wilden a donner une nouvelle édition de son ouvrage, *la Belgique illustrée*. — C'est un très beau volume avec cartes et plans nombreux, illustrations abondantes et choisies, et qui se trouve d'ailleurs d'une lecture intéressante. Il donne avec équité, peut-on dire, le tableau de la Belgique telle que nous l'avons connue dans sa prospérité ; de la Belgique d'hier — avant l'invasion — et pour laquelle la guerre aura peut-être été le danger général susceptible de développer le sentiment de la nationalité, — s'il est vrai, comme le dit l'auteur, que « les peuples n'ont une âme commune que lorsqu'ils ont souffert ensemble ». — Alors nous ne verrions plus, en effet, la séparation parfois hostile, l'antagonisme des Flamands et des Wallons sur le sol de la Belgique, — mais un seul peuple, ayant un âme belge.

Peu de pays ont eu d'ailleurs une formation plus laborieuse, — une histoire plus chargée de péripéties et d'épisodes violents. Terre de marche, de frontière entre la France et l'Empire, elle fut revendiquée âprement, dut batailler pour maintenir son indépendance et servit trop souvent aux deux peuples voisins en rivalité de champ

clos pour vider leurs querelles. Mais elle eut aussi, et pendant bien des siècles, ses dissensions intestines. Formée de provinces d'aspirations et de caractères différents, semée de villes qui aspiraient à la domination, elle ne forme pas, maintenant encore, un tout géographique comme l'Angleterre, l'Italie et surtout la France, mais un agrégat, un ensemble de pays se rattachant à l'une ou à l'autre des contrées rivales. De là son histoire tourmentée, son évolution pénible, — même au cours du XIX[e] siècle. M. Dumont-Wilden, qui n'a cependant voulu donner qu'un ouvrage de description et d'étude sur la Belgique, se trouve amené, après le récit des périodes du Moyen-Age, et de la Renaissance jusqu'aux temps modernes, à indiquer les causes de la révolution de 1830 contre les Pays-Bas suzerains, avec des détails au reste assez peu connus sur les événements de l'époque. La lutte, on peut s'en souvenir, se termina pas la séparation des deux états, et son dernier épisode fut le siège d'Anvers en 1832. — La période contemporaine commença avec le règne de Léopold I[er]. Il y eut dès lors un royaume de Belgique indépendant, mais où restèrent divisés Flamands et Wallons, — toutefois qu'ils aient une même origine et « ne diffèrent que par la proportion du sang germanique qui coule dans leurs veines ».

Intéressant par son histoire, par les monuments nombreux qui couvrent son sol, — en des villes qui sont presque toutes curieuses à étudier — le pays est décrit ensuite dans l'ouvrage de M. Dumont-Wilden en des chapitres abondants, mais qu'on voudrait mieux fournis encore pour quelques endroits, — s'il ne fallait poser un principe qu'un travail de ce genre, obligé de toucher à tout, doit nécessairement se restreindre sur quelques points. On peut indiquer aussi que les considérations sociales, qui reviennent assez fréquemment sous la plume de l'auteur, auraient gagné à être écourtées, — par exemple, dans les pages qui concernent le *Vooruit* de Gand, et toutefois qu'elles aident à comprendre la mentalité de ce peuple. — Je passerai encore sur des dissertations concernant la Belgique commerciale, — celle des mines et des ports, de l'importation et du trafic. — On arrive cependant aux pages qui concernent Bruxelles-vieille ville brabançonne, devenue ville cosmopolite, — et qui futoujours « l'auberge des princes en exil »; où l'on a l'amour du confort moderne, des maisons neuves, — mais aussi le goût des choses passées, des documents historiques dont on recueille précieusement les bribes. — Les transformations commencèrent à Bruxelles après le bombardement de Villeroi (1645), mais datent surtout du gouvernement de Charles de Lorraine (1763-1780). C'est à lui qu'on doit l'aménagement du quartier royal, la transformation des parties hautes de la ville. Mais le site primitif de Bruxelles doit être cherché à l'emplacement de l'ancienne église Saint-Géry; — où se trouve à

présent un marché. Le vieux quartier arrosé par la Senne resta longtemps du reste une des curiosités de la capitale. Il a fallu ensuite le sacrifier à la manie des « embellissements », et la rivière couverte des luxueux quartiers où passe le boulevard Anspach ; il ne subsiste guère des aspects anciens que les curieuses aquarelles exposées à l'Hôtel de Ville et à la Maison du Roi, et qui ont été publiées, je crois, il y a quelques années, par M. H. Hymans. — Il reste heureusement l'Hôtel de Ville, formant avec les maisons de la Grand'Place et l'ancien Brodhuis reconstitués un des plus admirables décors qu'on puisse voir ; la grande église Sainte-Gudule, qu'il a fallu dégager selon la marotte de ce temps ; les paroissiales du Sablon et de la Chapelle ; la porte de Hal transformée en Musée d'Armes ; le Musée du vieux Bruxelles à la Maison du Roi, les galeries de peinture, le Musée du cinquantenaire, etc., tout cela dominé par le monsrueux Palais de Justice, — construction cyclopéenne par laquelle la Belgique a voulu, peut-on dire, affirmer sa puissance, — « monument d'une époque, dit M. Dumont-Wilden, où l'on n'a jamais pu réaliser sur le moindre objet l'unanimité morale, et où la plus étonnante richesse matérielle coïncide avec le plus singulier désordre psychologique » ; entassement de cours, de salles, d'escaliers, de colonnades, — mais dont certaines parties, certains ornements sont à ce point inutiles « qu'on a dû les fixer avec des crampons de fer aux murs essentiels ».

Parmi les chapitres qui concernent les environs de la capitale, je dois indiquer ensuite ceux qui nous conduisent au champ de bataille de Waterloo et à la ferme d'Hougoumont ; à l'abbaye de Villers, pillée et incendiée au moment de la Révolution par les paysans et par les traînards de l'armée jacobine, dépecée ensuite par un négociant de Saint-Omer et pour laquelle on ne prit qu'en 1893 des mesures de conservation. On peut indiquer encore dans le volume une pittoresque description de Nivelles, et un chapitre sur les pélerinages de Montaigu et de Hal, — ce dernier où se trouve une vierge noire miraculeuse, — laquelle ressemble bien à Louis-Philippe (!) : — et qui recueillit autrefois dans sa robe les boulets d'un bombardement, comme la Vierge noire de Dijon ramassa les balles des Suisses.

Avant de quitter le Brabant, nous passons à Louvain, son ancienne capitale, — célèbre par son Université comme par son merveilleux Hôtel de Ville ; ses églises si curieuses, son histoire mouvementée. — Puis c'est Anvers, le grand port marchand de l'Escaut, dont nous avons une description pittoresque, et après le tableau des monuments, de la physionomie et des curiosités de la ville, de précieuses indications sur les mœurs, les types, les fêtes populaires. C'est Malines, qui restait jusqu'aux déprédations récentes un des coins les plus délicieux de toute la Belgique ; les curieuses petites villes de Lierre

et d'Herenthals. — Vers la mer, c'est Bruges, restée une ville des vieux âges, avec d'admirables monuments dans des paysages de verdure et d'eaux mortes; le pays de Furnes; la populeuse cité de Gand; Termonde; Audenarde, qui possède elle aussi un admirable Hôtel de Ville, etc...

On entre dans le Hainaut et l'on rencontre Tournai, un des endroits où l'on retrouve le mieux ce qu'était au Moyen-âge une ville ecclésiastique, puis Thuin, l'abbaye d'Aulne, Mons; dans la province de Namur, Namur, Dinant, Bouvignes, — et comme curiosité les célèbres grottes de Han; dans la province de Liége, Liége, Huy et la Hesbaye, Verviers, Limbourg, Visé; dans le Limbourg, Hasselt et Tongres. — L'ouvrage est terminé enfin par des chapitres concernant le Congo belge et l'expansion économique de la Belgique; le Grand-Duché de Luxembourg, avec les sites de Bouillon, Bastogne, Orval, etc., et par des notes sur l'art belge aux différentes époques et sur les personnages les plus en vue de la Belgique actuelle. — On peut ajouter qu'outre les villes, dont beaucoup sont curieuses et même remarquables au point de vue toujours si séduisant du pittoresque, il a subsisté dans le pays un certain nombre de châteaux qui constituent d'admirables décors : le château de Vorselaer, près d'Herenthals; le château de Laerne, près de Gand; celui de Walzin, sur la Lesse. Dans le Luxembourg, ce sont surtout des ruines, — ruines des châteaux de Bourscheid, de Beaufort, de Vianden, etc.

L'illustration de l'ouvrage est remarquable, je l'ai mentionné. Toutefois, on peut signaler diverses erreurs, dont la rectification serait désirable dans les légendes des photographies reproduites. Par exemple : l'ancienne Halle de Malines, donnée une première fois (p. 10) comme le château de Marguerite d'Autriche, et plus loin (p. 94) comme l'ancien Hôtel de Ville; le vieux Parlement dans la même ville, indiqué avant la restauration, et que nous avons vu jadis entouré d'une palissade et à l'état de décombres; la Boucherie d'Anvers, portée comme détruite, alors qu'on l'a surtout isolée en démolissant son vieux quartier de bicoques; la crypte désignée à Gand comme étant celle de saint Bavon et qui se trouve sous le château de Gérard-le-Diable. Il faudrait ajouter que le beffroi de Courtrai, représenté dans un pâté de bâtisses, a été dégagé et se trouve maintenant isolé sur la Grand'Place; que la tribune des sires de Gruuthuse à Bruges n'est pas placée à l'hôtel du même nom, mais dans le déambulatoire de l'église Notre-Dame. Le porche de Tournai enfin, que l'illustration place au nord, est au côté occidental et à l'entrée de la cathédrale, etc.

Mais il n'y a là qu'une critique de détails qu'il sera aisé de modifier dans une prochaine édition. — J'ai peut-être très mal fait

comprendre, d'ailleurs, quelle est la physionomie de l'ouvrage de M. Dumont-Wilden et je m'en excuse ; il contient beaucoup plus de choses qu'on ne peut le faire remarquer au cours d'un article, — à commencer par ce qui concerne les pèlerinages, les anciennes coutumes de Flandre ; le folk-lore et les traditions du Hainaut ; la physionomie du pays minier de Charleroi, etc. — Je tiens à dire qu'il mérite surtout d'être recommandé pour la variété et l'abondance des renseignements qu'il apporte et qu'il constitue un très remarquable volume de bibliothèque.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Vie : Mme Rachilde écrit sur Remy de Gourmont, tué par la guerre. — *Les Hommes du jour :* M. Georges Pioch montre « les rois contre les peuples ». — *La Revue de Paris :* la guerre maritime aux Dardanelles. — *La Grande Revue :* M. Pierre Hamp : « La victoire de la France sur les Français ». — *La Revue de Hollande :* un poème de M. Max Elskamp. — Memento.

Il suffit d'avoir conversé une minute avec Remy de Gourmont depuis la guerre, pour affirmer qu'elle a vraiment tué ce grand cerveau et ce grand écrivain. Nul ne l'a mieux dit que Mme Rachilde, dans ses « Bâtons de Maréchal » de **la Vie** (novembre) :

20 octobre 1915.

La Mort ne renverse pas seulement avec le fer de sa faux. Dans le mouvement mécanique, à angle droit, de son bras osseux, elle couche, en arrière, ceux qui ne sont pas directement sur son chemin. C'est le contre-coup de la guerre, pour tous ceux qui, condamnés à l'inaction, tendent cependant leurs nerfs vers les nouvelles *du front.*

Ainsi vient de finir un esprit des plus rares de notre temps, disons de tous les temps, Remy de Gourmont. Cet égaré du XVIIIe siècle parmi nous, ce bénédictin d'aimable dévotion, cet érudit sans cesse occupé à découvrir la solution la plus élégante, ce paradoxal qui n'aimait du paradoxe que la beauté cachée d'une vérité encore neuve, s'est en allé, peut-être *d'impatience,* rongé par l'attente du meilleur devenir. L'auteur de *Sixtine* et des *Lettres à l'Amazone* n'était pas d'âge à s'offrir la dernière curiosité. Il pouvait encore vivre, mais l'*anormal* devait le tuer, lui qui se jouait en les complications spirituelles les moins prévues. Il est anormal, pour une France littéraire jusqu'aux moelles, de ne plus voir, de la vie, que le côté brutal, c'est-à-dire les meilleurs moyens *de ne pas devenir*, d'arrêter la possibilité pour les êtres et les choses de se chercher la plus grande durée, d'établir, en tout, l'équilibre du provisoire, lequel se change en des minutes d'une angoissante éternité. Remy de Gourmont, incarnant l'intelligence française dont la source, qu'on le veuille ou ne le veuille pas, met son trop plein chez Voltaire, a dû passer par ces minutes qui valent des éternités pour les sensitifs faisant mystère de leur sensibilité véritable. Ah ! qui dira jamais l'orgueilleuse souffrance de ceux que le jeu perpétuel des spéculations philosophiques rend, en apparence, indifférents aux

résultats directs ? Adopté un tour de phase, déterminé un ton de conversation, endossé un certain revêtement de toute la pensée, combien il est difficile de se défaire de son habitude ou de changer brusquement sa manière d'observer. Remy de Gourmont, qui avait proféré comme des blasphèmes au sujet des *deux petites sœurs*, attendait cependant, avec toute la France, leur résurrection. Avant de fermer les yeux, il eut un suprême battement de paupières pour indiquer à ceux qui l'entouraient qu'il avait *entendu* ! la bataille de la Champagne Le vin de la victoire avait pu mousser dans son cerveau jusqu'à le griser doucement avant son dernier sommeil. Heureux sont les cœurs qui cessent de battre dans un éclat de joie pure !...

De même que tous les Français se sont trouvés braves devant l'ennemi commun (ô combien commun !) tous les intellectuels de France ont cessé le sourire de la naïve et toute primitive façon que l'on est forcé de mettre dans ses manifestations *patriotiques*. Le *joujou* a disparu. Ne demeure plus que le symbole précieux d'une patrie, et si avec des étoffes de soie on fait de puériles robes de femme, on taille aussi des drapeaux. Les Français qui raillent, les Français qui s'amusent de tout et dont les doigts trop habiles savent tourner dans les billes d'ivoire les mille et une tours où enfermer leur ingéniosité ont, dès la commotion des premiers coups de feu, transformé ces boules à jouer au plus fin, en boulets. Remy de Gourmont est mort surtout du coup de coude anguleux de la Faucheuse et pour ce qu'il n'aimait pas à être coudoyé par la stupide brutalité de la rue. La guerre, c'est la rue qui envahit les hautes bibliothèques et souille la pensée trop fière, de ses ruisseaux de sang.

C'est vraiment ainsi qu'il faut parler de la guerre. Quand on pense qu'un vieil écrivain admis à passer quelques jours, en visiteur, sur le front, a pu écrire : « Je rentre du monde idéal et j'ai vu l'âge d'or ! » L'âge d'or ? le monde idéal ? ces tueries ! La solidarité des combattants, leur foi unanime dans la victoire, si admirables et réconfortantes soient-elles, ne peuvent faire oublier l'horreur insondable de la guerre. L'âge d'or, le monde idéal, sont ce que désiraient nos vingt ans enthousiastes : la guerre bannie du globe ! Voir le monde idéal, l'âge d'or, sous l'aspect d'hommes constamment devant la mort et dont la disparition tue souvent par le chagrin les vieux, les femmes, les enfants, en arrière !...

Ah ! que ce vieil écrivain s'imagine la bataille, de tranchée à tranchée, ou l'ambulance, ou le logement de faubourg où la nouvelle funèbre vient d'arriver, — et s'il proclame encore l'âge d'or et le monde idéal, c'est qu'il n'a pas une fois éprouvé la tendresse ni la pitié qui donnent la valeur de l'admiration !

L'Allemand nous a imposé l'atroce nécessité de cette guerre et de la poursuivre à outrance, jusqu'à extinction de la mauvaise force germaine. Soit. C'est le devoir. On le sait. Mais que l'on haïsse la guerre, pour les nôtres qu'elle tue, là-bas, sous le feu, et, ici, par choc en retour, pour un Remy de Gourmont qui avait rêvé le monde idéal, l'âge d'or, par l'intelligence, et que le râle énorme des mou-

rants a réveillé si brusquement de ses songes altiers, qu'il n'a pu leur survivre !

§

Un homme qui s'exprime sainement sur la guerre — un brave homme, un homme brave et un vrai poète ! — c'est M. Georges Pioch. Pas un numéro des **Hommes du jour** où il n'ait donné, depuis plus d'un an, la note juste, malgré les attentats continuels de la censure.

Le 6 novembre, il aborde et traite cet ample sujet : « Les rois contre les peuples. » Et voyez de quelle plume il pose la formidable équation :

J'ai déjà posé la question ici même : « Qu'attendent donc les régicides ? »

Lorsque la paix, ou, pour mieux dire, une apparence de paix, est sur le monde, il arrive qu'un homme, un homme vraiment seul, s'insurge, qui a fait un rêve et un choix. Résolu comme un martyr, il parvient jusqu'à un monarque. Sans haine, dirait-on, il frappe, et si bien même qu'il rétablit, au profit de la mort, l'égalité de tous les hommes devant la douleur et devant la décomposition.

Lorsque la foule suit, et que cet acte d'un seul homme suscite la justice d'un peuple, le bénévole assassin est célébré à l'instar des plus impeccables héros ; et tout un patriotisme dérive et fleurit du coup heureux qu'il a porté. Si la foule ne suit pas, le régicide est assimilé aux pires criminels : et l'Histoire, qui est la servante de ceux qui sont assez bien en point pour nourrir les historiens, entretient autour de sa mémoire une éternelle dérision. Ces deux évidences nous montrent combien Voltaire était fondé à écrire : « Le Hasard est l'homme d'affaires de Dieu. »

Je n'entonnerai point la louange des régicides, étant persuadé que le pire des châtiments, pour les monarques comme pour tous les assassins, c'est le silence, l'absolu et incorruptible silence par lequel l'intelligence grecque châtia Erostrate, qui avait détruit le temple d'Ephèse.

Sous la réserve que tous les régicides possibles sont, apparemment, employés dans les armées, où ils réussissent contre les peuples les coups qu'ils destinaient, sans doute, à certains princes, on peut estimer, en effet, à l'égal d'un miracle, le hasard qu'il n'a pas encore permis que, parmi tant de milliers et de milliers d'hommes réduits à tuer contre leur vœu, il se révélât un seul assassin à l'usage exclusif des monarques. Est-ce possible, ô Civilisation !... tant d'esclaves, tous acharnés, tous sacrifiés, tous héroïques ; et, parmi eux, pas un seul homme résolu à frapper, d'abord, les responsables !... Chaque jour, à chaque heure, des millions d'hommes s'ingénient à tous les chefs-d'œuvre du savant ou de l'animal pour supprimer d'autres millions d'hommes contre lesquels aucune haine personnelle ne les emporte. Or, il ne s'est pas trouvé encore un seul d'entre eux pour pousser cette ingéniosité jusqu'à la poitrine d'un empereur ou d'un roi !...

Aujourd'hui seulement, nous avons l'âme assez tendue en hauteur pour comprendre le grand mot de Danton : « Jetons-leur en défi une tête de roi ! »

M. Georges Pioch termine tranquillement son bel article par ces mots :

Je crois, pourtant, — par égard, au moins, pour tant de braves gens qui meurent d'une guerre qu'ils maudissent — à l'opportunité des régicides.

Comme naguère, il faut que la Loi, impersonnelle et forte, ordonne le régicide, pour sauver les peuples et les purifier, dans la tradition française, celle que 1789 a fondée, qui est plus que jamais vivante, et, pour dénouer heureusement les crises où les crimes du pouvoir ont pu précipiter la France, a suscité, au moment nécessaire, un pur Saint-Just qui dictait la victoire.

§

Le public sait encore peu de choses de la guerre maritime. Un médecin à bord du cuirassé *le Gaulois* confié à **la Revue de Paris** (15 octobre et 1er novembre) de publier ses notes d'un témoin « Aux Dardanelles » en février et mars derniers.

Le 18 mars, on amène les blessés au docteur. Il panse les blessures, tandis que le bateau combat. *Le Gaulois* a reçu à son bord des rescapés du *Bouvet* qui vient de couler. Ceux-ci ont échappé aux obus, au naufrage, peuvent se croire sauvés. « Un formidable ébranlement secoue notre plafond, — le pont cuirassé, en l'espèce, » écrit le docteur. Et l'eau apparaît dans la salle d'opérations :

Assurément, après ce que j'ai entendu, nous avons une brèche à notre coque, et probablement à bâbord, car c'est de ce côté — nous le sentons bien à présent — que le navire s'incline. Voici un mince filet liquide qui sort en jet par un trou de la cloison, au-dessous de la porte étanche. Derrière cette porte, l'eau continue à monter, et la pression, naturellement, augmente. Avec un fausset de bois rapidement taillé, un peu d'étoupe introduit dans la fissure de la porte, on arrête, un instant, l'inondation Les matelas de nos blessés sont trempés; il faut les rapprocher de l'axe du bâtiment, contre le moteur de la tourelle. La brèche est-elle importante ? S'agit-il d'un simple trou par un obus ou d'une large déchirure ?...

... De porte-voix en porte-voix l'ordre est transmis par le poste central de vider les lieux : ordre venu du blockhaus, du poste de commandement, où le capitaine de vaisseau, instruit minute par minute, seconde par seconde, de tout ce qui se passe à bord, vient de prendre cette grave décision. Dans le plus grand ordre, chacun se prépare à évacuer. Mais il y a des blessés, et c'est d'eux d'abord qu'il convient qu'on s'occupe. Le service médical, d'ailleurs, devient difficile, les coffres à pansements baignant déjà dans une mare que le roulis fait clapoter. Par l'intermédiaire du poste central, nous demandons si nous pouvons de suite diriger nos blessés sur l'infirmerie, car nous ignorons si là ne sont pas tombés quelques obus, et si, les forts tirant encore, nos malades seront en sécurité. Aucune avarie dans ce local pourtant très exposé ; les batteries ne tirent plus qu'à de faibles intervalles : nous pouvons y abriter nos hommes...

— Par ici, mes garçons ! Que les plus fatigués se couchent.

. . . .

Je redescends dans la batterie : il y a le matériel médical à sauver, les coffres à médicaments et à pansements, dont nous pourrons avoir besoin, et qui sont restés dans le poste des blessés. L'eau a beaucoup gagné, mais on peut retirer les caisses, les hisser par les échelles. Quant aux instruments de chirurgie, impossible de les avoir ; l'inondation progresse et le compartiment est condamné. Près de l'infirmerie, dans l'ombre de l'entrepont, je heurte quelqu'un : c'est l'aspirant P..., qui porte une blessure à la lèvre et vient se faire panser. Il était, pendant le combat, dans la tourelle arrière, près de ses canonniers. Un éclat d'obus lui a entaillé la lèvre, brisant une dent. Il n'a pas voulu quitter sa tourelle.

Nouvelle sonnerie du clairon « aux postes de compagnie ». D'après le règlement, ce sont les malades et les blessés qui doivent être évacués les premiers. Je cours à l'hôpital prévenir mes hommes, qui presque tous sont assoupis et sur lesquels veillent les infirmiers.

Je leur fais comprendre qu'ils vont aller sur un autre bateau, que le nôtre n'est pas sûr, qu'il pourrait couler.

— Comment? *Le Gaulois* aussi ?

Et les survivants du *Bouvet* ont un moment de douloureuse surprise.

§

Voici la conclusion d'un admirable article virilement pensé de M. Pierre Hamp dans **La Grande Revue** (octobre) : « La victoire de la France sur les Français. » L'auteur prouve que cette victoire sera fertile, si le travail est rendu aimable, si l'oisiveté devient une honte.

La mère qui garde son dernier fils auprès d'elle et l'empêche de représenter une maison française, un peu de France, à l'étranger, parce que ses fils aînés sont morts, rend inutile le sacrifice qu'ils ont fait de leur vie. Elle les trahit.

Le rétrécissement économique de la France est beaucoup dû au préjugé de la famille bourgeoise à deux enfants. Le fils unique reste auprès de maman. On ne voit plus à l'étranger de jeunes Français cultivés, établis pour répandre notre industrie. La famille à fils unique est une famille traître à la France.

Tout ce qui doit être fait pour le bien du pays nous le savons tous. Il n'y a plus à le redire. Il faut le faire.

Qu'il soit nécessaire d'assainir la masse ouvrière, d'en ôter l'alcool, qui dira non? Qui demandera encore des preuves et à voir « où la question en est? » La question en est à son point de réalisation.

Ne montons plus en chaire. Au Taudis, il faut la pioche ; à l'Alcool, l'interdiction.

Préférons-nous être tempérés en toutes choses et ne pas trop corriger nos maux par bon goût, par esprit de mesure et crainte d'une réaction? Laquelle? Contre le Taudis, la réaction de la crasse ; contre l'Alcool, la réaction de l'abrutissement ; contre la Vie, la réaction de la mort?

Nous n'avons rien à craindre que de ne pas assez faire. Pour sauver la chair du peuple de France, il faut y aller de toutes ses forces.

Si à cette heure d'union nationale on ne se décide pas contre ce qui doit mourir ou nous tuer, quand nous déciderons-nous ?

Ceux qui survivront à cette guerre, chanceux ou adroits, reviendront-ils satisfaits à leur vie ancienne y profiter des places laissées par les morts ?

Non, les survivants sont liés toute leur vie à continuer la lutte pour achever de vaincre.

Ils sont obligés de réaliser la santé du peuple et la fortune nationale.

Nous sommes tous voués par les morts au bien public qui est la justice dans le travail assaini et le succès dans la conquête commerciale.

Nous avons souhaité l'ère du Droit. Prenons garde à l'ère de la Fatigue.

Mais n'acceptons aucun désespoir. L'effort qui nous est possible nous est à nous-mêmes inconnu. Nous portons en nous des triomphes endormis.

Notre force dans cette guerre nous a surpris. Nous avons refait, au choc de la réalité, la découverte de notre valeur séculaire et de la solidité de nos os. La France est immensément au-dessus de l'idée que le monde se faisait d'elle et qu'elle se faisait d'elle-même ; nous gardons dans la race le mystère de notre puissance d'où jaillissent des victoires dont nous restons ingénument émerveillés. Un Dieu souriant habite notre âme triomphale. Ne doutons pas de nous. Nous sommes exactement capables d'un effort énorme et prolongé. Nous saurons vaincre hors de nous et en nous tout ce qui assaille la France.

§

La Revue de Hollande, magnifiquement éditée, a paru pour la première fois, à La Haye, en juillet 1915. Elle a donné, depuis, deux numéros. Elle représente heureusement, dans la neutre Hollande, les lettres sœurs de France et de Belgique. C'est avec une joie extrême que nous avons lu dans son fascicule initial de beaux poèmes du doux et grand Max Elskamp : « Chansons désabusées. »

D'EN HAUT

Nous n'irons plus au ciel
— nos ailes sont coupées —
chanter dans la rosée
auprès de Gabriel ;

il a fondu le miel
blond de nos âmes blanches ;
il n'y fait plus dimanche,
nos ailes sont coupées. —

Nous n'irons plus au ciel,
nous les avons connues
les choses qui sont tues
à gauche du soleil,

Car, comme elle passait,
nous avons vu la Vie
et nous l'avons suivie
où elle nous menait ;

nous n'irons plus au ciel,
— nos ailes sont coupées —
nous avons aimé celles
qu'il ne fallait aimer.

La même revue (août) révèle, par un poème de haute inspiration « Le mystère de Dieu », un nouveau poète qui signe : Pierre de Sanson.

§

MEMENTO. — *Le Divan* (octobre). Numéro dédié « Aux écrivains morts pour la France ». — MM. Martineau, P.-J. Toulet, Vaudoyer, Jean Pellerin, H. Clouard, Eugène Marsan, et Mlle Jane Clouzot, — rendent un douloureux hommage à Paul Drouot, Emile Despax, Jean-Marc Bernard, Marcel Drouët, tués à l'ennemi, à André Lafon, mort d'épuisement en service, à Alain-Fournier et André du Fresnois, portés comme « disparus ». M. Charles Moulié, qui se bat, donne de jolis vers.

Le Correspondant : — (25 octobre). M. A. Esquerré : « La Situation au Maroc. Choses vues. » — M. H. d'Estre : « Feuilles détachées d'un carnet de guerre : la poursuite. » — « Alfred Mézières. Esquisse », par M. Fortunat Strowski.

La Revue de Paris (15 octobre) : M. Marcel Prévost : « Permission de quatre jours. » — Sir Thos Barclay : « L'Effort anglais. » — « La Marne », poème de M. Fernand Gregh. — (1er novembre) : « Le Petit Pierre », par M. Anatole France. — « Cahiers d'un artiste », par M. J.-E. Blanche.

La Grande Revue (octobre) : — M. Gaston Roupnel : « Une guerre d'usure. La guerre de Sécession. » — « Que seront l'architecture et l'art décoratif après la guerre ? », par M. Storez.

La Revue hebdomadaire : — (16 octobre) : M. Frédéric Masson, de l'A.F., s'est offert le plaisir de dénigrer « Gobineau » à fond, après l'avoir lu très superficiellement. Pour un historien, ce n'est pas mal... — (30 octobre) : M. J. Péladan : « La Place allemande dans l'histoire de l'art. »

L'Essor (édition de guerre) : — (1er octobre) « texte » de M. J.-M. Renaitour, — poèmes d'une généreuse inspiration.

Poèmes de France (bulletin lyrique de la Guerre), par M. Paul Fort, termine son 24e numéro par une insertion du « plus ancien poème » de l'auteur : « La Ronde », ce chef-d'œuvre. — M. Paul Fort, cette année, a donné la mesure de son génie, surélevé par la grande et terrible tragédie française. Ses poèmes sont bien des « Poèmes de France ». L'auteur annonce une deuxième année de sa publication. Il s'y dépassera, car il sera à la hauteur de chanter la Paix par la Victoire.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Remy de Gourmont (Le Temps, 5 novembre).

Dans son dernier feuilleton du **Temps**, qu'il consacre à Remy de Gourmont, M. Paul Souday a résumé avec un parfait scrupule l'idée qu'il se fait de l'écrivain : critique détaillée peut-être plutôt

que critique d'ensemble. Il est seulement regrettable que M. Souday ait empli deux colonnes de son article de querelles minuscules au sujet des contradictions de l'auteur des *Epilogues*. Contradictions! Il ne faut pas oublier que Remy de Gourmont s'était fait un dogme de cette faculté de se contredire; mais souvent, dans un même article, ce qui pouvait paraître contradictoire à certains n'était que la nuance nouvelle d'un jugement, un doute, un correctif. Beaucoup de critiques deviennent les esclaves de ce qu'ils ont une fois écrit, pensé une minute : c'est ainsi qu'ils donnent l'illusion d'avoir une doctrine, et qu'ils finissent par penser que les limites de leur intelligence et de leur sensibilité sont les limites mêmes de l'art. Un écrivain ne peut donner que sa sincérité, son impression du moment; et c'est pour cette raison que les jugements littéraires ont perpétuellement besoin d'être revisés. Il n'y a rien de stable.

C'est ce que M. Paul Souday constate lui-même dans l'œuvre de Remy de Gourmont, lorsqu'il écrit au début de son article : « Remy de Gourmont avait consenti à devenir célèbre, mais point à cesser d'être un écrivain d'avant-garde. » C'est très juste, en ce sens que l'auteur de *Sixtine* a toujours conservé la fraîcheur de sa curiosité, et qu'il accueillait la vie et l'art dans ses expressions et manifestations les plus nouvelles : il n'avait d'idées arrêtées sur rien. C'est cela la vraie jeunesse. « Ce païen fervent, écrit M. Souday, avait une curiosité universelle et une tête encyclopédique : en lui la *libido sciendi* et la *libido sentiendi* se partageaient l'empire. »

Il réalisait le type du pur intellectuel, exempt de toute sentimentalité, indifférent à la pratique, vivant d'une vie exclusivement cérébrale. « La vie, a-t-il dit, est-elle faite pour être vécue ? Elle est faite pour être pensée... Qui ne pense pas sa vie ne la vit pas. » Les hommes de cette espèce sont peu nombreux à toutes les époques, y compris la nôtre, où l'on a collé cette étiquette à de braves gens chez qui l'intellectualité ne joue qu'un assez petit rôle, même dans l'exercice de leur profession universitaire ou littéraire, et qui flottent au contraire à tous les souffles du sentiment. D'ailleurs, ils captent plus aisément la popularité.

Ceux qui ne sont que sensibilité trouveront Remy de Gourmont un peu inhumain. Il n'était pas sec, cependant, mais extrêmement capable d'émotion et de passion. Seulement, ses émotions étaient philosophiques, et il ne se passionnait que pour les idées. Sa sensualité même avait son principal siège dans son cerveau. Il poussa l'audace de ses propos jusqu'à d'étranges excès; mais il y conservait une sorte de gravité et ne donna jamais dans la grivoiserie ou la gravelure. Il acceptait la nature dans son intégrité, sans réserves arbitraires, mais il l'interrogeait avec respect, en peintre ou en biologiste, sans facéties de mauvais goût, et cet immoraliste a pu déclarer à bon droit qu'il ne haïssait rien tant que la polissonnerie. Il ne cultivait la sensation que comme matière de science ou d'esthétique.

« Il faut, a-t-il dit, faire entrer le plus possible de littérature dans la

science, et de science dans la littérature. » Cette phrase résume le programme de sa carrière et l'intérêt de ses travaux.

Ses émotions étaient philosophiques et il ne se passionnait que pour les idées ! C'est une idée, cela, qu'il ne faut pas laisser se cristalliser ! Remy de Gourmont, comme tout homme très vivant, a aimé toutes les émotions et cultivé les passions réelles. Les idées les plus désintéressées, les plus pures, d'ailleurs, ne sont que le résidu des émotions et des passions.

Dans un article publié au lendemain de la mort de Remy de Gourmont, observe M. Souday, un de ses amis de lettres affirma qu'il valait surtout comme critique et moins comme romancier, mais voici le jugement de M. Souday : il servira à faire valoir les qualités très réelles de Remy de Gourmont romancier : « La critique littéraire proprement dite » semble à M. Paul Souday « la partie la plus faible de cette œuvre touffue », tandis que les romans lui apparaissent « tout à fait attachants et ingénieux ».

Le premier en date, *Sixtine,* accomplit le tour de force d'être limpide, bien qu'écrit selon la mode symboliste de 1890 : et ce n'est pas seulement un récit divertissant, c'est aussi un document exact que les historiens de la littérature consulteront avec fruit. Plus d'un vieil homme de lettres y revivra sa jeunesse. C'est bien ainsi qu'on pensait et que l'on conversait, entre initiés du symbolisme, il y a vingt-cinq ou trente ans. *Les Chevaux de Diomède* sont de la même veine. *Le Songe d'une femme* est plus réaliste. C'est un entrecroisement d'aventures du cœur ou plutôt des sens, que l'on a comparé aux *Liaisons dangereuses*, parce qu'il est d'usage de faire cette comparaison pour tous les romans par lettres. Est-ce qu'on ne lirait plus *la Nouvelle Héloïse?* Le roman de Gourmont ne ressemble ni à celui de Jean-Jacques, ni à celui de Laclos, sauf par la forme épistolaire. La morale ne figure dans *le Songe d'une femme* à aucun titre, ni pour être prêchée, ni pour être violée. On ne s'y occupe point d'elle, on l'ignore. Les personnages de Gourmont suivent leurs instincts sans plus de perversité que de scrupule. C'est un livre impudique et ingénu. *Un Cœur virginal* joint également à des audaces singulières une sorte de candeur : le thème n'est pas sans quelque analogie avec celui du plus fameux roman de M. Marcel Prévost. Quant à *Une Nuit au Luxembourg,* c'est une théophanie. Un personnage mystérieux, incarnation du divin, apparaît à un journaliste anglais un peu fou et lui expose un système du monde où les mythologies sont à peu près réconciliées entre elles et reposent sur la base d'un matérialisme atomistique, renouvelé de Démocrite, d'Epicure et de Lucrèce, qui est en somme la doctrine adoptée par Gourmont lui-même. Il y a de belles pages, mais l'ensemble est un peu gauche et décevant. Mentionnons encore *Lilith,* roman kabbaliste, mêlé de dialogues, genre *Tentation de saint Antoine,* dont les principaux personnages sont Jéhovah, Satan, Adam, Eve et sa rivale légendaire; *Théodat,* drame mérovingien, truculent et un peu sacrilège; un volume de vers, *Divertissements*, qui sont d'un amateur adroit; plusieurs recueils de contes, qui rappellent parfois ceux de Villiers de l'Isle-Adam. Tout cela est très littéraire, mais nullement recommandé pour les pensionnats de demoiselles.

Tout cela est très littéraire !!!

Puis voici de quelle façon M. Paul Souday apprécie l'œuvre critique et philosophique de Remy de Gourmont :

En critique, il a d'abord combattu pour l'école symboliste, dont il a soutenu les principaux représentants dans ses deux *Livres des masques* et dont il a même essayé de se constituer le théoricien. Sa théorie s'appuie sur l'idéalisme subjectif. Nous ne connaissons pas le monde en soi, mais seulement la représentation que nous nous en formons ; cette représentation varie d'un individu à l'autre ; donc il n'y a pas de vérité générale ; chacun de nous a sa vérité ; d'où résulte le principe de l'individualisme et de la liberté dans l'art. C'est assez élémentaire et fort connu. Il n'y avait pas besoin d'invoquer Berkeley, Kant, Fichte, Schopenhauer et Stirner pour démontrer qu'il existe des différences entre les sensibilités et que certains écrivains n'ont qu'à rester sincères pour devenir originaux Mais d'abord ce privilège est assez peu fréquent, et même dans le domaine sensible, la plupart des hommes se ressemblent beaucoup. Ensuite, Gourmont se fourvoie complètement lorsqu'il veut étendre son individualisme subjectif au domaine rationnel. C'est un problème, c'est même le premier des problèmes philosophiques, de savoir si la raison a une valeur objective, s'il faut l'admettre avec les cartésiens (*ordo idearum idem est ac ordo rerum,* a dit Spinoza), ou s'il en faut douter avec Kant et ses divers successeurs ; mais ce qui est certain, c'est que la raison est identique chez tous les hommes, et qu'il y a pour nous sans conteste une vérité humaine, sinon une vérité absolue. Remy de Gourmont a beaucoup pataugé dans ces questions, pourtant assez simples. La philosophie l'attirait, mais il y était un peu novice.

J'arrête la citation au seuil des petites discussions dont j'ai parlé au début de cette chronique. En voici cependant un extrait :

Il s'est abondamment contredit, parfois pour améliorer ses vues, souvent par humeur et sans motifs appréciables...

Dans *l'Esthétique de la langue française,* on lit, p. 324 : « Riche d'images, le style tend à l'obscurité ; une image nouvelle, étant la représentation presque directe d'un fragment de vie, est beaucoup moins péremptoire que le cliché... Schopenhauer, Taine et Nietzsche ont fait de la métaphysique ou de la psychologie en un style plein d'images expressément créées par eux pour expliquer leurs visions... Mais Kant, avant sa triste conversion, a proféré des choses éternelles, et peut-être la seule vérité, avec les phrases toutes faites, pâles, froides, de la vieille scolastique. » C'est vrai que Kant écrivait moins bien que Schopenhauer, Taine et Nietzsche, mais on s'étonne que Gourmont ait trouvé *la Critique de la raison pure* plus claire, plus accessible que *le Monde comme volonté, de l'Intelligence* et *Par-delà le bien et le mal.* Il semble s'en être étonné lui-même, puisqu'il écrit, au contraire, dans *le Problème du style,* page 70 : « La philosophie n'est lucide que conçue et rédigée par des écrivains sensoriels. C'est ce qui fait la solidité des œuvres d'un Schopenhauer, d'un Taine, d'un Nietzsche ; et c'est aussi ce qui les condamne au dédain des philosophes idéo-émotifs. Mais le dédain est réciproque, ces deux classes d'esprits

étant irréconciliables. Qu'on se souvienne des invectives de Schopenhauer contre Hegel... » Mais qu'on n'oublie pas non plus l'admiration de Schopenhauer pour Kant, ni celle de Taine pour Hegel, qui ruinent par la base le raisonnement de Gourmont !

On comprend cependant que Remy de Gourmont n'a pas voulu dire que *la Critique de la raison pure* était plus claire que *Par delà le bien et le mal*, mais seulement que Kant avait proféré des choses éternelles, en phrases toutes faites. Il n'y a là ni raisonnement, ni contradiction, mais simple constatation.

M. Paul Souday conclut que, « malgré tout, c'est un esprit toujours agréable que Gourmont, même lorsqu'il a tort » (on a toujours tort vis-à-vis de ceux qui ne sentent pas comme nous); et « lorsqu'il tombe juste c'est un esprit supérieur. »

Mais M. Souday termine son étude par cette page, qui me semble, à moi, la plus juste de ton :

Encore plus que ses jolis romans, il faut goûter ses fines, substantielles et mordantes chroniques idéologiques, ses *Epilogues* et ses *Dialogues des amateurs*, qui le rattachent à la famille des Lucien de Samosate, des Montaigne, des Bayle, des Chamfort. Et je crois qu'il faut placer au-dessus de tout, dans son œuvre, le second volume des *Promenades philosophiques*, celui qui contient cette magistrale et empoignante étude sur la préhistoire, et, à ce propos, sur l'histoire universelle du génie humain : *Une loi de constance intellectuelle*. Il a vulgarisé, dans le sens le plus haut du terme, avec l'art d'en dégager la philosophie et la beauté, les travaux des Boucher de Perthes, des Hugo de Vries et des Quinton. La science positive, vue en penseur et en artiste, voilà sa véritable voie et son triomphe. Nous devons le comparer de ce chef à Fontenelle, au Voltaire des *Eléments de la philosophie de Newton*, au Buffon des *Epoques de la Nature*. En dépit de ses boutades de jeunesse et de ses caprices de dilettante, c'était bien avant tout un fils de notre dix-huitième siècle, et quoiqu'il ait parfois persiflé l'*Encyclopédie*, nul n'eût été plus digne d'y collaborer.

Cette dernière page attirera l'attention d'un public encore mal renseigné sur la valeur et la portée de l'œuvre de Remy de Gourmont.

R. DE BURY.

ART

Expositions : L'Art à la Guerre (Jeu de Paume). — La Guerre et l'Image (Cercle de la librairie). — *La grande Guerre*. — *L'Art et les artistes*. — Albums : M. Domin : les *Responsables*. — M. Marcel Cosson : *l'Armée britannique au camp de Rouen*.

Il a paru de bonne actualité et de pittoresque antithèse de placer sous vitrines dans les salles du jeu de Paume des centaines d'objets neufs, labeurs et distractions de la tranchée, extraits par des soldats du cuivre, de l'aluminium, du fer des engins de guerre en forme de bagues, avions-jouets, coffrets, cendriers, et tout autour des

murs de disposer de beaux tableaux anciens redisant des exploits français, évcquant des dates glorieuses, ou des uniformes de jadis Dans cet exposition de **l'Art à la guerre**, les *tableaux de gloire* voisinent avec l'art décoratif de nos poilus. Les bibelots, naturellement assez monotones de matière, sont dus à cette alerte et aimable imagination populaire qui remplit d'un agrément varié et souvent imprévu les petites baraques parisiennes du jour de l'an. On y retrouve la même entente de l'agencement, la même ingéniosité à fournir le fond, à utiliser la moindre parcelle du métal et la même fertilité inventive dans le détail.

Parmi les tableaux, il y a un peu de tout : du beau, du pire, du bon, du médiocre. La peinture militaire n'a peut-être pas été toujours pratiquée par des peintres de génie. Il y eut *la Reddition de Bréda*, [illegible] de Salvator Rosa et puis des Parrocel, des Van der Meulen, des Casanova, arrangements sur des thèmes de combats ou de cavalcades. L'exposition organisée par M. Armand Dayot commence à Watteau. « La pimpante série de peintures militaires », comme disent les Goncourt, est représentée par une jolie *Halte dans un village*, aux couleurs tendres, du plus bel agrément. Nous passons à Boilly avec le dessin des *Enrôlements militaires* (sous la Révolution); le romantisme nous donne Delacroix avec la belle esquisse du *Pont de Taillebourg* et Decamps avec l'Imperator de pourpre refoulant les Cimbres et les Teutons. Pas de Vernet; il y a eu des emprunts au Musée de Versailles, mais d'œuvres moins encombrantes. Ni Charlet, ni Raffet, ces anecdotiers doués. Mais voici Eugène Lami, qui n'a pas mis tout son talent dans la *Bataille de Wattignies*, ni même dans son assez impressionnante *Reddition d'Anvers*, mais se retrouve spirituel, bon peintre de chevaux, interprète alerte des uniformes, amateur de fêtes et traducteur de la belle lumière dans une *Visite de la Reine Victoria à Napoléon III* (château de Versailles), d'un arrangement vif et clair En contraste cette exposition évoque Biard, qui fut longtemps, avec moins de talent que Pigal, une manière de Paul de Kock de la peinture, Biard, la Joie des salons, qui, peintre de bourgeois, fut aussi un peintre de Peaux-Rouges par amour de la variété et apparaît ici peintre officiel avec une digne, bourgeoise et solennelle *Visite* de la Reine Victoria à un navire français pleins d'amiraux en bois peint. Plus intéressant et de beaucoup dans son faire gauche et théâtral, bourré de détails, visant à épisode dramatique, enluminure éclatante sur un dessin mou, la peinture du général Lejeune, qui fut volontaire en 92, servit dans le génie, puis dans l'état-major sous Berthier dont il fut aide de camp et peignit des batailles rangées, des bivouacs, des escarmouches. Il est plus heureux dans la peinture de bivouacs que dans celle de batailles et plus pittoresque dans celle des escarmouches. Son attaque d'un *Convoi en Espagne*, avec au

premier plan tant de figures convenues et tant de gestes de figurants de théâtre a, dans ses fonds, un pittoresque amusant et des détails d'allure militaire justes. Les guerilleros sont très farouches et se laissent trop galamment glisser des rochers, les dames mettent un peu d'apprêt à charger à la bayonnette, mais les soldats d'escorte font bonne figure. Géricault n'est représenté que par un tableau secondaire. Protais, qui fut le peintre des chasseurs à pied, a surtout des qualités d'illustrateur. Voici le portrait du *Général Prim* avec ce fond truculent et superbe de marche guerrière que Regnault modela bien dans son ensemble non sans une intéressante exactitude dans la caractéristique des figures; un grand Meissonnier et un petit. Les vastes pensums conçus pour Versailles avaient écarté les artistes de la peinture militaire. Il n'est guère sous le Second Empire que Guillaume Regamey qui possédât une très réelle valeur dont témoigne ici une charge de cuirassiers, et, un peu après, Lançon, animalier, tous deux amenés à la peinture militaire, à l'étude du cavalier par celle du cheval ; avec eux la peinture militaire s'éloigne de l'arrangement facile et convenu; elle s'imprègne de vérisme. Lançon est, malheureusement, représenté assez maigrement à cette exposition. C'est un beau peintre. Ses cuirassiers chargent avec intensité, l'*Ensevelissement sur le champ de bataille* est d'un sombre grandiose. Lançon a saisi dans une belle série d'eaux-fortes tout les détails de la guerre et a su les regrouper en quelques belles toiles. La vogue est allée après 1870 à de Neuville et à Detaille. Detaille est un peintre de militaires. Il les fait toujours propres, guillerets, habillés pour la parade, que dis-je, tous les jours habillés de neuf. Ses tableaux sont tableaux de garnison et, en ce sens, il serait amusant de juxtaposer à une de ses meilleures et si insuffisantes études, telles son *Hussard de Zieth*, l'étincelant petit *Fifre de la Garde* d'Edouard Manet. Detaille joue aux soldats. Neuville, infiniment supérieur, a du feu, du mouvement, de la vraisemblance. Ses tableaux, au moins certains de ceux qui sont ici, ont un beau rythme d'ensemble, ainsi l'élan des mobiles vers la maison barricadée à Villersexel, ainsi la très pittoresque et fougueuse attaque d'une batterie française par des dragons prussiens. Il y a de la fièvre, de la vie, de la largeur, pas trop d'apprêt; des qualités d'illustrateur et quelque chose en plus. Naturellement cette exposition, organisée dans un but charitable, en temps défavorable, n'a pas la prétention d'être complète et ne se prêterait pas à une esquisse de l'histoire de la peinture militaire. Elle a son intérêt par ces rappels nombreux et variés d'œuvres de Musée et de tableaux notoires. Le sujet y a donné accès aux toiles au même titre que la beauté de l'œuvre ; il ne faut d'ailleurs, dans les circonstances actuelles, avec la sensibilité que le rappel des faits tout récents donne au visiteur, qu'un peu de mérite pour aug-

menter l'intérêt des œuvres médiocres ou contestables, et, par exemple, on ne regardera pas sans une certaine émotion des tableaux médiocres de faire, mais peints sous l'impression des malheurs de 70, comme ce pillage d'une ferme d'Alsace d'Ulmann : du Drolling, mais du Drolling indigné et par là même vibrant.

Au cercle de la librairie, on a groupé les livres, journaux, images populaires, dessins d'artistes, gravures se référant à l'actuelle guerre. Ce sont les dessinateurs, ceux qui sont aux années ordinaires les Humoristes, qui donnent la note d'art.

C'est Forain aigu et vengeur, Steinlen ému, Willette spirituel et irrité, Léandre, Jean Veber qui partit des premiers en guerre et fixa les premières atrocités, Poulbot, qui rit, mais stigmatise juste dans ses dessins d'enfants, Truchet alerte. On trouve aussi les notes incisives de Louis Morin, les dessins gouailleurs de Hansi, d'intéressantes déformations d'Ostoya... Ils y sont tous et l'exposition est très complète. Les bons dessins parus dans des quotidiens ou des hebdomadaires très répandus sont pour la plupart célèbres, et quant aux autres ! eh bien, c'est très mêlé. L'indignation n'est pas tout. Il ne faut pas bégayer sa colère, pas plus qu'il ne faut l'exprimer platement. Mais laissons l'union sacrée couvrir de son manteau de guerre ces défaillances. Cette exposition remplit à peu près son rôle, qui était d'être aussi complète que possible.

Parmi les nombreux journaux qui s'y trouvent, choisissons, puisqu'il naquit au moment de la guerre, la **Grande Guerre**, où M. Roubille a illustré ingénieusement et brillamment le premier couplet de la Marseillaise. M. Victor Prouvé en huit planches évoque d'un grand style et personnel les détresses de Gerbeviller, les ruines croulantes où se glissent de rares passantes endeuillées et voûtées, les maisons en feu et des rictus de folie au visage des mères clouées aux parois, leur enfant dans les bras, par les langues de feu, les crépuscules mortels descendant sur les ruines sanglantes. M. Robert Vallin a noté avec justesse un passage de Marocains dans une rue de Vanves. M. Jou a construit dans une plaine désolée un sinistre et violent monceau de cadavres. Hermann-Paul a noté agilement des silhouettes et des aspects et des mentalités du début de la guerre, et encore de bonnes planches de P. E. Vibert, Masereel, Rabier, etc...

L'Art et les Artistes a donné quelques numéros spéciaux : *Au Front* débute par un bois tragique et grand d'Auguste Lepère, aussi mélancolique et cahotant de charrettes trop chargées et de gens trop las s'enfuyant en longue file du village qui brûle vers le village qui brûlera, puis des croquis de M. Jeanniot, dramatique et fougueux, des crayons agiles pris dans la tranchée par le graveur Bruyer, des notes poignantes de Mathurin Méheut, *Une rue de la Landerie*, à Arras, terrible de son sol fauché de moellons, ses façades d'églises

et de maisons déchiquetées, amincies, feuilletées par les obus, et la science des volumes de l'artiste rend ses précisions singulièrement évocatrices. L'agile croquis de Bernard Naudin saisit chez le fantassin lourdement chargé l'élan rauque de l'attaque, ou la fierté costaude du troupier surchargé, fier de marcher très droit et presque légèrement sous le faix bien porté.

Dans la même revue, un n° sur la Belgique, excellentes photographies des points de combat célèbres, et des ruines récentes et des incendies presque encore flambants opposés à de calmes peintures de ces villes quiètes des Flandres, Bruges ou Malines ou Ypres, telles qu'elles étaient hier. On y voit, sous le pinceau de Gilsoul, Willaerts, Cassel, Baetsoer, les rives de l'Yperlée, la maison du Passeur, Mannekensvere. Quelques pages de Brangwyn magnifient des coins de Gand.

A noter parmi les albums illustrés [illegible]
geants [illegible]

[illegible] Cosson, de
[illegible] guerre et vie près
[illegible]

GUSTAVE KAHN.

[illegible] ET COLLECTIONS

Un théoricien allemand du vandalisme : Gœrres, et le pillage du Louvre en 1815. — Le bombardement de la Cathédrale, de la Bibliothèque et du Musée d'Arras. — Les compensations artistiques à exiger de l'Allemagne et de l'Autriche. — Memento.

En 1814, le publiciste allemand **J.-J. von Gœrres** — qui n'était pas encore l'auteur de la *Mystique chrétienne* tant appréciée de Huysmans — écrivait dans le *Mercure rhénan* ces lignes que le bombardement de la cathédrale de Reims a tragiquement remises en lumière : « Que leur Louvre soit bombardé et réduit en cendres après que les richesses volées à l'Europe lui auront été rendues... Détruisez cette colonne infâme élevée avec nos dépouilles, pour que rien ne subsiste de la gloire de l'« ex-grand Empereur » de la « grande « nation »... Détruisez la basilique de Saint-Denis ; dispersez aux vents les ossements de leurs rois ; abattez, réduisez en cendre cette basilique de Reims, où fut sacré Klodovig, où prit naissance cet empire des Francs, faux frères des nobles Germains... » — Rêve d'énergumène, eût-on répliqué à cela il y a dix-huit mois. Manifestation trop franche, devons-nous constater aujourd'hui, de l'atavique brutalité d'une race dont les progrès de la civilisation matérielle n'ont fait qu'aiguiser les appétits et développer les bas instincts. La machine de guerre allemande n'étant pas encore, il y a cent ans, le mons-

-ueux instrument de destruction et de méthodique barbarie que ous venons de voir à l'œuvre, le programme tracé par Gœrres ne ut réalisé qu'en ce qui touchait les reprises à exercer dans nos ollections ; mais avec quel entrain ! Au cours de ce **pillage des richesses artistiques conquises dans les guerres de a Révolution et de l'Empire** et dont la possession nous vait été assurée par des traités réguliers, en défalcation d'impôts de guerre, on vit s'épanouir dans toute leur beauté les instincts de ra-pine de ceux qui nous reprochaient nos « vols ». Le livre si exac-ement documenté de M. Charles Saunier, *Les Conquêtes artisti-ques de la Révolution et de l'Empire* (1), fournit sur ce qui se passa alors des détails qu'il importe de rappeler : « Le jour même le leur entrée à Paris, le 7 juillet 1815, les commissaires de la Prusse, qui, après les restitutions de 1814, avaient fort peu à réclamer, se ruèrent sur le Louvre. Sans se préoccuper des formes diplomati-ques,... ils résolurent d'employer la force, comme le constate le rap-port adressé par Denon au duc de Richelieu récemment chargé du ministère de la Maison du roi... Entre temps, Blücher et son armée pillaient les châteaux royaux ; Saint-Cloud était complètement sac-cagé... A Compiègne, des tableaux qui n'appartenaient nullement à a Prusse disparaissaient également. A Fontainebleau, une précieuse *Iconographie* de Visconti était enlevée ; enfin, à Rambouillet, les officiers prussiens volaient jusqu'à une carte des chasses qui ne pou-vait intéresser que les possesseurs du domaine. » Aux représenta-tions que Talleyrand adressa à Blücher, le grossier soudard, qui déjà avait répliqué par un « *Halt's Maul* » (« Tais ta g... ») aux observations du baron Denon, répondit par une note d'une arro-gance et d'une brutalité extrêmes.

Sans la victoire de la Marne, qui arrêta net la ruée des hordes allemandes sur Paris, les choses se fussent sans doute passées de même en 1914 : le grand maître des Musées royaux de Prusse, M. Bode, promu peu de temps auparavant à la dignité d' « Excel-lence », avait déjà dressé la liste des pièces dont les musées d'Alle-magne devaient s'enrichir aux dépens de nos collections, et en com-pagnie de nos Rembrandt, de nos Titien, de nos Raphaël, de la *Victoire de Samothrace*, de la *Vénus de Milo* et de bien d'autres œuvres, la *Joconde* eût sans doute connu un nouvel exil, le Kaiser Friedrich-Museum de Berlin ayant besoin du prestige d'un authen-tique Léonard pour faire oublier la malencontreuse *Flore* acquise en 1909. Puis, le Louvre déménagé, les autres vœux de Gœrres eus-sent, cette fois, été exaucés, n'en doutons nullement.

Malheureusement pour l'Allemagne, les choses n'ont pas tourné au gré de ses désirs, et les modernes Barbares — à qui, observe fort

(1) Paris, H. Laurens, 1902, in-8, pp. 107, 108, 153.

justement M. Dumur (1), nous faisons beaucoup d'honneur en les assimilant aux Vandales du IVe siècle, qui, eux, ne se targuaient pas de culture et ignoraient la valeur de ce qu'ils détruisaient — doivent se contenter de donner aux mânes de Gœrres les satisfactions qu'ils peuvent : après les cathédrales de Reims et de Soissons, **la cathédrale, le Musée, les Archives et la Bibliothèque d'Arras**, réunis dans l'ancien Evêché ou palais Saint-Waast, ont été, les 6 et 7 juillet, systématiquement bombardés d'obus incendiaires qui les ont détruits. (Quelle excuse le larmoyant M. Clemen va-t-il trouver à ce nouvel attentat?) On n'a pu malheureusement sauver qu'une partie des richesses qu'ils contenaient (2) : parmi les objets précieux de la cathédrale, plusieurs avaient été envoyés au loin, comme le célèbre reliquaire de la Sainte-Chandelle, d'autres, cachés à Arras même, ont été anéantis ou endommagés, comme les deux triptyques de Jean Bellegambe, qu'on vient de ramener à Paris; la plupart des autres tableaux sont brûlés ou irréparables; mais une *Vierge* de marbre et la belle *Tête de Christ* en chêne, du XVe siècle, sont sauvés. A la Bibliothèque, les imprimés ont péri; mais, sauf deux recueils, tous les manuscrits (dont le célèbre album de portraits du XVe siècle) sont sauvés et déposés à la Bibliothèque Nationale. Aux Archives, les documents les plus précieux ont été mis à l'abri, mais ce n'est que le sixième environ du dépôt total. Parmi les collections du Musée, celles du très intéressant Musée lapidaire sont ensevelies sous les ruines, mais la charmante petite *Tête de femme* en marbre du XIVe siècle, dont le moulage est au Trocadéro, a pu être ramenée au Louvre. De même on a rapporté à Paris une partie des tableaux, sauvés en majeure partie grâce au zèle du conservateur M. Advielle, avec quatre statuettes en albâtre des *Rois Mages*, un groupe en bois sculpté provenant d'un retable, des objets d'orfèvrerie religieuse, etc. Malheureusement, les tapisseries ont été brûlées. A la suite de ces dévastations, la Commission historique du Pas-de-Calais, douloureusement frappée par l'indigne traitement infligé, sans l'ombre d'une excuse stratégique, à la malheureuse ville d'Arras par les armées allemandes, a rédigé une émouvante protestation dont voici la conclusion : « Nous ne demandons pas de représailles; nous souhaitons quelque chose de plus haut que la vengeance qui nous mettrait au niveau de nos adversaires, quelque chose aussi de plus dur : nous réclamons l'action de la justice, et le châtiment. Notre vœu le plus ardent est que les ruines accumulées par eux sur notre sol et dans nos villes soient compensées par la saisie, en Austro-Allema-

(1) Lettre publiée dans *Louvain, Reims* (édition des *Cahiers vaudois*), I, p. 54.

(2) Les renseignements qui suivent nous ont été très obligeamment communiqués par M. Camille Enlart, le savant directeur du Musée du Trocadéro, et M. R. Rodière, de Montreuil-sur-Mer, que nous remercions de leur complaisance.

ıe, des chefs-d'œuvre qui n'appartiennent pas à l'art de cette dou-
e nation et qui, pouvant être emportés, seront attribués aux régions
vastées de la France et de la Belgique. Il faut, à la face de l'uni-
rs, enlever aux nouveaux Barbares l'honneur de monter la garde
vant les manifestations sacrées de l'idéal, comme, sur le front d'une
mée, on dégrade un soldat qui ne mérite plus de porter les armes.»
Nous sommes heureux de voir prendre corps de plus en plus cette
ée de **compensations artistiques** que nous avons formulée
il y a cinq mois. Dans un de ses récents numéros, la revue *Les
ctures pour tous* la reprenait en donnant, un peu au hasard, un
erçu des chefs-d'œuvre que la France et la Belgique pourraient
clamer en réparation des pertes qu'elles ont subies. Essayons de
esser, en nous appuyant sur les raisons historiques et scientifiques
ii peuvent lui servir de base, la liste des œuvres essentielles que
us serons en droit — et que, souhaitons-le, nous aurons la fer-
eté — d'exiger, au lendemain de la victoire, comme appoint de
tre indemnité de guerre.

Constatons d'abord qu'avant même toute autre revendication nous
ons le droit de reprendre purement et simplement les centaines
euvres (dont nos archives possèdent la liste) enlevées par l'Allema-
ne il y a un siècle sans la ratification d'aucun traité. Du moins, il ne
udra pas manquer de réclamer les plus marquantes : nous verrons
ut à l'heure lesquelles. De même, nous reprendrons très légitime-
ent, outre les trophées de la guerre de 1870 conservés à l'Arsenal
Berlin, à Munich et dans d'autres villes, ce qui nous a été volé à
tte date et au cours de la guerre actuelle : tels les objets pillés au
âteau de Saint-Cloud conservés au Musée Hohenzollern à Berlin et
u'un délicieux euphémisme indique, sur la pancarte qui les accom-
gne, comme ayant été « sauvés » (*gerettet*) de l'incendie du palais;
lles la *Vierge* d'Hérouville, envoyée récemment au Musée natio-
ıl bavarois, la *Vierge* de Ligier Richier enlevée de Saint-Mihiel, et
en d'autres œuvres pillées un peu partout depuis un an; telle aussi
statuette préhistorique de Laussel frauduleusement acquise à nos
pens par le Musée de Berlin en 1912 (1). Mais à ces reprises légi-
mes il sera bon d'ajouter, à titre de contribution de guerre, comme
Allemagne l'aurait fait, un certain nombre de peintures et de
ulptures parmi les chefs-d'œuvre que la sauvage Germanie n'est
us digne de conserver et dont elle est d'ailleurs, malgré tous les
vants mémoires de ses archéologues, incapable de sentir la beauté.
Avant tous autres, c'est la capitale de la Prusse et son souverain
ui devront expier par la perte des richesses artistiques qu'ils possè-
ent, — sans parler d'autres sanctions possibles, — les destructions
les crimes de l'atroce guerre déchaînée par leur ambition. Il faut

(1) Voir *Mercure de France*, 16 janvier 1913, p. 419.

drait poser en principe que, quel que soit le sort de Berlin, toutes les collections accumulées — souvent par tous les moyens (1) — dans ses musées et dont il s'enorgueillissait, seront réparties entre les nations alliées, chacune reprenant d'abord les œuvres de ses artistes. On ne laisserait à la Prusse que ses propres créations, son musée d'art régional des Marches et son Musée Hohenzollern, collection de souvenirs peu attirants des princes de cette maison. Et de son côté, Guillaume II devrait, à titre de contribution personnelle, être dépouillé des collections d'art français — peintures, sculptures et meubles — héritées de Frédéric II, qui peuplent les châteaux royaux de Berlin et de Potsdam; ainsi rentreraient dans leur patrie d'origine les 13 Watteau (parmi lesquels les deux panneaux de l'*Enseigne de Gersaint* et l'*Embarquement pour Cythère*, dont nous ne possédons que l'esquisse), les 37 Pater, les 26 Lancret, les Pesne, les Chardin, les Coypel, les Houdon, les Adam, les Pigalle, le *Louis XIV* de Mignard, le *Richelieu* de Girardon, etc. (2), qui, si les choses sont douées de sensibilité, ont dû bien souffrir de leur long exil parmi les Barbares : songez aux belles élégantes de l'*Enseigne de Gersaint* confinées dans les appartements privés de l'impératrice d'Allemagne ! — De même, du musée de Berlin rentreraient en France, entre autres pièces, le merveilleux retable de la *Vie de saint Bertin* de notre Simon Marmion, que Rubens, dans son admiration, offrait d'acheter en le couvrant de ducats d'or et que l'Allemagne s'est fait céder par le prince de Wied au moment où la France songeait à l'acquérir; l'*Etienne Chevalier* de Jean Fouquet (que nous pourrons offrir à nos amis de Belgique pour être réuni à la *Vierge* du Musée d'Anvers à laquelle il était jadis accolé); quatre tableaux de Poussin; un nombre égal de Watteau (*Les Comédiens Français* et *Les Comédiens Italiens*, *Déjeuner en plein air* et *Réunion dans un parc*); quatre portraits par Pesne; le *Portrait du banquier Jabach et de sa famille*, par Le Brun; le *Portrait du peintre Jean Forest* par Largillière; celui de *Marie Mancini* par Mignard, — ces dernières œuvres doublement précieuses pour la France à cause de l'intérêt historique qui s'ajoute à leur mérite artistique, comme c'est le cas également, à Munich, pour le *Portrait de Claude de France*, *fille de*

(1) Citons au hasard à titre d'exemples du sans-gêne avec lequel les collections berlinoises s'enrichissaient : la précieuse *Bible* manuscrite « empruntée » à un couvent de Syrie par Guillaume II au cours de son voyage en Palestine et que la Bibliothèque de Berlin a jusqu'à ce jour oublié de rendre; la statuette de Laussel, dont nous venons de parler; le retable d'Hugo van der Goes, extorqué par menaces à l'Espagne (v. *Mercure de France*, 16 février 1914, p. 857) au moment où notre Louvre était en pourparlers pour l'acquérir, etc.

(2) On en trouvera la liste complète dans *Les Collections d'art de Frédéric le Grand à l'Exposition Universelle de Paris de 1900*, par P. Seidel, trad. par P. Vitry et J.-J. Marquet de Vasselot, MCM, in-8, p. x.

Henri II, par Clouet, le *Turenne* de Ph. de Champaigne, le *Fénelon* de Vivien, le *Bourdaloue* de Jouvenet, auxquels il faudrait joindre le *Peintre faisant le portrait d'une dame* de Louis Le Nain, les *Soldats jouant aux dés* de Valentin, la *Ràtisseuse de Navets* de Chardin et la charmante *Jeune femme couchée sur un sofa* de Boucher. — Dresde (qui devrait être traité avec moins de rigueur, l'armée saxonne ne s'étant pas acquis la triste célébrité des armées prussienne et bavaroise) pourrait garder ses Poussin, ses deux admirables Claude Lorrain et la majeure partie de ses œuvres françaises (il en faudra laisser d'ailleurs en Allemagne comme témoignage de notre suprématie artistique), pour ne nous fournir que le *Portrait de la duchesse d'Etampes* attribué à Clouet et le *Portrait du duc de la Rochefoucauld* par Largillière. — Mais à Carlsruhe nous reprendrions ses Chardin; — à Cassel, la *Scène bachique* de Poussin enlevée du Musée Napoléon en 1815 et le beau *Portrait d'inconnu* dû à un maître français des environs de 1530; — à Brunswick, le *Matin* de Claude Lorrain, les deux compositions mythologiques de Poussin, le *Diane et ses nymphes* de Vanloo et la *Vierge* de Simon Vouet, ravis également au Louvre il y a cent ans; — à Schwerin, les Oudry et le Claude Lorrain de même provenance; — à Vienne, le *Portrait de Charles IX* de Clouet et la *Foire de Beaucaire* (ou plutôt d'Impruneta) de Callot, qui furent auss notre propriété, de même que le *Bonaparte franchissant le Saint-Bernard*, de David, pris à Saint-Cloud.

D'autres œuvres devront être réclamées en raison de considérations scientifiques et historiques. En premier lieu, celles qui, pour le plus grand bien des études artistiques, permettraient de reconstituer un ensemble morcelé : tels sont les six panneaux de Van Eyck provenant du retable de l'*Agneau mystique* de Saint-Bavon, qu'il faudra enlever à Berlin pour les rendre à Gand ; les panneaux de Thierry Bouts conservés à Berlin et à Munich, qui servaient jadis de volets à la *Cène* du même maître, sauvée par miracle de l'incendie de Saint-Pierre de Louvain; le *Portrait d'homme* de Memling, qui est le pendant du *Portrait de vieille femme* acquis par le Louvre en 1909. Puis, appliquant un principe posé par M. Bode lui-même qui, il y a quelques mois, faisait enlever du Musée de Lille, pour le rendre à Francfort, un tableau de Piazzetta, *L'Assomption de la Vierge*, peint pour l'église de l'Ordre Teutonique de cette dernière ville, la Belgique devra reprendre à Vienne, pour les faire rentrer dans cet Anvers que les obusiers autrichiens contribuèrent à réduire, les magnifiques Rubens peints pour son ancienne église des Jésuites et ramener de Francfort les panneaux du « Maître de Flémalle » provenant de l'abbaye de ce nom. En vertu encore du même principe, nous pourrons revendiquer à Berlin la *Léda* du Corrège, qui appartint

jadis au Régent; à Vienne, la célèbre salière d'or ciselée par Benvenuto Cellini pour le roi François Ier, et à Paris même, suivant un vœu justement formulé par un de nos meilleurs érudits, M. J. Mayor (1), il sera bon d'annexer à nos palais nationaux l'hôtel de l'ambassade d'Allemagne, ancien palais du prince Eugène de Beauharnais, qui, avec l'admirable décoration de ses salons Empire, serait un cadre si parfait pour un Musée napoléonien.

Enfin, en dehors même des raisons d'origine et d'histoire, qui nous empêcherait d'ajouter à toutes ces reprises si légitimes et si naturelles tels et tels chefs-d'œuvre (dont beaucoup, d'ailleurs, ont déjà fait partie du Louvre) qui compléteraient les lacunes de nos collections, particulièrement en ce qui concerne l'ancienne école allemande? Nous ne serons jamais trop payés des pertes irréparables que nous a infligées le vandalisme allemand. Tandis que, de son côté, la Belgique martyrisée pourrait se faire indemniser de quelques-unes des siennes avec les admirables Breughel de Vienne, les Van Dyck de Vienne ou de Cassel, les Rubens, les Primitifs flamands de Munich, etc., Berlin pourrait nous fournir la *Nativité* de Schongauer, la *Vierge au serin* et le *Portrait de Holzschuher* de Dürer, l'*Adoration des Mages* de Hans von Kulmbach, les Cranach et les Altdorfer repris en 1815, l'*Ansloo* de Rembrandt et l'étonnant *Portrait du frère de l'artiste*, la *Femme au Collier de perles* de Vermeer, le *Concert* de Terborch, les marbres de Pergame, l'admirable statue antique de *l'Adolescent en prière*, et un ou deux Menzel; — Cassel, tous les Rembrandt qui nous appartenaient autrefois : le *Paysage avec des ruines*, le *Jacob bénissant les fils de Joseph*, etc., puis le *Portrait d'homme* et les *Enfants faisant de la musique* de Frans Hals, le *Roi boit* de Jordaens, les *Paysans* de Van Ostade et autres nombreuses toiles jadis au Louvre; — Carlsruhe, la saisissante *Crucifixion* de Grünewald; — Munich, les *Quatre Apôtres* de Dürer (sublimes figures que ne doivent plus souiller les regards des massacreurs et des sacrilèges de Nomény et de Gerbeviller) et l'*Oswald Krell* du même maître, la *Bataille d'Arbèles* d'Altdorfer reprise en 1815, la *Mort de Marie* de Martin Schaffner, le *David rapportant la tête de Goliath* de Strigel, le *Saint Jean à Pathmos* de Burgkmair, la curieuse *Bataille d'Alésia* de Feselen, les *Pères de l'Eglise* et les *Scènes de la vie de saint Wolfgang* du grand maître tyrolien Michel Pacher; — Augsbourg, le *Christ recevant sa Mère au ciel* de Holbein le Vieux, qui enthousiasmait Michelet; — Stuttgart, la *Déposition de croix* de Hans Multscher, le portrait de Hans Baldung et la *Judith* de Cranach; — Francfort, le *Samson aveuglé* de Rembrandt; — Darmstadt, la *Danse sous le gibet* de Breughel le Vieux; — Cologne, un choix de ses maîtres primitifs;

(1) Cf. *L'Illustration*, 13 mars 1915, pp. 276 et suiv.

— Leipzig, le *Christ Homme de douleurs* de « maître Francke »; — Dresde, la *Belle Liseuse* ou la *Chocolatière* de Liotard; — Budapest, la *Porteuse d'eau* de Goya, etc. — Cette liste pourrait, naturellement, être allongée, sur les indications de la direction de nos musées nationaux; mais quel merveilleux ensemble formerait déjà, avec les œuvres précédemment citées, une semblable réunion! — Rêve chimérique, dira-t-on? Il ne tient qu'à nos diplomates, après la victoire, de faire de ce rêve une réalité.

MEMENTO. — Après nous avoir dépeint *La Belgique héroïque et martyre*, la revue *L'Art et les Artistes* nous montre, dans un nouvel album, comment se sont comportés *Les Vandales en France* (in-4, av. 79 ill.). C'est un recueil non moins émouvant des dévastations commises dans toutes les régions où ont passé les hordes allemandes, notamment à Senlis, à Soissons, à Arras, dans les villages de la Marne, de l'Aisne et des départements du Nord (un fascicule spécial avait été précédemment consacré à Reims) et que décrivent les plumes autorisées de MM. Paul Léon, Arsène Alexandre et Camille Enlart. Puissent ces récits — auxquels s'ajoutent des pages éloquentes de M. Armand Dayot et d'Auguste Rodin — et ces tragiques visions rendre sans cesse présente à notre esprit l'infamie germanique et ancrer davantage en nous la résolution d'appliquer à l'Allemagne, au jour du règlement de comptes, le « Soyons durs! » de son philosophe Nietzsche.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

La production littéraire. — Les poètes. — *Some Love Songs of Petrarch*, translated and annotated with a biographical Introduction by William Dudley Foulke, 4 s. 6 d., Milford. — *One Hundred Poems of Kabir*, translated by Rabindranath Tagore and Evelyn Underhill, 4 s. 6 d., Macmillan. — *Japanese Lyrics*, translated by Lafcadio Hearn, 2 s., Constable. — *The « Paradise » of Dante Alighieri*, an experiment in literal verse translation, by Charles Lancelot Shadwell, with an Introduction by John William Mackail, 12 s. 6 d., Macmillan. — *The Collected Poems of Arthur Edward Waite*, 2 vol., 21 s., Rider. — Stephen Phillips: *Panama and other Poems, narrative and occasional*, 4 s. 6 d., John Lane. — *An American Garland*, edited by C.-H. Firth, 3 s. 6 d., Blackwell. — *Some Imagist Poets*, 2 s., Constable. — Deux cents romans. — Joseph Conrad: *Victory, an Island Tale*, 6 s., Methuen. — John Galsworthy: *The Freelands*, 6 s., Heinemann. — H.-G. Wells: *Bealby*, 6 s., Methuen. — H.-G. Wells: *The Research Magnificent*, 6 s., Macmillan.

Une question se pose: « Lit-on, en temps de guerre, plus ou moins qu'en temps de paix? » La réponse est, somme toute, facile et les éditeurs peuvent nous la fournir. Mais je crains fort qu'ils ne se plaignent, qu'ils ne parlent de crise, et ne prétendent qu'on abandonne le livre pour se repaître de journaux. Le communiqué bi-quotidien et les maigres récits qui le commentent parfois ne suffisent pourtant pas à satisfaire la curiosité. Les publications périodiques que la guerre a fait surgir s'imitent, se copient, se répètent, répètent même les quotidiens et, au bout de quelque temps, on les feuillette

par habitude sans y prendre d'intérêt. Les ouvrages sur les causes et les origines du conflit ont cessé depuis longtemps de retenir l'attention, et les « histoires » de la guerre ne nous tentent pas, parce que l'on sait qu'elles ne nous diront rien de nouveau, qu'elles sont incomplètes, que la documentation qui nous passionnerait n'est pas encore accessible, que tout cela manque de proportion et d'équilibre. En outre, l'inquiétude des événements prochains s'oppose à ce qu'on éprouve une curiosité suivie à l'égard des événements passés. Nous sommes donc, en ce moment, de mauvais lecteurs pour les livres inspirés et provoqués par la tragique actualité de la guerre. Les auteurs sont-ils dans de meilleures conditions pour nous donner **la production littéraire**, qui nous attire et nous captive ? Apparemment non, à part quelques rares exceptions. Lorsque nous nous enquérons des livres récents et de leur qualité, après avoir cité quelques noms et quelques titres, qui se compteraient sur les doigts, on expédie tout le reste avec un peuh! dédaigneux. Ce qui ne veut pas dire que nous ne nous trompions pas, et que nos petits-neveux ne dévoreront pas avec un intérêt passionné toute cette littérature que nous traitons de fatras. Ils auront le recul qui nous manque et l'actualité leur laissera le loisir de fureter dans les menus détails des luttes gigantesques qui se livrent à l'heure présente et qui décideront de l'existence ou de la disparition de nations et de races entières.

Ceux qui n'attachent qu'une attention passagère aux grands faits quotidiens et attendent patiemment le dénouement d'un conflit auquel ils assistent sans y pouvoir rien, ceux-là ont recours volontiers aux œuvres littéraires de jadis ou de naguère pour y puiser la sérénité qui permet de conserver la quiétude de l'esprit, la fermeté de l'âme, et de cultiver un inlassable espoir. Telle paraît être l'attitude présente des Anglais — auteurs et lecteurs. Leur île est une forteresee dont les fossés malaisés à franchir leur évitent le contact direct avec les hostilités et leur laissent plus de latitude qu'à nous pour se recueillir et méditer, pour lire et pour s'instruire.

L'édition et la librairie n'ont presque pas souffert ; elles ont, certes, modifié leur activité, mais si d'innombrables ouvrages d'actualité ont vu le jour, il n'en a pas moins été publié une grande quantité de livres qui n'ont pas le moindre rapport avec la guerre et qui ne la mentionnent même pas. C'est de quelques-uns de ces livres qu'il sera question dans les réflexions qui vont suivre.

Commençons par **les poètes** en nous empressant de dire que la guerre n'a suscité aucun Victor Hugo, ni même aucun Rouget de Lisle. Les combats modernes n'ont plus de panache, les nations ne font plus la guerre pour la gloire, mais les unes pour acquérir des contrées et des richesses nouvelles, les autres pour défendre leur liberté et ramener une paix durable. Nous voulons la victoire pour

mettre fin à tant de souffrances et à tant d'horreur. S'il est un grand poète inconnu encore, parmi les nations alliées, les infernales angoisses que nous vivons le rendent muet, et plus tard seulement pourra-t-il tirer, du fond des tourments de son âme, les gémissements de douleur et de détresse qu'il transformera en chants immortels. Les vers sur lesquels nous trébuchons dans presque chaque numéro de journal quotidien ou de revue sont rarement au-dessus du banal quand ils ne sont pas lamentablement plats : nous les retrouvons en de minces plaquettes, en de menus recueils dont nous dirons quelques mots ailleurs, puisque nous ne devons ici parler que des ouvrages sans rapport avec la guerre.

Nous voilà donc réduits à mentionner une excellente traduction de **Some Love Songs**, de Pétrarque, par Mr William Dudley Foulke, qui a savamment annoté et préfacé son ouvrage. Sir Rabindranath Tagore et miss Evelyn Underhill ont traduit **One Hundred Poems of Kabir**, poète mystique hindou du quinzième siècle. Les amateurs de quintessence goûteront une joie exquise aux **Japanese Lyrics** que traduisit jadis Lafcadio Hearn. Mr John William Mackail a composé une remarquable introduction pour **The « Paradise » of Dante Alighieri**, expérience de traduction littérale en vers tentée par Mr Charles Lancelot Shadwell. Les deux volumes de **Collected Poems**, d'Arthur Edward Waite, auraient à coup sûr, en des temps moins troublés, provoqué la curiosité et la discussion. Ces poèmes ne sont pas spécialement faciles : ce sont des espèces d'élégies didactiques par un mystique tourmenté par la mystérieuse communion de l'âme individuelle avec le divin, et par le sens impénétrable de la nature et de la matière en tant que révélations de la vie universelle. Milton et Tennyson se querellent dans les vers de Mr Stephen Phillips, poèmes narratifs et de circonstance, réunis sous le titre de l'un d'eux : **Panama and other Poems**. Mr C. H. Firth a rassemblé sous le titre de **An american Garland** un certain nombre de ballades anglaises écrites entre 1563 et 1759, qui ont rapport à l'Amérique. Un choix d'œuvres de **Some Imagist Poets** intéressera ceux qui sont curieux des tendances de la jeune génération de poètes anglo-américains. Nous y reviendrons dans une prochaine chronique, dans laquelle seront examinées les œuvres de J. E. Flecher et la nouvelle édition des poèmes de Lionel Johnson.

Plus de **deux cent romans** ont paru ou paraîtront au cours de cette saison d'automne, qui sera, comme les autres, trop courte pour que je les lise tous ! La place même me manque pour tenter autre chose qu'une rapide énumération. Les auteurs les plus connus n'ont pas manqué de lancer leurs nouveautés pour profiter du moment propice. Mrs Humphry Ward publie *Eltham House ;* H. Rider

Haggard : *The Yellow God ;* E. Temple Thurston : *The Passionate Crime ;* W. E. Norris : *Troubled Tranton ;* Eden Phillpotts : *Old Delabole ;* E. F. Benson : *The Oakleyites ;* Lucas Malet : *The Wisdom of Damaris ;* Sir Gilbert Parker : *The Money Master ;* Franck Danby : *Twilight ;* H. de Vere Stackpoole : *The Pearl Fisshers ;* M. P. Willcocks : *Change ;* Mrs Belloc Lowndes : *Good Old Anna ;* Ford Madox Hueffer et Violet Hunt : *Zeppelin Nigths ;* A. Neil Lyons : *Moby Lane and Thereabouts ;* Mrs John Lane : *Maria Again ;* Upton Sinclair : *Sylvia's Marriage ;* Jeffery Farnol : *Beltane the Smith ;* Anthony Hope : *A Young Man's Year ;* Jack London : *The Jacket ;* Mrs Gertrude Atherton : *Mrs Balfame ;* Grant Richards : *Bittersweet ;* Mrs Havelock Ellis : *Love-Acre, an Idyll in Two Worlds ;* Compton Mackenzie : *Guy and Pauline ;* Horace A. Vachell : *Searchlights ;* W. L. George : *The Strangers' Wedding ;* Netta Syrett : *The Victorians ;* Charles Marriott : *Davenport*, etc.

Ces romans se recommandent par des qualités et des séductions fort diverses ; quelques-uns sont même tout à fait littéraires. A cette dernière catégorie se rattache le récit de Mr Joseph Conrad : **Victory, an Island Tale**. Cette fois, l'auteur de *l'Agent secret*, ce drame si poignant, nous emmène à nouveau vers la Polynésie, vers l'Extrême-Orient, dont il évoque de si inoubliables tableaux. Cette « Victory » n'a rien à voir avec celle que nous remporterons sur les Boches ; il s'agit seulement de la victoire que l'héroïne remporte, dans un coin perdu du globe, en défendant, au péril de sa vie et au risque de sa réputation, l'homme qu'elle aime et qui lui a donné sa protection quand elle était menacée. Le drame se déroule jusqu'à la tragédie du dénouement, dans un cadre plein de couleur et de pittoresque, où l'imagination se joue et s'abandonne dans l'impossibilité de discuter la vraisemblance de l'action, la vérité du décor, la réalité des personnages : c'est un livre dont on peut conseiller la lecture à quiconque veut s'évader un moment des angoisses de l'heure présente.

Pour qui sait lire entre les lignes, le roman de Mr John Galsworthy : **The Freelands**, résume les diverses attitudes d'esprit du peuple anglais avant la guerre. L'auteur a composé la famille Freeland d'un nombre de représentants égal à ces diverses attitudes : la vieille grand'mère un peu toquée, et ses quatre fils, Félix, auteur à succès, homme élégant et mondain, plein de mépris pour la médiocrité et persuadé que l'avenir du pays est compromis par l'industrialisme et le fonctionnarisme ; John, fonctionnaire important d'un ministère, incrimine l'industrialisme et l'intellectualisme ; Stanley, industriel enrichi, vitupère le fonctionnarisme et l'idéalisme utopique, et enfin, le plus jeune, Tod, préconise le retour à la nature, la vie simple, et

ıbomine les oripeaux de la civilisation.Chacun de ces types a épousé ıne femme qui est un type aussi ; les enfants qu'ils ont sont du dernier cri, et la collection des personnages se complète par un fermier reuf que tyrannise une vieille lady conservatrice et pieuse. C'est l'aveuglement de l'orgueil qui est la cause principale de toute la misère le ce monde, et l'orgueil est entretenu par la superstition anglaise le la liberté individuelle, que tout le monde exige aux dépens de tout e monde. Mr Galsworthy offre là un miroir à ses compatriotes, et es assure que l'intelligence et la bonté peuvent remédier à la plupart les maux.

Le héros de Mr Maurice Hewlett, dans **The Little Iliad**, est ın idéaliste, et il le manifeste en idolâtrant une certaine jeune emme mariée à un vieillard podagre. Comme un amoureux romanque, il pratique le platonisme ; il ne voit pas dans la femme l'obet capable de satisfaire son désir, mais une sorte d'idole à qui adreser des prières. En général, cet amour platonique est trompeur, et eux qui le pratiquent restent fidèles à l'autel plus qu'à la statue, et i on leur changeait souvent celle-ci, ils ne s'en plaindraient pas. eulement, ils n'osent pas y toucher eux-mêmes. La personne idéasée par Hector apparaît peu à peu sous son véritable jour, ainsi u'il convient. L'auteur la dévoile avec un art admirable des transicons. Mais cette histoire ne se raconte pas ; elle est mouvante, ivante, changeante, animée et toujours captivante.

Mr H.-G. Wells a publié deux livres à quelques semaines d'intervalle. Ce ne sont pas des romans fantastiques où l'imagination de auteur de *la Guerre des Mondes* et de *la Guerre dans les Airs* urait créé des péripéties plus prodigieuses que celles qui ont fait os délices ; Mr Wells semble avoir totalement renoncé à ce mereilleux scientifique qui commença avec *la Machine à explorer le emps*. Les livres qu'il écrit à présent sont de la fiction, au sens nglais du mot, mais ils ne sont pas précisément du roman, selon le ens qu'on attache à ce mot en français. L'auteur d'*Anticipations* efuse de se laisser catégoriser dans un genre d'où il ne lui serait lus loisible de s'évader ; il prétend pouvoir se renouveler à son gré, aiter tous les sujets qui l'intéressent tour à tour, et les traiter à sa anière, sans se laisser enfermer dans des règles et des cadres rigies. Jadis, il a réclamé, dans une sorte de manifeste, son droit à crire ses œuvres à sa plus complète fantaisie, sans se préoccuper es conventions admises ni des exigences des éditeurs relatives à la imension et au genre. Dans ses deux récents ouvrages, Mr Wells résente deux types d'individus : **Bealby** et Benham, le héros de **he Research Magnificent**, qui sont pris sur le vif et qu'il e plaît à disséquer, à démonter, à remonter. Somme toute, les personnages ne sont que des prétextes, des mannequins extraordinai-

rement vivants à qui l'auteur fait endosser les accoutrements qu'il imagine, qu'il crée et qui seraient selon lui les costumes rationnels que nous devrions tous porter, si nous ne nous attardions pas à préférer des modes surannées qui ne conviennent pas à la vie que nous menons à présent. En ouvrant ces livres, il faut s'attendre à ce qu'ils vous donnent à penser à chaque page. Ils fourmillent d'idées nouvelles et d'aperçus ingénieux, de réflexions subtiles, de bon sens pénétrant, de critiques clairvoyantes et profondes. Pour se plaire à cette lecture, il faut aimer le romanesque intellectuel des idées plus que les péripéties d'un récit imaginaire.

HÉNRY-D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Ministère des Affaires Etrangères : *Les Violations des Lois de la guerre par l'Allemagne.* I. Berger-Levrault, 1 fr. — Eugène Baie : *Le Droit des Nationalités.* Alcan, 1 fr. 25. — Paul Louis : *L'Europe nouvelle.* Alcan, 1 fr. 25. — Ch. Seignobos : *1815-1915.* Du Congrès de Vienne à la guerre de 1914. Armand Colin, o fr. 50. — Ch. Andler : *Le Pangermanisme.* A. Colin, o fr. 50. — Alfred Rébelliau : *La Réunion dans les Bibliothèques des Documents régionaux relatifs à la guerre* (Extrait du Bulletin de l'Association des Bibliothécaires Français). Paris, Imprimerie du Palais, s. p. — C. Ibanez de Ibero : *Une Enquête en Allemagne ;* préface de M. Maurice Barrès ; Paris, Société générale d'Editions illustrées, fr. 3. 50. — Gaston Gaillard : *Culture et Kultur ;* Paris, Berger-Levrault, fr. 3. — Arthur Chervin : *L'Autriche et la Hongrie de demain ;* Paris, Berger-Levrault, fr. 3. 50. — Paul Seippel : *Un poète français tombé au champ d'honneur : Charles Péguy ;* Payot, o fr. 60. — Maurice Barrès : *L'Ame française et la guerre. L'Union sacrée ;* Emile Paul, 3 fr. 50. — Maurice de Sorgues : *Les Catholiques espagnol et la guerre ;* Bloud et Gay, o fr. 60. — Mgr Pierre Batiffol : *A un neutre catholique,* Bloud et Gay, o fr. 60. — Ant. Potocki, Mlle Alma Tadema, etc. : *Varsovie,* édit. de la « Revue de Pologne ». — James M. Beck : *la Preuve,* préface de M. d'Estournelles de Constant, Georges Crès, 3 fr.

Dussé-je passer pour un sauvage, — ce qui ne me serait pas autrement désagréable, car la « sauvagerie » est une force, une force précieuse qui fut un peu trop méconnue par l'émolliente et stupide Europe dont le pacifisme passé nous vaut aujourd'hui les longueurs atroces de cette guerre, — donc, dussé-je passer pour un sauvage, je déclare, une fois de plus, que tout ce qui est de La Haye, se rapporte à La Haye et à ses ridicules Conférences, me pue au nez, comme on dit.

Un tas d'avocats, de juristes, de théoriciens, les pieds sur les chenets, je veux dire enfoncés dans des fauteuils confortables autour d'un tapis vert, imbus d'esprit abstrait, décorés des respectabilités de la bienfaisance, confits dans des formules béates, un ramassis de momies pacifistes enfin, décrètent ceci, cela, sur la guerre, sur la vie et sur la mort, — et se congratulent, et se figurent

ne c'est arrivé ! Allons donc ! Qu'étaient-ils donc, ces dignes essieurs, pour s'imaginer avoir barre, du sein des douceurs de ur humanitarisme, de leur libéralisme, de leur impeccabilité, e leur vanité, de leur nullité, qu'étaient-ils donc, ces « canailles la Franklin », pour prononcer, du milieu de leurs mensonges, ır l'âpre réalité, sur le Fait de force qui est toute l'existence ? ieux palabreurs de Congrès, vieux politiciens fourbus prenant urs invalides dans l'humanitarisme officiel, essentiellement constués d'avocasserie, — la plupart d'entre eux, ou les plus typiques 'entre eux, par les avenues des carrières juridiques, en suivant, par xemple, la trajectoire menant de quelque cabinet d'avoué de province à quelque cabinet de ministre, arrivèrent aux places du pouoir, de l'influence et de la richesse. Le droit (au sens professionnel) ur réussit ; aussi, par une amplification où ils s'exaltent eux-mêmes, nt-ils toujours à la bouche le mot « Droit » (au sens abstrait et randiloquent). Le Droit... le Droit... Et comme, dans leur carrière, oute faite de médiocrité, ils ont toujours passé à côté de la réalité, — ils fussent restés en route, autrement ! — d'instinct, à cette réaté, à cette force, pour laquelle ils ont une haine d'eunuques, ou 'apostats, ils opposent sans cesse le Droit.

Ah ! des juristes, de vrais juristes, ceux-là, j'en ai connu, j'ai onnu les Romains, les réalistes et durs Romains ;

Vous êtes dur et fort comme un Romain de Rome,

je sais qu'ils ne se trouvèrent si ferrés sur le droit que parce qu'il ait fondé, pour eux, sur un fait de force, que parce qu'ils ont eu à assurer la propriété d'une chose possédée, acquise de vive force, et ıême par violence. Point d'autre source du droit des gens romain. es brigands étaient tout naturellement d'excellents juristes. Que les évérendissimes Messieurs de La Haye se rassurent : on ne songe oint à leur reprocher de manquer de compétence pour n'avoir point é des brigands d'abord ! Ils se sont rendus à La Haye du fond de eux moins âpres et moins hantés de réalité, — cabinets de procueurs, parlottes parlementaires, chaires universitaires, — que les ieilles forêts de Bondy du Latium. Mais, en l'espèce, comme ils iraient de leur bouche diserte, on pourrait trouver que, pour édicter es « Lois de la Guerre », ils auraient pu commencer par être uelque chose ayant quelque rapport à la guerre, ne fût-ce que généal. Je sais, il y avait, — par quel désœuvrement résultant de quelles tuations de disponibilité ? — il y avait un général ou deux au milieu es redingotes solennelles et juridiques de La Haye. Mais on voit ussitôt qu'ils pesaient aussi peu lourd que les plumes de leur panache armi les pédants humanitaires de la sacro-sainte Conférence. De orte que ceux-ci, en fin de compte, ont prononcé souverainement, et

d'ailleurs dans le vide, sur des matières qui leur sont étrangères, sur des matières de législation militaire.

Mais il faudrait, — et peut-être l'essayerons-nous un jour, — prendre le point de vue de plus haut, d'une manière plus philosophique; il faudrait montrer que *la Paix n'a point barre sur la Guerre;* que tout ce qui se fait et se conclut en temps de paix, — hors du domaine purement militaire, — est, de par la nature des choses, absolument nul en temps de guerre.

Plantez une borne sur le Vésuve, à la limite des vignes dont le vin vous grise et vous endort, et défendez à la lave d'aller plus loin ! Si votre borne est aussi haute et plus haute que le Vésuve lui-même, c'est bien ; si ce n'est que l'élégante petite stèle délicatement posée, au bord des vignes épicuriennes du pacifisme, par les Messieurs de La Haye, nous n'avons qu'à hausser les épaules.

On aurait pu s'éviter de nous les faire hausser encore en s'abstenant d'insérer dans ce recueil de documents sur **les Violations des Lois de la Guerre par l'Allemagne**, des extraits du Règlement de La Haye. Comment ! on en est encore là ? On ne s'est pas encore rendu compte de ce qu'avaient de fâcheux ces grotesques et lamentables souvenirs? Mais en Belgique même, qu'on le sache, en Belgique, où l'on a quelque peu souffert, je crois, de ces violations des Lois de la guerre, on ne veut plus entendre parler de la trop fameuse Conférence. (Voir ci-après le compte-rendu d'un ouvrage de M. Eugène Baie, publiciste belge.) Et que je comprends çà !

Oui, c'est trop bête, il ne faut pas se lasser de le dire. Comment d'épouvantables violences, dans le monde, ne se produiront pas, simplement parce que des gens, dont le mandat n'eut jamais aucune valeur politique, jamais aucune portée pratique, ont prononcé, autour d'une table, qu'elles ne devaient point se produire ? Allons donc ! Fadaise ! Et on se reposait là-dessus ! ! !

Et puis il y a des naïvetés par trop fortes dont on aurait dû laisser dormir le ridicule souvenir. Et je finirai là-dessus. Le baron Marshall de Bierbestein, représentant allemand à La Haye (!), fit, le rude homme, la mauvaise farce à ses « collègues » de proposer des « sanctions pécuniaires » pour tout Etat contrevenant au Rrrrèglement (! !). C'était couper court, par une espèce de plaisanterie, à la discussion engagée sur les dispositions douteuses de l'Allemagne. Mais les Pères de La Haye prirent bel et bien au sérieux la proposition du pince-sans-rire. Et cela fut « l'article 3 de la Convention IV » des canons de La Haye. O monument d'imbécillité !

Nul pays qui, mieux que la Belgique, puisse revendiquer **le Droit des Nationalités**. On écoutera avec une affectueuse considération, sur ce sujet, M. Eugène Baie, qui est Belge. Et l'on lira avec intérêt les consultations données, sur ce même sujet, par diverses

personnalités, et réunies sous cette couverture. Aux dernières pages de sa brochure, comme en guise de conclusion, M. Eugène Baie donne son opinion sur la Conférence de La Haye, et cette opinion d'un homme qui, en sa qualité de citoyen belge, eut à souffrir autant que personne de la violation des lois de la guerre, est à recueillir :

La violation des Conventions de La Haye, constate M. Baie, a été accueillie... *par un silence officiel général...*

En effet, quelle sanction pratique était possible ? Où le gendarme, ou bien l'huissier, sommant von Emmich, en Belgique, de payer l'amende prévue par le Règlement de Guerre ? C'est grotesque, grotesque ! Tout cela n'eut jamais qu'une portée académique.

M. Baie constate judicieusement :

On ne s'appuyait, en réalité, que sur des signatures de complaisance ; on ne collectionna que des pétitions de principe et c'est sous un procès-verbal de carence que gisent tant de nobles débats.

Ailleurs, M. Baie avoue, parlant des traités d'arbitrage :

Ne perdons pas de vue que certaines querelles échapperont toujours à leurs procédures amiables... Evitons que l'idée d'une coopération pacifique ne s'égare dans les hautes solitudes où les puissances armées refusent de le suivre.

Les puissances armées n'ont pas à tenir compte de décisions d'ordre purement académique, ai-je dit. Les Conventions de La Haye n'ont aucune valeur politique, aucun caractère exécutoire. Elle ne sont point l'œuvre des Puissances. Et il n'y a point de Puissance en dehors de ces Puissances, point d'Etat en dehors de ces Etats. Mais écoutons M. Baie :

Disons-le tout net, puisque nous en avons si abominablement souffert les pétitions de principe, les tentatives pour établir *in abstracto* une juridiction internationale, l'œuvre en partie de la Conférence de La Haye, tout cela porte ostensiblement le sceau un peu fatigué du rationalisme humanitaire :

Ce qu'il y a de plus curieux et de pire dans tout cela, c'est que les Conventions de La Haye ont servi à aggraver les maux de l'invasion :

Eussent-ils été vains (les débats de La Haye), nous n'y verrions rien à reprendre, dit M. Baie. Mais ils furent nuisibles : ils mirent, sans contrepoids, une arme exécrable aux mains du spoliateur. Voilà leur côté fâcheux. Pas une servitude, pas une humiliation, pas une vilenie qui ne nous fût imposée au nom de la Conférence de La Haye ! L'en avons-nous assez maudite ! Elle ne signifie plus à nos yeux que la défaite de la justice écrasée. Ah ! nos vieilles chartes des Flandres, celles de la France, ainsi que la grande Charte anglaise, faisaient un autre crédit à la dignité du vaincu ! Elles ne le livraient point, dans une attitude agenouillée, à la merci du plus fort...

Quand ces beaux Messieurs de La Haye obtiennent par hasard des

résultats pratiques, on vient de voir ce qu'ils sont, ces résultats : Désarmement du vaincu, « servitude », « humiliation », « vilenie » ! Mais y eut un autre résultat, plus général et plus terrible encore : la parlotte de La Haye a largement contribué, par les stupides illusions qu'elle encouragea ou sema, à désarmer d'avance les civilisations occidentales. Elle châtra la mentalité de ces civilisations. A elle sont pour une bonne part imputables, aujourd'hui, les pires aggravations du fléau de la guerre : longueur ; imperfection de la résistance, fausse appréciation, — encore à cette heure, — des conditions de la lutte ; dénigrement systématique et dangereux en ce qui concerne l'adversaire. Etc. Oui, ces gens-là ont fait bien du mal !

Dans sa forte brochure intitulée **l'Europe nouvelle**, M. Paul Louis agite beaucoup de questions de principe et peu de questions de fait. C'est là d'ailleurs l'inévitable pour quiconque veut conclure, en une époque pareille. Comme les faits, de toutes parts, sont pendants, inachevés, on les complète selon son désir, on en achève d'avance le panorama par des perspectives dont les lignes et les couleurs sont empruntées à des principes, à des théories. De cette méthode relèvent plus particulièrement les premiers articles de ce recueil : « l'Europe Nouvelle », « la Démocratie et la Guerre », « les Socialistes Allemands », « le Sort de l'Autriche ». Chez M. Paul Louis la perspective est toute démocratique. Grand bien lui fasse !

Tout de même, je cherche des faits purs et simples, et j'en trouve dans les autres articles : « l'Evolution italienne », « l'Evolution roumaine », « la Diplomatie allemande », « la Grèce et l'Europe », etc. Quoique certains de ces derniers articles aient, naturellement, besoin d'être mis au point, il y a dans ces pages des exposés précis et substantiels à garder. La situation de l'Italie, qui est déjà de l'histoire d'hier (sauf en ce qui concerne le paradoxe du non-état de guerre entre l'Italie et l'Allemagne), celle de la Roumanie, encore en partie réservée à l'histoire de demain (prévisions bien optimistes de M. Paul Louis, ici), sont, autant que possible, mises à jour, par ce publiciste soigneux. Pour la Grèce, l'étude qui la concerne est excellente, mais à compléter, ayant été rédigée à un moment où la question de Gallipoli occupait encore le premier plan, et où l'Allemagne n'était pas arrivée dans les Balkans. Il faudrait également ajouter des pages à celles sur la Diplomatie allemande, dont le récent triomphe dans les Balkans atténue les échecs passés. Le point de vue de M. Paul Louis est celui du principe des nationalités. Ce principe aura-t-il à compter avec l'organicisme germanique ou trouvera-t-il satisfaction dans le libéralisme anglo-latin ? M. Paul Louis, naturellement, croit à la dernière solution. Mais j'ai peur que le libéralisme des Alliés ne soit impropre à résoudre les difficultés du nationalisme, une fois entré dans l'ère des réalisations.

Car M. Seignobos, lui, ne veut pas moins qu'une démocratie européenne d'Etats, et c'est ce leurre qu'il nous propose dans sa brochure intitulée **1815-1915**. Rude entreprise pour le Libéralisme. Pareille entreprise ira de son côté, la nature des choses ira du sien, jusqu'à ce que le désaccord devienne indubitable. Remarquons-le, le principe des nationalités, surgi des ruines de l'établissement de 1815, devra, si l'occasion s'en offre, en 191.., résoudre un problème issu de lui-même. La puissance allemande, qu'il s'agit de détruire, est-elle autre chose que le résultat du principe des nationalités ? Et comment s'y prendre pour empêcher ce principe de produire ailleurs ce qu'il a déjà produit en Allemagne ? Comment obtenir l'égalité démocratique des Etats où le Libéralisme aura introduit la doctrine du laissez-faire ? A moins qu'il n'entraîne une imbécillité universelle, le laissez-faire aura nécessairement des effets proportionnels au degré de force de chaque état, et voilà de nouveau l'inégalité, le péril d'hégémonie. Pauvre cœur du bon Démocrate, comme tu es encore exposé à souffrir en ton précieux besoin d'individualisme et d'anarchie !

Dans ce résumé sur **Le Pangermanisme**, M. Ch. Andler nous donne à apprécier les principaux faits constituant l'histoire de ce mouvement d'où est sortie la guerre : D'abord les premiers symptômes (plan d'union douanière et militaire des Etats de l'Europe centrale, — y compris la France, suivant un ancien projet de Bismarck ; cette Union préparant l'hégémonie politique) ; puis la politique continentale, avec les préoccupations touchant la Hollande et la Belgique à l'ouest, et, à l'est, l'orientation des vieux courants anti-russes (propagande du germanisme pur), avec, également, les projets d'établissement de Confins militaires, c'est-à-dire de germanisation absolue des « Marches » (en Pologne, etc.). Vient enfin, et non le moindre, le pangermanisme colonial, comportant des visées sur la Mésopotamie, sur la Méditerranée, sur le Maroc et sur l'Afrique centrale. M. Andler, en un chapitre final : « Définition et méthodes du pangermanisme », émet quelques vues d'ensemble. Un appendice est consacré au rôle de l'Autriche-Hongrie dans le Pangermanisme.

M. Alfred Rébelliau expose les difficultés et les moyens d'obtenir **La Réunion dans les Bibliothèques des Documents régionaux relatifs à la Guerre**. Ayant constaté par lui-même, que ces documents ont, dans bien des cas, vite disparu, M. Rébelliau insiste pour que les municipalités en facilitent la recherche aux bibliothécaires. Appel également aux sociétés savantes, etc. Aperçu est donné de toutes les catégories de documents « dont il faut dès à présent battre le rappel ». La « spécialité » y abonde, — toujours ! Les nouvelles générales sont données par la Presse. C'est donc toujours de micrographie qu'il s'agit. On sait

qu'un dicton chinois, — chinois, — dit : « Ne jetez aucun papier sur lequel des caractères sont tracés ! » Mais, dans son ensemble, la brochure de M. Rébelliau est la bienvenue. Elle rendra des services.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Dans les premiers mois de la guerre, le public français, encouragé par la presse, s'est fait, sur la situation matérielle et morale de l'Allemagne, les plus étranges illusions. Après la victoire de la Marne, qui semblait avoir arrêté définitivement l'essor du germanisme dans le monde, la perspective d'une campagne rapide et glorieuse paraissait s'ouvrir devant les Alliés. Mais, bien que sa capacité d'offensive fût considérablement diminuée, du moins sur notre front, l'ennemi, sournoisement terré dans ses tranchées, fit preuve d'une résistance à laquelle on ne s'attendait pas. « Ils sont décidément très forts ! » s'écria le civil impatient, mais aussitôt il se consola en se disant que nous les réduirons par la famine et qu'il faudra bien que, faute d'argent, ils finissent leur vilain jeu. Durant tout l'hiver, nous avons vécu sur cette idée que l'Allemagne allait arriver au bout de ses ressources. Notre optimisme était alors prématuré, car c'est maintenant seulement, après seize mois de guerre, que l'ère des difficultés commence pour nos adversaires. Les plaisanteries sur le pain KK, dont nous gratifiaient quotidiennement nos journaux, nous ont du moins permis d'attendre, sans trop d'impatience, le moment où l'Allemagne serait sérieusement gênée par le rationnement des vivres. Les relations de voyages effectués par des neutres sympathiques contribuaient encore à nous entretenir dans la conviction que le deux empires, faute de pain et faute d'argent, ne tarderaient pas à demander grâce. On a ri des bouffonneries de commis-voyageur d'un Hollandais de fantaisie égaré dans les subtilités de l'économie nationale. Tandis qu'il voyageait à travers l'Austro-Allemagne, un Suisse non moins authentique, accomplissant le même pèlerinage, arrivait à des déductions diamétralement opposées aux siennes !

Née de la même atmosphère de confiance, faite avec le même parti-pris d'optimisme, une seule de ces enquêtes eut cependant un caractère sérieux, c'est celle qu'entreprit M. C. de Ibanez de Ibero, durant le séjour qu'il fit en Allemagne, du mois de décembre 1914 au mois de janvier 1915. Sincèrement attaché à la France, parfaitement renseigné sur notre culture, M. de Ibero, qui est docteur ès-lettres de l'université de Paris, était parfaitement renseigné sur les problèmes économiques de l'empire allemand avant d'entreprendre son voyage. Cet écrivain espagnol a pu se présenter comme « neutre » dans les capitales germaniques et étudier l'état d'esprit pendant la guerre, sans

éveiller le soupçon de nourrir des sentiments hostiles à l'égard de ses interlocteurs. Accrédité comme correspondant de *El Liberal*, de Madrid, il a également fait paraître ses articles dans *l'Echo de Paris*.

Une enquête en Allemagne paraît maintenant en volume, accompagné de nombreux documents et autographes qui démontrent que M. C. Ibanez de Ibero a rempli consciencieusement sa tâche de journaliste. Il a interrogé des hommes d'Etat, des politiciens, des économistes, des intellectuels de tout poil qui, tous, à vrai dire, lui ont répété la vérité officielle allemande. A peine si, de ci de là, la vérité tout court peut être devinée entre les lignes. « Nous ne sommes pas un peuple politique, avait dit le prince de Bülow, le sens politique est le sens des réalités ; c'est celui-là précisémen que les Allemands n'ont pas. » Voilà pourquoi ils se soumettent sans discuter aux directions qui leur viennent de haut et accommodent leurs idées personnelles au mot d'ordre qui leur a été donné. On tenterait en vain de les faire changer d'avis, si irréfutables que soient les arguments qu'on leur oppose. M. de Ibero a interrogé M. Bernstein sur l'attitude des socialistes au Reichstag, à la séance du 4 août 1914. M. Bernstein justifie son vote par la lecture des documents diplomatiques, publiés la veille par le soin du gouvernement allemand, et qui démontreraient que la déclaration de la guerre fut une réponse de l'Allemagne à la mobilisation russe. Naturellement le fait que l'Autriche avait mobilisé avant la Russie est passé sous silence. Ainsi tous les Allemands, même les plus indépendants, acceptent sans discuter les falsifications de la chancellerie impériale. On pourrait trouver d'autres exemples dans ce livre dont la partie la plus curieuse reproduit les opinions émises par quelques signataires du fameux manifeste des 93. « C'est parmi les intellectuels allemands, écrit l'auteur espagnol, que j'ai trouvé les idées les plus violentes et les plus arrêtées au sujet de la guerre ; les politiciens et les financiers m'ont paru beaucoup plus modérés dans leurs appréciations ; les professeurs d'universités font preuve trop souvent d'un entêtement fâcheux et d'une incompréhension totale des événements actuels ; certains cerveaux paraissent même sérieusement atteints et leurs propriétaires sont considérés par les Allemands eux-mêmes comme de véritables cas pathologiques. » M. de Ibero constate en passant qu'il n'y a pas en Allemagne un seul écrivain indépendant qui jouisse de la moindre influence et que seuls les titres et les fonctions officiels confèrent aux « intellectuels » l'autorité dont ils jouissent.

Pour clore son investigation solide et consciencieuse, M. de Ibero conclut que, quoi que fassent nos ennemis, ils ne pourront retarder que de quelques mois l'heure de la fatale liquidation. « Fléchisse-

ment moral chez les Allemands, manque d'unité d'action et de vues dans leur politique intérieure aussi bien que dans leur politique extérieure, manque de préparation économique pour une guerre de longue durée, échec de leurs plans stratégiques sur les deux fronts, telles sont les raisons principales qui nous ont fait rapporter de notre voyage en Allemagne la certitude du succès final pour les Alliés. »

Depuis les débuts de la guerre, le thème **Culture et Kultur** est devenu la manne quotidienne des chroniqueurs en mal de copie. On a beaucoup ergoté sur les deux dispositions mentales, dont l'une a mené les Allemands à la barbarie conquérante et dont l'autre a fait de nous les représentants d'une civilisation éprise de liberté. Mais en parlant de *culture* on n'a pas toujours su exprimer clairement ce qu'on entendait par là, de même qu'en invectivant la *Kultur* il restait à définir quel sens il convenait de donner à ce mot d'aspect rébarbatif. Pour nous la culture est *une* et elle ne saurait s'exprimer dans la vie de tous les jours que comme la manifestation instinctive d'une distinction naturelle. Les Allemands ont dissocié le terme, ils parlent d'une culture commerciale, d'une culture militaire, d'une culture intellectuelle ou matérielle. La culture c'est, à leurs yeux, quelque chose que l'on apprend et dont on tire ensuite profit en exerçant son activité dans les domaines les plus variés. M. Gaston Gaillard, qui est l'auteur d'un ouvrage intitulé: *Nobilisme, essai sur les fondements de la culture*, était parfaitement qualifié pour analyser les différentes formes sous lesquelles nous est apparu la *Kultur* allemande. Selon lui, « une culture exprime tout ce par quoi l'homme parvient à s'élever et à se créer une vie supérieure ». Il a certainement développé cette formule un peu vague dans son ouvrage fondamental que nous avons le regret d'ignorer. En tous les cas, ayant lu Nietzsche avec soin — il en cite de copieux passages pour étayer sa thèse — l'auteur a saisi du premier coup ce qui fait la différence entre notre vieille civilisation, appuyée sur des siècles de lente progression, et la barbarie savante qui a fait des Allemands des pédants grotesques sans réussir à en faire des hommes. Enlevez le masque bariolé d'une civilisation toute superficielle, et la brute reparaît !

M. Gaillard analyse successivement les formes qu'a prises la *Kultur* avant et depuis la guerre. De nombreux documents lui permettent de montrer par quelle singulière aberration les Allemands sont arrivés à se présenter comme les représentants d'une humanité supérieure, en faveur de laquelle les neutres doivent prendre parti et qui par la guerre établira sa domination dans le monde.

La dislocation de l'Autriche-Hongrie, agglomération d'Etats et de races disparates dont l'unité ne repose que sur une dynastie commune, sera une des conséquences certaines de cette guerre. Comment

se grouperont dans l'avenir les peuples qui constituent la monarchie artificielle des Habsbourg ? C'est la question que se pose M. Arthur Chervin, ancien président de la Société de Statistique de Paris et de la Société d'Anthropologie, dans un ouvrage qui s'intitule **L'Autriche et la Hongrie de demain**. Les Tchèques, les Serbo-Croates, les Slovènes, les Ruthènes, les Polonais de Galicie, les Roumains de Transylvanie et de Bucovine, les Serbes du Banat seront libérés d'un joug détesté. Mais d'après quel principe se fera le regroupement des nationalités? L'auteur a pris pour point de départ le dénombrement officiel du 1er décembre 1910 et, appuyé sur la statistique, il imagine la création de deux groupes fédératifs slaves, l'un au nord, l'autre au sud de la double Monarchie. La Slavie du Nord embrassera la Bohême, la Moravie et la Slovaquie, celle du Sud groupera les Yougo-Slaves sous le protectorat du royaume de Serbie. Pour séparer l'Autriche de la Hongrie une « Marche Slave » réunira les deux groupes et permettra aux Tchèques de communiquer avec l'Adriatique par Agram et Fiume, Laibach et Trieste. Une carte spéciale montre comment ce « corridor de communication » pourra être constitué. L'opinion de M. Chervin sur les Slaves de l'Adriatique mérite en outre d'être retenue. Le rôle qu'il attribue à Trieste, port autonome, parmi tant de vues originales, n'est pas la moins intéressante de ce copieux mémoire.

HENRI ALBERT.

§

L'un des plus beaux hommages rendus à la mémoire de **Charles Péguy** l'a été par un écrivain suisse, M. Paul Seippel.

Dans une conférence donnée à Fribourg, le 4 mars dernier, M. Seippel a lumineusement caractérisé l'attitude intellectuelle et l'originalité du talent de Péguy. On est assez généralement porté à admettre une différence radicale entre le Péguy des premiers écrits et celui du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* : on a même parlé de sa conversion. En réalité, c'est juger superficiellement des choses et s'attacher, plus qu'il ne convient, à des démonstrations extérieures. Ce qui frappe au contraire M. Seippel et ce qu'il met fortement en relief, c'est l'unité et la continuité de pensée de Péguy et la vivacité du lien qui le relie à la saine, droite et tenace lignée rurale dont il descend. C'est aux récits de sa grand'mère, qui « aimait conter la belle histoire », qu'il apprend le « langage français », et c'est ce langage, « avec sa saveur populaire, avec aussi ses longueurs et ses redites de vieille radoteuse », qu'on retrouve dans tant d'œuvres de l'ancien normalien. Sa mère louait et rempaillait les chaises de la cathédrale d'Orléans ; « enfant, il joua bien souvent sous ces voûtes augustes où semble palpiter encore l'âme de la grande sainte guerrière et française, à laquelle il devait vouer un culte ». Vivant avec

des gens de métier, Péguy était en communion avec eux, en mesure de les bien connaître et incliné à les aimer. Enfin, c'est lui-même qui nous a donné la raison d'une constante gravité qu'il y eut toujours en lui : « J'ai toujours tout pris au sérieux », écrira-t-il. Et, donc, les croyances acceptées à la maison paternelle, comme l'incroyance de ses maîtres universitaires, et les idées socialistes les plus avancées. Mais sa sincérité, sa droiture absolue le gardent de déviations irrémédiables. Son socialisme est « idéaliste, humanitaire, et, sans qu'il s'en doute, tout imprégné d'esprit chrétien ». Il tient des ouvriers qu'il a fréquentés, enfant, le sens de « l'honneur incroyable du travail, le plus beau de tous les honneurs », et c'est pourquoi il ne put jamais admettre la doctrine des apôtres du sabotage. « L'ouvrier qui endommage son outil est un fou qui se mutile lui-même. » Il aime « l'ouvrage bien faite ». « J'ai vu dans mon enfance, dit-il, rempailler des chaises, du même esprit et du même cœur et de la même main que ce même peuple avait taillé ses cathédrales. » Et il se révolte de voir se perdre le sens de l'amour et de la probité du métier. Il a voué à la vérité un culte austère, et rien ne lui est plus cher que le droit de la dire à son siècle. Lorsqu'il comprit que les politiciens du socialisme sacrifiaient la liberté aux intérêts matériels, il leur faussa compagnie. Il fut pour la liberté contre le combisme, lorsque l'anticléricalisme triompha. Et, tout de même, c'est par aversion pour « les pontifes autoritaires » qu'il engagea sa terrible campagne contre les plus gros personnages de l'Université. Même au temps où il se flattait d'être libre-penseur, et où il se mariait civilement, il n'avait jamais cessé d'être, au fond, chrétien de cœur. Ainsi ne faisait-il que se retrouver, que reprendre sa véritable personnalité lorsqu'il redevint « ce qu'il était en réalité, un homme du peuple faisant fi des éléments académiques et reprenant la foi et le langage des *vieilles paroisses françaises*, de celles qui avaient donné jadis au pays sa patronne Jeanne d'Arc ». Catholique, donc, Péguy ; mais, « d'une essence bien particulière », à la fois « antimoderniste et anticléricale ». Il n'entendait croire qu'au catéchisme du diocèse d'Orléans, qui l'avait initié à la vie chrétienne ; « pour le reste, il conservait son indépendance et « demeurait un franc-tireur ». M. Charles Maurras jugeait ce catholicisme « capable de désordres immenses » ; il rappelle à M. Paul Seippel « celui de Lamennais avant 1848 ». Et les deux opinions à tout prendre se corroborent. Bref, ayant voulu concilier l'Eglise et la Révolution, lui l' « homme libre, dans toute la force du terme », lui « le fils de la vraie France », Péguy « était pris entre les blocs des deux Frances ». Que fût-il dès lors advenu de lui, se demande M. Seippel : « Peut-être la mort lui a-t-elle été clémente ? » Tombé « dans une juste guerre », sa destinée s'achève magnifiquement par une mort « qui fut la confirmation de sa vie tout entière et la mise en

action splendide de sa pensée ». Et peut-être est-ce davantage par la leçon de cette vie et de cette mort, que par l'originalité de cette pensée et par les mérites d'une œuvre inégale, que le poète d'*Eve* est assuré de persister dans la mémoire des hommes et son influence digne de lui survivre.

L'Ame française et la guerre. — Depuis le début de la guerre, M. Maurice Barrès donne, à *l'Echo de Paris*, une collaboration presque quotidienne. En tout temps, ce serait un effort considérable. Les journalistes, dont c'est le métier, connaissent le poids d'une pareille tâche ; la volonté de s'y appliquer avec conscience ne suffit pas à la remplir avec un constant bonheur, et ils se résignent à l'inévitable inégalité de leurs pages éphémères. C'est donc un beau désintéressement, de la part d'un écrivain de la qualité de M. Maurice Barrès, d'avoir accepté de braver ce risque. On a dû lui représenter comme un devoir de mettre l'autorité de son nom et le prestige de son talent au service de ce qu'un militant socialiste appelait, naguère, le « ravitaillement moral ». Il s'est laissé persuader qu'il y avait là, pour lui, une mission utile à remplir, un apostolat efficace à exercer et il a ramassé la plume tombée des mains défaillantes d'Albert de Mun. En prenant à *l'Echo de Paris* la place du grand leader catholique, M. Maurice Barrès, certes, ne pouvait se faire l'illusion d'y être aussi à l'aise que M. de Mun, ni, non plus, d'y demeurer toujours tout à fait lui-même. Il a dû s'adapter à la fois au milieu, et aux conditions du rôle qui lui était dévolu. On n'est pas autrement surpris qu'un esprit aussi souple que le sien, en dépit d'une apparente raideur, y ait si fréquemment réussi ; néanmoins, la contrainte et l'effort se perçoivent çà et là ; à vrai dire, bien des articles attestent quelque embarras et plusieurs sentent un peu le pensum. Mais, précisément, ces pages appliquées, parfois ingrates, mais aussi dictées par le plus respectable dessein, ont quelque chose de touchant ; car c'est là que, s'attendant à un auteur, on trouve un homme. Sachons gré à M. Barrès d'avoir su s'approprier ainsi le mot de Pascal que « tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien ». Il ne s'agit pas ici de littérature, mais d'action ; il ne s'agit pas de savoir si quelques portraits de plus iront grossir la galerie de ses rudes eaux-fortes, ni si la crise tragique que nous traversons a enrichi son talent d'accents nouveaux ; c'est de nous-mêmes, dans cette crise, qu'il est question ; c'est nous, qu'il faut confirmer et raffermir dans l'effort, chez qui il faut stimuler le sens altruiste, canaliser les dévouements épars, susciter l'esprit de sacrifice, de discipline et de coordination ; nous, qu'il faut hausser à n'être pas indignes de l'heure qui nous offre de si magnifiques exemples, à répondre à tant d'héroïsme prodigué, par une égale générosité et les élans d'une fière gratitude. Chaque

jour nous vient du front quelque leçon de grandeur d'âme ; chaque jour quelque misère sacrée, quelque besoin plus pressant sollicitent de nous une aide fraternelle. Elargir la leçon, mettre nos volontés à l'unisson de nos cœurs, tel est le magistère quotidien que M. Barrès a assumé. Les résultats pratiques qu'il a obtenus, et qu'attestent le fructueux essor de tant d'œuvres dont il s'est fait le champion, suffisent à le justifier de l'avoir entrepris. Dès lors, il importe sans doute assez peu que toutes les pages qu'il a écrites dans ces conditions ne soient pas d'une égale venue. Elles auront du moins, à leur heure, fait leur office, même si elles n'ajoutent rien à sa gloire et les délicats qui s'en offusquent leur trouveront aisément de belles compensations, en feuilletant le volume où, avec une parfaite probité, M. Barrès a réuni tous ses articles parus pendant les premiers mois de la guerre. D'ailleurs ces nobles pages sont nombreuses et la postérité saluera comme les contemporains, dans *l'Ame Française et la guerre*, des inspirations telles que « La France en armes » ou « Dans un jardin de Lorraine », qui sont dignes d'une Anthologie.

Les catholiques des pays neutres sont, en général, hostiles à la cause des Alliés. C'est un fait. Il surprend, il offusque la droiture de l'esprit français. Comment peut-on ne point éprouver une aversion invincible pour les princes ambitieux et fourbes qui ont déchaîné sur le monde l'effroyable tragédie qui l'ensanglante ? Comment peut-on envisager sans horreur le triomphe des nations de proie qui, par leur conduite dans la guerre, nous font rétrograder vers la barbarie primitive ? Et, même, pour mieux dire, comment peut-on être neutre ? On admet la neutralité politique des Etats, mais celle des particuliers, voilà qui semble inconcevable. Cela, cependant, s'explique, tant par des motifs particuliers à chaque milieu social ou national, par la persistance de certaines préventions ou de lointaines rancunes, que par l'ignorance ou la déformation des faits actuels et par l'effet d'une propagande savante, rusée, tenace, qui, organisée de longue date, n'a fait qu'intensifier son activité et multiplier ses machinations. Toutes ces causes, par exemple, agissent, dans une mesure variable, sur la catholique Espagne et contribuent à y fomenter une opinion délibérément hostile à notre pays. M. Maurice de Sorgues, dans une vigoureuse brochure sur **les Catholiques espagnols et la guerre**, s'est attaché à montrer l'effort de perversion exercé sur eux par la propagande germanique, en même temps que les motifs qui, loin de la rendre efficace au pays de Balmès, devaient, au contraire, l'y rendre suspecte. C'est principalement au nom des intérêts généraux et de l'avenir de l'Eglise romaine que les catholiques espagnols se décident contre la France « athée », l'Angleterre protestante et la Russie orthodoxe et souhaitent leur défaite.

Etrange aberration ! Tout l'apport intellectuel de l'Allemagne luthérienne depuis le xvie siècle, et singulièrement, avec l'individualisme Kantien et l'étatisme inflexible issu des doctrines de Fichte et d'Hégel, est dans une opposition fondamentale avec les principes de la philosophie et l'essence de la foi catholiques ; il ne l'est pas moins avec les caractères propres de la mentalité espagnole. Seuls, ceux qu'aveugle le fanatisme ou l'esprit de parti peuvent s'applaudir d'une victoire des soldats de la *Critique de la raison pure*, et ne pas voir, avec le républicain catalan Corominas, que, « si la Prusse luthérienne arrivait de nouveau à vaincre la France, le catholicisme latin serait absorbé et, en son essence, anéanti par le rationalisme teuton ».

Mgr Batiffol envisage le même problème, mais à un point de vue plus général, et avec toute l'autorité d'un écrivain expert à la controverse théologique, dans sa réponse **A un neutre catholique**. L'ancien recteur de l'Institut catholique de Toulouse rassure abondamment le correspondant qui redoute, dans la victoire des alliés, une éventuelle prépotence russe, implacablement hostile au catholicisme romain. L'orthodoxie russe n'est pas si menaçante, car l'Eglise russe n'est qu'une « *autocéphalie* décapitée ».Et « la liquidation de l'empire turc n'a aucune chance de se faire au bénéfice de la Russie seule : l'Angleterre et la France y seraient nécessairement associées ». Le moins que l'on puisse dire, en tout cas, c'est que « le péril russe est moins redoutable pour le catholicisme que le péril germanique. Les Allemands nous ont habitués à mettre dans leur catholicisme une dose de sens propre dont le Saint-Siège a plus d'une fois connu l'amertume. Ainsi, il s'est trouvé naguère six ecclésiastiques allemands et un catholique aussi notoire que Martin Spahn pour apposer leur nom au bas du *Manifeste des intellectuels* et revendiquer « l'héritage sacré de Kant ». Est-ce là le langage que l'Allemagne catholique s'apprête à tenir dans le catholicisme, si la victoire, par impossible, allait aux Allemands ? Quelles encycliques agréeraient-ils désormais ? Quelles professions de foi obtiendrait-on d'eux ? « Et le péril allemand n'est pas moindre pour l'Europe. « De quel poids pèserait sur le monde la culture germanique matérialiste, telle que la conçoit M. Ostwald ? » Au neutre catholique qui lui demande, enfin, « si la France victorieuse restera la France anticléricale ou redeviendra la France fille aînée de l'Eglise », Mgr Batiffol répond « le plus simplement du monde que la France qu sera victorieuse sera la France tout court ». La France aujourd'hui unanime face à l'ennemi, demain sans nul doute livrée aux compétitions qui sont inhérentes à la vie « dans un régime où l'opinion est souveraine », mais où les catholiques n'ambitionnent que « d'être libres et respectés sans bouder jamais le bien public », conscients, par

là, « de progresser chaque jour dans cette voie étroite mais sûre ».

RAOUL NARSY.

§

Sur **Varsovie**, *la Revue de Pologne* a publié une brochure d'actualité qui réunit divers articles écrits à propos des derniers événements par M. Antoine Potocki, directeur de la publication, Mlle Laurence Alma Tadema, M. Marius-Ary Leblond, etc. — La physionomie du lieu a été rendue, semble-t-il, surtout avec probité par M. Marius-Ary Leblond, qui donne le tableau de la population, le mélange des types, des races, l'aspect de la société polonaise... Cependant je dois dire que ces articles sont surtout du bavardage et que le travail le plus intéressant et informé contenu dans le présent fascicule, — encore qu'il ne soit indiqué sur la couverture que parmi les *et cætera* — est celui d'un auteur anglais, M. Ninian Hill, et se trouve extrait d'un volume qui a pour titre : *Poland and the Polish Question*, Londres, 1915 : — A Varsovie, écrit M. Ninian Hill, il y a encore d'étroites et populeuses rues du Moyen-Age ; mais une des voies les plus curieuses et variées est ce qu'on appelle le faubourg Krakowski. Au faubourg de Praga, on peut signaler les deux tours gothiques de l'église Saint-Florian ; ailleurs l'église de la Sainte-Vierge, avec une tour couverte en bâtière et le pignon curieusement ondulé. — Varsovie possède encore une Bibliothèque de l'Université qui fut deux fois saccagée et possède encore 500.000 volumes ; dans un autre bâtiment, le Musée d'Histoire Nationale se compose de 200.000 pièces. Conquise par les Polonais en 1396, Varsovie ne devint capitale de la Pologne qu'en 1550 ; mais Cracovie, cité du reste beaucoup plus intéressante pour l'Histoire comme pour les édifices des vieilles époques, lui disputa longtemps ce titre. — Des dernières périodes se trouvent aux environs de la ville les palais d'été du Roi Jean Sobieski et du Roi Stanislas Poniatowski, — le dernier avec la somptuosité et aussi la grâce toujours un peu maniérée du XVIIIe siècle. — Dans Varsovie même, la cathédrale Saint-Jean est, paraît-il, une construction remontant à l'an 1350 ; si elle a été très remaniée, — tant qu'elle semble bien une pauvreté architecturale — elle contient heureusement de très belles œuvres d'art. — Le Vieux Marché (*Stare Miasto*) est peut-être le coin le plus curieux, si non le plus pittoresque de l'ancienne ville. Il y a là de très anciennes maisons, — l'une du XIVe siècle, bâtie par un des princes de Mazovie ; la maison du marchand Fukier, dont la cave a été *fondée* en 1610 et où l'on vient surtout boire de l'hydromel. — Quant au côté russe de la ville, il est surtout représenté par des églises à coupoles bulbeuses, — parmi lesquelles on mentionne la cathédrale d'Alexandre Newski.

Les troupes allemandes occupent Varsovie depuis la retraite de l'armée russe, et il est bien probable que, si elles sont forcées d'en sortir, elles y commettront assez de dégâts pour qu'on n'ait guère à les regretter.

CHARLES MERKI.

§

On ne saurait trop louer l'éditeur Georges Crès d'avoir traduit et publié le travail de M. James Beck : **la Preuve**, *enquête sur la responsabilité morale de la guerre de 1914 d'après les documents diplomatiques*. M. Beck a été attorney général adjoint des Etats-Unis et son avis, en sa double qualité d'ancien haut magistrat et de neutre, d'origine germanique d'ailleurs, nous est précieux. Les conclusions auxquelles il arrive sont exactement les mêmes que celles de nos compatriotes MM. Ernest Denis, Victor Basch, etc., et, pour employer les termes de son procès-verbal d'accusation, le tribunal suprême de la civilisation ne peut que rendre une sentence condamnant les deux empires germaniques. Même, à mon avis, contre un des accusés, la sentence devra être plus sévère encore qu'il le pense. M. Beck, en effet, sensible à cette sorte de séduction étrange qu'exerce le kaiser, croit à la sincérité de son intervention personnelle auprès du tsar, en faveur de la paix, les 28 juillet et jours suivants, quand il revint de Norvège au fort de la crise, et bien qu'il le juge très intelligent et meilleur controversiste (oh! oui) que son cousin, il préfère l'accuser de cécité plutôt que de déloyauté. « Le kaiser, ou ne fut pas sincère, ou se montra coupable d'une funeste incapacité à saisir l'essentiel du conflit ; j'incline pour cette dernière hypothèse. » M. Beck se trompe, et comme ce point est de la plus haute importance, je vais entrer dans quelques détails.

Guillaume II n'a jamais voulu la paix avec nous, Guillaume II a toujours voulu la guerre avec nous : voilà l'exacte vérité. Mais il a longtemps espéré que nous la lui déclarerions, et c'est à partir du moment où il a dû renoncer à cet espoir qu'il a « complètement changé », suivant le mot rapporté par M. Jules Cambon, le 22 novembre 1913 (*Livre jaune*, n° 6) et qu'il a cessé de se poser en champion de la paix contre le soi-disant parti militaire allemand. Voilà la simple explication de sa double attitude.

Le kaiser, en effet, pouvait très raisonnablement penser, en montant sur le trône, le 15 juin 1888, qu'il déclencherait la guerre quand il le voudrait, au moyen d'une provocation un peu nette, comme Bismarck avait fait en 1870. L'année précédente, l'incident Schnœbelé avait montré la France capable de frémir sous l'insulte, et si la guerre n'avait pas éclaté, ce n'avait pas été le fait de notre reculade (nous avions foi dans ce pauvre Boulanger !), mais parce que le vieil

empereur Guillaume, qui se sentait un pied dans la tombe, n'avait pas voulu aller jusqu'où son chancelier de fer cherchait à l'entraîner. C'est pour cela que le jeune empereur ne se hâta pas de dégaîner l'épée. Au surplus, il n'était pas fâché de se pavaner dans son nouveau rôle, de parader, de pérorer, de visiter les souverains, peut-être de venir incognito à l'Exposition de 1889; motifs plus sérieux, il voulait remettre en état son armée, qui s'était un peu rouillée pendant la vieillesse de « l'inoubliable grand-père », rajeunir le haut commandement, augmenter ses effectifs; il voulait enfin, pour que la guerre fût bien sa guerre à lui, se débarrasser de Bismarck, ce qui ne pouvait pas se faire en 24 heures; il y mit trois ans, mais réussit à ne soulever aucun mécontentement dans son peuple; cela seul prouverait, s'il était besoin, son habileté.

Mais pourquoi n'a-t-il pas déclaré la guerre en 1891 ou 1892, au lendemain du renvoi de Bismarck? Parce que la France à ce moment était en pleine crise panamiste; comme rien ne pressait, en somme, le kaiser avait intérêt à nous laisser cuire dans notre jus, ainsi que disait Bismarck justement. Deux ou trois ans après, c'est l'Affaire, la fameuse Affaire, qui commençait et qui allait durer dix ans! Nous mijotions de plus en plus. En outre, notre faible natalité comparée à celle si forte de l'Allemagne équivalait, chaque année, à une bataille perdue pour nous; le kaiser pouvait donc traîner son faux pacifisme en longueur, jusqu'à l'heure psychologique.

Cette heure sonna en 1905. La France était affaiblie par le désordre antimilitariste, et la Russie chancelait sous les coups du Japon. A peine connaissait-il le résultat de la bataille de Moukden, le kaiser débarquait à Tanger. Dix ans plus tôt nous eussions bondi sous l'outrage, mais le dreyfusardisme (à quelque chose malheur est bon!) nous avait émasculés; tout au plus notre diplomatie sut parer adroitement le coup en faisant appel à l'Europe, et moins adroitement le kaiser accepta, dans l'idée de nous humilier devant tous, alors que ce fut son arrogance justement qui commença, à Algésiras, à liguer toute l'Europe contre lui; l'Autriche elle-même se refroidit! Aujourd'hui les Allemands se rendent compte de l'occasion décisive qu'ils ont laissé échapper : ils auraient dû, soit se ruer sur nous sans même nous provoquer, soit envahir sans plus de motifs la Russie au moment des grandes émeutes de Moscou; le kaiser ne pensa pas au premier parti, et ne voulut pas du second par haine des révolutionnaires et par crainte pour sa propre couronne; curieux contre-coup des choses, c'est l'autoritarisme qui aura ainsi empêché la victoire du pangermanisme.

Cette occasion manquée, le kaiser s'efforça fiévreusement de la faire renaître, et chaque année presque nous apporta quelque provocation nouvelle, mais, étant avertis, nous nous gardâmes de tomber

dans son jeu tout en continuant nos préparatifs de défense ; la Russie aussi ; l'Angleterre aussi. Le kaiser dut se contenter de notre honte au traité congolais dont le sursaut nous fut d'ailleurs salutaire (à quelque chose Caillaux est bon). Les affaires balkaniques aggravèrent son embarras. Il comprit qu'il ne nous amènerait pas à lui déclarer la guerre, et se décida (début de 1913) à nous la déclarer pour l'année suivante. Les mois qui lui restaient furent mis à profit de la façon qu'on sait, augmentation d'effectifs, perfectionnement d'artillerie lourde, emprunt et taxe de guerre, et le 27 juillet 1914, quand il revint de Norvège, le kaiser *savait* qu'il allait mettre le feu au monde.

Du coup, ses télégrammes pathétiques et dramatiques au tsar deviennent très clairs, odieusement clairs. Ce bon tsar, d'ailleurs, qui se trouvait seul à Péterhof, répond avec une maladresse (cette phrase : « En ce moment si grave, je te prie instamment de venir à mon aide » !) qui prouve sa loyauté et sa magnanimité. L'autre profite de l'avantage, fait sonner « la mission de médiateur qu'il a acceptée » (qu'il fait semblant d'assumer plutôt) tourne et retourne son cousin, adjure, presse, parle de leur amitié scellée au lit de mort de l'inoubliable grand-père, rappelle qu'il a sauvé le trône des Romanofs aux jours révolutionnaires, prend Dieu à témoin et s'écrie avec *tremolo* : « Ce n'est pas moi qui supporterai la responsabilité de l'affreux désastre qui menace maintenant tout le monde civilisé. » Les seules choses qu'il ne fait pas, c'est : 1° de retenir l'Autriche ; 2° de prendre le même engagement d'honneur que son cousin de ne pas commencer les hostilités tant que dureront les pourparlers austro-serbes ; 3° de remettre le problème à la Conférence de La Haye, comme le lui proposait le Tsar (et il supprime le passage de la proposition quand il publie les télégrammes échangés !) En vérité, je ne comprends pas que M. James M. Beck puisse, une seconde, admettre la possibilité de l'intention pacifique chez cet homme !

HENRI MAZEL.

A L'ETRANGER

Allemagne.

« LA PAIX A CONSTANTINOPLE ». — La crédulité du peuple allemand se laisse leurrer par la perspective d'une paix prochaine qui serait signée à Constantinople. Depuis un an on lui a promis tant de fois que l'effort germanique allait toucher à son terme qu'il devrait commencer à douter de la parole de son empereur. Quand il fut certain que les armées allemandes n'entreraient ni à Paris, ni à Calais et qu'elles étaient impuissantes à entreprendre quoi que ce soit contre les Iles britanniques, les succès sur le front russe apparurent comme des indices d'une prompte victoire. Mais l'entrée des Allemands à

Varsovie ne modifia guère la situation. En s'emparant de la ligne du Niémen et du Bug, les armées impériales ne faisaient que s'enfoncer davantage en Russie, sans livrer une seule bataille décisive. Des forteresses « innombrables », comme ils disent là-bas, furent prises successivement, Kovno, Vilna, Grodno, Brest-Litovsk, Pinsk, Louzk, jusqu'à ce qu'enfin les Austro-Allemands vinrent se heurter à la ligne inébranlable des forces russes. Tant d'efforts, tant de sacrifices n'avaient pas réussi à hâter la solution tant désirée.

Ce que l'Allemagne n'a pu obtenir en France et en Russie, elle le cherche maintenant en se ruant sur la petite Serbie. Avec la complicité des Bulgares elle espère modifier la situation à son avantage et, par sa liaison avec l'armée turque, accroître son prestige au point qu'elle pourra dicter la paix. Déjà le public d'outre-Rhin s'imaginait que la réalisation de ce dernier coup serait l'affaire de quelques semaines. L'échec en Champagne, la reprise de l'offensive russe en Volynie et en Galicie n'avaient plus à ses yeux aucune importance, dès que l'on fut parvenu à fixer son attention sur les événements balkaniques.

La presse allemande a donné le reflet fidèle de ce nouvel état d'esprit. Si des critiques militaires comme le commandant Morabt, dans le *Berliner Tageblatt*, et le colonel Gaedke, dans le *Vorwaerts*, ont mis l'opinion en garde contre un optimisme exagéré, la résistance serbe s'annonçant, dès après la prise de Belgrade, comme devant créer de grosses difficultés aux envahisseurs, certains journaux n'en annoncèrent pas moins que l'Allemagne allait prochainement imposer ses conditions à ses ennemis.

C'est ainsi que M. Hans Lenss a publié dans le *Welt am Montag* un article intitulé « Commencement de fin de guerre » (*Kriegs-Endes-Anfang*). On y trouve ce passage :

Des symptômes, en lesquels on peut avoir confiance, laissent prévoir le commencement de la fin de la guerre. Bien entendu, le commencement de la fin, ce n'est pas encore la fin. Plus d'un homme va encore perdre son sang, avant que les premiers messages de la paix n'apparaissent sur les sommets gigantesques de cette guerre : mais on peut reconnaître les signes précurseurs, les symptômes avant-coureurs de cette journée future : les symptômes dominent même l'horizon des événements.

La même note est donnée par l'*Arbeiterzeitung*, organe socialiste de Vienne (24 octobre), qui intitule son article « Vers la paix ».

Ainsi, est-il dit dans la conclusion, l'espoir de l'humanité se rattache à l'idée que la Serbie, qui fut l'origine de la guerre, en amènera aussi la fin. A l'ouest comme à l'est, la situation militaire est telle qu'on peut juger la guerre comme terminée. Les six mois de guerre italienne doivent être également regardés comme décisifs : les illusions de Rome ne dureront probablement pas longtemps. La guerre des Dardanelles a été terminée par les adversaires eux-mêmes. L'humanité peut donc espérer que le travail

anglant qui s'accomplit actuellement en Serbie est le dernier que cette
uerre cruelle exige d'elle. Dans cet espoir, elle ne se laisse pas duper
ar les manifestations et les appels des adversaires : trop souvent elle a
encontré la contradiction entre la parole et les actes pour qu'elle puisse
ontinuer à s'en laisser imposer. Il est vrai qu'on court le risque de croire
ue quelque chose est prêt à arriver, parce qu'on le désire ardemment, mais
ous avons cependant le sentiment que l'on commence à reconnaître dans
camp entier de l'Entente, que la guerre est intérieurement terminée con-
ormément à ces décisions, que chaque jour de continuation ne serait
u'une tuerie, qu'une effusion de sang insensé et sans but, que le temps
st venu de penser à la paix.

La censure ayant laissé passer ces articles et d'autres du même
enre, il faut croire qu'à Berlin et à Vienne on tend à créer un
nouvement d'opinion qui fortifierait, dans les masses, la conviction
ue la paix est prochaine. Il s'agit avant tout de remonter le moral
éprimé par les lourdes pertes sur quatre fronts et par le renché-
issement toujours croissant des denrées de première nécessité. Les
hangements ministériels à Paris et à Petrograd et certains flotte-
nents dans la politique du ministère britannique tendaient en outre
faire croire que la résistance des Alliés faiblissait et qu'ils per-
aient un temps précieux à se quereller entre eux.

Tous ces symptômes d'une fin imminente de la guerre, que le
ublic allemand accueillait avec une joie évidente, pour un esprit
lairvoyant comme M. Maximilien Harden, apparaissent sous leur vrai
our, comme dépourvus de signification. L'enfant terrible de la presse
llemande écrit dans la *Zukunft* du 6 novembre :

Apprenez à comprendre, Allemands, que l'ennemi croit encore à la vic-
oire. On nous annonce la chute d'un ministre, puis d'un cabinet tout
ntier. Soit, mais ce ministre et ce cabinet tombèrent non point parce qu'ils
aient trop belliqueux, mais parce qu'ils ne l'étaient pas assez.

Rappelez-vous ! Les socialistes qui gouvernent en France, le doux
I. Sazonov, Asquith, Haldane, Lloyd George et Grey furent jadis les plus
hers soutiens des espoirs des congrès de paix.

On ne l'a pas oublié; on le leur reproche aujourd'hui.

En place de Grey, les jingoes d'Angleterre désireraient Lansdowne ou,
nieux encore, Curzon. Sir Edward Grey est loyal et compétent : mais on
estime trop mou. S'il tombe, un germanophobe prendra sa place.

Nous verrons arriver l'équipe Curzon, Lloyd George, Bonar Law, Carson,
Chamberlain.

Devrons-nous nous réjouir alors, comme lorsque Delcassé tomba ?

Nos ennemis sont mécontents de l'échec subi dans les Balkans, peu satis-
aits de la façon dont chez eux on conduit la guerre — mais ils sont bien
oin encore de désirer la paix.

L'alliance de nos adversaires n'a pas de fissures. De-ci, de-là la paroi
st mince et peu résistante. Mais on la répare bien vite.

Je n'aimerais pas qu'on me tînt pour l'auteur responsable de cette illu-

sion des foules : la guerre touchera à sa fin quand l'armée allemande entrera à Constantinople.

L'« auteur responsable », selon M. Harden, c'est M. de Bethmann-Hollweg qui, pour galvaniser l'opinion politique, l'entretient dans de dangereuses illusions. Mais la *Zukunft* n'est pas lue dans les masses et le peuple allemand, complètement dépourvu d'esprit critique, continuera à attendre des événements prodigieux qui le délivreront des misères de la guerre. L'importance que l'on a attachée à la visite que quelques députés ont faite à Amsterdam, à la mission en Hollande de M. Solf, ministre des Colonies, ou à celle que M. de Bülow est allé remplir en Suisse, montre bien que la seule chose qui intéresse véritablement en Allemagne, c'est la possibilité de la paix. Tous les démentis de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* sont impuissants à arrêter les commérages qui circulent dans les milieux politiques et trouvent des échos dans la presse des pays neutres. Le chancelier, selon l'organe officieux, n'aurait fait aucune déclaration qui pourrait faire croire à des propositions de paix ; le moment n'est du reste pas encore venu pour l'Allemagne de poser ses conditions. La *Gazette* ajoute que les nouvelles suivant lesquelles le gouvernement impérial est prêt à négocier la paix proviennent de grossières manœuvres des ennemis de l'Allemagne, qui éprouvent le besoin de relever le moral de leur propre population.

Néanmoins, les discussions se poursuivent avec passion entre les organes conservateurs et radicaux, pour savoir ce que l'Allemagne victorieuse devra demander à ses ennemis. L'Assemblée générale du centre catholique vote une motion demandant que, « en raison des terribles sacrifices de la guerre, la protection de l'empire soit renforcée à l'est et à l'ouest ». A droite et à gauche, les annexionnistes de toutes nuances rivalisent de zèle pour réclamer du gouvernement l'incorporation définitive dans l'empire des territoires qu'occupent les armées allemandes. Sans tenir compte de toute cette agitation, la chancellerie allemande se contente de publier des démentis. Cette attitude négative agace le *Vorwaerts* qui, dans un article de fond intitulé « La Guerre jusqu'à la fin » (*Der Krieg bis ans Ende*), se demande où l'on veut en venir. L'organe socialiste (5 novembre) dit qu'il est clair que la France et l'Angleterre sont résolues plus que jamais à mener la guerre jusqu'au succès ; le chancelier allemand y est également résolu. Mais ni M. Asquith, ni M. Briand, ni M. de Bethmann-Hollweg ne veulent préciser leur formule. Le *Vorwaerts* feint d'ignorer ce qu'a voulu dire M. Briand, quand il a parlé du « rétablissement du droit » et d'une « paix durable ». Il se demande comment on en arrivera-là :

On pourrait croire qu'après quinze mois de la guerre la plus sanglante que l'histoire ait jamais enregistrée, les hommes d'Etat devraient être à

ne de répondre à cette question ; qu'ils pourraient dire clairement aux ples pour quoi ils répandent leur sang, quel but on s'est posé, pour enjeu on lutte. Défense nationale, liberté, droit, culture, tout cela ne it plus aujourd'hui (*sic*). Ce sont des *mots* sous lesquels chacun peu gurer n'importe quoi, et il serait vraiment temps de parler d'une façon précise, dans un langage qui soit à la portée de tout le monde.

n pourrait presque croire que les deux groupes qui se trouvent en préce se cachent réciproquement leurs plans ; car ce ne sont pas seulement rance et la Grande-Bretagne qui enveloppent de nuages le but qu'ils rsuivent par la guerre et les conditions de paix qu'ils veulent imposer. gouvernement allemand ne fait pas preuve de moins de retenue. Chaque qu'il a défini le but de la guerre, il s'est contenté de locutions qui connent quand il s'agit d'encourager des soldats à l'assaut, mais qui ne t pas de nature à répandre, dans le pays et au dehors, la clarté qui cont quand il s'agit d'affirmer les dernières intentions de l'Allemagne.

e *Vorwaerts* reproduit ensuite le démenti au sujet des missions f et Bülow, puis il continue :

Cela est parfait ! Voilà douze mois qu'on nous dit ce qui *n'est pas vrai*. ut-on nous en vouloir si nous demandons une bonne fois à savoir ce qui vrai, ce que le gouvernement allemand considère comme le but de la erre. On ne peut pourtant pas continuer indéfiniment à livrer bataille sur aille et à envoyer sans cesse de nouvelles armées sur de nouveaux amps de bataille, sans que le peuple sache enfin ce qui doit arriver et ce e l'on veut atteindre pour que l'on puisse sonner les cloches de la paix. On répond qu'il faut que les *autres* demandent la paix, car c'est nous i sommes les vainqueurs. Mais, malheureusement, les autres ne se conèrent pas comme vaincus et c'est ainsi que l'on n'arrive à aucun résultat. guerre se prolonge à l'infini parce que les deux groupes de puissances ugnent à délimiter et à exprimer leurs exigeances, de crainte de voir erprétée comme de la faiblesse la publication de leurs desseins. Il peut nc arriver que cette guerre se termine par le complet épuisement de us, parce qu'aucun ne voulait dire à quelles conditions il serait décidé à terminer. S'il doit en être autrement, il faut que les gouvernements andonnent enfin le domaine de la phraséologie vague pour afficher un ogramme positif. Si, induits en erreur par les hasards des batailles, ils sont plus capables d'apercevoir clairement leur but, ils doivent ouvrir s écluses de la discussion publique. Alors la clarté se fera et, ainsi, nous spérons du moins, nous aurons bientôt la paix.

Ce curieux morceau montre que l'organe le plus avancé de la esse allemande feint encore d'ignorer comment les puissances de Entente ont été contraintes à faire la guerre et quel but elles ont ssigné à leur entreprise de répression. Dès le 4 août 1914, deux urs après l'agression allemande, nous savions pourquoi nous étions ntraînés dans la guerre et comment elle pourrait finir. Les Allemands refusent encore à admettre qu'ils sont seuls responsables des aux dont ils souffrent. Finiront-ils enfin par voir clair? Peut-être.

Mais ce sera seulement le jour où ils auront reconnu qu'ils sont à bout de souffle. En attendant, laissons-les ergoter sur la paix.

Les voici déjà aux prises avec de nouvelles difficultés économiques dont ils n'aperçoivent pas la fin. Quel est l'état d'esprit à Berlin? se demande le correspondant du *Nieuwe Rutterdamsche Courant*, et il répond qu'il est « normal » :

Il est normal, en effet, que, dans ces temps, les soucis et la tristesse soient sur tous les visages. On devient fataliste. Les pertes qu'on a faites, on les supporte avec résignation, car on n'a plus d'espoir de voir la guerre finir heureusement. On a un immense désir de paix. On considère la guerre comme une tragédie, sans aucun coin de lumière. La durée de cette guerre est devenue le meilleur contre-poison contre d'autres guerres. On en a assez.

Et M. Harden, entrevoyant les difficultés sans nombre qui commencent pour son pays, écrit encore dans la *Zukunft* (30 octobre) :

Soyons silencieux, réservés, modestes; soyons pieux et recueillis; n'élevons pas d'idoles ; ne crions pas ; ne soyons pas fiers parce que nos soldats, pour nous, meurent sur le front.

Quand toute l'Allemagne, ouvertement, parlera ce langage peut-être ne sera-t-elle pas loin de revenir enfin à la raison.

HENRI ALBERT.

La grande guerre et la vérité allemande.— La sincérité nous oblige à reconnaître que le nombre des intellectuels allemands ne s'arrête pas à 93, et qu'il en est quelques-uns, d'une valeur universellement reconnue (je citerai au hasard Richard Strauss, Johannes Schlaf, Stefan Georg, Arthur Schnitzler, Stefan Zweig, et même le grand Dehmel, à qui l'on ne saurait reprocher d'avoir rempli son devoir de patriote allemand en s'engageant dans l'armée de son pays), qui n'ont point apposé leur signature au bas du peccamineux manifeste. Quoi qu'en dise une certaine presse de chez nous, la liberté de penser et de s'exprimer n'est pas entièrement abolie chez nos ennemis. C'est ainsi qu'un professeur d'université, Ernst Sieper, a pu prononcer un discours assez audacieux à l'une des soirées organisées par *le Forum* de Munich, que, sous le titre de « la Guerre mondiale et la Vérité », nous trouvons analysé dans les *Blaetter fuer zwischenstaatliche Organisation* :

Le professeur Sieper commença par dire un mot touchant l'opinion inamicale, voire amère, qui s'est manifestée contre l'Allemagne, pendant ces mois de guerre, non seulement chez nos ennemis, mais aussi dans les pays neutres. D'où provient ce sentiment hostile? On nous hait, disait-on, parce que nous sommes grands, puissants et honnêtes; c'est l'inimitié des peuples décadents, chez qui règne la mauvaise foi et l'hypocrisie, la « haine des races inférieures pour les supérieures ». C'est là une façon facile

écarter un fait gênant. Certes, ce n'est pas d'un regard bienveillant l'on considère l'accroissement incessant de notre puissance. Il va de soi ce cette puissance a éveillé la défaveur, mais aussi, à un degré plus élevé ccore, la peur des nations voisines. Elles n'ont pu sortir de l'idée que tablissement de notre armée et de notre marine n'avait d'autre but que sservissement des autres peuples. En vérité nous voulions la paix. Notre mement ne servait qu'à des fins défensives. Notre désir était de pouvoir vre tranquillement de notre travail et de notre développement pacifique. alheureusement l'étranger vit les choses dans une autre lumière et nous mmes coupables, en partie du moins, de cet état regrettable.

Ce qui trouva son chemin auprès du public étranger, ce n'est point la ix tranquille, modérée et réfléchie de notre pays, mais nos discours et ticles chicaniers. Les assertions de certains chefs pangermanistes et les rits d'un Treitschke et d'un Bernhardi furent traduits, relatés et commentés dans la presse étrangère. Quel courant d'opinion a été ainsi chaîné contre nous, que souligne le fait que l'Angleterre répandit en nérique, par cent milliers d'exemplaires, en petits volumes de colporge, les ouvrages de Bernhardi. La guerre préventive que son auteur clame, la nécessité sur laquelle il insiste du devoir qu'à l'Allemagne de nplir sa mission historique, c'est cela même qui entretint et fortifia à xtérieur la conviction que notre empereur devait saisir la première occaon d'une guerre offensive. Les Américains ne doutent pas que Bernhardi , pour ainsi dire, la seconde Bible de tout Allemand. Des extraits de ses rits sont lus dans les écoles américaines et expliqués comme un document type de l'opinion allemande. Dans ces circonstances, il était difficile persuader l'opinion publique des pays étrangers des intentions paciues de l'Allemagne. Bien entendu rien de tout cela n'autorise à identifier majorité du peuple allemand avec les doctrines d'un Bernhardi et de sa ite. Mais il ne convient pas non plus que ces crieurs, eux en première ne les responsables de ce que le monde entier se tourne contre nous, ssent les petits agneaux et se révoltent de nous voir si totalement econnus.

L'arrogance et la présomption avec lesquelles certains publicistes allends ont défendu notre point de vue a contribué à augmenter notre popularité. Que dira l'étranger quand il lira, dans le fameux livre de mbart, que l'aigle allemand convoite le ciel, laissant au-dessous de lui is les nuages bas. Quand on parcourt les « feuilles pangermanistes » de s dernières années, on rencontre à chaque pas la phrase de l'impérissae « peuple de seigneurs », des « mœurs admirables allemandes qui guéront le monde », des « prétentions justifiées de la race supérieure » et mbre d'autres semblables. Il est comique de voir des gens parlant ainsi dresser furibonds contre l'arrogance et la présomption des Anglais, qui lontiers s'estiment le peuple élu.

Un certain manque d'éducation politique s'avère dans ce que maint orair ou écrivain considère trop peu l'effet que produira ses assertions chez ux qui ne pensent pas comme lui et chez les autres peuples. L'intérêt médiocre que nous applaudisse le cercle étroit de nos auditeurs ou lecirs pour qui nos mots ont été calculés. Tout ce qui, dans les milieux opinion contraire ou à l'étranger, peut créer un malentendu ou une agi-

tation inutile devrait raisonnablement être tu. Quelqu'un a écrit que l'orateur politique se reconnaissait à ce qu'il ne dit pas. Cette pénétration des façons autres de sentir, ce regard perspicace qui s'efforce d'évaluer l'effet lointain, cette circonspection et cette réserve, ce sens de la mesure et des proportions, ce sont là toutes qualités manquant à beaucoup de nos écrivains politiques.

Il faut ajouter à cela que l'Allemand, à l'étranger, ne sait pas toujours adapter sa conduite aux coutumes différentes des siennes. On a souvent répété : « Le seul moyen d'en imposer à l'Anglais, c'est de paraître croire en sa propre valeur. » Il est vrai que l'Anglais prise la confiance en soi et, à l'heure congrue, un certain mépris de la préséance. Mais il ne faut pas que l'une et l'autre se manifestent trop ouvertement et trop bruyamment. On peut remarquer, précisément chez ces puissantes personnalités qui ont un rôle directeur dans la vie politique et intellectuelle de la Grande-Bretagne, une réserve consciente dans les relations personnelles. Les égards qu'ils témoignent aux autres, leur aptitude à se sentir partout chez soi sans blesser inutilement, entre pour une grande part dans leur succès. Cette constatation n'adoucit en rien les ombres qui s'attachent au caractère national anglais.

Continuant son exposé, le professeur Sieper s'occupa de la présente littérature de guerre. Cette littérature est en telle abondance et prend une telle étendue qu'il n'est pas aisé d'en parler brièvement. Certes, sur les pensées et les sentiments qui s'emparèrent de nous au commencement des événements actuels, mainte parole judicieuse et émouvante a été dite par des hommes d'une pensée grave dans les discours et les écrits sortis les premières semaines de la guerre. Qui oserait nier la grandeur de cette époque par quoi notre propre sort nous est apparu si petit et si insignifiant, qui a uni la pensée de tous dans un même souci du peuple et de la patrie ? Alors, nous nous sommes trouvés en quelque sorte délivrés de la suffisance et de la mesquinerie de notre moi, nous nous sommes sentis ne faire qu'un avec la vie torrentielle qui animait des millions d'humains, pendant que, par centaines de mille, de jeunes hommes, remplis de verdeur et d'espoir, partaient d'un cœur joyeux pour la détresse et pour la mort, n'estimant leur existence guère plus qu'une épingle. Mais lorsque la guerre nous est chantée, avec un enthousiasme sauvage, comme l'unique purificateur et rédempteur de l'égoïsme solitaire, et sans le feu sacré duquel nous étoufferions dans la mollesse, l'apathie et la misère, je crains que la limite ne soit franchie qu'un Français spirituel a tracée par ces mots : « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas... »

Lorsque l'enthousiasme des premières semaines de la guerre commença à se niveler, on vit le marché littéraire inondé d'une nouvelle catégorie d'écrits. On s'occupa d'avantage de nos ennemis et l'on s'efforça de les représenter comme le type de la bassesse, de la dépravation et de la méchanceté. J'aimerais montrer, continue l'orateur, particulièrement par les publications sur l'Angleterre, le niveau où se tiennent ces travaux et de quelles matières, à quelques exceptions notables près, ils sont faits. Je me bornerai à tels écrits et livres qui, par le nom de leurs auteurs et une certaine prétention à la science, dépassent le flot de la marchandise vulgaire.

Un procédé favori de ces fournisseurs de littérature guerrière consiste à

aire juger l'Angleterre par ses dirigeants intellectuels, poètes et philosohes. On rassemble les opinions de ces hommes qui, pleins de pathétique moral, mènent le combat contre le mensonge, la vilenie et l'hypocrisie. Avant la guerre déjà cette méthode un peu lourde avait été essayée, avec plus ou moins de succès, pour l'abaissement de notre adversaire. Abel-Musgrave, dans son livre : *l'Angleterre malade*, a recueilli, au long des journaux, revues et échos, les voix critiques qui se sont exprimées au sujet de ce qu'il y a de retardataire dans tout ce qui touche à l'enseignement, à l'administration et aux autres manifestations de la vie publique en Angleterre. La valeur d'un tel procédé saute aux yeux. Je me fais fort, en groupant les opinions de quelques réformateurs radicaux, de donner un tableau décourageant de l'école et de l'éducation en Allemagne, qui révoltera un étranger. Un de ceux qui marchent sur les traces d'Abel-Musgrave, Karl Strecker, dans son volume : *l'Angleterre au miroir de l'humanité cultivée*, a publié un choix d'opinions qui, d'après lui, prouvent irréfutablement que « tous les hommes de sens et d'un sentiment normal sont unanimes dans leur jugement sur l'Angleterre ». L'auteur est suffisamment naïf pour remarquer que c'est « l'indignation et le courroux » qui l'ont conduit à cette lecture attentive. Il est bon de se rappeler, pour priser de tels travaux à leur valeur, que l'Anglais, en dépit d'une opinion parfois exagérée de sa race et un horizon borné quant aux questions étrangères, a toujours possédé, lorsqu'il s'agit des choses politiques intérieures, un sens critique remarquable. Nulle part l'état de choses d'un pays n'a été stigmatisé par les siens avec moins d'égards qu'en Grande-Bretagne. Ce qu'ont dit un Byron, un Shelley, un W. Morris, un Ruskin, un Carlyle sur l'esprit retardataire, sur la folie et la présomption de leurs compatriotes, ce qui, de nos jours, par la plume ou la parole, est formulé touchant la situation problématique et discutable du pays, dépasse de beaucoup, en franchise et audace, ce qui est habituel et permis dans les autres nations. Si ces gens qui, à ce qu'il semble, croient agir bien en faisant condamner l'Angleterre par les Anglais étaient un peu plus instruits de la littérature anglaise, ils eussent pu rendre leurs brochures incomparablement plus efficaces. Qu'on considère ce que, même en cette époque critique, il est permis de dire en Angleterre. Le courage dont des hommes comme Trevelyan, Ponsonby, Ramsay Macdonald, Lyttelton, Shaw et les chefs de la League of Democratic Control ont fait preuve vis-à-vis la politique de leur gouvernement, vaut d'être loué, malgré toutes les désillusions qui nous viennent de l'Angleterre. Sans se soucier des cris et du tapage d'une foule trompée par une presse suggestionnée, tenaces malgré l'abandon et les suspicions venant de leurs coreligionnaires, ces hommes continuent leur chemin.

Il en est, particulièrement parmi les fabricants de littérature adroits en affaires, qui conseillent, à côté de la haine pour l'Angleterre, de satisfaire la vanité nationale. Sur le fond sombre du caractère britannique corrompu de part en part, ils montrent, dans une clarté éblouissante, l'image de nos propres vertus nationales. *Marchands et Héros*, *Epiciers et Guerriers*, *Femmelettes et hommes*, c'est par de telles antithèses qu'on a cherché et gagné l'applaudissement d'une foule dépourvue d'esprit critique. Deux auteurs sont particulièrement à citer : H. S. Chamberlain, avec ses *Ecrits de guerre*, et Werner Sombart, qui s'est élevé un monument impesant par son *Mar-*

chands et Héros. Les mots que des gens notables, le professeur Förster entre autres, ont écrit dans l'album de ces écrivains ont été loués comme il convient par le professeur Sieper. Je me réjouis, continua-t-il, qu'en face de cette masse qui loue Chamberlain et avec enthousiasme déclare que rien n'a pu les rendre plus fiers d'être Allemands, je me rencontre avec le professeur Förster pour le moins dans une minorité de deux voix. Pour ce qui est du volume de Sombart, le Professeur Franz, un connaisseur autorisé de la culture anglaise, l'a caractérisé en déclarant que c'était un ouvrage totalement dépourvu de science, présomptueux dans l'expression et puéril dans son argumentation.

Et, pour terminer, le professeur Ernst Sieper s'attacha à montrer tout le trouble apporté par les expériences de cette guerre dans le cerveau des idéalistes. Des croyances détruites et combien d'espérances anéanties ! Et, comme l'opinion est assez courante d'une mutation des valeurs, l'orateur déclara tenir cette hypothèse pour fausse. A son sens, les véritables valeurs de la vie sont éternelles, et c'est justement parce que la guerre touche à tout ce que la pensée, l'histoire et notre sentiment le plus intime nous révèlent comme sacré et intangible, qu'il nous faut bien reconnaître que la guerre est un état anormal qu'il est de notre devoir de limiter autant que possible, aussi longtemps que l'imperfection de la nature humaine ne nous permettra pas de la supprimer toute.

PAUL MORISSE.

§

Balkans.

La bataille diplomatique, comme l'autre d'ailleurs, fait rage dans les Balkans. Démarches, contre-démarches, notes verbales, conversations écrites, menaces nuancées ou promesses des plus nettes se succèdent ou s'entrechoquent tant en Grèce qu'en Roumanie. Les puissances de l'Entente n'ont pas seulement à lutter contre Mackensen dans la péninsule orientale. Von Bülow fils et le baron von Schenk sont des adversaires presque aussi redoutables que le chef de l' « armée d'Egypte ». Que sortira-t il de ce combat diplomatique, engagé à fond depuis quelques jours et auquel participent du côté de l'Entente des personnalités telles que Lord Kitchener et M. Denys Cochin ? Voilà la grande question, à laquelle il serait de la dernière imprudence de répondre directement. Interprétons donc les faits ; cette manière de voir, d'entrevoir et parfois de prévoir a au moins l'avantage d'être moins brutale que l'autre.

Commençons par la Roumanie. Le 25 octobre, M. Filipesco inaugurait à Bucarest le Club des partis interventionnistes en prononçant un discours violemment cicéronien. Son « quo usque tandem... » s'adressait à M. Bratiano, président du conseil, accusé : 1° de ne pas avoir assez fait, pour la préparation militaire roumaine en vue d'une

guerre prochaine, et 2° d'avoir fait perdre au pays les meilleurs occasions de réaliser une ferme et grande politique balkanique.

Deux faits, jusqu'ici inconnus, dit M. Filipesco, jettent de la lumière sur sa conduite et aggravent notre position au commencement de la guerre.

Vers le milieu d'août 1914, lorsque fut conclu le traité qui liait la Bulgarie à l'Allemagne, le ministre roumain à Berlin, M. Beldimann, eut connaissance de ce traité et en informa le gouvernement roumain. Mais malgré cela, Bratiano, pendant cette longue période, a appuyé la Bulgarie dans toutes les occasions.

Nous avons un traité d'alliance avec la Serbie et avec la Grèce ; malgré cela nous avons toujours été contre ces deux Etats.

A la veille de la guerre européenne, nous avons demandé à Belgrade si, le cas échéant, la Serbie tiendrait ses propres engagements pour défendre le traité de Bucarest. La réponse fut affirmative. Mais lorsque la guerre éclata et que Belgrade nous fit la même demande, nous répondîmes que la Serbie ne devait pas compter sur la Roumanie, les circonstances ayant changé radicalement la situation.

Nous avons fait pis encore. Nous avons autorisé Berlin à communiquer à Sofia le texte de notre réponse, en informant la Bulgarie que nous lui laissions les mains libres pour son action éventuelle contre la Serbie.

L'hiver passé, lorsque les Serbes étaient menacés par les Autrichiens, les Grecs étaient décidés à intervenir, mais M. Bratiano fit comprendre qu'il ne voulait pas faire le jeu de l'Entente.

Ce qui est plus grave est que, pour gagner l'amitié de la Bulgarie, M. Bratiano a communiqué à Sofia les démarches qui avaient été faites auprès de la Roumanie et le refus qu'elle avait formulé.

Nous aurions pu exercer une action prépondérante dans la phase orientale du conflit européen, et réunir autour de nous toutes les forces balkaniques, y compris la Bulgarie, qui aurait été paralysée par notre ferme attitude. Nous ne pouvions servir la cause de l'Entente que par l'action diplomatique. Eh bien, nous avons détruit tout cela de nos mains ! Nous pouvions aider la Serbie, et voilà la Serbie sacrifiée, la Grèce découragée, la Bulgarie avec les mains libres pour faire une politique inspirée par la crainte de notre agrandissement !

Notre devoir actuel est d'engager la lutte au sud contre les Bulgares, qui sont encore faibles à cause du manque de munitions.

Le jour où ils feront leur jonction avec les Allemands, ils auront des munitions en abondance et nous serons complètement entourés.

Continuer dans cet état de choses serait une vraie trahison.

Le gouvernement nous a fait des promesses. Aujourd'hui, il doit choisir : ou maintenir les engagements pris, ou se démettre.

Depuis des mois nos troupes sont concentrées et tenues dans l'inaction La question doit enfin être résolue : ou nous marchons en guerre, ou bien nous renvoyons les soldats dans leurs maisons. Le pays ne peut être plus longtemps trompé.

Ce discours, dont la presse française ne publia que de très brefs résumés, est, comme vous voyez, une page précise et toute récente

de l'histoire roumaine. Avec autant de crânerie que d'autorité, M. Filipesco explique aux Alliés à quoi ils doivent s'en tenir aussi longtemps que M. Bratiano détient le pouvoir. M. Filipesco, comme j'ai mentionné plus haut, a prononcé ce discours le 25 octobre. Depuis, la Roumanie s'est vue encercler par les germano-turco-bulgares; et la poigne gouvernementale aidant, c'est une sorte « d'inertie sacrée » qui fut imposée au pays. De temps à autre, l'opposition soutenue par une vaillante minorité intellectuelle lance des appels au peuple ou en soumet au roi. Professeurs, étudiants, avocats, médecins, écrivains, artistes, tout ce qui pense et tout ce qui sent librement en Roumanie, ne cessent pas de préconiser l'intervention aux côtés des Alliés, aussi ouvertement que le régime de l'état de siège leur permet. Mais en Roumanie l'illettré foisonne. Je n'exagérerais pas, si j'avançais que 92 o/o parmi les Roumains ne sont même pas capables de dessiner leur signature. Comment arriver à secouer la torpeur du gros de la population, accoutumée depuis longtemps à ne pas trop discuter sur les problèmes politiques? N'oublions pas non plus que la Roumanie est un pays plutôt apparemment qu'essentiellement constitutionnel. Le contrôle parlementaire y est singulièrement limité. Il est vrai que depuis quelques jours on parle fréquemment d'un remaniement possible du ministère roumain. Mais si ce remaniement se produisait, ce ne serait certes pas dans l'intention d'élargir le cabinet et d'y comprendre des personnalités telles que MM. Filipesco ou Jonesco. Le Premier Roumain, dit-on, n'assumerait désormais que la seule présidence du Conseil; il confierait son portefeuille ministériel à son cousin, M. Vintile Bratiano. Au lieu d'un Bratiano, il y en aurait deux au pouvoir et ce serait tout.

Entre temps, en Grèce, les choses se passent beaucoup moins doucement qu'en Roumanie. La constitution du cabinet Briand suscite des commentaires presque enthousiastes même dans la presse antivénizeliste. *L'Embros* écrivait

Les personnes qui y figurent, sans omettre les sous-secrétaires d'Etat, ont accompli, dans le domaine diplomatique et politique, durant ces vingt-cinq dernières années, une œuvre qui fait honneur à leur pays. En particulier, nous retrouvons, parmi ces hautes personnalités, M. Denys Cochin, un ancien et cher ami de la Grèce, dont nous saluons avec émotion et enthousiasme la présence dans le nouveau cabinet.

Nous avions, il y a quelques jours, signalé l'intérêt sincère que M. Briand a témoigné à la Grèce au cours des négociations qui eurent lieu entre les gouvernements français et grec, par l'intermédiaire du prince Georges. Si le cabinet français et ceux des autres puissances avaient suivi la politique de M. Briand, ces négociations auraient abouti rapidement et la situation dans les Balkans serait tout autre. Mais il y en avait qui ne croyaient pas qu'accorder à la Grèce des garanties lui permettant de n'avoir pas à regretter son initiative était conforme à leurs propres intérêts. Les circonstances

se modifièrent au point qu'il n'est plus possible de revenir sur ces négociations avec l'espoir qu'elles aboutissent. La Grèce n'est pas assez puissante pour passer outre aux fautes commises, car elle s'exposerait à un danger certain. Elle peut assurer toutefois au gouvernement français que les suspicions qu'on lui attribuait à l'occasion du débarquement des alliés à Salonique ne correspondent pas aux sentiments de reconnaissance et de dignité des Grecs. Les puissances de la Quadruple-Entente sont en mesure d'apprécier elles-mêmes quelles sont les limites dans lesquelles le danger que le territoire grec devienne le théâtre d'une lutte internationale disparaît. Mais, en aucun cas et pour aucune raison en ce monde, une main grecque ne pourrait se lever contre ceux qui ont versé pour la Grèce leur sang à Navarin.

En d'autres mots : 1° pas de participation active ; 2° bienveillance envers les troupes alliées débarquées à Salonique ; 3° volonté d'éviter autant que possible que le territoire grec devienne le théâtre d'une lutte sanglante entre franco-anglo-serbes et germano-turco-bulgares. Tel était, pour ainsi dire, l'état d'âme du cabinet Zaïmis. M. Skouloudis, qui lui succéda, déclara officiellement vouloir maintenir le point de vue de son prédécesseur ; mais les événements avaient déjà marché. L'éventualité d'une retraite des Serbes et des Alliés en territoire grec dut être envisagée tant par le gouvernement d'Athènes que par ceux de l'Entente. Une tension des plus pénibles se produisit entre les puissances alliées et la Grèce.

Nul, plus que moi, n'est convaincu que la Grèce aurait dû se ranger aux côtés de l'Entente et mener avec elle le bon combat. Je l'ai écrit, soutenu, développé aussi bien en Grèce (même dans les journaux qui étaient loin de penser comme moi) qu'en France. Mais je crois que la formule adoptée récemment par une partie de la presse française, « il faut que la Grèce se prononce pour ou contre nous », n'est peut-être pas de celles qui contribuent à modifier favorablement une situation. En politique extérieure il faut à chaque moment tâcher d'obtenir le maximum d'appui qu'un état étranger puisse accorder. Si la Grèce ne veut pas à tort participer activement à la lutte, mais offre de sérieuses garanties qu'elle facilitera, tout en restant neutre, la tâche des alliés, n'est-il peut-être pas pratique d'accepter cette solution intermédiaire ? Lorsqu'il y a quelques mois la France et l'Angleterre voulurent contracter aux Etats-Unis un emprunt de cinq milliards et que les capitalistes américains n'offrirent que la moitié de la somme demandée, personne n'a eu l'idée ni à Londres ni à Paris de la refuser. Pourquoi agirait-on différemment dans le domaine diplomatique ou militaire ?

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

LE JOURNAL DE STIJN STREUVELS ET LA PROPAGANDE ALLEMANDE. —

On sait quels efforts désespérés font les Allemands pour contrebalancer l'effet produit dans tout le monde civilisé par la violation de la neutralité belge et par la conduite infâme de leurs armées, dont les chefs voulaient à tout prix terroriser la Belgique. Leur gouvernement et leur presse ne reculent devant aucun mensonge, aucune calomnie, aucun moyen de dénigrement pour diminuer la malheureuse nation dans l'esprit des neutres. On connaît les fameux documents que les Allemands ont découverts à Bruxelles et dans lesquels ils ont voulu trouver la preuve que la Belgique n'avait pas observé strictement la neutralité, ce qui, selon eux, justifierait — rétrospectivement — leur agression.

Malgré toutes leurs interprétations fallacieuses, ils ne sont pas parvenus à tirer de ces documents ce qui ne s'y trouve point; d'autre part, leur effort d'inventer des atrocités belges n'a pas été davantage couronné de succès; ils ont dû recourir à de plus petits moyens et se sont mis à l'affût de tout ce qui pourrait leur servir à déconsidérer et à dénigrer les Belges. Tous leurs faiseurs de fiches, tous leurs ramasseurs de bouts de faits ont dépensé leur incompressible activité à rechercher chaque morceau de phrase susceptible d'être interprété malignement et à épingler toute différence d'opinion entre Belges afin de fournir au gouvernement allemand matière à fomenter des dissensions.

C'est ce qui explique que la presse allemande ait fait beaucoup de bruit autour d'un livre d'un écrivain flamand bien connu, Stijn Streuvels, intitulé : *En Temps de Guerre* (1) et relatant au jour le jour les impressions de l'auteur.

Stijn Streuvels, qui habite un petit village de la Flandre occidentale, entre la Lys et l'Escaut, est un écrivain de mœurs paysannes, d'origine populaire lui-même, ayant exercé autrefois le métier de boulanger et offrant certaines analogies, tant par sa destinée que par les sujets qu'il a traités, avec Maxime Gorki, mais, différent en cela de Gorki, Streuvels est resté un écrivain local. Bien que son niveau intellectuel soit supérieur de beaucoup à celui du paysan flamand, il en a gardé l'âme, et son horizon, c'est l'horizon de son village.

Dans son journal, il raconte ce qu'il a vu autour de lui, ou à quelques kilomètres à la ronde; et en somme il n'a rien vu, car aucune action n'a eu lieu dans la région qu'il habite; des troupes et des fuyards ont passé, il a entendu le canon dans le lointain, il a causé avec des gens qui avaient peur, avec des paysans dont la mentalité est celle du petit propriétaire terrien ; il a assisté aux prêches de curés de campagne, bornés et stupides, qui disaient aux malheureux que Dieu leur envoyait toutes ces calamités pour les punir de leurs

(1) *In Oorlogstijd*, 4 vol., chez Veen, à Amsterdam.

échés. Par ci par là, on rencontre quelque scène bien observée et endue de façon vivante, ou quelque observation judicieuse. Mais, ans l'ensemble, ce journal, diffus et bavard, est ennuyeux et vide.

Je l'ai lu jusqu'au bout, poussé uniquement par le désir de découvrir ce que les Allemands y avaient trouvé de si avantageux pour eur cause. Peine perdue ! Rien, dans ces pages, ne justifie leur conduite, rien ne vient démentir l'accusation portée contre eux d'avoir massacré sans aucun motif valable les populations civiles. Tout au ontraire, Streuvels montre (2e cahier, pp. 48 et 72) comment s'est ormée la légende des francs-tireurs belges, en donnant pour exemple un événement arrivé dans un village voisin et dont un de ses mis a été témoin. Des volontaires encore inexpérimentés, et nerveux en proportion de leur inexpérience, s'étaient cachés dans une maison abandonnée pour surprendre des éclaireurs allemands, mais, ayant tiré trop tôt, les avaient manqués. Les uhlans, n'ayant vu ersonne, prétendaient que des civils avaient tiré sur eux et un ataillon entier vint « châtier » le village.

Ailleurs (2e cahier, p. 5), l'auteur rapporte le récit qu'un paysan rabançon lui fait de ses malheurs : ses deux fils aînés étaient ans l'armée belge ; les Allemands avaient emporté les trois autres mis son cheval et ses trois vaches dans un puits qu'ils avaient empli de terre de façon que les têtes seules des bêtes apparaissent ; a ferme avait été ensuite brûlée à fond.

Quelques types d'officiers allemands sont saisis sur le vif. Voyez elui-ci, dont l'espèce ne nous est pas inconnue :

Bouffi d'orgueil dans son uniforme bleu pâle, pommadé, le cou gras à rd, il regarde à travers son monocle comme l'arrogance méprisante ellemême ; il porte son sabre comme un cierge pascal et marche avec autant : prétention que s'il se trouvait sur la place d'une ville allemande. Je comrends qu'un individu de cette espèce éveille, par exemple chez un Français, envie de le démolir.

Voici un autre portrait non moins réussi :

Parmi les officiers supérieurs, le type Bismarck domine : ce sont de eux ours renfrognés aux visages rasés avec une longue lèvre supérieure de petits yeux qui, quand ils parlent à un bourgeois, regardent dans les rs à deux mètres au-dessus de sa tête.

Quant aux soldats, traités avec le dernier mépris par leurs chefs ignorant tout, ils s'imaginaient pour la plupart qu'ils étaient en rance à quelques kilomètres de Paris ou encore de Calais et qu'ils en allaient du même pas en Angleterre.

Une seule fois des officiers vinrent loger chez Streuvels : c'étaient es gens intelligents et bien élevés : il y en a dans toutes les armées. reuvels n'eut avec eux que de bons rapports ; il éprouva même

de la sympathie à leur égard et se sentit plus proche d'eux que de beaucoup de ses concitoyens, — sentiment qu'il exprime sincèrement et qui est très humain.

Mais ceci n'explique pas encore le succès fait à ce livre par les Allemands. Ce succès est dû aux petits esprits, envieux et dénigrants, qui y ont cherché des prétextes à contester la grandeur d'une attitude qui a provoqué l'admiration du monde entier. Certes, les épithètes « héroïque et martyre », que les journalistes accolent régulièrement depuis un an au mot Belgique, ont la banalité agaçante des clichés. Elles seraient fausses, si on leur donnait un sens universel et absolu : une nation n'est pas héroïque tout entière en chacun de ses individus et des mois durant. Il n'en est pas moins vrai que l'impression dominante en Belgique pendant les premiers mois de la guerre était une impression d'héroïsme : héroïsme dans la résistance armée à l'invasion formidable, héroïsme dans la résistance des âmes qui ne voulurent pas se plier devant la force matérielle et qui gardèrent leur fierté et leur indépendance en dépit de toutes les pressions exercées par un vainqueur brutal et sans scrupules, héroïsme sans pose, sans geste grandiloquent, héroïsme quotidien fait de patience autant que de vigueur.

Celui qui a vécu dans cette atmosphère n'a pu se méprendre sur sa qualité et sur sa tension, s'il a quelque sentiment des valeurs psychiques. M. Barzini, qui n'a passé en Belgique que quelques jours à deux reprises, depuis le commencement de la guerre, a immédiatement reconnu cette grandeur, ce naturel, cette simplicité, qui se sont manifestés dans l'action collective du peuple belge, et il en a rendu l'impression à grands traits sobres, comme un peintre de fresques.

Mais chacun voit l'horizon à la hauteur de ses yeux et son ampleur dépend de l'élévation du spectateur. De petites âmes n'embrassent nécessairement qu'un horizon étroit. Elles voient petit ; pour elles, le détail mesquin, qui, pour ceux dont le regard s'étend plus largement, passera inaperçu ou se réduira à ses modestes proportions, prend une importance primordiale et occupe tout le champ de vision.

C'est le cas de M. Streuvels. Il a vu autour de lui des gens sédentaires et bornés à l'âme locale, que les événements ont déroutés : il a noté leurs traits d'égoïsme et de pusillanimité, il a épinglé leurs ridicules, il ne nous a épargné aucune manifestation de leur bêtise, il se sent supérieur à son milieu et pourtant il n'en est pas détaché ; à le lire on dirait par moment qu'il est fâché de n'être pas reconnu comme le grand homme de son village et qu'il soulage sa rancune en raillant ses concitoyens.

Il a ramassé de droite et de gauche des histoires plaisantes de gardes civiques, des anecdotes comme nous en connaissons tous, des

ventures de gens qui n'étaient pas préparés à la guerre, qui s'y trou-ent désemparés et maladroits, qui ne sont pas des soldats et ne sont lus des civils, qui fuient au moment de l'action et qu'on désarme lors qu'ils se croyaient sur le point de combattre. Est-ce cette incer-tude et cette faiblesse qui doivent nous surprendre chez un peuple ui n'avait jamais connu la guerre et qui ne l'aurait jamais connue i les traités n'étaient pas de simples chiffons de papier? Ou n'est-ce as plutôt cette réaction immédiate à l'agression, cette explosion 'énergie, cette volonté indomptable, cette constance dans la résis-ance, cette dignité grave dans la douleur?

Tant pis pour M. Streuvels, s'il a vu cela plutôt que ceci. Ce n'est as parce qu'il n'a point perçu la grandeur, que la grandeur n'existe as : mais nous sommes renseignés sur les dimensions de son es-rit, sur la qualité de son âme. Nous serions éclairés du même coup ur la qualité d'âme de ses admirateurs germaniques, si nous ne la onnaissions depuis longtemps déjà.

Ils donnent toute leur mesure en faisant état d'un écrit de qua-ité bien inférieure encore : *le Journal de Guerre* du pasteur hol-andais Domela Nieuwenhuis Nyegaard (1), un « dominee » borné t confit en dévotion, puant de loin le germanophile, apte aux plus asses besognes d'une propagande perfide, et dont la perspicacité ne 'élève pas jusqu'à distinguer, dans les airs un aéroplane d'un zep-elin (authentique).

Quant aux admirateurs nombreux que M. Streuvels possédait en Hollande, ils pensent aujourd'hui que l'écrivain aurait fait preuve le tact en différant la publication de son journal jusqu'à l'heure où a Belgique sera délivrée du joug d'un ennemi qui cherche mille rétextes pour justifier la transformation d'une occupation temporaire n occupation définitive. M. Streuvels se serait ainsi donné le temps le la réflexion et peut-être, après un tel laps de temps, eût-il compris u'il faisait mieux de laisser dormir son journal dans ses cartons ; l aurait évité de commettre une faute impardonnable, et il y aurait ur terre un livre médiocre de moins.

JACQUES MESNIL.

§

Etats-Unis.

Mme Grace Ellery Channing-Stetson, écrivain américain et petite-fille du célèbre pasteur unitaire, le Dr Ellery Channing, de Boston, m'a écrit de New York à la fin d'octobre :

Au moment que j'expédie cette lettre, il semble que l'heure est venue où nous romprons nos relations avec l'Allemagne. Il est temps. Nous avons été patients jusqu'à l'endurance. Personne ici ne désire la guerre, car

(1) Publié dans le *Tydspiegel*.

ucun homme réfléchi ne voit à quoi cela pourrait servir. Nous croyons être plus utiles aux alliés en gardant notre position. Nous sommes écœurés de cette mascarade de neutralité. Nous n'avons jamais été et ne pouvons être un instant neutres. La grande majorité de l'Amérique est carrément pour les alliés, et je dois ajouter que l'élément allemand, qui compte plusieurs millions d'êtres, est presque seul pour l'Allemagne. Je déplorerai toujours que nous n'ayons pas officiellement protesté lors de la violation de la Belgique; c'était là l'instant indiqué qui ne reviendra jamais et pour lequel il n'y a pas de compensation. C'est aujourd'hui l'opinion de la majorité. Mais il y en a quelques-uns qui déclarent qu'il n'y avait point de justification officielle pour protester. Les sentiments individuels ont naturellement été clairement et fortement exprimés depuis le début, et notre presse nous a bien servis. Les éditorials du *Times* et de la *Tribune* de New-York et autres journaux ont aidé à nous sauver de la mort par suppression. Nous nous paraissons peut-être loin de votre guerre, mais en fait nous y sommes au beau milieu, — nous sur la frontière de l'Atlantique. On me dit qu'elle se fait moins sentir dans le Far West et que le West central, si largement peuplé d'Allemands, est divisé comme sentiments.

Parfois je me demande si même une guerre ne nous apporterait pas au moins une bonne chose, — une unité nationale dans un sens plus profond que celui qu'elle a actuellement. Lorsqu'on voit un Etat comme la Géorgie, par exemple, s'harmonisant si mal avec le reste de l'Union, et qu'on sent de toutes parts ces heurts de préjugés de races et de croyances, on s'étonne que nous marchions aussi bien que nous le faisons, et on se demande aussi si un prix, si grand soit-il, serait trop élevé pour amalgamer plus complètement cette masse énorme d'éléments disparates.

Si on s'arrête et considère un moment, rien de ce qui se passe actuellement en Europe est plus intéressant ou plus rempli de sens pour ce que sera l'avenir de l'humanité que cette crise que les Etats-Unis envisagent si soudainement. Nous avons été appelés et avons vaincu il y a 50 ans, dans l'épreuve de la guerre civile, prouvant que notre démocratie restait inébranlable sous le choc le plus violent venant de l'intérieur. Maintenant nous devons envisager la question de savoir si une immense démocratie, mêlée, imparfaitement soudée, pourrait résister à une attaque du dehors. Mêlés à nous, et cependant ne faisant pas partie de nous, sont des millions d'êtres appartenant à toutes les races actuellement en guerre en Europe, particulièrement des millions de cette race si merveilleusement organisatrice en lutte aujourd'hui contre tout le monde et tenant tout le monde sur la défensive.

Qu'est-ce qui arrivera à notre nation pacifique et point préparée, à la fin de cette guerre? Si nous sortons victorieux encore de cette épreuve et que notre élément étranger demeure loyal, ce sera le triomphe de la démocratie. Nous aurons montré au monde que la liberté et les libres institutions sont plus fortes que tout le militarisme des autres pays, que les opprimés de toutes les races qui sont venus vers nous pour échapper à l'oppression, ou pour chercher des facilités d'existence plus grandes pour eux et leurs enfants, sont plus attachés à ces choses qu'aux anciens liens de sang et de coutume. Et si nous échouons, et que ces millions abondonnent l'Amérique à l'heure critique, qu'arrivera-t-il? Voilà les questions que tout Américain né

a Amérique se demande en silence actuellement. Ces questions doivent ous intéresser non moins que nous ; elles ne sont pas exclusivement amé-caines. Le triomphe du droit des gens et le triomphe de la démocratie t plus important que le triomphe d'une ou de toutes les nations actuelle-ent en guerre. Nous sentons que c'est l'heure et le travail pour les Etats-nis de se battre pour ces idéals à tout prix et sans considérer ce qui lui coûtera à elle-même. Naturellement il y a plus d'une façon de lutter, mais en qu'une lorsqu'on vous attaque hache à la main. Les Etats-Unis donc euvent seulement se perdre par de la traîtrise ou de la déloyauté intérieure. ais nous sommes convaincus que l'Amérique ne sera jamais ruinée de cette çon, que les bases de la République sont si solides qu'aucune conspira-on ne pourra les entamer et que ceux qui se sont réfugiés ici sauront main-nant, comme dans le passé, se lever pour la défendre si elle se trouve taquée. Néanmoins, nous avouons que c'est une éventualité qu'il nous ut envisager. Moi qui connais le West, je m'attendais à le voir se lever omme un seul homme si le danger se faisait sentir, que la patrie soit enacée ouvertement ou non. Nous nous mettons difficilement en colère nous sommes terriblement lestes. Nous avons un sentiment de confiance de force qui rend difficile de considérer sérieusement une éventualité éfaste possible pour notre patrie. Après tout, nous savons ce que nous ommes capables de faire.

Certains entre nous se demandent le rôle que l'Allemagne a joué en ce ui concerne les difficultés au Mexique, car elle semble avoir eu sa main n peu partout. On se demande si nos millions d'amis allemands savent, rsque le bouton sera pressé, où aller se fournir d'uniformes, de fusils de leur médaille d'identification. Rien ne semble assez extravagant, our être improbable. Cet état de choses est un des plus mauvais traits de ut. Mais si nous devenons tout à fait soupçonneux, de notre population ée à l'étranger et dont la moitié est déjà en guerre avec l'Allemagne, le el seul pourra aider les Allemands aux Etats-Unis

M. William Roscœ Thayer, le biographe américain de Cavour, n'écrit de l'université de Harvard :

Il y a un grand nombre d'Allemands-Américains qui sont restés fidèles à grande cause, mais ils se taisent. Je crois que si la crise se présentait, es bâtards, qui proclament si insolemment qu'ils se battront contre ce ays ou le donneront au Kaiser, ne se montreront pas plus terribles que la etite minorité sudiste au Nord — les « Copperheads » — pendant notre uerre civile.

THÉODORE STANTON.

§

Italie.

Bien naïf serait celui qui ne comprendrait pas encore aujourd'hui, près seize mois de guerre, qu'en dépit de toutes les phrases ron-antes la force prime le droit dans notre monde évolué et progressif omme aux époques que nos professeurs d'histoire nous ont appris ignorer en nous parlant des ténèbres du moyen-âge. Il est même

certain que c'est encore à la force brutale que se mesure dans l'ensemble la valeur des peuples et qu'un peuple grandit dans l'estime du monde en proportion des succès de ses armées.

L'Italie en fait l'expérience. Il suffit d'écouter ici les conversations pour se rendre compte du changement total qui s'est opéré dans l'opinion publique. On ignorait l'Italie en France et ceux qui avaient visité le pays étaient ceux qui répandaient les idées les plus fausses sur ses habitants, pour ne les avoir vus que superficiellement et avec des idées préconçues. Aujourd'hui, l'on s'aperçoit pour la première fois de tout ce qu'il y a d'énergie, d'intelligence, de volonté chez le peuple italien ; on s'aperçoit de quel effort suivi la nation est capable, on constate que l'esprit d'organisation ne lui fait nullement défaut. Et soudain les vieux clichés qui depuis cent ans servaient à tous nos journalistes de lettres, à tous nos plus prolixes polygraphes, ont apparu tels qu'ils étaient en vérité, usés, truqués, ridicules et lamentables.

Les Italiens, qui ont conscience de leur énergie et qui se sont vite aperçus de l'effet que les manifestations militaires de cette énergie ont produit sur le monde, savent qu'ils ont acquis par là le droit de parler franc et haut et d'être écoutés. Ils ne s'en font pas faute. Ils ont notamment commenté sévèrement et sans indulgence le fiasco diplomatique anglo-franco-russe dans les Balkans. Le ton des journaux italiens les plus modérés et les plus proches des cercles gouvernementaux a été très caractéristique à cet égard. Dans la *Tribuna* de Rome, Rastignac (le brillant écrivain et avocat Vincenzo Morello), après avoir magnifié l'action de l'armée italienne et s'être moqué de ceux qui ne voyaient dans l'Italie que la « terre des morts » couverte d' « un amas de ruines glorieuses », continue en ces termes :

Cette médiocre littérature n'est plus de saison même pour la Grèce. L'olivier de Minerve, les violettes d'Athènes, la source de Callirrhoé, les abeilles de l'Hymette ne sont plus matières d'exportation rhétorique et sentimentale. Toutes ces choses ont servi trop longtemps en vérité aux banquiers grecs de Marseille et de Paris pour créer cet hellénisme dont les journalistes et les hommes politiques de France ont usé sans modération pour molester l'Italie, spécialement pendant la guerre libyque... Aujourd'hui tous les peuples de l'Europe sont en campagne, engagés dans la plus grande lutte qu'ait connue l'histoire de la civilisation humaine et l'on ne peut s'attarder aux petits artifices, aux petites astuces, au petit marché des souvenirs... Aujourd'hui il s'agit vraiment de guerre et non d'industrie politique. Il faut donc que chacun prenne ses positions comme le lui imposent la logique et la nécessité de la guerre, c'est-à-dire la logique et la nécessité des forces vives actuelles. Pour avoir suivi une autre méthode et une autre route, les puissances de l'Entente se sont trouvées dans les Balkans dans la situation désolante dont nous subissons les conséquences, nous aussi, les derniers venus.

Depuis longtemps, d'après Rastignac, l'Entente aurait dû comrendre quelle était la portée des dissensions entre Venizelos et le oi de Grèce et se rendre compte des véritables dispositions des recs, de leurs vastes ambitions, des raisons de leur méfiance vis-à-s de la Russie et de l'Italie. La diplomatie franco-anglaise n'a pas nu compte de l'état de l'opinion en Grèce et a perdu son temps en égociations dilatoires au lieu de prendre des mesures en vue d'une ction que les circonstances devaient imposer. Au dernier moment, le a offert quoi? l'île de Chypre.

Mais Chypre doit paraître une offre dérisoire à qui vise à Constantinople t à l'Asie Mineure. Vraiment le *Foreign Office* n'a pas encore une idée xacte de la géographie de la Grèce, — pense-t-on sans doute là-bas au irée. Et l'on rit du don et du donateur.

Dans le *Giornale d'Italia* du 3 novembre, Gino Calza Bedolo ient un langage analogue. L'offre de l'île de Chypre à la Grèce 'est que le produit ingénu d'une politique tardigrade de compronis, qui peut mener à l'affaiblissement de la puissance britannique ans tout le monde méditerranéen et islamique. Le gouvernement nglais se défend en prétendant qu'il veut restituer la liberté et indépendance ethnique aux petits peuples et qu'il cède Chypre à a Grèce pour la raison même qui le porte à défendre l'autonomie de a Belgique. Mais une semblable politique conduirait logiquement u démembrement de l'Empire britannique. Pourquoi ne pas rendre n effet Gibraltar à l'Espagne, Malte à l'Italie, l'Egypte aux Egypien? L'Angleterre est-elle disposée à y renoncer au nom de son déal ethnico-démocratique?

L'auteur insiste aussi sur le manque de préparation de l'action nilitaire reconnue nécessaire trop tard et au secours de laquelle, elon d'aucuns, l'Italie aurait dû accourir, pour réparer les fautes l'autrui.

Comme j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de le montrer, on egarde la réalité en face, dans la péninsule. Dans un article très lair publié par l'*Avanti !*, le député socialiste Arnaldo Lucci a montré tous les avantages que l'Allemagne allait retirer au triple point de vue militaire, politique et commercial de la conquête de la Serbie et de l'ouverture de la grande voie directe de communication avec Constantinople et l'Orient.

Ne point répondre à des événements réels par de vaines déclamaions, ne pas se dissimuler l'importance des obstacles que l'on a levant soi, avouer ses revers comme ses victoires, sont autant de manifestations de ce courage moral qui n'est pas rare aujourd'hui en Italie et qui se révèle, d'autre part, par la volonté des individus de ne pas abdiquer leurs convictions, leur idéal, leurs facultés critiques

pour se confondre en une union amorphe assurée par l'inconscience commune.

On ne peut concevoir en Italie qu'un homme soit vilipendé pour avoir tenté d'élever son esprit au-dessus de la mêlée et pour avoir prononcé des paroles de générosité et de justice. Aussi la campagne menée ici contre Romain Rolland cause-t-elle aux Italiens une stupéfaction profonde : ils ne comprennent pas qu'on exige de cet homme si humain qu'il renonce à son humanité, renie ses convictions, se prive des clartés de l'esprit et exprime une haine aveugle et frénétique qu'il ne ressent pas. Eux non plus ne la ressentent pas. L'un des écrivains qui dès le début de la guerre européenne a été partisan de l'intervension italienne contre les empires centraux, l'éminent professeur de l'université de Rome Giuseppe Borgese (dans *Italia e Germania*, recueil de ses articles du *Corriere della Sera*) rappelant le titre de son premier article : *Adversaires de l'Allemagne sans haine contre l'Allemagne*, écrit ceci :

Je le rappelle volontiers,parce que cet état d'âme ne m'est pas particulier, mais est aussi celui d'une quantité d'Italiens. Haïr n'est pas italien. Et si mes amis allemands m'ont mis au ban de l'Empire, ce n'est pas une raison pour que j'aille exploiter les sentiments francophiles d'une plèbe ignorante et crier des insultes contre le peuple d'où sont nés Kant et les maîtres de l'Homme nouveau. J'envie à l'âme allemande d'hier et d'aujourd'hui ses magnifiques élans de passion; je voudrais qu'un peu de ce feu vienne enflammer nos esprits un peu affaiblis par certaines idées trop ressassées. Mais la vieille clarté de l'intelligence italienne m'est trop chère et je croirais avoir changé de patrie si,dans ma propagande en faveur de la guerre,je me sentais le devoir de traiter l'ennemi avec une intolérance digne de l'Ancien Testament.

Dans son numéro du 7 novembre, le *Marzocco*, journal archinationaliste qui a poussé activement l'Italie à participer à la guerre aux côtés de la France, traduit la belle lettre envoyée du front par un instituteur français à Romain Rolland et dont la conclusion est celle-ci :

Que ceci vous prouve que vous ne vous étiez pas trompé en élevant au-dessus de la mêlée l'idéal permanent de la paix. En écrivant pour l'élite oublieuse, vous avez exprimé ce que la foule sent et veut, confusément, mais ardemment. Et votre idéalisme a été plus réaliste que les déclarations de vos ennemis.

D'autre part l'*Avanti !* s'associant publiquement à la protestation qui réunit en France et dans les pays alliés ceux qui estiment que la lutte contre le militarisme prussien implique la lutte contre l'introduction de l'esprit et des méthodes de ce militarisme dans la vie civile, a publié un vigoureux article : *In difesa di Romain Rolland.*

Non ! personne en Italie ne pourra comprendre qu'on ait laissé insulter publiquement sous le régime de « l'union sacrée », dans cette France qui n'a pas perdu son ancien renom de générosité et d'idéalisme, l'un des meilleurs écrivains français parce qu'il se refusait à envelopper tout un peuple dans une haine aveugle et voulait garder, même vis-à-vis de l'ennemi, cette loyauté, cette générosité qui furent les qualités légendaires de la chevalerie et qui font dédaigner la calomnie et le mensonge comme les armes des traîtres et des lâches.

Si l'Italie offre en ce moment des exemples exaltants de courage et de virilité, elle souffre d'autre part de toutes les misères inhérentes à la guerre. J'ai sous les yeux une série de lettres d'humbles qui décrivent leur détresse avec une simplicité touchante dans ce langage imagé et pittoresque qui a si souvent charmé tous ceux qui ont fréquenté là-bas certains milieux populaires.

Les populations de la côte de l'Adriatique sont particulièrement exposées et vivent dans l'angoisse. De Fano, une mère écrit à son fils qui réside à l'étranger :

Tu ne peux t'imaginer ce que je souffre par cette guerre ! Au plus petit bruit que j'entends la nuit mon sang se glace dans mes veines. Je ne te parle pas de notre peur le jour où ils ont bombardé la ville à quatre heures du matin. Au pont della Zilla les femmes se sont enfuies de leurs maisons en chemise, en serrant sur leur poitrine leurs enfants en pleurs.

On vit dans un état d'anxiété impossible à dire...

Autre lettre, même accent :

Cher frère, aujourd'hui Dandolo a pris l'habit militaire. Si tu l'avais vu pleurer, il faisait pitié et il semble qu'on l'enverra bientôt à la frontière, où se trouve Normato. Si tu entendais les lettres que celui-ci écrit ! Cela fait pitié ce qu'il souffre de sommeil, de fatigue, d'émotion, et ce qu'il voit. Et cependant il ne combat pas encore, il transporte les vivres... Je ne puis te décrire la peur de maman : la nuit, on ne dort jamais. Ce matin encore on disait que les navires étaient là ; nous nous sommes tous levés, et puis il n'en a rien été, tu comprendras l'épouvante de maman, quand cela arrive elle ne comprend plus rien...

Et la misère! Les barques de pêche ne se risquent plus au large. On ne gagne presque plus rien, les allocations sont minimes (60 à 70 centimes par jour pour les femmes des mobilisés), les aliments de première nécessité sont excessivement chers. Chaque jour on entend parler de mort et de blessés.

Le cousin Giovanni a déjà senti l'odeur des bombes autrichiennes ; il est maintenant à l'hôpital avec une main mise en pièces par une bombe ; tu ne pourrais t'imaginer que de larmes coulent dans toutes ces familles, et nous avons aussi ici tant d'autres malheureux envoyés de la zone des armées dans l'intérieur. On ne sait où les caser ; il n'y a pas de travail ; tous ces

gens chassés de leur maison après que tous leurs plus chers sont partis pour la guerre, vieillards, femmes et enfants sans refuge, souffrant la faim.

Une mère jette ce cri poignant : « On prend toutes mes chairs » (tous mes enfants).

Il y a des gens qui passent à côté de telles douleurs sans trouver d'autres paroles que celles des officiers allemands en Belgique : « C'est la guerre ! »

JACQUES MESNIL.

LE SOCIALISME ALLEMAND D'APRÈS UNE LETTRE D'UN PROFESSEUR D'UNIVERSITÉ ITALIENNE. — On sait qu'il existait à Bruxelles avant la guerre un *Bureau socialiste international*. Or, la Direction du Parti socialiste officiel italien, ainsi que du groupe socialiste parlementaire, ayant chargé le député Morgari de reconstituer cet organisme détruit par l'invasion allemande et ce projet n'ayant pas abouti, M. Morgari a cru devoir reprocher à M. Vandervelde une tiédeur que celui-ci s'est empressé de nier. A cette occasion, un professeur de l'Université de Gênes et ex-membre du Parlement, M. Bossi, a adressé à M. Morgari l'intéressant document suivant, qui méritait d'être mis en notre langue :

Mon cher Morgari. Je lis aujourd'hui la rectification de M. Vandervelde suivie de ta réponse, relativement à la besogne réalisée par le *Bureau Socialiste International*. Permets qu'avec cette franchise dictée par notre sincère et déjà veille amitié je t'expose en public et brièvement mes impressions.

J'ai conscience de devoir accomplir cet acte surtout comme Italien, ami et admirateur — aujourd'hui plus que jamais — de Vandervelde, qui a donné au monde prolétaire et socialiste le plus admirable exemple de courageuse conformité aux principes que nous croyions animer et qui eussent dû animer l'idéal socialiste. Je dis : *que nous croyions animer*, parce que pour tous les honnêtes et loyaux militants du parti socialiste, l'on ne peut pas ne point admettre que la social-démocratie allemande — et les deux ou trois exceptions de Liebknecht, Rosa Luxemburg et Clara Zetckin ne sauraient influencer le jugement — apparaît désormais d'inéluctable sorte comme la plus grande et la plus criminelle responsable des conditions tragiques où se trouvent actuellement les peuples de l'Europe, assiégiés par la barbarie la plus atroce que l'Histoire ait jamais connue, la barbarie teutonne.

Et il n'est pas besoin de longues démonstrations pour prouver une assertion qui, *a priori*, pourrait apparaître, surtout — excuse cette épithète — aux *mystiques* du socialisme, desquels tu es, une énormité. Les socialistes allemands, avec leur puissante organisation, qui comprend 1.120.000 adhérents, 3.000.000 de syndiqués, 4.339.000 électeurs, 110 députés sur 397, un budget de 75.000.000 de marks et une réserve d'autant — c'est la fortune des syndicats —, les socialistes allemands avaient réussi à se faire

passer dans le monde pour les pioniers et maîtres du camp socialiste, et, à ce titre, à s'imposer dans les différents Congrès, ainsi que je l'ai personnellement constaté au Congrès International d'Amsterdam.

Profitant de cette supériorité morale, ils prêchèrent hors de leur patrie et firent appliquer avec la plus extrême rigueur près des autres nations européennes — c'est là, précisément, qu'est l'affreuse trahison — la lutte pour la diminution des dépenses militaires, la préparation au désarmement, la paix internationale, la fraternité des peuples, imitant en cela et même surpassant en hypocrisie leur Kaiser, lequel sut si bien tromper le monde qu'il y a deux ans il avait été candidat au prix Nobel! Mais, en même temps, ces froids calculateurs assistaient, avec la ruse caractéristique de la hyène, à la plus terrible et monstrueuse préparation militaire tendant à s'assurer la maîtrise du monde. Et, de la sorte, ils aboutissaient artificieusement à asservir au régime militariste de leur Empereur la totalité du prolétariat allemand, absolument comme le centre catholique lui avait asservi le catholicisme, et comme lui étaient asservis les maîtres de la *Kultur*, les intellectuels, les étudiants, les industriels, les commerçants, leurs dépendants, le clergé protestant et tous les croyants. Avec, cependant, cette différence énorme, effroyable que seuls les socialistes, par leur caractère international, ont pu paralyser l'œuvre défensive du prolétariat des nations destinées à l'invasion, au sac, à la terreur.

Et c'est ainsi que, lorsque vint le jour regardé comme le plus propice pour la consommation du grand crime prémédité, la Russie, la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie se sont trouvées non préparées et par suite la facile proie, non de l'audacieux brigandage tudesque, mais de la trahison, de cette trahison que l'inique, l'effrontée « *Kultur* » allemande a cherché, par une tartuferie sans nom, à rejeter sur les autres peuples. Les faits sont irréductibles et je défie quiconque est réellement de bonne foi — comme je crois que tu l'es — de les démentir.

Or s'il en est ainsi, n'es-tu pas d'avis que tu viens de jeter à la face de Vandervelde une réplique d'aspect absolument sinistre, à ce Vandervelde qui, en union avec son pays, représente à cette heure dans le monde la plus grande victime de ce socialisme international, auquel tous, moi compris, nous avions, en lui accordant une foi aveugle, donné le meilleur de nos énergies? Quoi que disent, ou que fassent, les sociaux-démocrates allemands et austro-allemands — exception faite d'une véritable révolution qui remettrait leur maison à neuf, et serait leur seule ancre de salut — ils sont et seront éternellement condamnés par l'humaine justice, par les honnêtes gens de l'univers entier, comme les auteurs de la plus horrible, vile, basse félonie de peuples que connaisse l'Histoire, et ce ne sera que raison que leurs actes ne puissent rien réparer, et ne puissent être interprétés que comme une continuation de leur hypocrite perfidie!

La social-démocratie allemande et austro-allemande et celle de leurs paladins — de leurs paladins : souviens-t-en et que s'en souviennent l'*Avanti!* et la Direction du Parti italien — n'ont plus rien à voir avec cet idéal socialisme sacré pour lequel tous les autres peuples — à l'exception du tudesque — luttèrent pendant des années, en donnant une merveilleuse preuve de sacrifice et d'abnégation.

Et comme je vois que tu t'agites tant parce que Vandervelde n'aboutit

pas, ou ne contribue pas à réunir le *Bureau Socialiste International* — tant souhaité, et pour cause, par les Allemands ! — je me permettrai de te demander pourquoi tu ne t'es pas pour le moins autant agité pour faire réunir, il y a de longs mois, l'hiver dernier, le Congrès socialiste national, réclamé avec une si vive insistance par beaucoup d'autres que moi-même ? Une telle réunion s'imposait avant tout à la conscience des dirigeants du parti, qui devaient sentir la nécessité d'interpeller toutes les organisations sur la ligne de conduite à tenir au moment le plus tragique de l'histoire des nations, au moment où l'Italie devait entrevoir sa grande mission de tutrice de la liberté des peuples et de la civilisation véritable, je dirai plus : de l'avenir de l'humanité. Si ce Congrès avait été réuni — et l'on pourrait encore le réunir, pour en finir avec l'hypocrisie et la trahison intérieure — tout autres eussent été les voies suivies par le parti socialiste italien dit : *officiel*, qui doit aujourd'hui subir le reproche d'avoir accompli une œuvre néfaste d'appauvrissement de la conscience nationale.

Gênes, 27 août 1915.

L.-M. BOSSI.

De ce précieux document, dont l'ensemble concorde avec l'universalité du jugement socialiste non allemand ni austro-allemand, que faut-il conclure ? Que l'heure n'est plus au socialisme international. Quant aux autres, les socialismes nationaux, ils ne se portent guère mieux, à l'instant présent. Qui vivra verra...

CAMILLE PITOLLET.

§

Suisse.

Je ne veux pas passer sous silence, comme la presse suisse, une manifestation qui s'est produite, le 25 octobre dernier, à Genève, lors de l'inauguration de la nouvelle Faculté universitaire des Sciences économiques et sociales. Devant une assistance où figuraient avec M. Edgard Milhaud, le doyen de la nouvelle Faculté, et son aréopage de professeurs, le recteur de l'Université, les doyens et professeurs des cinq autres facultés, des délégués des diverses universités suisses (dont celui de Zurich, qui fit un discours en allemand), des députés au Grand Conseil de Genève et nombre d'autres personnalités politiques et scientifiques, M. William Rosier, chef du gouvernement genevois, qui présidait, a prononcé, au cours de son discours d'inauguration, de remarquables déclarations à l'adresse de l'Allemagne, de l'attitude de ses universitaires et du fameux manifeste des intellectuels. C'était peut-être sortir de la neutralité — tout au moins de la neutralité morale, — mais puisque à Berne, avec M. Hoffmann, nous vivons déjà « en marge de la constitution », je ne vois pas pourquoi, à Genève, par contre-partie, nous ne vivrions pas aussi un peu en marge de la neutralité.

Une science, pour mériter sa place dans une école supérieure d'une

nation démocratique, a dit entre autres M. Rosier, doit concourir, directement ou indirectement, au bien général. Elle est de Léon Bourgeois cette parole : « Le bien ne peut être réalisé que par le vrai, mais le vrai n'a de prix que pour la réalisation du bien. » C'est avec une peine profonde que nous avons vu des professeurs éminents, des savants de premier ordre patronner des théories inspirées du culte de la force, des principes d'un autre âge, et que nous avons pu malheureusement constater, par les événements, que le magnifique développement de la science, de la technique, de l'industrie, depuis un demi-siècle, n'a pas coïncidé avec un progrès comparable dans les esprits et dans les cœurs. Or, l'érudition la plus brillante, la science la plus perfectionnée est haïssable si elle n'est pas humaine et si elle met obstacle à la propagation des idées de fraternité entre les hommes de toutes nationalités et de toutes races.

Lorsque l'Europe nouvelle se lèvera d'entre les morts, les Universités auront devant elles une tâche plus haute encore que celle qu'elles ont remplie jusqu'ici. Elles devront guider les esprits vers un idéal de solidarité, de bienveillance et d'union entre les hommes, de tolérance et de paix. Leur rôle sera de défendre les principes de l'humanité, du droit et de la justice, sans lesquels aucune civilisation n'est possible, et de prendre en main la cause de la liberté des peuples, des petits Etats, contre l'orgueil et la passion de domination des puissants.

Voici qui a un peu plus de couleur que l'anémique manifeste des universitaires suisses, de triste mémoire. Depuis quinze mois que la Belgique a été violée, c'est la seconde fois seulement, croyons-nous, qu'une bouche officielle prononce quelques paroles convenables au sujet du spectacle odieux auquel nous autres, neutres, assistons les bras croisés. La première fois, c'était, on s'en souvient, un autre Genevois, M. Henri Fazy, qui, au mois de décembre 1914, intercala dans son discours de doyen d'âge au Conseil National une courageuse protestation à propos de la Belgique. Celle de M. Rosier n'a pas eu le même retentissement. Est-ce pour s'être produite à Genève et non à Berne ? Le fait est qu'on n'en a guère parlé. Le *Journal de Genève* lui a tout juste consacré quatre lignes ternes perdues dans son immense compte-rendu de la cérémonie. Seul *le Genevois*, l'organe gouvernemental, a publié le discours ; mais personne n'y a été rechercher ce qu'avait dit le chef du gouvernement genevois et qui aurait mérité un meilleur sort.

Indifférence, pleutralité ou politique électorale, je ne rechercherai pas les causes de ce silence. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que ces procédés sont ceux mêmes qu'emploient avec maestria nos neutralistes, et qui sont d'escamoter ce qui se passe d'honorable chez eux, pour déprécier aveuglément partout ailleurs ce qui les gêne ou les effraie.

J'en fais depuis quelques mois la peu réconfortante expérience. Mes articles du *Mercure de France* ont le don de les inquiéter et de les irriter. Pour m'être permis de ne pas jeter le voile d'un respect

filial et bien romand sur l'ivresse germanophile d'une partie de ma patrie, ils m'en veulent comme d'un crime de lèse-helvétisme et crient au scandale, le scandale pour eux étant non ce qui se fait, mais de le dire. Je leur parais un être dangereux et qu'il faut museler. Incapables d'improuver mes assertions, qui ne s'appuient que sur des faits, ils incriminent les considérations morales que je me permets d'en tirer. Si j'établis que le gouvernement fédéral viole la constitution, ils ne répondent rien, car c'est patent ; mais si je dis que c'est une faillite de l'idée suisse, qui repose sur le respect des lois et la garantie des traités, halte-là, ferme ça ! j'insulte la Suisse et il n'y a pas de châtiment que je ne mérite. Ils se gardent, bien entendu, de discuter. Ils cueillent dans mes articles les quelques jugements un peu vifs qu'ils peuvent y collectionner et, sans reproduire ou résumer les considérations qui les motivent ou en légitiment l'animosité, ils les alignent de bout en bout à grand renfort de points d'exclamation. Le bon public s'indigne, et le tour est joué : je suis décrété d'antipatriotisme. Ce que je dis devient dès lors suspect par la base, et le Capitole, pardon, le neutralisme est sauvé.

Tel est le procédé, toujours le même, qu'il s'emploie dans les feuilles neutroboches de Zurich ou de Bâle, s'évertue dans les colonnes morigénantes de la *Semaine littéraire* de Genève, ou se distille dans la très radicale *Revue*, de Lausanne, qui, léchée comme tout son parti par les coups de langue amadoueurs de l'ours de Berne, ne voit de beau que la centralisation fédérale sous la patte du lourd plantigrade, exerce son contrôle sur la presse et collabore efficacement à l'œuvre intelligente de la censure.

La vérité n'est jamais bonne à dire, c'est certain ; mais en temps de guerre il est absolument nécessaire qu'elle soit proscrite. Cet ostracisme, auquel procèdent d'un cœur valeureux tant de mes concitoyens, ne plaît cependant pas à tout le monde. A en juger par les témoignages que je reçois, tant publics que privés, peut-être même que le nombre des indépendants (qui n'en sont pas moins des patriotes, au contraire), de ceux qui sont de mon avis et m'approuvent de ne pas le rouler en poing dans ma poche, est-il beaucoup plus considérable qu'on ne croit. C'est ce qui m'engage à ne point me décourager, convaincu de n'être, dans ces chroniques sincères, que l'écho très modéré d'une bonne partie de l'opinion romande.

C'est ainsi que, dans un remarquable article intitulé précisément *Témoignages* et que publie le premier numéro du *Spectateur Vaudois*, M. René Morax, l'admirable auteur du *Tell* joué l'année dernière au Théâtre du Jorat, et dont nul ne s'avisera de suspecter le profond patriotisme, écrit :

Personne aujourd'hui n'ose nier cette guerre des âmes, dont la Suisse souffre sous son apparence pacifique et satisfaite. Tous les Etats neutres

ont connu cet antagonisme entre les partisans des Alliés et des autres. Presque partout les gouvernements semblèrent favoriser la cause des empereurs, et les peuples, celle de la coalition. En Suisse, l'antagonisme des deux races résumait, comme le sec argument d'une lourde tragédie, le sens même du conflit...

... Quels griefs n'a-t-on pas faits à Dumur d'avoir observé et décrit avec exactitude, mais aussi avec l'ironie aiguë d'un cœur blessé, ce spectacle ?... Vieux et jeunes Helvètes le lui ont aigrement reproché, lui faisant un crime de s'être exprimé sans réticence dans un journal qui n'était pas suisse. C'est tout au plus s'ils n'ont pas crié à la trahison. Ils n'ajoutaient pas qu'aucun grand journal de la Suisse française ne lui aurait offert l'hospitalité. Louis Dumur a gardé ce mordant esprit de Genève qui grave avec tant de précision le trait sur le cuivre. Il n'a pas la superstition des pouvoirs établis et des réputations consenties. La Raison d'Etat, invoquée par M. le conseiller fédéral Hoffmann, ne lui inspire aucune terreur respectueuse, pas plus que cette Culture Boche, chère à nos Universités, dont il a si bien percé l'enflure, l'outrecuidance et le mensonge.

Ces rudes témoignages ont scandalisé les défenseurs de l'optimisme confortable, de la conciliation perpétuelle, de la tranquillité avant tout. Les hommes sérieux élevèrent un blâme. Et cette indignation fut assez comique, tombant en pleine effervescence causée par le trust d'importation, et l'accord sournoisement conclu par l'Allemagne. C'est toujours la fable des *Animaux malades de la... neutralité*.

Que reprochait-on si vivement à Dumur? D'avoir appelé typhus, avec la franchise d'un praticien, ce que les médecins Tant-Mieux nommaient, en hochant la tête : fièvre muqueuse, ou fièvre bénigne ; les plus neutres : indisposition passagère. On n'aime pas à connaître le nom de sa maladie, surtout si c'est une maladie honteuse. Tout le monde le chuchote, mais si quelqu'un le prononce à haute voix, c'est un chut scandalisé ; on se retranche derrière le secret professionnel. Le coupable n'est pas celui qui fait le mal, mais celui que le dénonce.

Certains journaux, qui avaient rapporté avec une évidente complaisance tous les compliments, toutes les louanges qu'avait valus à la Suisse la générosité de son peuple, ont été fort offusqués par cette critique d'un Suisse. Ce blâme s'adressait à la Suisse officielle, si différente du peuple suisse, du peuple suisse français surtout.

La censure en Suisse a une peur terrible des courants d'air, qu'ils viennent du Nord ou du Sud-Ouest. Elle a non seulement fermé toutes les fenêtres, mais elle voudrait les garnir de treillis et de grilles. Les esprits s'entêtent dans cette atmosphère renfermée. Il est bon que de temps à autre on casse les vitres, puisqu'on s'obstine à ne pas ouvrir les fenêtres.

Beaucoup d'esprits faibles ont été atteints de cette intoxication morale, que l'on nomme neutralité d'opinion. Un Américain disait : Se déclarer neutre, c'est s'avouer germanophile. Cela est vrai, surtout après cette faillite des idées, plus désastreuse pour l'Allemagne que l'échec de son plan de domination mondiale, et l'instinct populaire l'a bien compris, malgré les interdictions des brochures et des documents révélateurs, des cartes postales et des pamphlets.

Les meilleurs esprits de la Suisse française ont été, en même temps que

les plus constants et les plus logiques, les plus fidèles interprètes de ce profond sentiment des foules. Ce n'est pas eux qui ont infirmé les témoignages de Louis Dumur. Il a simplement donné à ses jugements plus de netteté et d'éclat. Ces témoignages nous rehaussent, non point dans l'opinion de l'étranger, ce qui est affaire de nos politiques, mais dans l'opinion que nous avons de nous-mêmes.

Quant à l'opinion que nous avons sur ce conflit des principes et des peuples, elle a été fixée par les premiers événements, et, malgré d'apparents fléchissements, elle n'a point varié. Elle s'est même renforcée par le temps, qui met à l'épreuve les doctrines comme les caractères. Mais rien n'est moins actif qu'une opinion fixée, et qui ne se défend plus. Il est nécessaire de la reviser de temps à autre, et de l'affirmer, comme Louis Dumur, avec une sincérité absolue, et cette liberté d'expression qui est la forme même de la vérité.

Quant aux témoignages privés, je ne saurais, bien entendu, en faire publiquement état. Mais leur nombre et leur qualité suffisent à assurer mon attitude. Si je n'échappe naturellement pas aux quelques mécontents qui croient devoir m'adresser leurs monitoires et leurs reproches, les lettres bien plus nombreuses que je reçois pour m'encourager et m'approuver ne peuvent que fortifier ma conviction. En voici une que je suis autorisé à publier :

Sécheron, près Genève, 24 août 1915.

Pendant que j'étais au repos forcé, fatigué par huit mois de fonctions d'infirmier à l'hôpital 29 à Moulins, vous avez publié dans le *Mercure* un article qui incarne et résume admirablement l'état d'âme de beaucoup de Suisses romands. Je ne puis laisser échapper l'occasion qui m'est offerte de vous confier mes angoisses, les angoisses de nombre de nos compatriotes, à vous qui avez un instant exprimé notre conscience.

Vers fin juillet, si je ne me trompe, *le Journal de Genève* a publié un article sur les Suisses à l'étranger. Il les invitait — et nous par conséquent — à être fiers de la qualité de Suisses. C'est fort bien dit, mais encore faudrait-il qu'on donnât à cette fierté un aliment. Je ne pense pas que, pour des hommes élevés dans le milieu français, imbus de la civilisation latine, pétris avec les idées de la Révolution française, mêlés au mouvement de ce Paris qui a tant été méconnu, ce soit une satisfaction particulière d'appartenir à un pays dont les autorités centrales promulguent des arrêtés et ordonnances qui, au mépris de toutes nos aspirations, témoignent d'une neutralité qui est presque de la complicité. Oui, il y a complicité quand on veut imposer le même respect pour le drapeau qui couvre toutes les violations du droit des gens, toutes les infamies et toutes les oppressions, que pour celui dont les couleurs symbolisent aujourd'hui la cause de la liberté, de la justice et du droit.

La convention du Gothard, la censure fédérale, les arrangements économiques secrets révélés l'autre jour par le journal socialiste de Berne, voilà bien de quoi solliciter notre orgueil d'être Suisses! D'ailleurs la question mérite d'être considérée d'une façon plus haute. Un des éléments de la fierté nationale, c'est la noblesse de l'idée qu'incarne le pays, c'est la gran-

deur de son rôle dans l'histoire des hommes, c'est aussi son aptitude à souffrir pour la part de vérité qu'il représente.

Dans deux tranchées séparées par quelques mètres de terrain, des hommes tombent pour deux notions de patrie bien différentes : ou il faut admettre qu'il n'y a plus de bien et de mal, qu'il n'y a plus de faux et de vrai, ou il faut reconnaître que ceux qui tombent dans les lignes allemandes pour que vive une espèce d'Etat moloch dont l'existence abstraite ne se soutient qu'en suçant à son profit la force, le cerveau et le sang des hommes, qui ne trouve qu'en lui-même son but et sa raison d'être, qui n'hésite pas à broyer pour son œuvre égoïste et ridiculement mystique les pensées et les corps, il faut reconnaître que ces soldats meurent pour une œuvre détestable et néfaste.

Or, c'est vers cette forme d'Etat que les médiocres cerveaux qui, au Palais Fedéral, concertent aujourd'hui les destinées de la Suisse, orientent la nation. C'est la forme essentiellement germanique, la seule apparemment qui convienne à la majorité des conseillers fédéraux. Je doute pourtant qu'elle s'adapte à la neutralité de la Suisse romande, — même à la neutralité d'une partie de la Suisse allemande, essentiellement individualiste. Comme nous nous reconnaissons mieux dans la conception anglo-française d'un Etat formé par l'ensemble des consciences, des forces, des volontés des citoyens ; d'un Etat qui incarne la nation et en émane, loin de la dominer et de l'asservir. Si d'ailleurs la patrie du philosophe du *Contrat Social* reniait jamais cette essentielle pensée, il n'y aurait plus qu'à arracher de Genève la statue de Rousseau, à brûler les manuscrits dont nous avons la garde et à rayer son nom de notre Panthéon. Pouvons-nous être particulièrement fiers, dans des pays qui soutiennent, les armes à la main et dans les flots de leur sang, la conception libérale de l'individualisme dans l'Etat, de sentir qu'en pleine paix, sans raison et sans grandeur, on oriente la Suisse vers les conceptions les plus rétrogrades et les plus absolutistes ? Ou, alors, la centralisation à la manière germanique de la Suisse d'essence fédérative englobe-t-elle aussi nos pensées ? Va-t-on faire faire le pas de parade à nos consciences ?

J'entends les moutons bêler : « Le Conseil fédéral est dans une position difficile... » Moins difficile pourtant que le gouvernement belge les 2,3 et 4 août 1914. Nul n'a le droit de regretter que la Suisse ne connaisse pas la boucherie qu'a voulue l'Allemagne. Mais malgré toutes les courbettes et toutes les abdications, le jour où il sera de l'intérêt des Barbares d'entrer en Suisse, ils nous riront au nez, encouragés par nos complaisances. La Belgique, avant l'ultimatum, avait eu pour l'Allemagne autant et plus d'amabilité que nous. Avec un peuple comme le peuple allemand, on est toujours dupe.

Si nous pouvons être fiers de quelque chose, c'est de ce que, dans l'orientation nouvelle de la Suisse, les Romands aient conservé la garde de ses vraies traditions et de son génie national. Quand on pense que, pour quelques tonnes de charbon, que l'Angleterre est prête à fournir d'ailleurs, les fils de ceux qui dans l'histoire ont toujours réclamé l'honneur de vivre et de mourir pour une idée n'ont pas osé repousser spontanément et énergiquement toute compromission avec les nations de proie, de meurtres et de viols !... Oui, soyons fiers de ce que la Suisse romande soit là, sonnant le garde-à-vous aux Confédérés.

Et pour en revenir à la situation des Suisses à l'étranger, je souhaite ardemment pour ceux qui habitent la France, comme moi, comme vous, qu'il leur soit donné un moyen leur permettant par la plume ou par la parole de libérer leur conscience et de mettre leurs forces intellectuelles et morales au service d'une cause qu'une partie de leur pays — ou du moins ses autorités — semblent déserter.

Faites de cette lettre l'usage que vous jugerez bon et veuillez recevoir, avec mes chaudes félicitations pour votre article, etc.

MARCEL ROUFF.

Il n'en reste pas moins qu'aux yeux de certaines gens, dans cette Suisse romande dont est si fier mon correspondant, je mène une campagne dangereuse. On n'est donc pas encore près de s'entendre chez nous. Les fossés, au lieu de se combler, vont en augmentant en nombre comme en profondeur. Nous en avions un, le fameux, entre la Suisse romande et la Suisse alémanique. Les interpellations socialistes et conservatrices au Conseil National en ont fait apparaître un autre entre l'armée et la nation. Voici le troisième, en Suisse romande même, entre les neutralistes qui ne veulent faire nulle peine à Berne, même légère, et les partisans d'une Suisse neutre sans doute, mais dégagée de toute compromission avec l'Allemagne, de toute sympathie pour l'empire agresseur et de toute tolérance pour ses thuriféraires helvétiques, qu'ils soient à Berne, à Zurich, à Fribourg ou à Genève, en un mot d'une Suisse digne.

LOUIS DUMUR.

VARIÉTÉS

Ceux qui se réjouissent de la guerre. — Il a plu à un Privatdozent de l'Université de Budapest, le Dr Oskar Jaszi, de rechercher quels sont ceux à qui, en tout pays belligérant, la guerre a fait éprouver comme un sentiment d'épanouissement de l'être. Peut-être, au total, ne sont-ils point fort nombreux, mais la variété en est assez remarquable. Le Dr Oskar Jaszi ramène à 18 types particuliers cette espèce, qui pourra paraître à beaucoup monstrueuse, de gens qui trouvent à se réjouir de l'abominable spectacle qu'offre la guerre actuelle.

Les Vengeurs et les Justiciers. — Ceux qui croient que cette guerre est née de la malignité infernale de leurs ennemis, lesquels, avec une ruse diabolique, s'attaquent à des nations pacifiques et peu soucieuses d'accroître leur puissance, et, voire, les veulent anéantir. Ceux-là éprouvent la joie d'une légitime défense, et l'impulsion d'une juste vengeance semble leur donner des ailes. Mais, comme l'intérêt de la communauté ne suffit pas à influencer durablement la balance des joies humaines lorsque le bien-être individuel s'en peut trouver atteint, je ne crois pas me tromper en supposant que si cette attitude morale peut permettre d'accomplir des actes

d'héroïsme, elle ne suffit point pour provoquer cette expansion heureuse de l'individu, qui fait le sujet de ces lignes.

Les Victimes de la surpopulation. — Ce type de malthusiens inconscients est particulièrement repandu dans les pays belligérants les plus pauvres. Des rapports dignes de créance m'ont appris que, par exemple, sur une grande partie de l'immense plaine hongroise, la population a accueilli avec allégresse la nouvelle de la guerre. Cet état d'âme était bien trop répandu et avait des racines par trop profondes pour qu'on le puisse attribuer au « goût de cogner » populaire, comme l'ont fait certains observateurs superficiels... Après examen de quelques cas très nets, je suis obligé de considérer comme typique cette explication venue d'un jeune paysan extraordinairement intelligent. « Oui, disait-il, la mobilisation a éveillé une grande liesse dans le pays. La jeunesse du village abandonna tout travail et se rendit en bande au cabaret pour se divertir. C'est qu'en vérité on ne pouvait plus supporter l'ancien état de choses : les difficultés de la vie devenaient toujours plus grandes, les impôts plus élevés et les abus de plus en plus insupportables. Chacun en arrivait à perdre la foi en Dieu. Les pauvres gens sont en trop grand nombre, ce qui permet aux propriétaires fonciers d'imposer les conditions qui leur plaisent. Il n'y avait pas de travail pénible, inique, avilissant qui ne trouvât son homme pour l'exécuter à meilleur marché encore. Ceux-là ne contribuaient pas seulement à abaisser les salaires, mais acceptaient encore d'autres charges en surcroît. Le prix de notre travail était donc diminué : durant la moisson nous ne recevions même pas d'eau fraîche, jusqu'au jour où nous avons commencé à murmurer. La situation n'est pas meilleure de celui qui possède un peu de terre, car les impôts sont gros à ne pouvoir être supportés, et, en haut lieu, on prend le parti des seigneurs. Puis, quand, n'y pouvant plus tenir, nous voulions résister, les autorités tombaient sur nous. Elles firent venir des moissonneurs slovaques de Nyitra et de Marmaros, qui se contentaient de pommes de terre et d'un pain inférieur. Ils travaillaient plus mal, mais à meilleur marché que nous. Il n'est donc pas étonnant que toute la jeunesse se soit réjouie de la guerre. Chacun buvait et jubilait. Il est certain que pour nous les choses ne pourront aller plus mal qu'elles ne vont actuellement. Il y a trop de pauvres gens, aussi les faut-il extirper. Le gros propriétaire mange le pauvre homme et nous, nous nous mangeons les uns les autres. Après la guerre nous serons moins nombreux, alors il y aura plus de travail et des salaires plus élevés. La guerre, après tout, n'est pas plus fatigante que la moisson, et l'on prend soin de nous. Nous recevrons du vin et de la viande à profusion... Il est vrai que cette disposition joyeuse décline. Le cœur vous crève à voir tant de blessés, de veuves et d'orphelins... »

Est-il si étrange que, dans cette atmosphère trouble créée par l'incertitude de l'existence, le surmenage, la faim, cette vie hiémale toute d'oisiveté et passée à fumer sa pipe sans joie aucune, les abus administratifs, l'absolutisme des grands propriétaires, est-il étrange que la guerre apparaisse comme un état de plus grande liberté, voire de sécurité et d'un rythme vital plus intense ?

Les Délivrés du sexe. — Nous constatons que, sur la société d'aujourd'hui, la question sexuelle ne pèse guère plus légèrement que la question

économique. Les mariages contractés par l'obligation des circonstances extérieures ont détruit le bonheur de vivre de presque autant de gens que les soucis matériels. Il en est pour qui la guerre signifie la délivrance temporaire ou définitive de l'enfer que sont la jalousie, la surexcitation, les querelles, l'insatisfaction. Elle seule résout le problème, rompt le nœud gordien des liaisons qu'on n'avait pas la possibilité ou l'énergie de défaire. Un grand nombre d'hommes respirent enfin, jouissant des délices de la libération, de la paix, de la quiétude, et de l'espoir d'une nouvelle existence, de nouvelles possibilités. Pour une fois encore, la sélection sexuelle a le champ libre.

Le « Tramp » ou vagabond. — Même sans la faim, même sans l'insatisfaction sexuelle, pour beaucoup la vie est devenue un fardeau. Elle n'est pour certains que la meule des complications ennuyeuses qu'il faut tourner chaque jour, l'enchaînement à des devoirs dont on est las. A ceux-là, la guerre apporte la nouveauté et la liberté relatives. Elle leur accorde un bonheur sans responsabilités, sans soucis, qui ne manque pas d'intérêt et où ils se promènent comme le « Tramp » dans la liberté des prairies sauvages de l'Amérique, riches en privations, mais où il n'est point de fabriques. Un lieutenant de mes amis, artiste dans le civil, me disait : « Au début, j'éprouvai une grande délivrance ; j'étais heureux de n'avoir plus à me préoccuper de rien : pas de concierge, pas d'impôts, pas de souci de nourriture. Visites, atelier, expositions, note du tailleur, — tout cela disparaissait. Chaque chose maintenant vous arrive toute prête et gratis. Une puissance supérieure prend soin de nous, comme les parents de leurs enfants... »

Les Intéressés matériellement. — Ce n'est pas seulement aux fournisseurs de la Guerre, aux spéculateurs et aux usuriers grugeant ceux tombés dans la gêne, que je pense ici, mais encore aux gros négociants, souvent honnêtes, qui attendent de la guerre de formidables conjonctures et dont dès maintenant l'imagination ouvre tout grands les châteaux de leur esprit d'entreprise.

Ambitieux et Arrivistes. — Parmi eux, les officiers de carrière sont les plus sympathiques, à qui seule la guerre permet de prouver leur véritable valeur. La crise actuelle leur offre le terrain approprié, naturel, celui qui leur convient le mieux. Mais, sur leurs traces, se presse une foule d'arrivistes qui ne reculent devant aucun moyen, pour, dans la confusion amenée par la guerre, mettre le grappin sur une décoration ou un avancement. Ainsi qu'il arrive dans toutes les crises mondiales, une aristocratie nouvelle est en formation, essentiellement avide, jouisseuse et sans conscience. Dans cinquante ans, cette noblesse de fournisseurs de la guerre sera le soutien le plus acharné et le plus intolérant de l'ancien régime.

Les Fanatiques du grégarisme.— Ce sont, ceux-là, les paresseux intellectuels, pour qui les opinions personnelles sur la vie, même celles des groupements, sont un luxe extraordinairement pesant qui exige d'eux qu'ils réfléchissent ou qu'ils opposent une certaine résistance aux opinions de la généralité. Aujourd'hui la suppression de la liberté de la presse autorise une conception des choses sans réplique, unifiée, universelle, qui attire les personnalités faibles dont l'énergie sans moelle se nourrit au feu d'une puissante opinion collective. C'est pourquoi maint anarchiste d'hier est

maintenant un fanatique du troupeau, prêchant : « En tant qu'homme, je suis un ennemi de la guerre, mais, à cette heure, ce m'est une joie, même un devoir, de m'abandonner à l'instinct de la foule... »

Ceux qui jouissent de la vie intensive. — La vie de la plupart s'épuise dans le gris accomplissement des devoirs et l'ennui lourd ; le café, le tabac, l'alcool, les branches inférieures de l'hédonisme ne sont le plus souvent que des inventions à chasser l'ennui. Le plus grand nombre ne sait comment remplir le vide des heures, et leurs « distractions » les leurrent bien peu sur la signification de leur existence... Ils sont relativement rares ceux à qui la vie apporte des sensations profondes et toujours nouvelles, ceux qui sentent leurs facultés se déployer joyeusement, les créateurs, ou pour le moins ceux capables d'exécuter ce que d'autres créèrent pour l'humanité. Pour ces êtres rares — nous songeons à Goethe, le surhomme du genre — la vie est une suite ininterrompue de surprises, d'inattendu, de mystères et de beaux secrets. La Nature, la Science, l'Art, la Métaphysique, l'Amour leur posent journellement des questions. Ici-bas, de tels hommes marchent sans cesse au haut de grandioses et vertigineuses perspectives, et, lorsque le fracas des armes, le carnage des peuples arrêtent le mouvement des forces culturelles, ils sentent que leur existence est devenue du coup pauvre et misérable. Autre est l'homme de la masse, pour qui il n'est point de découverte scientifique, de voie philosophique nouvelle, de révélation artistique, d'organisation sociale. Pour ce dernier, la guerre est la « grande époque » qui contraste avec le terne tous-les-jours. Enfin des événements abondent ! Les forts capitulent, des milliers d'hommes sont tués, des capitales bombardées, des villages réduits en cendres ! Chaque jour apporte de nouvelles émotions ! Naturellement, les exigences de ce philistin augmentent, et quand, plusieurs jours durant, ne lui parviennent plus que de « petites nouvelles » où il est question seulement d'une douzaine de morts ou de prisonniers, il commence à bâiller et à s'en prendre au Grand état-major.Par bonheur, en telle occurrence il recourt aux fausses nouvelles et à toutes sortes de potins qu'il happe avidement. En général, on peut avancer que l'homme de la moyenne à qui rien ne manque matériellement et dont la famille n'est pas directement en danger se trouve dans un état heureux d'excitation qui, à ses yeux, se différencie favorablement du train-train de la vie quotidienne.

Ce type a ses variétés. C'est ainsi qu'il est de véritables « gourmets » qui, ne se contentant pas de jouir d'une vie raffinée plus intense, possèdent un sens pour le piquant des contrastes. Ils savourent le suc de la comparaison en opposant la tranquillité de l'existence bourgeoise, la délicate sécurité d'une idylle amoureuse aux agitations de la guerre. Dans son livre sur la révolution française, Anatole France a finement noté comme quoi le sang répandu à torrent au cours d'une guerre civile éveille des ardeurs nouvelles dans une passion amoureuse en voie de s'éteindre.

Ceux qui sont devenus importants. — Ces petits « surhommes » ne sont pour ainsi dire qu'une variété de l'espèce précédemment décrite, avec cette différence toutefois que la guerre leur assigne, sur des chemins déterminés, une activité qui prête comme une solennelle importance à leur personnalité peu remarquée et insignifiante dans le temps de paix. Tout un groupe de bureaucrates se trouvent dès lors portés à la dignité de levier des

événements. Ils sont souvent les maîtres de la vie ou de la mort, ou, pour le moins, dispensateurs de grâces et de privilèges. Combien de sous-officiers sont, à cette heure, dans l'heureuse situation d'injurier des docteurs, des avocats et autres « potentats » qui, aux jours de paix, planaient au-dessus d'eux à des hauteurs inaccessibles. A ce groupe il convient d'ajouter les dames qui suivent la mode et qui, découvrant pour la première fois qu'il est sur terre de la misère et de la détresse, se sentent à l'aise, facteurs importants de l'universelle catastrophe, dans le rôle charitable de « dame patronnesse », et jettent un regard de mépris sur les fastidieuses « médisances » des « jours » d'antan.

Les Libérés des liens de la Culture.— Beaucoup de gens sentent actuellement se relâcher les liens pénibles qu'étaient pour eux l'esthétique et la science. Jadis il fallait tenir le pas avec les directions intellectuelles, être sans cesse à jour avec tout ce qui se passait de nouveau dans le monde artistique, littéraire et même scientifique. C'était, en somme, désagréable et aussi fatigant que, pour les paysans et les personnes peu dégrossies, les entraves de l'étiquette mondaine. Mais il ne s'agit plus aujourd'hui d'être fin et spirituel. Il s'agit d'éprouver franchement et quiètement un plaisir dramatique à la représentation des « diables rouges », et il est permis, sans qu'on s'en trouve ridicule esthétiquement, de s'intéresser aux illustrations de la littérature de guerre. Nulle affectation, nulle pose ne sont obligatoires : il n'est plus de petits problèmes subtils,— il n'y a plus que le sang frais, la mort, le siège, les angoisses et les joies primitives. La « Science » s'abandonne, sans honte et sans la crainte d'être conspuée, aux dithyrambes d'un nationalisme débridé.

Les Contempteurs du monde. — Les âmes lézardées, les sans-idéals et les nihilistes vivent aujourd'hui, eux aussi, un essor relatif. Les faits semblent leur donner raison : — « Voyez un peu votre culture, votre humanité! C'est toujours la même animalité sanguinaire. Moralité, esprit, affinement ne sont que masques et simulations. Vaut-il la peine de travailler, de se sacrifier pour ce troupeau de centaures meurtriers et pillards? Pour le petit nombre des hommes élus, il n'est que la morale et la vie aristocratique et anarchiste. Rousseau avait raison, qui mettait la culture des sauvages au-dessus de notre civilisation!.. » C'est ainsi qu'aime à déclamer plus d'un qui, jusqu'ici, vivota son existence dans l'exil d'une table de café.....

Les Idéalistes bilieux. — Idéals rigoureux, beaucoup de désirs insatisfaits, jalousie déguisée, dogmes robustes, faiblesse de l'énergie vitale. Ce sont les mêmes qui se réjouissent de « la démocratie de la mort », de l'« immoralité impunie », du « jugement dernier transcendantal » !

Les Nationalistes. — Le chauvinisme continue de charrier ses délices dans leurs veines. Pour eux le pays est toujours inséparable de la gloire guerrière avec la conquête et la défaite de l'ennemi. A les écouter, le principe de l'état national consiste dans la haine des autres états ou, pour le moins, dans la position « en garde » vis-à-vis d'eux. Certes ce type se raréfie, mais on le rencontre encore, — le plus souvent parmi les enthousiastes benêts, parmi les plus jeunes recrues de la guerre, parmi ceux en qui survivent le dressage militaire scolaire et le souvenir des histoires équatoriales.

Les Sanguinaires. — Ce sont des individus relevant de la pathologie, en qui flambent l'hédonisme primitif des sacrifices sanglants et le fétichisme du sang. Ils s'en vont à la guerre comme à une partie de chasse où l'on fera un carnage de gibier. Il conviendrait de rechercher quelle est la part de sincérité qui entre en eux. Un chef d'escadron me racontait que, dans un assaut, plusieurs de ses hommes avaient enlevé la baïonnette de leur fusil pour la tenir dans leur seul poing : « Nous y sommes habitués, disaient-ils, c'est ainsi qu'au pays nous saisissons notre couteau quand il s'agit de foncer... » Un de nos journaux les plus importants a publié la lettre d'un haut fonctionnaire où ce dernier bénissait le Seigneur de ce qu'il lui ait été donné de réaliser le plus ardent désir de sa jeunesse et de pouvoir enfin prendre part à une mêlée grandiosement sanguinaire. Ce petit document exhalait comme une vraie odeur de sang, mais j'ai appris depuis que cet amateur d'une riche moisson funèbre participait très médiocrement à la guerre, en qualité d'employé de la Croix-Rouge.

Les Héros embusqués. — Il arrive que, pendant la guerre, maint vieux monsieur infirme, ou certains adolescents décrépits, déclarés « indispensables », prennent les attitudes les plus résolues. Ils déclament et roulent des yeux que le sang injecte, trouvant qu'il n'est point de sacrifice trop lourd, et insufflant à la foule, angoissée et affaiblie par le doute, du courage, du mordant et le désir impétueux de combattre.

Le Poète en quête d'un sujet. — Ce n'est pas seulement en sa qualité d'ami de la vie intensive, ni parce que romantique, mais c'est comme poète épique qu'il se considère pour ainsi dire un professionnel quant aux questions actuelles, et, dans la guerre, il cherche de « nouvelles émotions, de nouvelles sensations profondes ». Enfin nous y gagnerons, n'est-ce pas des scènes shakespeariennes, d'un charme plus captivant que ce que la littérature de café nous a jusqu'ici offert !

Les Socialistes doctrinaires. — « Ne remarquez-vous pas que la guerre a, pour ainsi dire, réalisé l'état collectiviste ! L'état peut s'immiscer selon son bon plaisir dans notre vie, dans notre fortune. Millionnaires et miséreux observent fraternellement les prescriptions concernant les farines. La réglementation phalanstérienne de l'humanité gagne du terrain. La communauté peut, s'il lui plaît, dépouiller un chacun. Qui donc n'entend pas là la cloche de l'avenir ! »...

Ceux qui se réjouissent de l'harmonie future. — Quelques rares savants et penseurs trouvent dans la guerre la justification de leurs propres théories. Ce sont ou de petites âmes toutes remplies par la vanité de l'expérimentateur, — ou des âmes supérieures, capables de découvrir, dans le chaos l'ordre, la direction et la possibilité d'un lumineux avenir...

Et le Professeur Oskar Jaszi cite deux exemples de ces derniers : Bergson, qui prévoit une renaissance idéaliste en France, et le Professeur Ragaz, qui put dire que, même au milieu de cet effondrement d'un monde, il se sentait joyeux et quiet. Qui maintenant recherchera les différents types : 1° de ceux que la guerre révolte et contriste ; 2° de ceux qu'elle indiffère ? Parmi ces derniers, peut-être trouverait-on quelque génie capable, de par son monstrueux égocen-

trisme, de s'abstraire des contingences douloureuses et de demeurer dans l'éternel, ce dont les générations futures, reconnaissantes, malgré tout lui sauront gré, — s'il en est résulté un chef-d'œuvre.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Littérature

Paul-Louis Hervier : *Le Kronprinz ;* Nouvelle Revue. 3 50

Jean Lagardère : *Haut les Cœurs ;* Téqui. 2 »

Pierre Lasserre : *Le Germanisme et l'esprit humain ;* Champion. 1 25

Jeanne de Vietinghoff : *L'Intelligence du bien ;* Fischbacher. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Louis Arnould : *Le Duel franco-allemand en Espagne ;* Bloud. 0 60

Ed. Bauty : *En Alsace reconquise.* Avec 10 doc. photog. Berger-Levrault. » »

Jacques Bainville : *La Presse et la guerre : L'Action française ;* Bloud. 0 60

Arthur Chervin : *L'Autriche et la Hongrie de demain ;* Berger-Levrault. 3 50

Les Communiqués officiels : XIV : du 1er au 31 août 1915. Berger-Levrault. 0 60

Pierre Dauzet : *De Liége à la Marne ;* Lavauzelle. 2 50

Jean-Bernard : *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914. N° 3 ;* Berger-Levrault. 0 75

Pierre de Lanux et Milan Toplitza : *L'Autriche-Hongrie en guerre contre ses sujets ;* Revue hebdomadaire. 0 50

Morton Prince M. D. : *La Guerre telle que l'entendent les Américains et telle que l'entendent les Allemands ;* Bloud. 0 60

Julien de Narfon : *La Presse française et la guerre : le Figaro ;* Bloud. 0 60

Les Pourparlers diplomatiques : le Livre bleu anglais ; Berger-Levrault. 0 60

Noelle Roger : *Entre Camarades ;* Attinger. 0 75

Romain Rolland : *Au-dessus de la Mêlée ;* Ollendorff. 2 »

Tous les journaux du front. Préface de Pierre Albin ; Berger-Levrault. 3 »

Voix américaines sur la guerre de 1914-1915 : II ; Berger-Levrault 0 60

Voix espagnoles. Préface de Gomez Carillo ; Berger-Levrault. 0 60

Voix italiennes sur la guerre de 1914-1915 ; Berger-Levrault. 0 60

Gaspard Wampach : *Le Grand-Duché de Luxembourg et l'invasion allemande ;* Alcan. 0 60

Philosophie

Clodius Piat : *Leibnitz ;* Alcan. 7 50

Poésie

Paul Claudel : *Corona benignitatis anni Dei ;* Nouvelle Revue française. 3 50

Trois Poèmes de guerre ; Nouv. Revue française. 1 »

Elie-André Clot : *Fables et Contes ;* S. n. d. » »

Guy-Félix Fontenaille : *Fresques héroïques,* 1914-1915 ; Sansot. 3 »

Emile Henriot : *Bellica ;* Ed. du Divan. » »

P.-J. Jouve : *Vous êtes des hommes ;* Nouvelle Revue française. 2 50

O.-W. Milosz : *Poèmes ;* Figuière. 3 50

Marthe Stievenard-Commenge : *Debout ;* S. n. n. d. » »

Rouget de l'Isle ; s. n. d'éd. 0 50

Questions médicales

Dr Ch. Fiessinger : *Les Maladies des Caractères ;* Perrin. 3 50

Questions militaires

E. Lenient : *La Solution des énigmes de Waterloo ;* Plon. 12 »

Roman

René Benjamin : *Les Soldats de la guerre : Gaspard ;* Fayard. 3 50

Henri de Noussane : *La Dame de Potsdam ;* Albin Michel. 3 50

Sciences

La Science française. Introduction de M. Lucien Poincaré ; Larousse, tomes I et II. » »

Sociologie

Pierre de Coubertin : *Le Respect mutuel ;* Alcan. » »

Gaston Gaillard : *Culture et Kultur ;* Berger-Levrault. 3 »

Alfred Moulet : *L'École primaire et l'éducation morale démocratique.* Préface de F. Buisson ; Hachette. 10 »

Théâtre

Vitalis de Toledo : *L'Habit de guerre,* pièce en un acte. Préface de Léopold Lacour ; Sansot. 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Mort de Paul Hervieu. — Mort de Henri Fabre. — Une lettre de M. Guillot de Saix. — Extrait du nouveau livre encore inédit de Léon Bloy. — Cosmopolitisme littéraire. — Journaux de tranchées. — « Antiquités. Curiosités. » — Trois petites histoires grecques. — Sur le front allemand. — La poesie allemande et le blocus anglais. — Concerts et spectacles. — Musiciens « alliés » en Allemagne.

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — La liste des écrivains morts à la guerre s'est allongée, pendant ce mois de novembre, des noms suivants : Henri Lagrange, René Péringueux, Ernest Clerc, Camille Sognes, Joseph Le Bras, J.-A. Léonéiou, Frank S. Brown (Canadien).

§

Mort de Paul Hervieu. — Paul Hervieu est mort subitement dans la nuit du 23 au 24 octobre. Malgré les préoccupations du moment, sa mort a fait quelque bruit. C'est qu'il était, dans l'ordre social, la plus haute figure de la littérature contemporaine. Comblé d'honneurs de toutes sortes, doué d'une réelle indépendance de caractère et d'un talent un peu sec, mais probe et rude et sans faiblesses, Paul Hervieu a eu une existence enviable autant que sa mort. Il était né sous une heureuse étoile.

Il a écrit dans un style volontaire et sans naturel, d'une concision coupante, des romans : *Flirt, l'Armature, l'Alpe homicide, Peints par eux-mêmes, l'Inconnu, les Yeux verts et les Yeux bleus, l'Exorcisée,* des pièces de théâtre : *les Paroles restent, les Tenailles, la Course du Flambeau, Théroigne de Méricourt, le Dédale, le Réveil, l'Enigme, la Loi de l'homme, Modestie, Point de lendemain.*

Peut-être y avait-il une ombre à son bonheur : Paul Hervieu n'a jamais connu le très grand succès de public. Mais cela plaisait en lui comme une élégance de plus.

§

Mort de Henri Fabre. — Jean-Henri Fabre a terminé le 11 octobre, à Sérignan, une vie presque centenaire de travaux, de pauvreté, de déboires matériels, de joies intellectuelles aussi, et d'un silence brisé sur ses derniers jours par l'explosion d'une renommée universelle.

Il s'est éteint vers 19 heures, après deux syncopes. Il ne travaillait plus depuis cinq ans et depuis deux ans ne quittait sa chambre que porté sur un

fauteuil. Sa vue s'était très affaiblie, mais il gardait son intelligence. Il a reçu ses familiers jusqu'au dernier jour ; la conversation ne le fatiguait pas.

Il naquit le 22 décembre 1822 à Saint-Léons (arrondissement de Millau) d'une famille de paysans miséreux. Bien que provençalisé depuis son adolescence, il conservait le type de la race cévenole. Sous le large feutre noir de ses portraits, c'est le pur patriarche des Cévennes, ce glabre visage illuminé par la réflexion et la passion...

On connaît les étapes qui le conduisirent du causse natal à *l'harmas*, devenu, depuis 1880, son ermitage et dont la principale est constituée par son professorat au collège d'Avignon : 1853-1871. Elles sont marquées dans les *Souvenirs Entomologiques* qui tiennent beaucoup de l'autobiographie.

Récemment, une édition complétée de l'ouvrage de M. G.-V. Legros : *La Vie de J.-H. Fabre* (Delagrave, 1913) a donné les plus précises indications sur cette existence si obscure et si glorieuse. Ce livre (où l'œuvre aussi se trouve magistralement exposée) fut publié sur le désir du maître, afin « de tenir en garde le public contre des erreurs, des exagérations ou des légendes qui se sont faussement accréditées autour de ma personne et de remettre ainsi toutes choses en leur vraie place ».

Les *Souvenirs Entomologiques* forment dix volumes parus de 1879 à 1907. Fabre s'y montre non seulement comme un zoologiste et un botaniste, mais comme un savant de toutes les branches naturelles, physiques et mathématiques. Cependant l'ouvrage est d'une clarté et d'une simplicité qui le rendent familier. Il serait superflu d'insister sur sa haute vertu littéraire. Le peintre et le poète y sont dignes de l'homme de laboratoire.

La nouveauté de Fabre en tant qu'entomologiste, les conséquences scientifiques et philosophiques de son œuvre sont également trop connues pour être rappelées ici. En 1911, M. Marcel Coulon les présentait aux lecteurs du *Mercure* en deux études recueillies dans *Témoignages*, IIIe série. — V. aussi du même auteur *Les Théories Transformistes et J.-H. Fabre* (*Mercure* du 16 juin 1912) et Jules Bordly, *Une visite à J.-H. Favre* (*Mercure* du 16 avril 1911).

Quant aux livres que le maître a publiés avant d'écrire ses *Souvenirs*, ce serait une injustice d'y voir de simples ouvrages de vulgarisation, même si l'on décernait à Fabre la palme de la pédagogie écrite — ce à quoi les lecteurs de ses nombreux manuels de physique, chimie, arithmétique, algèbre, géologie, etc., seront disposés.

Le Ciel, la Terre, la Plante, Histoire de la Buche, etc., sont des ouvrages aussi originaux que peuvent l'être aujourd'hui des traités généraux sur l'astronomie, la géologie et la botanique. Leur style est à la hauteur du style des *Souvenirs*. N'eût-il écrit que cela, l'Ermite de Sérignan serait un savant et un remarquable écrivain.

Les Ravageurs, les Auxiliairés, les Serviteurs et autres « récits de l'oncle Paul », sous leur forme familière constituent des œuvres achevées, précieuses d'ailleurs pour démontrer que la zoologie du maître ne se borne pas à l'insecte... Là comme partout, Fabre ne dit rien qu'il n'ait vu ou approfondi, et sa puissante personnalité s'imprime.

Une bibliographie complète aurait à signaler, outre des thèses de licence et de doctorat, plusieurs mémoires parus dans les *Annales des Sciences Naturelles*, comme les *Observations sur les mœurs du Cercéris...* (1855) et celles sur les *Mœurs des Méloïdes* (1857), qui valurent au jeune savant ce nom de « Fabre d'Avignon », auquel Darwin ajouta, dans son *Origine des Espèces*, en 1857, le titre « d'observateur inimitable ».

Elle ne devrait pas oublier non plus ses catalogues botaniques, ses herbiers et ces albums de champignons qui révèlent un aquarelliste étonnant.

Dans *Oubreto Prouvençalo* (Roumanille, 1909) Fabre a rassemblé quelques-unes des bagatelles — pour employer sa trop modeste expression — qu'il publia sous le pseudonyme de « felibre di Tavan » dans *l'Armana Prouvençau*.

§

Une lettre de M. Guillot de Saix.

Cher Monsieur Vallette.

Le mois dernier, *le Mercure* citait toute une page de moi signée de mon pseudonyme Helge de Hesse ; ce mois-ci, il consacre toute une page à me railler. Régime des compensations et des contrebalancements. Je ne sais si j'ai jamais écrit des phrases comme celle-ci, cueillie dans l'article amène de M. Boissard sur *le Théâtre de Demain*, où il me dissocie, je ne sais pourquoi, de mon collaborateur Bernard Lacache. « Je crois *que* ce *qu'*on peut souhaiter c'est *que* le théâtre de demain, pour parler comme l'enquêteur, ne soit plus ce *qu'*il était avant la guerre sans être ce *qu'*on peut craindre *qu'*il soit, au moins provisoirement, après. » Que de *que !* Ce style n'est-il pas plutôt celui de M. Emile Faguet ou de M. Paul Léautaud? que M. Boissard me permette donc de lui retourner son aimable commentaire : « Un pareil style en dit beaucoup sur celui qui l'écrit », si M. Boissard *écrit un style* et **non** *dans un style.*

Le critique, au lieu de s'attacher aux seules notices, aurait dû lire les réponses qu'elles accompagnaient ; peut-être aurait-il jugé que les lignes badines du regretté Remy de Gourmont — à qui j'ai donné par ailleurs des preuves de mon admiration — ne pouvaient guère être commentées gravement.

Je n'ai jamais *intitulé* les réponses reçues et groupées : *des Terres d'Académie* ou *des îles d'Avenir*, mais *nous* avons indiqué simplement de quels lieux imaginaires elles nous sont parvenues, comme je date, sans l'intituler, cette lettre *de Paris.*

Si M. Boissard me connaît de vue et si mon physique l'a amusé, tant mieux. Peut-être est-il un Adonis? Je l'ignore. On ne me l'a jamais présenté. Je donne, au jugement de M. Boissard, « l'impression d'un homme qui sort de l'eau sans avoir eu le temps de s'essuyer » ; cela doit prouver au moins que je me lave. Et peut-être aussi que je reçois parfois inopinément sur la tête des douches comme celle dont M. Boissard a bien voulu me gratifier?

Croyez, mon cher Directeur, à mes sentiments les plus sympathiques.

GUILLOT DE SAIX.

§

Extrait du nouveau livre encore inédit de Léon Bloy : *Au seuil de l'Apocalypse, 1913-1915*, septième volume de son journal.
3 octobre 1915 — dans *le Figaro :*

Le « Chant de l'Epée » boche.

On ne se soucie pas assez de la littérature qui sévit, en ce moment, au delà du Rhin.

Un de nos amis nous adresse de Suisse une plaquette imprimée à Leipzig et dont on ne trouverait plus un exemplaire à Berlin, où elle fut vendue récemment et enlevée en quelques heures.

L'ouvrage intitulé *Le Chant de l'Epée*, pour si bref qu'il soit,est édifiant au plus haut point. Il reflète en sa littérature le sentiment d'immense orgueil et d'infatuation colossale de la « nation élue ». En voici quelques extraits :

« Il ne m'appartenait pas d'être juste ni d'avoir pitié. Il suffisait que je fusse indiciblement sainte par ma Vocation et que j'aveuglasse de tant de larmes les yeux des mortels que les plus orgueilleux en vinssent à tâtonner humblement du côté du ciel.

« J'ai tué des vieillards qui ressemblaient à des palais de la Douleur, j'ai tranché les mamelles à des femmes qui étaient comme de la lumière et j'ai percé des petits enfants qui me regardaient avec les yeux des lions mourants.

« Chaque jour, j'ai galopé sur le Cheval pâle dans l'aventure des cyprès qui va « de l'utérus au sépulcre », et j'ai fait une fontaine de sang de tout fils de l'homme qui se trouvait à ma portée...

« J'ai sans doute le droit d'être fière, étant la Messagère du Seigneur Très-Haut... »

On peut concevoir mon saisissement à relire ainsi mon poème d'il y a vingt ans, *Lamentation de l'Epée*, où s'exprimait le désespoir du noble glaive aux mains des goujats, poème en prose transcrit *mot pour mot* sous un nouveau titre ; et il est facile d'imaginer ma stupeur en voyant que, pour finir dignement sa plaquette, l'ingénieux boche m'avait encore *emprunté* les deux alinéas formidables de la préface de *Sueur de Sang*, sans autre changement que le nom de l'Allemagne substitué au nom de la France :

« L'*Allemagne* est tellement le premier des peuples... etc. »

Il serait évidemment ridicule de me plaindre. La Bochie me comble d'honneur. — LÉON BLOY.

§

Cosmopolitisme littéraire. — Tout récemment, un groupe d'écrivains russes adressait un appel aux écrivains anglais, dans une pensée généreuse d'entente et dans un esprit d'action civilisatrice. Le manifeste russe, rédigé en haut et fier langage, était suivi de soixante-sept signatures.

Le mois dernier, un manifeste du même genre tentait de rapprocher les intellectuels belges et français. Enfin, il y a peu de temps, un comité d'union spirituelle entre les écrivains anglais et français se fondait à Paris sous l'initiative d'Emile Boutroux.

Tout cela fait beaucoup d'alliances et beaucoup de manifestes. Souhaitons qu'ils ne restent pas platoniques. Nous ne voulons décourager personne, mais nous ne pouvons nous empêcher de rappeler qu'il y aura bientôt deux siècles un même essai d'entente littéraire internationale fut esquissé et même suivi de réalisation :

En 1754, un journal se fonda à Paris, qui portait comme titre le *Jour-*

nal Etranger. Il avait pour principaux rédacteurs J.-J. Rousseau, Fréron, La Marche, l'Abbé Prévost, Grimm, l'Abbé Arnaud, Favier, l'Abbé Béraud. Ses directeurs furent successivement Grimm, l'Abbé Prévost, Fréron, Deleyre et Suard. Parmi les souscripteurs, dont la liste fut publiée dans le premier numéro du journal qui parut en avril 1754, on relevait le nom du Roi d'abord, puis c'étaient le duc et la duchesse d'Orléans, le roi et la reine de Danemark, le roi et le prince de Prusse, toute la famille royale de Pologne, le prince de Condé, le prince de Conti, etc., etc. Les adhérents étaient fort nombreux : il y avait des avocats, des médecins, des négociants. Grimod de la Reynière, Malesherbes, le président Hesnault figuraient dans la liste. Le journal eut un brillant lancement. Plus de soixante libraires s'offrirent tout de suite pour en devenir les dépositaires.

Or, le premier numéro du *Journal Etranger* portait en tête un manifeste que les écrivains d'aujourd'hui pourraient reproduire textuellement.

Il s'agit d'unir plus étroitement les personnes lettrées de l'Europe, de répandre dans chaque pays la connaissance des œuvres étrangères, de rassembler en une seule confédération toutes les républiques particulières dans lesquelles la République des lettres divisée jusqu'à ce jour, et resserrée pour ainsi dire dans les limites de chaque peuple, reconnait des bornes que la politique n'a aucun intérêt de lui prescrire, et qu'elle ne doit recevoir que de la mesure de l'esprit humain.

Et le manifeste se terminait ainsi :

On verra naître un siècle, le plus brillant de tous, qui ne sera plus appelé le siècle d'Auguste ou de Louis XIV, la grande époque de la France ou de l'Italie ni d'aucune autre nation en particulier ; ce sera le siècle glorieux de l'Europe entière !

Le *Journal Etranger* parut pendant près de quatre années et s'appliqua constamment à réaliser son beau programme. Fréron, qui le dirigea pendant plus d'un an, y écrivit de nombreuses chroniques, où il passait en revue les différentes littératures de l'Europe. Selon lui, il est bon de connaître les peuples les plus éloignés et jusqu'aux « Tunquinois ».

Un tel programme avait attiré l'abbé Prévost, qui possédait des goûts cosmopolites, une connaissance approfondie de la langue anglaise et une active curiosité encore avivée par ses nombreux voyages. L'auteur de *Manon Lescaut* devint à son tour directeur du *Journal Etranger*. Pendant les quelques mois qu'il le dirigea, le journal connut des jours prospères. Les œuvres des écrivains étrangers y furent étudiées avec conscience. On y trouve maintes remarques intéressantes et nouvelles. Le plaisant abbé Prévost ne manque pas d'ailleurs d'y apporter quelque fantaisie. Près des questions d'art, d'archéologie et d'histoire traitées avec compétence se trouvent trois airs iroquois, parole et musique... Hélas ! ils furent, du *Journal Etranger*, le chant du cygne !

§

Journaux de tranchées. — Dans *l'Œuvre*, Gustave Téry s'élevait naguère, avec force et raison, contre la facilité à laquelle se laissent aller maints journalistes, de représenter l'existence des soldats sur le front comme une suite de divertissements sportifs, comme le modèle de la vie hygiénique qui ferait, moralement et physiquement, l'homme redevu lui-même. Certes, les combattants sont gais parfois, il le faut bien, et cette gaieté est pour ainsi dire le ressort même de la vie, aux heures les plus sombres :

c'est elle qui permît à Beethoven, alors que la tristesse semblait devoir l'abattre, d'écrire l'allégresse de certains quatuors. Elle est aussi, presque autant que de l'instinct, le fait de la volonté, qui sait qu'il n'est parfois d'autre moyen de s'évader de la pesante réalité. C'est ainsi que, dans la boue des tranchées, quelques empêtrés prennent heureusement leur vol, d'un coup de talon humoristique, vers tel voluptueux *farniente* d'après la guerre. On est gai parce que le devoir l'exige, et, quel que soit le devoir, l'âme se sent toujours satisfaite de l'avoir rempli, ce devoir-là comme les autres. *La Chéchia*, journal « boyautant » du 1er Zouaves, nous offre sous la signature : le Grand Maître Cube, et le titre : *Le Lit*, un spécimen de ce à quoi rêvent nos soldats, là-bas :

Deux poilus sous une guitoune ; dehors il fait nuit et froid, il vente, il bruine. Quatre mains se réchauffent autour d'une bougie.

— Oui, vieux, moi, vois-tu, après la guerre, il me faudra un lit de deux mètres, pas moins !

— Oh oui, un lit avec deux draps, tu sais des draps blancs et frais comme de la crème, souples et fins comme des cheveux !

— Il y aura dessus une couverture épaisse, longue, large, bien bordée, une couverture qui fait le tour, tu sais, sous le matelas.

— Le matelas sera gros, ferme, et gonflé comme un sein de nourrice.

— Je veux un édredon énorme, tout rond, moelleux et léger comme une mousse au chocolat.

— Oui !... un de ces édredons qui semblent ne servir à rien, le soir quand on se couche, et qu'on ne peut abandonner le matin.

— Nos pieds entreront dans la carpette jusqu'aux chevilles comme dans un gazon.

— Et on disparaîtra dans l'oreiller jusqu'aux moustaches ; il sera rond comme un moine, blanc comme une cornette et profond comme une cathédrale !

— On lira du Verlaine, du Baudelaire...

— Tout haut... et jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur les dernières braises que quelques flammèches bleues et roses comme des ailes de papillon !

— Et dehors le vent secouera furieusement les volets bien clos !

— Moi, d'abord, je ne veux que du feu de bois, du feu qu'on tisonne et qui pétille et qu'on s'amuse à regarder en ne pensant à rien.

— Le matin, on y prendra le chocolat, un grand bol, avec des rôties, bien étayé sur le traversin, les jambes écartées, les doigts de pied ouverts, tout grands !

— Et on ne couchera dans ce lit-là que complètement déshabillé...

— Ah !... on enlèvera même ses chaussettes.

Les dessins, du même charme drôle, qui ornent ce petit poème en prose, sont signés Frippier.

§

« **Antiquités. Curiosités.** » — En *1844*... dans *le Journal des enfants*, à la chronique dite : *Bulletin des demoiselles*, on lit ceci :

A propos du nouvel an, comment ne pas parler de bonbons, de joujoux et de poupées, cette grande joie, cette première affection de la jeune fille. Nous vous signalerons la maison Drouillet-Cacheleux, rue Saint-Denis, 116. On est émerveillé de la grande variété de joujoux entassés dans les magasins de cette maison, dont nous avons surtout remarqué les poupees qui, à la dernière exposition, ont reçu de si unanimes marques d'intérêt *et qui sont appelées à détrôner les poupées d'Allemagne, lourdes, fragiles.* (?) *sans grâces et si pesantes qu'elles étaient souvent un fardeau*, plutôt qu'un jouet, pour *les enfants*.

Déjà !...

§

Trois Petites Histoires Grecques. — En octobre dernier, au dé-

but de la mobilisation, quelques Grecs, avant de quitter Paris, se réunirent en un banquet d'adieu. On but beaucoup et plus encore ; car ces Grecs très parisiens ne regagnaient pas leur belle patrie sans regret de la France et surtout de Paris.

On but donc à la France et à Paris. Et les verres par deux fois se choquèrent. On but aux Alliés, à l'Angleterre, à la Russie, à la Serbie et au petit Monténégro. Après une légère hésitation, on but à l'Italie.

Et maintenant, allait-on cesser de boire? Leur verre dans la main, les convives se regardaient, déjà mornes. Alors, l'un d'eux se leva et s'écria :

— Je bois *contre* l'Allemagne!

A nouveau, les verres s'emplirent et se vidèrent.

— Je bois *contre* l'Autriche !

— *Contre* la Bulgarie!

On but trois fois *contre* la Turquie.

Cela se passait avant la guerre. Ils étaient, en France, quelques Grecs sans scrupules, de véritables fripons — comme, au surplus, tous les pays en produisent — qui parcouraient les villes d'eaux et les plages à la mode, trichant, volant, négligeant de payer leurs notes d'hôtels, laissant des valises vides en gage, faisant mille tours...

Un de leurs compatriotes, un jour, les admoneste :

— Vous déshonorez le pays, dit-il. Nous, Grecs, nous n'avons pas, déjà, une si bonne réputation en Europe. Vous achevez de nous perdre.

— Oh! répondit l'un d'eux, quittez ce souci patriotique. Nous nous faisons toujours passer pour des Bulgares.

La troisième histoire est plus littéraire, puisque Jean Moréas en est le héros. C'est au surplus une histoire guerrière.

En 1897, la Grèce était en guerre, déjà ! Et Jean Moréas était à Paris. Bien que d'humeur peu belliqueuse, il voulut suivre de près les opérations gréco-turques et partit pour Athènes où, à peine débarqué, il se dirigea vers le principal café.

Moréas s'intéressa dès lors à la guerre, mais il n'y comprenait rien. Les Grecs reculaient toujours. Moréas le constatait, et il s'en désolait. Un ami, habitué du même café, résolut de consoler le poète, tout en le mystifiant.

— Ne craignez rien, lui dit-il. Peu importe que nous reculions. Nous reculerons, c'est prévu d'ailleurs par le haut commandement, jusqu'au jour où la tribu des Sarakastaneï sortira. Alors ce sera terrible pour les Turcs qui, d'un seul coup, seront refoulés par delà la frontière. Attendez, vous verrez !

Or, la tribu des Sarakastaneï, très peu connue d'ailleurs, comptait bien environ trois cents combattants. Mais Moréas l'ignorait et il attendit, confiant. Il se rendait ponctuellement au café où il lisait les faits de guerre dans les journaux du matin, espérant toujours la glorieuse intervention des Sarakastaneï.

Cependant, les Grecs continuaient de reculer. Ils reculèrent jusqu'à la défaite définitive. Moréas était effondré.

— Eh bien ! Et les Sarakastaneï ? demanda-t-il à son ami.

— Eh bien voilà, il ne sont pas sortis.

— M.... ! dit Moréas.

§

Sur le front allemand. — Anton Fendrich, jocrisse badois à prétentions démocratiques, relate des visions de guerre après quelques ballades effectuées dans une auto militaire, *an der Front.*

Il se plaît à injurier les vaincus, l'aviateur Garros prisonnier aussi bien que ces « cochons » de nègres ou d'indiens lancés par la France dégénérée et l'impudente Angleterre contre la démocratique (*sic*) armée allemande Contre les Belges, il ne tarit pas; tous, flamands, wallons, et le roi Albert lui-même sont effroyablement vulgaires; tous tirent sur le drapeau de la Croix-Rouge; tous achèvent les blessés, et les Français en font autant. Aussi c'est pain bénit de pendre ces « canailles » comme fit le Kronprinz en Argonne, ou de les supprimer avec des gaz asphyxiants comme les soldats étendus devant l'église de Poelcapelle, dont la vue a rempli l'auteur d'une douce gaîté (*Ich lachte selbst*, page 95).

Mais c'est fini de rire, voici l'Empereur! Dévotieusement, Fendrich, « l'homme du parti de gauche », se prosterne devant les yeux bleus, les cheveux blancs et les bottes jaunes du Souverain. Il l'écoute narrer — les larmes aux yeux — quelle affreuse déception l'envahit à constater que les soldats français, jadis tenus pour des adversaires chevaleresques, commettent à présent des atrocités effroyables... Sa Majesté ne dit pas lesquelles, et le larbin démocrate n'oserait demander des précisions...

Négligeons ce battage impérial. Notons que Fendrich adjure les Allemands, trop enclins à la douceur, de prendre désormais pour devise « Soyons durs ». Soit. Adoptons, nous aussi, cet impitoyable mot d'ordre. Répétons, avec Paul Flat, « qu'aucune considération amollissante de pitié chrétienne, ni de sensiblerie socialiste ne vienne affaiblir les justes représailles... ». Et attendons la fin.

A la fois emphatique et plats, la plupart des *Kriegsbücher* qui foisonnent en Allemagne ne valent pas grand'chose, l'*An der Spitze meiner Compagnie* non plus que *Landsturm im Feuer*, mais, du moins, leurs auteurs, le capitaine P. O. Hocker et le lieutenant von Wolzogen, ont-ils pris part aux batailles qu'ils racontent. Fendrich, lui, n'a jamais vu le feus, l'avantageux socialiste qui, pour s'être promené sur le front dans une auto réquisitionnée par l'Etat-major allemand, tranche du guerrier!

Dans son *Mit dem Auto an der Front*, d'un style mol et bouffi, il distribue à toutes les nations alliées d'impartiales invectives ; les Belges sont « des enfants mal élevés aux penchants cruels » ; une fois prisonniers, ils maudissent leur Vandervelde aussi bien que Joffre et French. Bruxelles, ville construite sans goût, pue ; les femmes belges manquent de tenue ; les hommes, d'intelligence ; tous, de distinction ; le Roi comme les autres. D'ailleurs, qu'attendre d'un peuple assez aveugle pour trouver « un peu idiots » les Allemands, organisateurs et laborieux, qui sont venus chez lui pour son bien !

Avec tous ses compatriotes, *Gott strafe England!* Fendrich hait « cette île qui ne laboure ni ne cultive » et prétend affamer ses ennemis. Il s'attendrit sur la déception jadis ressentie par l'Empereur en voyant sa famille d'Angleterre l'abandonner à l'heure du péril ; la voilà, la « couronne d'épi-

nes » dont ce nouveau Christ prétend son casque à pointe douloureusement encerclé ! Mais les sous-marins le vengent et détruiront la race qui ose regarder... le peuple allemand de haut « en fronçant les narines ». Tout est bon contre elle, les gaz asphyxiants, notamment, et Fendrich rit de bon cœur en voyant, étendus devant l'église de Poelkapelle, les corps des « mercenaires, empoisonnés par la chimie allemande, ces mercenaires qui s'engagent parce qu'ils crèvent de faim, tandis que la jeunesse riche, insouciamment, joue au Golf ».

Les Français, il aurait voulu en parler avec éloge, mais le moyen, avec ces sauvages qui achèvent les blessés ! (*sic*).C'est l'Empereur lui-même qui le déclara, sous la foi du serment, à Fendrich, l'Empereur aux yeux bleus, aux tempes blanches, aux bottes jaunes. Oui, Sa Majesté, trente minutes durant, énuméra les atrocités commises par les officiers et les médecins français, atrocités si épouvantables que, « seul, un livre secret pourra les relater ». Il en pleura, le Kaiser, à plusieurs reprises (*Mehr als einmal*). Et tous deux tombèrent d'accord que cette guerre est — de leur part — la lutte de la lumière contre les ténèbres.

Cet homme de gauche ne cache pas son mépris pour les indous et les noirs.

Comment ose-t-on lancer des « demi-singes » contre cette armée dont trop de gens méconnaissent les qualités démocratiques et grâce à laquelle, selon le mot d'H. S. Chamberlain, l'Allemagne pourra dresser, « au milieu d'un monde tombé dans l'inculture, son idéal de civilisation ».

Ces sozial-démocrates, amis de Fendrich, ont pu la blaguer ; — des « idiots » (style Chamberlain) ont pu stigmatiser le militarisme. Non-sens ! que personne ne s'avise plus de rien reprocher aux officiers allemands, pas même leur monocle — d'abord, le monocle, Karl Marx en usait (p. 131). Ainsi !

Concluons. L'automobiliste revient de ses lointains voyages, exalté de tout ce qu'il a vu, plus confiant que jamais dans l'épée « si longue et si bien trempée » de l'Allemagne, il regagne son cher pays de Bade quand, à Appenweier, le premier ami qu'il rencontre lui prédit, bon prophète, que l'Italie ne tardera pas à marcher avec la Triplice, ajoute que « trop de chiens sont la mort du lièvre » et conclut que tous les Allemands de bon sens désirent la paix. Fendrich n'en revient pas. L'aveu de sa stupeur est le seul passage gai de son livre.

Notons que ces manifestations significatives de lassitude s'affirmaient en décembre 1914 et réjouissons-nous à l'idée de ce qu'elles peuvent être en décembre 1915. — WILLY.

§

La Poésie allemande et le blocus anglais. — Paul Seippel, qui, dans le *Journal de Genève*, mène le bon combat francophile, a pris l'initiative d'une pétition auprès du gouvernement anglais, signée par un grand nombre d'écrivains romands, en faveur d'un beau poète allemand, Max Dauthendey. Tombé gravement malade au cours d'un voyage à Sumatra, Max Dauthendey put parvenir à Garoët, dans l'île de Java, qui jouit d'un climat plus sain. Mais, dit la pétition, « seul le retour auprès des siens pourra lui permettre de se rétablir ». Avec de moins bonnes raisons peut-être, un seuf-conduit fut bien, il y a quelques mois, délivré au sieur

Dernburg ; il est donc possible que le gouvernement anglais accorde au poète cette même faveur réclamée pour lui par les écrivains suisses.

§

Concerts et spectacles. — *Au concert Lamoureux.* — Le monde des musiciens est en émoi. On joue du Beethoven, à Paris, pour la première fois depuis la guerre. Grande fête ! Il y aura peut-être une manifestation. Grand *excitement*, comme disent nos amis les Anglais ! Et voilà de quoi remplir une après-midi de dimanche automnal pour ceux-là mêmes qui ne chérissent pas la musique par-dessus tout, mais sont seulement curieux des manifestations de la vie sociale, et qui espèrent ajouter un trait de plus au chapitre des mœurs parisiennes pendant la guerre. Voyez-vous qu'on se batte pour ou contre Beethoven dans la blanche et lumineuse salle Gaveau ?

Vous qui êtes venus assister à un pugilat, laissez, dès le seuil, toute espérance. Une salle recueillie, entièrement à la joie noble d'entendre une œuvre géniale. Des soldats en nombre, décorés de croix de guerre — avec palme ! — de médailles militaires et de la Légion d'honneur, des blessés aussi, des amputés, quelques femmes en deuil et des parisiennes jolies élégantes, qui ne cessent pas, même pendant la guerre, d'être la joie des yeux. Chevillard dirige, puissant, consciencieux, discipliné et dramatique. La « Symphonie Héroïque », la merveille qui dépasse les hommes, le temps et les pays, s'achève dans un grand calme. Silence. Et soudain les applaudissements éclatent unanimes, prolongés. Les soldats frappent le plus fort. Tous les visages rayonnent. Ah ! que la guerre est loin ! Un jeune sous-lieutenant au clair visage, amputé du bras droit, faute de pouvoir applaudir, a crié : bravo !

Une Répétition générale au Théâtre des Capucines. — La preuve que l'espoir dans la victoire ne cesse de régner dans nos cœurs et que la guerre crée en nous l'accoutumance nécessaire, c'est que le plus parisien des théâtres rouvre, — un de ces théâtres tout petits, dits « théâtres d'à côté » et qui sont comme la quintessence du parisianisme. Une répétition générale au théâtre des Capucines, c'était, il y a deux ans encore, une « solennité très parisienne ». L'autre soir, ce fut une réunion un peu morne, en tous cas sans éclat. Les notabilités, les fameuses notabilités y sont rares. Les regards s'accrochent au crâne de M. Arthur Meyer — en jaquette —, et à la bouche bien fendue de Mlle Mistinguett — en corsage montant. L'attaché militaire russe passe en grande tenue.

Paris quand même ! tel est le titre de la revue qui compose le spectacle et qui a bien de la peine à nous faire rire, malgré beaucoup d'esprit dépensé, de l'esprit pas bien neuf et qui date... d'avant la guerre. Cependant l' « esprit bien parisien » a trouvé de nouvelles sources d'inspiration : les joies et les déboires du Permissionnaire, les maladresses de la « Garçonne » de café, les audaces de la Mariée par procuration, etc., etc. Une danseuse anglaise au joli visage et au corps bien fait, travestie en officier hindou et en marin anglais, s'efforce de resserrer l'Alliance.

Et tout cela ne parvient pas à nous faire rire !

— Quand donc reverrons-nous des smokings et des décolletés ? soupire une spectatrice qui promène sur la salle terne un regard désenchanté.

Au Cirque Medrano.

— Moi j'adore les clowns !

A cet aveu vous reconnaissez une femme ou un homme du meilleur monde, des blasés qui ne se contentent plus des fades spectacles, des « intellectuels » en un mot.

Il est très bien porté, en ce moment, d'adorer les clowns, dans le monde littéraire et artistique. On ne rougit pas non plus de « découvrir » les acrobates et les chevaux de cirque. Et le cirque Medrano présente, certains soirs, de brillantes chambrées.

A vrai dire, ce nouveau snobisme date d'avant la guerre. André Gide avait déjà, au printemps 1914, témoigné d'un vif enthousiasme pour les « clowns fantaisistes et parodistes » Derio et Ceratto, ceux-là que nous revîmes, l'autre soir, plus en verve que jamais.

Mais bien avant, dès 1911, un poète — il n'y a que les poètes pour avoir de ces jolies idées-là — Fernand Divoire, faisait une enquête dans le *Gil Blas*, sur la décadence du Cirque. Toute la littérature répondit et émit son avis sur les causes de cette décadence. Il est curieux de relire aujourd'hui ces réponses. Tous, depuis Maurice Barrès jusqu'à Rip, en passant par M. Fernand Gregh et Rosny aîné, attribuèrent la décadence du cirque à l'automobilisme. On cria haro sur la limousine inaccessible aux pauvres gens de lettres. On s'éleva aux idées générales et on aborda même la politique. Et que d'esprit dans ces joyeuses réponses ! Faute de pouvoir les citer toutes, voici du moins celle de Remy de Gourmont — parce qu'il est mort et aussi parce que sa lettre est pleine de truculence.

Cher Monsieur,

Je ne savais pas que le cirque était en décadence, mais je vous remercie de me l'apprendre : cela me fait beaucoup de peine. Ne pourrait-on pas inscrire les principaux établissements d'acrobatie classique sur la liste des théâtres subventionnés ?

Il faut, en effet, songer aux vieilles citations. *Panem et Circenses* ne doit pas mourir. C'est ainsi que la Comédie Française nous conserve le mot *cocu*. La tradition, la culture...

Bien cordialement.

REMY DE GOURMONT.

Panem et Circenses, du pain et les jeux du cirque ! Le peuple parisien, pendant la guerre, et même les gens de lettres, n'en demandent pas *davantage*.

Au concert populaire. — A l'angle de la rue de la Gaîté et de l'avenue du Maine, le *concert des Trois Mousquetaires* présente sa façade cossue dont les rideaux rouges, à travers lesquels filtre la lumière, comportent, par la nuit noire, une certaine somptuosité.

Dans la salle aux glaces nombreuses embuées, comme il convient, par la fumée, la poussière et les haleines, le zinc se pose large, important, triomphant avec ses accessoires reluisants, tel un autel respecté. Avez-vous remarqué qu'il existe, pour les zincs, des styles variés ? Il en est de Louis XV en forme d'encorbellement, il en est qui empruntent au gothique d'élégantes volutes ou au Louis XVI, si français, sa ligne sobre et ses simples moulures ; d'autres s'inspirent moins heureusement de l'Art nouveau déjà si vieux. Le zinc des *Trois Mousquetaires*, dans un consciencieux souci de reconstitution historique, reproduit, du siècle de Louis XIII, les oves et les rais de cœur.

Près du zinc, une petite estrade, avec une glace en guise de toile de fond. C'est la scène. Et, adossé à la scène, en contre-bas, le piano avec son pianiste neurasthénique.

Dans certains concerts du Far-West, on a coutume de placer une affiche ainsi libellée : *Il est défendu de tirer des coups de révolver sur le pianiste.* Ici, au contraire, le pianiste serait, pour un peu, prié de ne pas tirer sur les spectateurs. Car c'est lui qui est chargé de faire la police. Il assure l'ordre dans la salle, se dresse, se retourne, roule des yeux furieux, invective contre les babillards, lance des injures aux turbulents, sans que ses lèvres lâchent le cigare et sans que ses doigts quittent les touches. C'est bien un signe des temps qu'un homme aussi occupé suffise à maintenir une salle comble. Il est secondé, il est vrai, par une femme au visage triste et vêtue de noir, telle une chaisière d'église.

L'ordre règne. Le public calme écoute les chansons à la gaudriole atténuée et fortement censurée, la mélodie plus sentimentale que jamais et le couplet guerrier inévitable comme la pluie en novembre.

Public panaché : des jeunes hommes en casquette, des femmes qui bercent des enfants, des filles en coiffure botticellique, des dames qui fument sans relever leur voilette, un monsieur en chapeau haut de forme, un habitué qu'on dit être un rédacteur de *l'Humanité*, des peintres de Montparnasse au beau visage et au feutre en bataille, qui portent leur pèlerine caoutchoutée, telle une cape, avec des grâces romantiques.

Il y a aussi des soldats dont l'uniforme bleu horizon est devenu gris nuage. Les femmes leur prodiguent des attentions. Les permissionnaires sont toujours encadrés, au concert, de deux femmes enamourées. En voici un, de la classe 16 sans doute, si jeune, entre sa brune et sa blonde, deux fillettes presque, coiffées identiquement de bandeaux et de nattes roulées en coquilles. La totalité de leurs trois âges doit former à peine un demi-siècle. Raison de plus pour rire et pour faire endêver le pianiste. La brune semble détachée d'une fresque, malgré son col de fusilier marin ; la blonde colorée évoque un Toulouse-Lautrec avec son fichu éclatant d'un rouge chaud, lumineux, rare. Toutes deux portent à leur poignet une montre-bracelet dont elles sont très fières. Le soldat, pour suivre le même rite, porte aussi un bracelet : sa plaque d'identité qu'attache une mince chaînette....

§

Musiciens « alliés » en Allemagne. — Le Français Henri Marteau, qui succéda à Joachim comme professeur de violon au Conservatoire royal de Berlin, vient seulement, suivant *la Gazette de Francfort*, à la date du 1er novembre, d'être relevé de ses fonctions. — Le même journal annonçait trois concerts donnés avec le concours d'un autre professeur du Conservatoire de Berlin, Wanda Landowska, la célèbre claveciniste, qui est originaire de la Pologne russe.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES
(1914-1915)

ANNÉE 1914.

III — N° 401. — 1er MARS

III — N° 402. — 16 MARS

II — N° 403. — 1er AVRIL

XI — N° 415. — 1er JUILLET

XI — N° 416. — 1er AOUT

51

CXII N° 420. — 1er DÉCEMBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEUR[1]

(1914-1915)

—

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*. Elles désigneront également la *Revue du Mois*, reprise temporairement pendant la guerre.

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

—

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

DERNIERS SOMMAIRES
DV « MERCVRE DE FRANCE »

Nº 412. — 1er AVRIL 1915

Nº 413. — 1er MAI 1915

Nº 414. — 1er JUIN 1915

N° 417. — 1er SEPTEMBRE 1915

N° 418. — 1er OCTOBRE 1915

N° 419. — 1er NOVEMBRE 1915

BULLETIN FINANCIER

Les séances ont été peu animées, sauf au groupe des valeurs de cuivre qui s'inscrivent toutes en hausse et à celui de la Rente française, auquel l'imminence de l'emprunt dont nous parlerons dans un instant a communiqué un regain d'activité.

Les fonds Russes n'offrent que peu de changements : Russe consolidé 4 o/o 73 fr. 25; 4 1/2 o/o 1909 77 fr.

Les récents succès de nos alliés ont eu plus de répercussion sur les valeurs industrielles russes qui restent bien impressionnées :

Taula 1087 fr.; Bakou 1200 fr.

Une reprise assez sérieuse s'est manifestée sur le cours des actions de nos grandes banques : Banque de Paris 885 fr., Crédit Lyonnais 990 fr., Crédit foncier 629 fr., Union parisienne 570; Comptoir National d'Escompte 665.

Marché des plus étroits sur les actions de nos grandes compagnies de chemin de fer : P.-L.-M. 985 fr., Nord 1200 fr., Est 735 fr., Ouest (en liquidation) 695 fr. Orléans 1074 fr.

L'Emprunt National.— Le Journal Officiel a publié le 17 novembre, les conditions de l'emprunt national que le ministre des finances avait laissé pressentir dès le mois de septembre.

Le mois dernier, le public a encore versé aux caisses de l'Etat plus d'un milliard de francs, en bons et obligations de la Défense Nationale, ce qui a porté à plus de 12 milliards le total en circulation de ces deux catégories de valeurs. Ce n'est donc pas par nécessité urgente que le gouvernement s'est décidé à émettre maintenant le grand emprunt de guerre, mais parce qu'il a estimé que cette dette à court terme devait être au moins consolidée en partie pour mettre la France en état de vaincre.

L'emprunt est du type 5 o/o et l'émission qui est ouverte depuis le 25 novembre sera close au plus tard le 15 décembre.

Le prix d'émission est fixé à 88 fr. par 5 fr. de rente avec jouissance à partir du 16 novembre 1915. Les souscriptions en titre de rente ancienne 3 o/o sont acceptées au taux de 66 fr. par titre de 3 fr. de rente, coupon du 1er janvier prochain détaché. Pour bénéficier de ce privilège, les porteurs de rente ancienne doivent souscrire et payer *en espèces* le double de la somme qu'ils comptent payer par la remise de leur rente 3 o/o.

Les bons de la Défense Nationale ne sont admis en paiement que s'ils ont été souscrits avant le 20 novembre dernier.

Il convient d'ajouter que la Banque de France sera autorisée à faire ultérieurement des avances jusqu'à 75 o/o sur les nouveaux titres de rente, qui émis à 88 fr. et exempts d'impôts, rapporteront net 5.68 o/o.

D'ores et déjà l'émission est assurée du plus grand succès, la France affirmant à la face du monde et son patriotisme et sa puissance financière.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

La revue étant bimensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraitra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur **durée**, *mais sur* **le nombre de numéros**. *Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.*

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.